

P A M E L A ;

O U

LA VERTU RECOMPENSEE.

Traduit de L'ANGLOIS.

En DEUX TOMES.

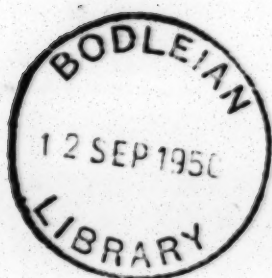


A L O N D R E S ,

Chez THOMAS WOODWARD, au Croissant entre
les Portes du Temple ;

Et JEAN OSBORN, à la Boule d'Or, dans
Pater Noster Row, près de S. PAUL.

MDCCXLI.



P R E F A C E.

LE petit Ouvrage dont en donne ici la Traduction a été si bien reçu en Angleterre, qu'il s'en est fait cinq Editions en un an : preuve que l'Auteur a seu attraper le goût du Public. Il a pourtant rencontré quelques Censeurs. Et où est l'Ouvrage auquel on ne puisse rien trouver à reprendre ? Le Cid (dit un Auteur * plein d'Esprit & de bon sens) est l'un des plus beaux Poèmes que l'on puisse faire ; & l'une des meilleures Critiques qui ait été faite sur aucun sujet, est celle du Cid. Il n'est donc pas surprenant que PAMELA ait été critiquée ; c'est un bonheur qu'on ne s'avise pas de faire à de mauvais Ouvrages. Nous ne prétendons pas néanmoins comparer ces Critiques à celle du Cid. Elles sont si pitoyables, & on y découvre tant de mauvaise foi dans les Citations, qu'elles ne meritent pas qu'on en prenne connoissance. D'ailleurs s'il y a quelques Remarques qui soient dignes d'Attention, l'Auteur y répondra lui-même dans la Continuation de cette Histoire, que est actuellement sous presse, & qui contiendra aussi deux Volumes.

* M. de la Bruyère, Caractères, &c. p. m. 25. Des Ouvrages de l'Esprit.

Disons

P R E F A C E.

Disons un mot de notre Traduction. Nous avons taché de la rendre aussi fidelle qu'il nous à été possible vû la difference des Langues. On sait que la Langue Angloise n'est pas tout à fait aussi cbatiée que la Françoisse : On souffre dans celle-là des Expressions, qu'on ne permettroit pas dans celle-ci. Il seroit aisé d'en citer un grand nombre d'Exemples s'il étoit nécessaire. C'est ce qui nous a obligez à rendre le sens de nôtre Auteur, plutôt que de suivre exactement ses Expressions. Cependant il faut se souvenir que la plûpart de ces Lettres sont ecrites par une jeune fille de quinze à seize ans; & il a falu que le Stile fut proportionné à son âge & à son sexe.

On espère que les Sentimens d'Humanité, de Vertu, & de Religion, & la Varieté des Caractères justes & bien touchés dont l'Original de cet Ouvrage est rempli, & qui l'ont fait recevoir si favourablement des Anglois, seront cause que les Etrangers ne liront pas avec moins de plaisir la Traduction que nous leur presentons.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Cette Traduction a été faite avec la participation de l'Auteur, qui a eu la bonté de nous fournir un petit Nombre d'Additions & de Corrections. Et comme on aime à connoitre le Caractère de ceux dont il est fait mention dans un Livre qu'on lit, l'Auteur a bien voulu nous communiquer les Portraits de quelques personnes dont il parle dans cette Histoire. Ces Portraits n'ont point été inferez dans les cinq Editions qu'on a faites de l'Original, parce que l'Auteur s'en est avisé trop tard.



P R E F A C E

D E

L' E D I T E U R.



I divertir & plaire, & en même tems instruire & cultiver l'Esprit & le Cœur des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe:

Si inculquer les Principes de la Religion & de la Morale, d'une manière si aisée & si touchante, qu'on les rende agréables & utiles aux Lecteurs peu avancez en âge, & dignes cependant de l'attention des personnes d'un âge plus meur & d'un Esprit plus cultivé :

Si presser avec force les Devoirs reciproques des Péres & des Enfans, & ceux auxquels la Societé Civile engage tous les hommes depuis ceux du plus bas étage, jusques aux Personnes du Rang le plus élevé :

Si peindre le Vice des couleurs les plus propres à en inspirer de l'horreur, & mettre la Vertu dans un si beau jour, qu'on la rende véritablement aimable :

Si tracer des Caractères vrais & bien soutenus :

Si faire naître des Incidens facheux de causes qui soient naturelles, & exciter la Compassion par des Motifs convenables :

Si enseigner à l'homme riche quel usage il doit faire de son bien, à celui que ses Passions dominent, comment il peut les vaincre, & au débauché de quelle manière il peut reformer sa conduite de bonne grace, & avec honneur :

Si donner des Exemples propres à être imité dans les Circonstances les plus delicates & les plus dangereuses, par les Filles les plus modestes & les Epouses les plus chastes :

Si remplir toutes ces vûes d'une manière si vraisemblable, si naturelle, & si vive, qu'elle touche tous les Lecteurs sensés, & leur fasse prendre un grand intérêt dans l'Histoire qu'on leur présente :

Si exécuter ce Plan sans donner une seule idée qui puisse le moins du monde offenser la Modestie la plus sévère, même dans ces circonstances delicates où la plus sévère Modestie paroît avoir le plus à appréhender :

Si tout cela, embelli par une grande Variété d'incidens agréables, est digne de louange, & peut rendre un Ouvrage recommandable, l'Editeur des Lettres que l'on va lire, qui ne renferment rien qui ne soit vray, & fondé dans la Nature même, ose assurer que ce petit Ouvrage répond exactement à l'idée qu'on vient de donner. Il s'attend donc qu'il sera favorablement reçu du Public; de sorte qu'il croit qu'une plus longue Preface, ou une Apologie plus étudiée seroit parfaitement inutile : & cela pour deux Raisons ; premièrement parce qu'ayant été lui-même extrêmement touché en lisant cette Histoire intéressante, il peut en appeler seurement au Cœur même de tous ceux qui la liront avec quelque Attention : En second lieu, parce qu'on doit raisonnablement supposer qu'un Editeur juge d'un Ouvrage avec un Impartialité dont un Auteur n'est presque jamais capable lors qu'il s'agit de ses propres Productions.

A l'Editeur



*A L'Editeur du Livre intitulé PAMELA;
ou, LA VERTU RECOMPENSE'E.*

J'AY lu votre PAMELA avec un plaisir inexprimable. Elle répond parfaitement à l'idée que vous en donnez dans votre Préface. Vous n'avez pas dit un mot de trop à la louange d'une pièce qui a dès avantages & dès beautez qui lui sont particulières. Car outre l'agréable simplicité du Stile, & la Clarté & la Justesse des Expressions, comme ces Lettres ont été écrites pendant que les impressions que chaque Circonstance qui y est rapportée devoit faire, étoient encor fraîches, & que les Lettres étoient adressées à ceux qui avoient droit de connaître les pensées les plus secretes de celle qui les écrit. Il faut nécessairement que les diverses passions du Cœur y soit peintes d'une manière plus touchante, & que la Nature même y soit représentée avec plus de verité & plus d'exactitude qu'on ne le peut faire dans le recit d'une histoire arrivée depuis longtems, & dont on ne fauroit plus se rappeler les Circonstances avec les mêmes esperances, les mêmes Craintes, les mêmes Passions, qu'on a ressenties dans le tems que les choses se sont passées.

J'ose asseurer que ce petit ouvrage sera regardé comme un Modèle dans son genre, & comme un Modèle qu'on n'a point encor eu jusques à present : Car il est rempli d'images vives, & d'incidens naturels, surprenans, & qui ne sont point étrangers à l'Histoire qu'on raconte. Les Circonstances en sont

interressantes, & pour ceux qui vivent dans la bassesse, & pour ceux qui vivent dans la Grandeur. Les Bien-éances y sont très bien gardées partout; les Devoirs de la Vie civile y sont pressés avec force; le Stile y est proportionné du Caractère des personnes qui paroissent sur la Scène; l'Ouvrage plait & instruit toujours en même tems; le Vice & la Vertu y sont dépeints des Couleurs qui leur conviennent, & la Religion y est représentée dans sa beauté naturelle, & d'une manière propre à la rendre aimable; comme d'un coté on ne lui donne point un air sombre, triste, & rebutant, de l'autre on a eu soin aussi de ne pas favoriser le gout dépravé qui n'est que trop à la mode aujourd'hui, je veux dire, qu'on ne l'a point avilie, en lui otant rien de sa Dignité & de sa Noblesse. Et j'ose assurer, que si outre les beautés de cet Ouvrage on considère encor le but que l'auteur s'y est proposé; on le jugera digne non seulement d'être lu dans toutes les familles, principalement dans celles où il y a des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe, mais aussi d'occuper une place dans la Bibliothèque des Lecteurs les plus curieux & les plus polices. Car comme il n'emprunte aucune de ses beautés de l'Imagination d'un Esprit romanesque, mais qu'il a son fondement dans la Verité & dans la Nature, & qu'il est établi sur l'Experience même, il sera toujours estimé des gens de goût & de bon sens, & d'un autre coté l'agréable variété des Evénemens & des Caractères qu'il contient, le fera toujours lire avec plaisir par ceux qui cherchent la gaieté & l'enjoîment.

Les Reflexions morales, & les usages que l'on peut tirer des differens événemens & des Caractères qui y sont décrits, sont si bien exprimez à la fin de l'Ouvrage, que je ne m'y arrêteray pas ici: Mais je crois qu'il est à propos d'avertir le public d'une chose que vous m'avez dites; c'est qu'il paroitra par plusieurs particularitez dont il est fait mention dans ces Lettres,


tres, que l'Histoire qui y est racontée est arrivée depuis environ trente ans ; que vous avez été obligé de changer les Noms des Personnes & des Lieux, & de deguïser quelques Circonstances, afin de ne pas choquer certaines gens, qui seroient fachez qu'on les designat trop clairement, quoyqu'ils ne pussent qu'approuver le bon dessein qu'on se propose en publiant cette Histoire. Puisque vous avez en assez de confiance en moy pour me faire juge des changemens que vous aviez dessein de faire, je suis bien aise de voir que vous les avez faits d'une manière qui n'altère point le fond de l'Histoire, & que vous avez évité les Digressions prolixes qu'on ne rencontre que trop souvent dans des Ouvrages de cette Nature.

Petit Livre, charmante PAMELA, présente toy hardiment au public, sois seure de trouver des Amis & des Admirateurs, non seulement dans ta Patrie, mais même dans les Pais éloignez ; tu pourras servir de Modèle aux Ecrivains d'une Nation voisine, qui auront l'occasion maintenant de recevoir de bon Argent Sterling, à la place de la fausse Monoye qui a eu si longtems cours parmi nous dans des pièces où l'on ne trouve que la legereté de cette inconstante Nation. Malgré la Corruption du Siècle, la Vertu a encor un bon nombre de Partisans. Tu peux compter sur leur Protection. Et puisse tu convertir tous les Libertins obstinez entre les mains desquels tu tomberas ! Puisse toutes les jeunes filles qui te liront imiter la Vertu de PAMELA, & être recompensée comme elle ? Je suis,

Monsieur,

Votre très humble & très

fidelle Serviteur,



A mon digne Ami, l'Editeur de PAMELA.

Monsieur,

JE vous renvoye le Manuscrit de PAMELA que j'ay lu avec tout le plaisir imaginable. Ce petit Ouvrage est écrit avec cet air de Verité & avec cette Simplicité aimable, qui quoyque très nécessaires se rencontrent rarement dans les pièces destinées à instruire & à plaire. Celle ci touche le cœur & persuade l'esprit. Les Incidens en sont si naturels & si intéressans que j'ay suivi pas à pas votre charmante Heroïne; j'ay partagé avec elle toutes ses pènes; j'ay été extrêmement inquiet dans la crainte où j'étois des terribles conséquences que je croyois à chaque instant devoir être la suite de la louable résistance qu'elle faisoit: Je me suis intéressé dans tous les projets qu'elle formoit pour s'échaper. J'ay été successivement content d'elle & fâché contre elle durant le tems de son emprisonnement. J'ay été content des plans qu'elle formoit, & des moyens qu'elle vouloit mettre en usage pour se delivrer; & j'ay été fâché de ce qu'elle souffroit que sa peur fit évanouir tous ses desseins; j'ay déploré toujours son malheur avec un cœur vivement touché de voir toutes ses espérances trompées, & tous ses projets avorter. En un mot toute la pièce est si touchante, qu'il est impossible de la lire sans y prendre un vif intérêt, & sans en être extrêmement ému.

Elle renferme mille bonnes Leçons; elle enseigne une morale épurée; elle met la Vertu dans son plus beau jour, & en rend la pratique agréable. La belle Infortunée en suit constamment les Maximes, mais sans ostentation, & sans orgueil: La Vertu est si profondément gravée dans son Cœur, que durant tous le cours de ses souffrances on ne la voit pas hesiter

un

un seul moment pour savoir si elle doit la sacrifier pour satisfaire son Ambition, ou pour obtenir sa Liberté : mais, comme s'il n'y avoit pas d'autre moyen de se delivrer, elle persevere constamment dans le dessein de conserver son innocence, au milieu de toutes les Tentations, & de tous les dangers à quoy elle est exposée, resolute de périr plutôt que de faire rien qui puisse ternir sa Reputacion.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer une chose qui m'a paru bien surprenante, & qui mérite qu'on y fasse une Attention particulière. On voit ici une jeune personne, parfaitement belle, née dans la bassesse & dans la pauvreté, qui n'a aucun ami capable de la secourir, ni de la protéger; qui n'a guère reçu d'autre Education * que ce qu'elle a pu recueillir de ses propres observations, & du peu qu'elle a leu durant le tems qu'elle a servi sa bonne & genereuse Maitresse; & qui après avoir goûté l'aise & l'abondance dans une situation fort au dessus de celle dans laquelle elle étoit née, peut cependant se resoudre, & se resoudre avec plaisir à retourner à son ancienne pauvreté, plutôt que de renoncer à sa Vertu. Il est bien surprenant, dis-je, qu'une jeune personne, dans de pareilles Circonstances, ait pû mépriser l'Eclat des Richesses, & s'exposer à l'indigence; qu'elle ait été capable de se conduire avec tant de Sagesse & tant de prudence au milieu de toutes les pènes, de tous les chagrins, & de tous les maux qu'elle a eu à souffrir; qu'elle ait résisté aux apas seduisans, & aux offres presque irresistibles d'un très galant homme, généralement aimé & estimé à cause des agrémens de sa personne, & de ses bonnes qualitez; qu'elle ait su rompre avec tant d'adresse toutes ses mesures, & l'obliger enfin de renoncer à ses desseins criminels, de

* L'Auteur de cette Lettre semble avoir oublié que la Maitresse de Pamela l'avoit élevée à peu près comme si elle eut été sa propre fille.

sacrifier son orgueil & son ambition à la Vertu de cette fille, & de devenir le protecteur de cette même innocence qu'il avoit si longtems tâché de corrompre: qu'elle l'ait enfin engagé à l'épouser, sans qu'elle en eut eu auparavant aucun dessein, ni même la moindre pen'ée; sans qu'elle eut employé aucun artifice pour l'enflammer, sans qu'elle eut pris des airs de Coquette pour le tenter & pour l'attirer, sans qu'elle eut affecté d'être prude pour augmenter sa passion; puisqu'au contraire elle étoit sans artifice, & qu'elle n'avoit aucune connoissance des Ruses & des tromperies des femmes de ce siècle; tous ses soins & même tous ses desirs ne tendoient qu'à se rendre aussi peu aimable qu'elle pouvoit aux yeux de son Maître. Cependant elle étoit si éloignée d'avoir la moindre aversion pour sa personne, qu'elle étoit plutôt prévenue en sa faveur, estimant ses bonnes qualitez au même tems qu'elle condamnoit la passion qu'il avoit pour elle. Voilà un grand Exemple de Renoncement à soy-même! Ses refus même étoient autant d'attraits; plus elle resistoit & plus elle charmoit; les moyens qu'elle employoit pour défendre sa Vertu ne faisoient qu'augmenter le danger où elle étoit, en enflammant de plus en plus la passion de son Maître; jusques à ce qu'enfin par une défense courageuse & constante celle qui étoit assiégée non seulement remporta une glorieuse victoire sur celui qui l'assiégeoit, mais le prit aussi lui-même prisonnier.

Je suis charmé des belles Reflexions qu'elle fait durant le Cours de ses Malheurs: ses Soliloques, & les petits raisonnemens qu'elle fait avec elle même sont très agréables & très jolis; elle découvre à son Père & à sa Mère tout le fond de son ame sans aucun déguisement, de sorte qu'on peut connoître, j'ay pensé dire, qu'on peut voir les recoins les plus cachez de son Cœur, source pure de Verité & d'innocence, d'où il ne peut partir que des Sentimens vertueux, & des pensées toutes saintes. Je

Je ne saurois concevoir pourquoy vous hesiteriez un moment à publier cette pièce si peu commune. Je souhaite de la voir imprimée dans sa simplicité naturelle, qui touchera le Lecteur & lui plaira plus que tous les Traits d'Eloquence qu'on pourroit y ajouter, & qui ne seroit que la gâter : Si vous souffriez qu'une main meurtrière vint l'orner de Decorations superflues & inutiles, qui comme trop de Draperie dans des Tableaux ou sur des Statues, ne font qu'embarasser, cela ne serviroit qu'à deguiser les Faits, qu'à gâter les Reflexions, & à rendre les incidens peu naturels ; l'Histoire seroit pour ainsi dire noyée dans une multitude de grands mots & de phrases pompeuses ; ce seroit changer la Substance solide en une ombre vaine, ou plutôt tourner la Solidité Angloise en Crème fouetée. Non, ayons Pamela, telle que Pamela s'est représentée elle même ; conservons ses propres expressions sans retranchement & sans addition. Produisez la dans son joli habit de paisane, ainsi qu'elle parut lors qu'elle contoit de retourner chez ses Parens ; c'est l'habit qui convient le mieux à son innocence & à son aimable simplicité. C'est dans cet Etat qu'elle plaira le plus. Les grands Traits d'Eloquence peuvent surprendre & amuser : mais il ne font jamais de profondes Impressions sur l'Esprit.

En un mot, Monsieur, le public a grand besoin d'une Pièce comme celle ci : le Monde n'est que trop & que trop tôt corrompu par des Romans pernicieux. Je n'en connois point dont j'osasse recommander la Lecture aux jeunes gens de l'un ou de l'autre Sexe ; moins encor voudrois les leur proposer comme des Ouvrages où ils trouveroient des Exemples propres à être imitez. Tous ceux que j'ay lus jusques ici ne tendent qu'à gâter le jugement, à corrompre le cœur, & à inspirer à la jeunesse l'esprit de galanterie, & l'amour des plaisirs défendus.

Publiez

Publiez donc pour leur propre intérêt cette pièce propre à les divertir & à les instruire en même tems. L'honneur du beau Sexe exige de vous que vous leur donniez *Pamela*, afin qu'on voye en sa personne une Heroine presque sans pareille, qui s'est conduite avec sagesse dans les facheuses Circonstances où elle s'est trouvée, & de qui ni Tentations ni souffrances n'ont pû vaincre la Vertu. C'est un glorieux Exemple que les Belles doivent imiter. Notre Sexe aussi demande de vous cet Ouvrage, afin que nous puissions nous justifier en quelque sorte de l'accusation qu'on nous intente d'être incapables de recevoir les impressions de l'honneur & de la Vertu, & afin de montrer aux Dames que nous ne sommes pas inexorables lors qu'elles refusent constamment de se rendre à nos sollicitations criminelles.

Il est de l'intérêt de la Vertu en general que vous donniez cette pièce au Public. Rendez vous donc, Monsieur, aux instances réunies des deux Sexes: Donnez nous *Pamela* pour l'avantage du genre humain. Et comme je suis persuadé que ses beautés ne fauroient être longtems cachées, & qu'il n'y a point de famille où on ne veuille avoir *Pamela*, je suis sûr aussi que chaque famille qui l'aura en deviendra plus vertueuse: Elle formera le tendre cœur de la Jeunesse, & lui apprendra à pratiquer les Régles de la Vertu & de l'honneur; elle confirmera dans de bons Principes les gens d'un âge plus avancé; elle corrigera les Vicieux; & reformera les mœurs de ce Siècle; de sorte que Pamela deviendra le sujet de l'Imitation de toutes les jeunes Dames de la Grande Brétagne; & le généreux Bienfaiteur & Remunerateur de cette aimable fille sera l'admiration des hommes, & l'exemple qu'ils se proposeront de suivre. Je suis, Monsieur,

Votre très affectionné Ami, &c.

P A-



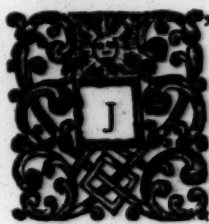
P A M E L A ;

O U

La Vertu Recompensée.

L E T T R E I.

Mes très chers Père & Mère,



J'AY à vous communiquer un grand sujet de Chagrin, accompagné pourtant de quelque consolation : voici le Chagrin ; c'est que ma bonne Maitresse est morte de la Maladie dont je vous ay parlé. Elle nous a laissez tous dans une extrême affliction ; car c'étoit une Maitresse pleine de bonté & d'indulgence pour tous ses Domestiques. Je craignois beaucoup, que comme j'étois entrée chez elle pour être sa Fille-de-Chambre, je ne me visse de nouveau hors de Condition, & obligée de retourner chez vous, qui n'avez déjà que

TOM. I.

B

trop

trop de pêne à vous entretenir vous mêmes. Et comme ma Maitresse avoit eu la bonté de me faire apprendre à écrire & à coudre, qu'elle m'avoit fait enseigner l'Arithmétique, & bien d'autres choses au dessus de mon Etat, il n'auroit pas été facile de trouver une autre condition, pour laquelle votre pauvre Pamela eut été propre. Mais tandis que ma bonne Maitresse étoit sur son lit de mort, & justement une heure avant qu'elle expirât, Dieu, dont nous avons si souvent éprouvé la Protection dans le besoin, lui mit au cœur de recommander tous ses Domestiques l'un après l'autre à mon jeune Maître; & lors que ce fut mon tour de lui être recommandée (j'étois au chevet de son lit, pleurant & sanglotant) elle ne pût d'abord dire que ces paroles, *mon cher Fils* ... elle s'arrêta un moment; puis reprenant un peu ses esprits, elle ajouta, *souvien toi de la pauvre Pamela*. Ce furent là presque ses dernières paroles. Mes yeux se fondent en larmes ... ne soyez pas surpris de voir ce papier si plein de taches.

Que faire? Il faut que la Volonté de Dieu soit faite. ... Voici maintenant le sujet de consolation. C'est que je ne serai pas obligée de m'en retourner pour être à charge à mes chers Père & Mère: car mon Maître nous a dit, je prendrai soin de chacune de vous, mes filles; & pour toi, Pamela, ajouta-t-il, en me prenant la main (oui en verité, il me prit la main en presence de toutes les autres filles) je veux être ton ami pour l'amour de ma chere Mère; tu prendras soin de mon linge. Dieu le benisse! & vous mon cher Père & ma chère Mère, priez Dieu avec moi qu'il répande ses Benedictions sur lui. Car il a fait mettre en deuil tous les Domestiques de ma Maitresse, & leur a fait présent à chacun d'un an de Gages. Par rapport à moi, comme je n'avois point encor de Gages, ma Maitresse m'ayant promis de me traiter selon que je me conduirois, il a ordonné à la
Menagère,

Menagère, de me mettre en deuil comme les autres, & il m'a donné de sa propre main quatre Guinées d'Or, & quelques pieces d'Argent, qu'il y avoit dans la Bourse de ma Maitresse, lors qu'elle mourut ; & il m'a dit que si j'étois une bonne fille, diligente & fidelle, il seroit mon Ami pour l'amour de sa Mère. Je vous envoie ces quatre Guinées pour vous consoler ; car la Providence ne me laissera pas manquer : Vous pouvez en employer une partie à payer quelques vieilles dettes, & garder le reste pour vos besoins. Si j'en reçois d'avantage, je fais qu'il est de mon Devoir de vous témoigner ma Reconnoissance en prenant soin de vous, & je n'y manquerai pas : car vous avez eu soin de moi lors que je ne pouvois pas encor m'aider moi-même : Vous avez en soin de tous vos enfans, car que serions nous devenus tous sans cela. Je vous envoie ceci par notre valet Jean, qui va de vôtre coté : mais il ne fait pas ce qu'il vous apporte, car j'ay mis les Guinées dans une petite boîte à pillules, qui étoit à ma Maitresse, & je les ay enveloppées dans du papier, afin qu'elles ne sonnassent point. Prenez garde à ne point ouvrir la boîte devant lui.

Je fais, mes chers Père & Mère, qu'il faut que je vous donne du chagrin aussi bien que du plaisir ; j'ajouterai seulement, Priez pour votre Pamela, qui sera toute sa Vie

Votre très obeissante Fille.

Je viens d'avoir la plus grande frayeur du monde : justement comme je pliois cette Lettre dans la chambre de ma défunte Maitresse, mon jeune Maître est entré. Mon Dieu ! qu'il m'a effrayée ! J'allois cacher la Lettre dans mon Sein, lors que lui, me voyant toute tremblante, m'a dit en souriant, à qui viens tu d'écrire, Pamela ? J'ay répondu pleine de Confusion, je vous de-

mande pardon, Monsieur, c'est seulement à mon Père & à ma Mère. Eh bien, a-t-il dit, montre-moi quels progrès tu as faits dans l'Ecriture. Ah ! que j'étois honteuse ! Dans le trouble où il me voyoit, il a pris la Lettre sans rien dire d'avantage, & l'a luë d'un bout à l'autre, puis il me l'a rendue. Je vous demande pardon, Monsieur, lui dis-je. Je ne sai pourtant pourquoy je parlois ainsi : car comme il a toujours été très respectueux envers ses parens, pourquoy trouveroit il mauvais que j'eusse le même respect pour les miens ? Aussi n'étoit-il pas fâché ; car il me prit la main, & me dit, tu es une bonne Fille, Pamela, d'en agir si genereusement envers ton Père & ta Mere, qui sont âgez. Je ne suis point en colère contre toi. Sois diligente & fidelle ; fais ce que tu dois ; ce que je viens de voir fait que tu n'en es que plus à mon gré. Puis il dit, eh quoy, Pamela, tu peins joliment, & ton Orthographe est passablement bonne. Je vois que les soins que ma bonne Mère a pris de ton Education n'ont pas été perdus. Elle avoit coutume de dire que tu aimes la Lecture : tu peux choisir parmi les Livres qu'elle a laissés, ceux que tu voudras lire pour cultiver ton Esprit, pourvu que tu prenne soin de ne les pas gater. Pendant qu'il parloit ainsi je ne faisois certes que faire la reverence & pleurer : j'étois toute confuse de ses bontez. En vérité, c'est, je crois, le meilleur Gentilhomme qu'il y ait au monde. Mais je m'apperçois que ceci devient une autre longue Lettre ; je finirai donc en ajoutant seulement que je serai toute ma vie

Votre très obeïssante Fille,

PAMELA ANDREWS.

LETTRE

L E T T R E II.

*Réponse à la précédente.**Ma Chère PAMELA,*

TA Lettre a certainement causé beaucoup de chagrin à ta Mère & à moi : elle nous a donné pourtant quelque consolation. Nous sommes en vérité très affligés de la mort de ta bonne Maitresse, qui prenoit tant de soin de toi, qui te donnoit une si bonne éducation, & qui durant trois ou quatre ans t'a fait présent d'habits, de linge, & de hardes, qu'une Demoiselle n'auroit pas honte de porter. Mais ce qui nous inquiète le plus, c'est la crainte où nous sommes que te voyant élevée si fort au dessus de ton Rang, tu ne le laisses entraîner à commettre quelque chose de honteux & de criminel. Tout le Monde dit que tu es devenue grande & bienfaite; quelques uns ajoutent que tu es fort jolie; & en vérité, si tu n'étois pas ma fille, je l'aurois crû aussi lors que je te vis la dernière fois il y a six mois. Mais à quoy tout cela sert il, si tu es perdue & ruinée sans ressource? En vérité, ma chère Enfant, nous commençons à craindre extrêmement pour toi. Car que signifient toutes les Richesses du Monde, lors qu'on a une mauvaise conscience, & qu'on se conduit mal? Il est vray que nous sommes fort pauvres, & que nous avons beaucoup de pène à vivre, quoy qu'autrefois nous ayons été plus à notre aise, comme tu fais. Mais nous aimerions mieux ne vivre que d'eau, & de la Terre des Fosses que je suis obligé de creuser, que de vivre dans l'Abondance, si elle étoit le prix de la Chasteté de notre chère Enfant.

Je me flate que le bon Gentilhomme n'a aucun mauvais dessein : Mais qu'il t'ait donné tant d'argent,

qu'il t'ait parlé avec tant de bonté, qu'il ait si fort loué les progrès que tu as faits, & oh ! Paroles fatales, qu'il t'ait dit, *fais ce que tu dois*, & que tu n'en es que plus à son gré, c'est ce qui nous cause une crainte mortelle.

J'en ay parlé a la bonne femme *Mumford* ; tu sais que cette honnête veuve a demeuré autrefois dans de bonnes familles ; elle nous a un peu rassurez : car elle nous a dit, que c'est assez la courume, lors qu'une Dame meurt, de donner l'argent qu'elle a sur elle à sa Fille de Chambre, & à celles de ses femmes qui l'ont veillées durant sa maladie. Mais encor, pourquoy te regarderoit il avec tant de bonté ? Pourquoy prendroit-il la main d'une pauvre fille comme toy, comme tu dis dans ta Lettre qu'il a fait deux fois ? Pourquoy s'abaisseroit-il jusqu'à lire la Lettre que tu nous écris, & à louer ton Ecriture & ton Orthographe ? Et pourquoy te donneroit la permission de lire les Livres de sa Mère ? En vérité, en vérité, ma très chère enfant, nous tremblons de peur à ton occasion : & puis ; tu témoignes tant de joye des bontez qu'il a pour toi, tu paroïs si charmée de ses Expressions pleines de douceur, (qui sont je l'avoue, une grande Grace qu'il te fait, s'il n'a que de bons desseins) que nous craignons oui, ma chère fille, nous craignons que tu ne sois que trop reconnoissante, & que tu ne le recompenses en lui sacrifiant ta Vertu, ce Joyan que ni Richesses, in Faveurs, ni rien au monde ne sauroit payer.

Moy aussi, je t'ay écrit une longue Lettre. J'ajouteray pourtant encor une chose ; c'est qu'au milieu de notre pauvreté & de nos malheurs, nous nous sommes toujours confiez en la bonté de Dieu, nous avons toujours conservé notre probité, & nous ne doutons point d'être heureux c'y après, pourvû que nous perseverions dans la pratique de la Vertu, quoy que notre sort soit fort triste ici bas. Mais si notre
chère

chère fille venoit à perdre son innocence, ce nous seroit une affliction insupportable, qui seroit descendre tout d'un coup avec douleur nos cheveux blancs au Sépulcre.

Si donc tu nous aimez, si tu fais cas de la Bénédiction de Dieu, si tu as quelque égard pour ton propre bonheur avenir, nous t'ordonnons l'un & l'autre d'être sur tes gardes, & si tu t'apperçois qu'on entreprenne la moindre chose contre ta Vertu, ne manque pas de quitter tout, & de nous venir trouver au plutôt. Nous aimons mieux te voir couverte de haillons, & aller même à ton enterrement, que si l'on pouvoit dire, qu'une fille qui nous appartient a préféré des avantages temporels à sa Vertu.

Nous acceptons avec plaisir le présent que tu nous fait, comme un témoignage de ton amitié & de ton respect ; mais jusques à ce que nous soyons hors d'inquietude, nous ne saurions en faire aucun usage, crainte de partager le prix de l'infamie de notre pauvre fille. Nous avons enveloppé les Guinées dans un linge, & nous les avons cachées parmi le Chaume au dessus de la fenêtre, de peur qu'on ne nous les vole ; nous te donnons notre bénédiction ; nous prions Dieu pour toi, & sommes,

Tes inquiets, mais affectionnez Père & Mère,

JEAN, & ELIZABETH ANDREWS.

L E T T R E III.

Mon très cher Père,

IL faut que je l'avoue ; votre Lettre m'a causé beaucoup d'inquietude. Car au lien qu'auparavant mon Cœur étoit pénétré de reconnoissance pour

les bontez de mon Maitre, votre Lettre m'a remplie de soupçons & de crainte. Je me flatte pourtant encor qu'il ne fera jamais rien qui soit indigne de lui: car que gagneroit il en causant la ruine d'une pauvre jeune Creature? Mais ce qui m'afflige le plus, c'est que vous paroissiez vous méfier de la Vertu de votre Enfant. Non, mon cher Père & ma chère Mère; soyez assurez que je ne feray jamais rien qui puisse faire descendre vos cheveux blancs avec douleur au sepulcre. Je mourrai mille morts plutôt que de manquer le moins du monde à mon devoir. Soyez en assurez, & que votre Cœur soit en repos. Car quoyque pendant quelque tems j'aye vécu d'une manière qui est au dessus de ma qualité, je puis cependant retourner avec plaisir à mes haillons & à ma pauvreté, je puis me contenter de pain & d'eau, & je m'y reduirai, plutôt que de perdre ma Reputacion, quel que soit celui qui me tentera; soyez en persuadez, & ayez meilleure opinion de

Votre très obeissant fille jusques à la mort.

Mon Maitre continue toujours à être très affable à mon égard. Jusques à présent je ne vois aucune raison de rien craindre. Mad. Jervis la Menagère me traite d'une manière fort obligeante; & j'ay gagné l'amitié de tous les autres Domestiques. Certainement il est impossible qu'ils aient formé tous de mauvais desseins contre moi, seulement parce qu'ils sont polis envers moi. Je me flatte que je me conduirai de manière que tout le monde ait des égards pour moi, & que personne ne me veuille faire plus de mal, que je ne voudrois leur en faire moi-même. Notre Valet Jean va si souvent dans vos quartiers, que je l'engagerai à passer tous
jours

jours chez vous, afin que vous puissiez avoir souvent de mes nouvelles, soit de bouche, soit par Lettre, car plus j'écris, plus ma main se forme.

LETTRE IV.

Ma très chère Mère,

CAR ma dernière Lettre étoit adressée à mon Père, en réponse à la sienne; c'est pourquoy je veux aujourd'hui vous écrire à vous; quoyque je n'aye à vous dire que des choses, qui me feront paroître une vaine petite impertinente. J'espère pourtant, que je ne serai jamais assez fière pour m'oublier moi-même. Il faut avouer cependant qu'on a un plaisir secret à s'entendre louer. Vous saurez donc, que Mylady Davers, (il n'est pas nécessaire de vous dire que c'est la Sœur de mon Maître) a passé un mois chez nous: elle a pris beaucoup de connoissance de moi, elle m'a conseillé d'être toujours très réservée; elle a eu la bonté de me dire, que j'étois une fort jolie fille; que tout le monde disoit du bien de moi, & m'aimoit, elle m'a conseillé, de ne me jamais familiariser avec les Garçons, mais de les tenir toujours dans le respect; que ce seroit même le moyen de m'attirer leur estime.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est ce que je vais vous raconter. A table, comme Mad. Jervis me l'a rapporté, mon Maître & Mylady Davers parlant de moi, elle lui dit, qu'elle me croyoit la plus jolie fille qu'elle eut jamais vüe; que j'étois trop jolie pour demeurer dans la maison d'un Garçon; & que quelque femme qu'il épousât, il n'y en auroit point qui voulut me souffrir à son service. Il lui répondit, que j'avois fait de grands progrès, que j'avois beaucoup de Prudence, & du bon sens au dessus de mon

âge ; & que ce seroit grand dommage, que ce qui faisoit mon mérite, devint la cause de mon malheur. Non, dit la bonne Dame, Pamela viendra demeurer avec moi. De tout mon cœur, répondit mon Maître, je serai charmé de la voir si bien pourvûe. Hé bien, dit elle, je consulteray Mylord là dessus. Elle demanda quel âge j'avois : Mad. Jervis répondit, que j'avois eu quinze ans au mois de Fevrier passé. Oh ! dit elle, si cette créature, (car c'est ainsi qu'elles nous appelle toutes nous autres Servantes) veut prendre garde à elle, elle deviendra plus accomplie encor, tant par rapport au corps que par rapport à l'Esprit.

Maintenant, mes chers Père & Mère, quoyque ce que je viens de rapporter puisse paroître trop vain venant de moy, ne vous rejouïssiez vous pas aussi bien que moy, de voir que mon Maître soit si pret à se séparer de moi ? Cela fait bien voir qu'il ne pense rien de criminel. Mais Jean va partir, ainsi je n'ay le tems que de vous dire, que je suis & seray toujours

Votre Vertueuse aussi bien que très obeïssante Fille.

Je vous prie de vous servir de l'Argent : vous pouvez le faire à présent en toute seureté.

LETTRE V.

Mes très chers Père & Mère,

COMME Jean va dans vos quartiers, j'ay envie de vous écrire, parce qu'il est toujours disposé à vous porter mes Lettres, ou quoyque ce soit que je vous envoie. Il dit qu'il a un plaisir infini à vous voir l'un & l'autre, & à vous entendre parler ; que vous avez tous deux tant de bon sens, & tant de Vertu, qu'il apprend toujours de vous quelque chose d'utile.

tile. C'est grand dommage, dit-il encor, que des personnes d'une si grande probité n'ayent pas mieux réussi dans le monde! Il s'étonne que vous, mon Père, qui êtes si capable d'enseigner, & qui écrivez si bien, n'ayez pas eu un meilleur succès dans l'Ecole que vous aviez levée; & que vous soyez obligé de gagner votre vie par un si rude travail. Mais je tire plus de Vanité d'être née de parens si Vertueux, que si j'étois la fille d'une Dame de Qualité.

Je n'entens point encor parler d'aller chez Mylady Davers; & je suis fort tranquile ici à présent; car Mad. Jervis me traite comme si j'étois sa fille. C'est une très bonne femme, qui regarde l'intérêt de son Maître comme le sien propre. Elle me donne continuellement de bons Conseils; & je crois, qu'après vous deux, je l'aime plus que qui que ce soit au monde. Elle a su si bien régler le Ménage, & le tient en si bon Ordre, que nous avons tous un grand respect pour elle. Elle prend plaisir à m'entendre lire devant elle, mais elle n'aime à entendre que de bons Livres: nous lisons toutes les fois que nous sommes seules, de sorte qu'il me semble alors que je suis chez vous. Elle entendit un jour Henry un de nos Domestiques, qui n'est pas le plus honnête homme du monde, me parler un peu librement: il m'appelloit, je pense, *sa chere Pamela*, & me saisit, comme s'il avoit voulu me baiser: vous pouvez croire, que j'en fus fort en colère. Mad. Jervis se mit à le gronder serieusement, & se facha beaucoup contre lui; elle me dit qu'elle étoit très contente de ma sagesse & de ma modestie, & de ce que je savois tenir les garçons en respect. Il est vrai, que dans le fond je ne suis pas fière, & que j'en agis civilement envers tout le monde; cependant je ne saurois souffrir d'être regardée en face par les Valets, qui vous envisagent comme s'ils vouloient vous voir jusques dans l'ame: Comme pour l'ordinaire je dejeune, je dine,

&c

& je soupe avec Mad. Jervis, tant elle a de bonté pour moi, j'ay peu d'occasions de parler aux autres domestiques, & j'en suis fort aise. Ce n'est pas qu'ils ne soient en general assez honnêtes à mon égard, à cause de Mad. Jervis, parce qu'ils voyent qu'elle m'aime : & ils la craignent, parce qu'ils savent qu'elle est née Demoiselle, quoy qu'elle ait eu le malheur d'être réduite à servir.

Je vois que je vais faire encor une longue Lettre, car j'aime à écrire, & je vous ennuierai. Mais lors que j'ay commencé ma Lettre je n'avois dessein que de vous dire, que je ne crains plus aucun danger maintenant : Et en verité je m'admire moi-même, d'avoir été assez folle pour m'inquiéter comme j'ay fait, (quoyque l'avertissement que vous m'avez donné fut un effet de votre amitié, qui vous rend circonspects). Je suis seure que mon Maitre ne voudroit pas s'abaisser & se dishonorer, pour causer la perte d'une pauvre fille comme moi : Et vous savez que cela le ruineroit de reputation, aussi bien que moi : & il peut sans doute se marier dans une des meilleures familles du país. Mais en voila assez pour aujourd'hui : Je suis

Votre très obeïssante Fille.

L E T T R E VI.

Mes très chers Père & Mère,

MON Maitre m'a été bien bon depuis ma dernière ; car il m'a donné une partie des Hardes de feu ma Maitresse ; savoir, un habit complet, une demi douzaine de Chemises, six mouchoirs fins, trois tabliers de Cambray, & quatre de toile de Hollande. L'Habit est d'une belle étoffe de soye, trop riche sans doute, & trop bon pour moi ; je voudrois que ce ne
fut

fut pas faire un affront à mon Maître, que de vendre cet Habit ; je vous en enverrois l'argent, ce qui me feroit bien plus agréable.

Vous allez être remplis de crainte ; vous aller vous imaginer, qu'on a quelque mauvais dessein ; mais je vous diray, qu'il étoit avec Mad. Jervis lors qu'il me donna ces hardes ; & il lui donna en même tems à elle quantité de bonnes nippes, qu'il la pria de porter en mémoire de Mad. sa Mère, qui avoit été la bonne amie de Mad. Jervis. Et lors qu'il me donna cet Habit & le reste, voilà qui est pour toi, Pamela, dit il, fais faire l'Habit propre pour ta taille, & quand tu quitteras le deuil, tu porteras cet habit pour l'amour de ta Maîtresse. Mad. Jervis te rend un bon témoignage ; je souhaite que tu te conduises toujours avec autant de sagesse, que tu as fait jusques à présent, & alors tout le monde t'aimera.

Je fus si surprise de sa bonté que je ne savois que dire. Je lui faisois la reverence, & à Mad. Jervis aussi, à cause du bon témoignage qu'elle m'avoit rendu ; & je lui dis à lui, que je souhaitois de pouvoir mériter ses bonnes grâces, & que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour y réussir.

Oh ! Que c'est une chose aimable que de faire du bien ! C'est tout ce que j'envie aux Grands.

J'ay toujours cru que mon jeune Maître est un Galant-homme, comme tout le monde le dit. Mais il nous a donné à nous deux toutes ces belles Nippes d'un air si gracieux, qu'il me paroïsoit un Ange.

Mad. Jervis dit qu'il lui demanda si j'étois réservée avec les Valets ; car il dit que j'étois fort jolie, & que si je me laissois attraper par quelcun, ce pourroit être ma perte, & le moyen de me rendre pauvre & malheureuse de bonne heure. Elle ne manque jamais de dire du bien de moi, & profita de cette occasion pour s'érendre sur mes louanges : mais je me flatte qu'elle n'en a pas dit plus que je ne tacherai de mériter,

riter, quoyque je ne le mérite pas encor. Je suis aſſeurée, qu'après vous, mon cher Père, & ma chere Mère, elle eſt la perſonne que j'aimerai toujours le plus. Je ſuis

Votre très obeïſſante Fille.

L E T T R E VII.

Mon très cher Père,

DEpuis ma dernière mon Maitre m'a donné encor beaucoup de bonnes & belles Nippes. Il me fit monter dans le Cabinet de ma Maitreſſe, & ayant ouvert ſes Tiroirs, il me donna deux Coeffures de Dentelle de Flandres très fine, trois paires de ſouliers de ſoye, dont il y en a deux qui ont à peine été portées, & qui me vont fort bien, car ma Maitreſſe avoit le pié extrêmement petit; à la troiſième paire il y avoit des Boucles d'Argent fort belles. Il me donna auffi des Rubans & des Fontanges de toutes les Couleurs, quatre paires de beaux bas de Cotton blanc, & trois paires de bas de ſoye, & deux Corps de juppe fort riches. J'étois toute étonnée, & je fus un tems ſans pouvoir parler. J'avois honte en moi-même de prendre les bas, car Mad. Jervis n'étoit pas là; ſi elle y eut été, ce n'auroit été rien. Je les receus, je croi, de fort mauvaiſe grace; car il ſourit, & dit, ne rougis point, Pamela, penſes-tu qui je ne ſache pas que les jolies filles portent des ſouliers & des bas?

Ces paroles me déconcertèrent ſi fort, qu'un ſouffle m'auroit fait tomber. Car vous penſez bien, qu'il n'y avoit point de répoſe à faire à cela: ainſi, comme une ſotte, j'étois prête à pleurer; je me retirai en faiſant la reverence, & en rougiſſant juſqu'aux Oreilles, j'en ſuis ſeure: Car quoyqu'il n'y eut point de mal dans qu'il avoit dit, je ne ſavois pourtant comment
le

le prendre. Je fus raconter le tout à Mad. Jervis, qui me dit, que Dieu lui avoit mis au cœur de me faire du bien, & que je devois redoubler mes soins & ma diligence. Il lui paroissoit, disoit elle, qu'il vouloit m'habiller de manière que je fusse propre à être la Fille-de-Chambre de Mylady Davers elle-même.

Cependant vos Avertissemens tendres & paternels me revinrent dans l'Esprit, & furent cause que je n'estimai pas ses présens à beaucoup près tant que j'aurois fait. Je me flatte pourtant, qu'il n'y a aucune raison de craindre. Car quel bien lui reviendrait il d'avoir causé la perte d'une pauvre & simple fille comme moi ? D'ailleurs, aucune fille de Distinction ne voudrait sans doute le regarder, s'il s'étoit ainsi deshonoré lui-même. Je me tranquilliserai donc, & certes je n'aurois jamais eu la moindre crainte, si vous ne me l'aviez pas mis dans la tête ; mais je fais que c'étoit pour mon avantage : Et peut-être que si ces inquiétudes ne s'étoient pas mêlées avec ses faveurs, je m'en serois trop enorgueillie. Ainsi je conclus, que tout arrive pour notre bien : & Dieu vous benisse, mon cher Père, & ma chère Mère ; je fais que vous implorerez constamment ses bénédictions sur moy, qui suis & serai toujours

Votre très obéissante Fille.

L E T T R E VIII.

Ma chère PAMELA,

JE ne puis que te renouveler mes Avis sur la bonté que ton Maître te témoigne, & sur ses Expressions libres au sujet des bas. Peut-être qu'il n'a eu aucun dessein ; je m'en flatte. Mais lors que je considère

considère qu'il est possible qu'il eut quelque dessein; & que s'il en a eu, le bonheur de ma fille dans ce Monde & dans l'Eternité en dépend, c'en est assez pour me faire trembler. Arme toi, ma chere enfant, pour le pis qui peut arriver; resous toi de perdre la vie plutôt que ton honneur. Quand même les soupçons que je t'ay fait naître diminueroient le plaisir que tu aurois autrement goûté des faveurs de ton Maitre, qu'est ce que ce plaisir que peuvent causer quelques belles hardes au prix d'une bonne Conscience?

Il est vray que les présens dont il te comble sont très considerables, mais par cela même ils doivent être plus suspects. Et lors que tu dis qu'il avoit un air si aimable, qu'il paroissoit comme un Ange, que je crains que ses présens n'aient fait trop d'impression sur toi! Car quoyque tu ayes plus de bon sens & plus de prudence qu'on n'en a communément à ton âge, je tremble pourtant lors que je reflexis à quels dangers une pauvre fille d'un peu plus de quinze ans est exposée, au milieu des Tentations de ce monde, & de la part d'un jeune Gentilhomme mal-intentionné, supposé qu'il le soit, qui a le pouvoir d'obliger, & une espèce d'autorité de commander en qualité de Maitre.

Je t'ordonne donc, ma chère enfant, si tu veux avoir notre benediction, tout pauvres que nous sommes, d'être sur tes gardes; il ne sauroit y avoir du mal à cela; & puisque Mad. Jervis est une femme si Vertueuse, & qu'elle a tant de bonté pour toi, j'en suis beaucoup plus tranquile & ta Mère aussi. Nous nous flattons que tu ne lui cacheras rien & que suivras ses Conseils en tout. Ainsi, en te donnant notre Benediction, & en t'assurant que nous prierons Dieu pour toi, plus que pour nous mêmes, nous sommes.

Tes très affectionnez Père & Mère.

Prens

Prends garde de ne te pas enorgueillir de ce qu'on te dit que tu es jolie : Car tu ne t'es pas faite toi-même, ainsi tu ne peux mériter aucune louange de ce coté là. La Probité & la Vertu font seules la véritable beauté. Souvien toi de cela, Pamela.

L E T T R E IX.

Mes très chers Père & Mère,

JE suis bien mortifiée d'avoir à vous dire que l'Espérance que j'avois conçue d'aller chez Mylady Davers est entièrement évanouie. Mylady vouloit m'avoir ; mais mon Maître, comme je l'ay appris il y a un moment, n'a pas voulu y consentir. Il dit que le Neveu de Mylady pourroit devenir amoureux de moi, que je pourrois le séduire, ou en être séduite ; & comme sa Mère m'aimoit, & m'avoit recommandée à ses soins, il croioit, dit-il, qu'il étoit de son Devoir de me garder chez lui, & que Mad. Jervis me serviroit de Mère. Mad. Jervis m'a dit, que Mylady secoua la tête, & dit, *ah ! mon Frere*, & pas davantage : & comme vous m'avez rendue soupçonneuse par vos avertissemens, j'ay de tems en tems de tristes présentimens. Je ne parle pourtant point encor de vos avertissemens, ni de mes inquietudes à Mad. Jervis : non pas que je me défie d'elle ; mais de peur qu'elle ne me croye vaine, présomptueuse, & trop remplie de bonne opinion de moi-même, vû l'extrême distance qu'il y a entre un homme si riche & Gentilhomme, & une pauvre fille comme moi. Cependant Mad. Jervis elle-même paroissoit tirer quelques conséquences, de ce que Mylady Davers avoit secoué la tête, & s'étoit écriée,

ah !

ah ! mon Frère ! sans rien dire de plus. J'espère que Dieu me donnera le secours de sa Grace : c'est pourquoy je veux pas m'inquiéter trop si je puis m'en empêcher ; car je me flatte de n'en avoir point de sujet. Mais je vous rendrai compte des moindres choses qui arriveront, afin que vous puissiez me continuer toujours vos bons avis ; priez pour

Votre triste & inquiète PAMELA.

LETTRE X.

Ma chere Mère,

VOUS & mon cher Père êtes sans doute surpris de n'avoir point eu de mes nouvelles depuis plusieurs Semaines : mais une triste, triste Scene en a été la cause. Car à présent il n'est que trop clair, que vos avertissemens étoient bien fondez. Oh, ma chère Mère, je suis malheureuse, véritablement malheureuse ! Ne vous effrayez pourtant pas ; je suis Vertueuse ! Dieu veuille par sa Grace que je le sois toujours.

Oh ! cet Ange, ce Galant-homme, ce doux Bienfaicteur de votre pauvre Pamela ! qui devoit prendre soin de moi à la prière que lui fit sa Mère, lors qu'elle étoit sur son lit de mort ; qui craignoit si fort que je ne me laissasse séduire par le Neveu de Mylord Davers, qu'il ne voulut point me laisser entrer au service de Mylady ; ce Gentilhomme (oui, il faut encor que je l'appelle ainsi, quoyqu'il ne mérite plus ce Titre) ce Gentilhomme s'est avili jusqu'à se donner des Libertez avec sa pauvre servante ! Il s'est fait voir maintenant dans son Caractère naturel, & rien me paroît plus noir & plus affreux.

Je

Je n'ay pas été paresseuse ; j'ay écrit de tems à autre, comment par degrés, & par de honteux artifices il a découvert ses criminels desseins : mais quelcun m'a volé ma lettre, & je ne fais ce qu'elle est devenue. Elle étoit assez longue : je soupçonne que c'est lui qui l'a prise : puisqu' il a eu l'ame assez basse pour commettre une indignité, il peut bien aussi en-voir commis une autre. Quoyqu' il en soit, tout l'usage qu'il peut faire de ma Lettre, c'est qu'elle pourra lui faire honte du personnage qu'il a joué ; au lieu que je ne saurois rougir du mien : car il verra que je suis résolue de conserver ma vertu, & que je me glorifie de la Probité de mes parens, quoyqu' ils soient pauvres.

Je vous dirai tout à la première occasion ; car on m' observe étroitement ; il a dit à Mad. Jervis, cette fille est toujours à barbouiller du papier ; il me semble qu'elle pourroit mieux employer son tems. Cependant je travaille de mon aiguille à toute heure, je fais son Linge, et tout le beau linge de la maison ; et outre cela je suis occupée à lui border une Veste. Mais, Oh ! mon cœur est prêt à se fendre ! Quelle récompense ay-je à attendre, si a ce est la honte et l'infamie, ou des duretez, et un mauvais traitement. Je vous diray tout dans peu ; j'espère que je retrouveray ma Lettre.

Votre très affligée Fille.

Il faut que je le traite d' *il* & de *lui* désormais, car il s'est entièrement deshonoré dans mon Esprit.

LETTRE

L E T T R E X I.

Ma chère Mère,

JE ne saurois trouver ma Lettre; c'est pourquoy je vous raconterai le tout aussi brièvement qu'il me sera possible. Tout alla passablement bien depuis la dernière lettre moins une que je vous écrivis. A la fin je crus avoir quelques raisons de le soupçonner: car lors qu'il me voyoit, il me jettoit des œuillades, qui ne signifioient rien de bon: enfin il vint à moi, comme j'étois à travailler de mon aiguille, dans le Cabinet du petit jardin; Mad. Jervis ne faisoit que de me quitter. Je voulois m'en aller: mais il me dit, non, Pamela, ne t'en vas point: j'ay quelque chose à te dire; & tu me fuis toujours lorsque je t'approche, comme si tu avois peur de moi.

J'étois tout a fait déconcertée, comme vous pouvez croire: à la fin je lui dis, il ne convient pas à votre pauvre servante, de demeurer en votre présence, Monsieur, à moins que vos affaires ne le demandent, & j'espère que je n'oublieray jamais le Respect que je vous dois.

Eh bien, dit il, mes affaires le demandent quelquefois, & je veux que tu demeures, pour entendre ce que j'ay à te dire.

J'étois toute honteuse, & je commençay à trembler, sur tous lors qu'il me prit la main; car il n'y avoit pas une ame proche de nous.

Ma sœur Davers, dit il, (& il me semble qu'il avoit l'air aussi embarrassé que moy) vouloit que tu demeurasses avec elle, mais elle n'auroit pas fait pour toy ce que j'ay dessein de faire, si tu continues d'être fidelle & obligeante. Que dis-tu, ma Fille? ajouta-t-il, avec quelque ardeur; n'aimes tu pas mieux demeurer avec moy, que d'aller chez ma Sœur Davers? Il avoit

avoit un regard qui me penetra de frayeur ; je ne fais comment l'exprimer, c'étoit, je pense, un regard égaré !

Dés que je pûs parler, je lui dis, je vous demande pardon, Monsieur ; mais comme vous n'avez point de femme que je puisse servir, & qu'il y a à cet heure un an que ma bonne Maitresse est morte, j'aimerois mieux aller servir Mylady Davers, si vous voulez bien me le permettre, parce que—

J'allois continuer ; mais il m'interrompit brusquement, en disant, parce que tu es une petite sotte, & que tu ne fais pas ce qui te convient. Je te dis, que je te feray demoiselle, si tu veux être obligeante, & si tu ne t'opposes pas toi même à ton bonheur ; en disant cela, il m'embrassa & me me baïsa.

Vous direz maintenant, que toute sa méchanceté parut à découvert. Je me débattis, je tremblay, & j'étois si transie de frayeur, que je me laissay tomber, je n'étois pas tout à fait évanouie, mais je me connoissois à pêne. Je me vis entre ses bras, sans aucune force : il me baïsa deux ou trois fois, avec une terrible ardeur. A la fin je m'arrachay d'entre ses bras, & j'allois m'enfuir du Cabinet, mais il me retint, & ferma la porte.

J'aurois donné ma vie pour un liard. Il dit, je ne te feray point de mal, Pamela, n'ayes pas peur de moi. Je ne veux point rester ici, répondis-je. Tu ne veux point rester, petite impertinente, reprit il. Sais tu à qui tu parles ? Alors je perdis toute crainte & tout respect ; oui, Monsieur, lui dis-je, je le fais ; je puis bien oublier que je suis votre Domestique, lors que vous oubliez ce qui convient à un Maître.

Je pleurois, & sanglottois terriblement. Que tu es sotte ! dit il ; t'ay fait je aucun mal ? oui, Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait le plus grand mal du Monde. Car vous m'avez appris à m'oublier moy-même, & ce qui me convient, & en vous abaissant
jusques

jusques à prendre des libertez avec votre pauvre servante, vous avez diminuez la distance que la Fortune avoit mise entre vous & moy. Oui, Monsieur, j'ose prendre la liberté de le dire; quoyque pauvre, je suis vertueuse, & quand vous seriez un Prince, vous ne me feriez pas renoncer à ma Vertu.

Il se mit en colère, & dit, qui est-ce qui veut t'y faire renoncer, petite Saloppe? Cesse de pleurer comme un enfant. Il est vray que je me suis abaissé moy même; mais ce n'étoit que pour t'éprouver. Si tu peux garder le secret sur tout ceci, j'en aurai meilleure opinion de ta Prudence. Voici quelque chose, dit il, en me mettant quelques pieces d'or dans la main, pour te dédomager de la frayeur que je t'ay causée. Va faire un tour de Jardin, & ne rentre pas que tu n'ayes fini de pleurer. Je te commande de pas dire un mot de ce qui s'est passé, & tout ira bien, & je te pardonneray.

Je ne veux point de votre argent, Monsieur, lui dis-je; en verité, je n'en veux point, toute pauvre que je suis. Car pour parler sincérement, il me sembloit que ç'auroit été prendre des erres; je mis donc son or sur le banc; & comme il paroissoit chagrin & confus de ce qu'il avoit fait, je pris cette occasion pour ouvrir la porte & sortir du Cabinet.

Il m'appella, disant, garde de secret, Pamela, je le commande; & ne rentre pas encor, comme je te l'ay dit.

Oh! que de pareilles Actions sont basses & indignes: & qu'un Gentilhomme doit paroître petit, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, lors qu'il ose faire des choses, qui sont si fort au dessous de lui, & qui mettent ses inferieurs, en état de paroître plus grands que lui.

Je fis un tour ou deux dans le Jardin; mais sans m'éloigner de la Maison, crainte d'accident. Je soufflay dans ma main pour secher mes yeux, parce
que

que je ne voulois pas paroître trop desobéissante. Dans ma première je vous en diray davantage.

Priez pour moy, mon cher Père, & ma chère Mère, & ne soyez pas en colère contre moy. Je n'ay pas encor pris la fuite hors de cette maison, autre fois ma Consolation & mes delices, mais maintenant ma terreur & mes angoisses. Je suis contrainte de finir à la hate,

Votre obeissante & vertueuse Fille.

LETTRE XII.

Ma Chère Mere,

JE vais continuer ma triste Histoire. Après avoir séché mes yeux, je rentray, & je commençay à considérer ce que j'aurois à faire. Tantôt je songeois à quitter la maison, & à aller au Village voisin, pour y attendre l'occasion de me rendre chez vous : mais je ne savois si je devois prendre avec moy les hardes qu'il m' a données ni comment les emporter. Tantôt je pensois à les laisser, & à n'emporter que ce que j'avois sur le corps. Mais il y avoit deux Milles & demi jusqu'au Village, & cela par un chemin détourné : & comme j'étois assez bien mise, je craignois de m' exposer à quelque Malheur, presque aussi grand que celui que je voulois éviter : & puis pensay-je, on publiera peutetre, que j'ay volé quelque chose & que cela m'avoit obligée à m'enfuir : & c' auroit été une chose bien triste de m'en retourner chez mes chers Parens avec une mauvaise reputation ! Oh ! que je souhaitay d'être encor dans ma Grisette, dans cet habillement pauvre & simple, dans lequel vous m'aviez mise (encor étoit-ce avec bien de la pêne) afin que pûsse entrer en condition, lors que je n'avois pas encor douze ans, du tems de ma bonne Maitresses ! Tantôt je songeois à dire tout
à Mad.

à Mad. Jervis, & à lui demander conseil; ce qui me retenoit, c'étoit l'ordre qu'il m'avoit donné de garder le secret. Car, pensai-je en moi-meme, peut-être qu'il a honte de ce qu'il a fait, & qu'il n'entreprendra plus rien de semblable dans la suite. Et comme la pauvre Mad. Jervis a besoin de son secours pour vivre, à cause des malheurs qui lui sont arrivez, je crus qu'il y auroit de la dureté à exposer cette Dame à son ressentiment pour l'amour de moy.

Dans cette incertitude, tantot reflexissant, tantot pleurant, & ne sachant à quoy me déterminer, je restay dans ma chambre jusques au soir; & ayant prié qu'on m'excusât si je ne descendois pas pour souper, Mad. Jervis monta, & me dit, pourquoy faut il que je soupe sans vous, Pamela? Allons, je vois bien qu'il y a quelque chose qui vous chagrine, dites m'oy ce que c'est.

Je la priay de me permettre de coucher la nuit avec elle, parce que j'avois peur des Esprits, & que j'étois persuadée qu'ils ne feroient aucun mal à une personne aussi vertueuse qu'elle. Cette excuse n'est guère bonne, dit elle, car pourquoy n'avez vous pas en peur des Esprits jusques à present? (J'avouë que je n'avois pas pensé à cela) Mais, ajouta-t-elle, je consens de tout mon Cœur que vous couchiez avec moy, quelle que soit votre raison: mais descendez pour souper. Je la priay de m'excuser, car, lui dis-je, j'ay tant pleuré, que tous les autres Domestiques s'en appercevront. Mais je ne vous cacheray rien, Mad. Jervis, dès que nous serons couchées.

Elle eut la bonté de me laisser agir à ma fantaisie; elle descendit pour souper; mais elle se hata de venir se coucher, & dit aux Domestiques, que je coucherois avec elle, parce qu'elle ne reposoit pas fort bien, & qu'elle m'engageroit à lire près d'elle pour l'endormir, car, ajouta t-elle, je fais que Pamela aime la lecture.

Dès

Dès que nous fûmes seules, je lui racontay tout ce qui s'étoit passé. Car je pensay que quoyqu'il m'eut deffendu de rien dire, cependant il n'y auroit pas de mal, quand même il viendrait à savoir que je l'aurois dit à Mad. Jervis. Je m'imaginay que de garder un secret de cette nature, c'auroit été témoigner que je voulois me priver des bons avis qu'on pouvoit me donner, & dont je n'avois jamais eu un si grand besoin. Je craignois que mon silence ne lui fit croire que je ne ressentais pas comme je devois l'injure qu'il m'avoit faite & que je pourrois garder des secrets plus dangereux encor, ce qui auroit pû l'encourager à entreprendre quelque chose de plus criminel. Avois-je raison ? Ma chere Mère.

Mad. Jervis ne pût pas s'empêcher de mêler ses larmes avec les miennes : car je pleurois tout le tems que je lui contoais mon Histoire, & je la priois de me conseiller ce que je devois faire. Je lui montray les deux Lettres de mon cher Père ; elle loua la probité qui y paroissoit, & la manière dont elles étoient écrites, & dit des choses fort obligeantes de vous deux. Mais elle me pria de ne pas songer à quitter ma Condition. Car, dit elle, vous vous êtes conduite d'une manière si vertueuse, que suivant toutes les apparences il aura honte de ce qu'il a fait, & n'entreprendra jamais plus rien de semblable. Quoyque, ajouta-t-elle, je craigne plus votre beauté, ma chère Pamela, que toute autre chose : car l'homme le plus vertueux du monde peut devenir amoureux de vous : c'est ce qu'elle eut la bonté de me dire. Elle ajouta qu'elle souhaiteroit d'avoir assez de bien pour vivre indépendante ; parce qu'elle me prendroit chez elle pour y demeurer comme si j'étois sa propre fille.

Comme vous m'aviez ordonné de lui demander conseil, je suis résolue d'attendre, pour voir comment les choses iront ; à moins qu'il ne me mette dehors ; quoyque dans votre première Lettre vous

m'avez commandé de sortir de chez lui, dès le moment que j'aurois quelque raison de craindre. Ainsi, mon cher Père, & ma chère Mère, je me flatte que ce n'est pas par un principe de desobeïssance que je demeure ici, car je ne pourrois plus m'attendre à vos bénédictions, ni aux bons effets de vos prières, si j'étois desobeïssante.

Tout le landemain je fus fort triste, & je me mis à écrire ma longue Lettre. Il me vit écrire, & dit à Mad. Jervis (comme je l'ay déjà rapporté). Cette fille est toujours à barbouiller du papier, il me semble qu'elle pourroit être mieux employée ; ou quelque chose de semblable. Quand j'eus fini ma Lettre, je la mis sous la Toilette, dans la chambre de ma Maitresse, où personne n'entre, outre mon Maitre, que Mad. Jervis & moy. Mais lors que je revins pour la cacheter, je fut fort surprise de la point trouver : personne ne savoit que mon Maitre eut approché de la Chambre durant tout ce tems là : de sorte que j'ay été extrêmement inquiète à ce sujet. Mais Mad. Jervis croit, aussi bien que moy, qu'il l'a trouvée d'une manière ou d'autre. Il paroît chagrin & fâché, & semble me fuir, autant qu'il disoit que je le fuiois moy-même. Il vaut mieux que cela soit ainsi, que si c'étoit pis !

Il a commandé à Mad. Jervis de me dire de ne pas employer tant de tems à écrire ; c'est quelque chose de bien bas à un Gentilhomme comme lui, de s'amuser à une bagatelle comme celle-là, puisque d'ailleurs je ne suis pas paresseuse : sans doute qu'il est fâché de ce que j'ay écrit ; & cela ne signifie rien de bon.

Mais je suis beaucoup plus tranquille, depuis que je couche avec Mad. Jervis : quoyqu' après tout, d'un côté la crainte perpétuelle où je vis, & de l'autre la mauvaise humeur, & le mécontentement qu'il témoigne

moigne de tout ce que je fais, ne me rendent que trop misérable.

Oh! que n'ay-je jamais quitté mes haillons & ma pauvreté! Je ne serois pas exposée comme je le suis à des Tentations d'un côté, & à donner du mécontentement de l'autre: Que j'étois heureuse il y a quelque tems! & que je suis malheureuse à présent. Ayez pitié de moy, & priez pour

Votre affligée PAMELA.

LETTRE XIII.

Ma très chère Enfant,

LA détresse où tu es, & les Tentations auxquelles tu es exposée nous font saigner le Cœur. Nous prions Dieu continuellement pour toy, & nous voulons que tu te retires de cette grande Maison, & que tu fuies ce méchant homme, si tu trouves qu'il renouvelle ses Attentats. Tu aurois dû le faire d'abord, si tu n'avois pas eu Mad. Jervis pour te conseiller. Nous ne trouvons rien à redire dans ta Conduite jusques à présent. Mais nous sommes dans une inquiétude mortelle, en considérant ce qui peut arriver. Oh! mon enfant! les Tentations sont quelque chose de terrible. Cependant sans elles nous ne saurions nous connoître nous mêmes, & nous ignorerions de quoy nous sommes capables.

Tes Tentations sont très grandes: car tu as à résister aux Richesses, à la jeunesse, & à un bel homme, comme il l'est dans l'esprit du public. Mais quel honneur n'acquierras tu pas si tu résistes à toutes ces tentations! Et lors que nous réfléchissons sur ta conduite passée, & sur la bonne Education que tu as reçue; lors que nous considérons que tu as été élevée

de manière à avoir plus de honte du Vice que de la pauvreté, nous nous persuadons que Dieu te donnera la force de surmonter tout. Cependant comme nous sommes convaincus que la Vie te doit être à charge, à cause des apprehensions continuelles qui te tourmentent; & qu'il y auroit peutêtre de la présomption à te fier trop à tes propres forces; comme tu es encor fort jeune, & que le Demon pourroit lui inspirer quelque stratagème pour te séduire (& les Grands n'en manquent jamais) je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez nous, partager notre misère en secreté, que de vivre avec tant d'inquiétude dans une abondance, qui peut elle-même être dangereuse. Dieu veuille t'inspirer le meilleur parti ! Et aussi longtemps que tu as Mad. Jervis pour Conseillère, & pour ta compagne pendant la nuit (& oh, ma chère Fille, que c'étoit prudemment fait à toy, que de vouloir coucher avec elle !) nous sommes plus tranquilles, que nous ne serions sans cela. Ainsi en te recommandant à la Protection de Dieu, nous sommes avec souci

Tes très affectionnez Père & Mère.

LETTRE XIV.

Mes très chers Pere & Mère,

NOUS avons vécu fort agréablement Mad. Jervis & moy pendant ces derniers quinze jours, car mon Maître a été durant tous ce tems là à la Terre qu'il a dans la Comté de Lincoln, ou chez Mylady Davers sa sœur. Mais il est revenu hier. Dès qu'il a été arrivé il a eu quelque conversation avec Mad. Jervis, & principalement sur mon sujet. Il lui a dit, Eh bien, Mad. Jervis, je fais que vous voulez du bien à Pamela, mais pensez vous qu'elle

soit

soit de quelque utilité dans la Maison ? Elle m'a dit, que cette question la surprit, mais qu'elle répondit, que j'étois la Créature la plus vertueuse, & la plus diligente qu'elle connût. Pourquoi, je vous prie, ce mot de vertueuse ? a-t-il dit ; y a-t-il eu quelque raison de soupçonner qu'elle ne l'étoit pas ? Ou quelcun s'est il mis en tête de l'éprouver ? Je m'étonne, Monsieur, a-t-elle répliqué, que vous me fassiez une pareille Question ! Qui est ce qui oseroit rien entreprendre contre elle dans une maison aussi bien réglée, & aussi bien gouvernée que l'est la Votre, & sous un Maître qui a une si belle Reputation d'Honneur & de Vertu ? Je vous remercie, Mad. Jervis, dit il, de la bonne Opinion que vous avez de moy : mais dites moy, supposé que quelcun entreprit quelque chose contre Pamela, pensez vous qu'elle voulut vous en faire confidence ? Monsieur, répondit elle, c'est une jeune Créature innocente, & elle a tant de confiance en moy, que je crois qu'elle me demanderoit conseil aussi tôt qu'à sa Mère. *Innocente* encor, s'est il écrié, & *vertueuse* sans doute. Je vois, Mad. Jervis, que vous n'êtes pas chiche d'Epithètes : pour moy, je la regarde comme une petite artificieuse ; & si j'avois un Somelier, ou un Maître d'Hotel qui fut jeune, elle auroit bientôt tendu ses filets pour attrapper l'un ou l'autre ; s'il elle croyoit qu'il valut la peine d'en faire un mari. Ah ! Monsieur, dit elle, Pamela est bien jeune, & ne pense pas encor à un Mari, j'ose en répondre pour elle ; & votre Maître d'Hotel & votre Somelier sont des gens âgez, qui ne songent à rien de semblable. Non, dit il, & quand même ils seroient plus jeunes, ils auroient trop d'Esprit pour penser à une fille comme elle. Je vous diray ma pensée sur son sujet, Mad. Jervis, je ne crois pas que cette fille, qui est si avant dans vos bonnes grâces, soit aussi peu artificieuse que vous vous l'imaginez. Il ne me convient pas de disputer

avec vous, Monsieur, a repliqué Mad. Jervis, mais j'ose dire, que si les hommes veulent la laisser en repos, elle ne s'embarassera guère d'eux. Quoy, Mad. Jervis, a-t-il dit là dessus, y a-t-il donc des hommes qui ne veulent pas la laisser en repos, que vous sachiez? Non, en verité, Monsieur, a-t-elle répondu; elle est trop reservée pour cela; cependant elle se conduit avec tant de prudence, que tous les hommes l'estiment, & lui témoignent autant de respect, que si elle étoit née Demoiselle.

Ah! dit il, c'est là l'artifice dont je parlois. Souffrez que je vous dise, que cette fille a de la Vanité, de la suffisance, & même de l'Orgueil, ou je suis bien trompé: peut-être même en pourrois-je donner un exemple. Monsieur, a-t-elle dit, vous voyez plus loin, qu'une pauvre & simple femme comme moy: Je n'ay jamais apperçu que de l'innocence en elle. Et de la *Vertu* aussi, je vous en répond, a-t-il dit. Mais supposé que je pusse vous rapporter une circonstance où elle a parlé un peu trop librement des bontez que quelcun a eues pour elle, & où elle a eu la Vanité d'attribuer à des desseins criminels quelques douceurs qu'on ne lui disoit que par un effet de la Compassion qu'on avoit pour sa jeunesse & pour sa mauvaise fortune, & où elle à même osé dire du mal de ceux dont elle ne devoit jamais prononcer le nom qu'avec Respect & avec Reconnoissance; que diriez vous de cela? Ce que je dirois, Monsieur, a-t-elle répondu; je ne fais ce que je dirois; mais j'ose croire que Pamela est incapable d'une pareille Ingratitude.

Eh bien, a-t-il dit, ne parlons plus de cette petite sottise. Conseillez lui seulement en amie, de ne pas se donner trop de libertez par rapport aux bontez qu'on a pour elle; & que si elle reste ici, elle n'écrive pas tout ce qui se passe dans ma maison, seulement pour exercer son Esprit & sa plume. C'est une fine
matoise

matoise, je vous en réponds, & vous en ferez convaincue avec le tems.

Vit-on jamais rien de pareil, mon cher Père, & ma chère Mère? Il est clair qu'il ne s'attendoit pas à trouver tant de résistance de ma part, & qu'il se doute que j'ay tout dit à Mad. Jervis: il est clair aussi, qu'il faut qu'il ait la Lettre que je vous avois destinée; & c'est ce qui le chagrine cruellement: Mais je ne saurois qu'y faire. Il vaut mieux que je sois artificieuse & subtile, dans le sens qu'il donne à ces termes; que si j'étois ce qu'il souhaite. Et quelque peu de cas qu'il fasse des termes de Vertu & d'Innocence, lors qu'ils sont appliquez à moy, il auroit été moins en colère, si j'avois moins mérité ces éloges; car alors mon Crime auroit été ma Vertu par rapport à lui, méchant, qu'il est!

Je vous écriray encor dans peu; mais il faut que je finisse à présent, en disant que je suis & seray toujours,

Votre vertueuse Fille.

LETTRE XV.

Ma chère Mère,

JE finis ma dernière un peu brusquement, car je craignois qu'il ne vint; ce qui ne manqua pas d'arriver. Je cachay ma Lettre dans mon Sein, & pris mon Ouvrage qui étoit proche de moi. J'avois si peu de cet Artifice qu'il m'impute, que j'étois aussi déconcertée, que si je venois de commettre quelque grand Crime.

Ne vous levez pas, Pamela, dit il, & que je ne vous empêche pas de continuer votre Ouvrage. Vous ne me dites pas que je suis le bien revenu après mon Voyage dans la Comté de Lincoln. Il seroit

bien facheux, Monsieur, lui dis-je, que vous ne fussiez pas toujours le bien-venu dans votre propre Maison.

Je voulois me retirer, mais il me dit, ne vous enfuiez pas, vous dis-je ; j'ay deux ou trois mots à vous dire. Ah ! Que le cœur me battoit ! Lors que je vous temoignai quelque bonté dans le Cabinet du Jardin, dit-il, & que vous y repondites si sottement, comme si j'avois eu dessein de vous faire quelque grand mal, ne vous défendis-je pas de dire à qui que ce fut ce qui s'étoit passé ? Et cependant vous en parlé par tout, sans aucun égard pour ma Reputa-tion, ni pour la vôtre. Moy, Monsieur, lui dis-je, en avoir parlé partout ! je n'ay presque personne à qui parler.

Il m'interompit en disant, *presque*, petite impertinente ! vous savez donc user d'équivoques. Qu'entendez vous par ce *presque*. Je vous demande si vous ne l'avez pas dit à Mad. Jervis, premièrement. Je vous prie, Monsieur, lui dis-je dans un grand trouble, permettez moi de descendre ; car il ne m'appartient pas de disputer avec vous. Nouveau subterfuge, dit il ; que parlez vous de disputer ? Est ce disputer avec moy, que de répondre à une Question très simple que je vous fais ? Répondez à ce que je vous demande. O mon cher Monsieur, dis-je, je vous demande en grace de ne me pas presser d'avantage : je pourrois encor m'oublier moy-même, & être insolente.

Répondez-moy donc, dit il ; n'avez vous pas rapporté tout à Mad. Jervis ? Vous serez insolente, si vous ne répondez pas sur le champ à ma Question. Monsieur, lui dis-je en voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours, je pourois peutêtre vous répondre par une autre Question, & cela ne me conviendrait pas. Que voulez vous dire ? reprit il ; parlez.

Eh bien, Monsieur, lui dis-je; pourquoy seriez vous si en colère, de ce que j'aurois dit à Mad. Jervis, ou à quelque autre ce qui s'est passé, si vous n'aviez aucun mauvais dessein ?

Bien dit, ma petite innocente, sans artifice, comme Mad. Jervis vous appelle, s'écria-t-il. Est-ce donc ainsi que vous me raillez, & que vous osez me faire des questions ? insolente que vous êtes ! Mais je veux que vous me répondiez directement. Monsieur, dis-je, je ne voudrois pas mentir pour tous les biens du Monde. Je l'ay dit à Mad. Jervis ; car mon cœur étoit prêt à se fendre : mais excepté elle, je n'en ay ouvert la bouche à personne. Fort bien impudente, dit il. Voila une nouvelle équivoque. Vous n'en avez pas ouvert la bouche à personne. Mais n'en avez vous pas écrit à quelqu' autre ? Quoy ! Monsieur, dis-je-alors (car j'étois tout à fait courageuse dans ce moment) pourriez vous me faire cette Question, si vous n'aviez pas pris la Lettre que j'écrivois à mon Père & à ma Mère, & dans laquelle, j'avouë que je leur disois tout librement, je leur découvrois ma douleur, & leur demandois Conseil ?

Et faut il donc, dit-il, que je sois ainsi flétri dans ma maison, & hors ma maison, devant tout le monde, par une effrontée comme vous ? Non, de grace, Monsieur, lui dis-je, ne vous fachez pas contre moy ; ce n'est pas moy que vous flétris, je ne fais que dire la Verité. Ah ! vous osez me railler encor, arrogante que vous êtes ; je ne souffriray pas qu'on me parle ainsi.

Mais Monsieur, dis-je, à qui une pauvre fille peut elle demander Conseil, si ce n'est à son Pere & à sa Mère, & à une honnête dame comme Mad. Jervis, qui pour l'amour de son sexe doit donner Conseil lors qu'on le lui demande ? Insolente, dit il en frappant du pié ; faut il que je sois ainsi questionné par une fille comme vous ? Je me jettay à genoux, & dis, pour l'amour de Dieu, Monsieur, ayez pitié

d'une pauvre Créature, qui ne connoit point juiqu' ou s'étend le respect qu'elle vous doit, & qui ne fait que chérir sa Reputation & sa Vertu. C'est tout ce sur quoy je puis compter ; & quoyque pauvre & sans amis ici, j'ay toujours appris à aimer la Vertu plus que ma Vie. Vous faites bien du bruit de votre Vertu, sotte que vous êtes, dit-il : Pensez vous que la Vertu n'exige pas que vous soyez obeissante, & que vous ayez de la reconnoissance pour vôtre Maître ? En vérité, Monsieur, dis-je, il est impossible que je sois desobeissante, ou ingrate envers vous, si ce n'est lors que vos Commandemens sont contraires à ce premier devoir, qui sera toujours la règle de ma conduite.

Il parut touché ; il se leva, & fit quelques tours dans la chambre voisine, me laissant à genoux. Je me couvris le visage de mon Tablier, & je reposay ma tête sur une chaise, n'ayant pas le pouvoir de me soutenir & pleurant à chaudes larmes.

A la fin il rentra, mais hélas ! le Crime dans le Cœur ! Et me prenant par la main, leve-toi, Pamela, dit-il, tu es ta propre ennemie, ta folie malentendue causera ta ruine. Je te le dis ; je suis fort irrité des libertez que tu t'es données en parlant de moy à ma Menagère, & à ton Père & ta Mère ; & il vaut autant que tu ayes une cause réelle de prendre ces libertez, que de fletrir ma reputation pour des causes imaginaires. En disant cela, il me prit de force sur ses genoux. Oh, que j'étois alarmée : je m'écriay, comme j'avois leu il y avoit quelques jours dans une livre, *Anges, & Saints, & toute l'Armée des Cieux, defendez moy. Que je ne survive pas d'un seul instant à ce moment fatal auquel je perdray mon innocence !* Jolie petite folle, dit-il, comment peux tu perdre ton innocence si tu es obligée de céder à une force à laquelle tu ne saurois résister ? Sois tranquille, ajouta-t-il ; car quoyqu' il arrive, tu en

en auras le mérite, & moy le blâme; ce sera un beau sujet de Lettres à écrire à ton Père & à ta Mère, & par dessus le marché, un joli conte à faire à Mad. Jervis.

Il me baïsa de force au cou & à la bouche; & dit, qui a jamais blâmé Lucrèce? on n'a condamné que celui qui la viola. Je veux bien prendre tout le blâme sur moy, car je n'en ay déjà eu que trop pour ce que j'ay mérité. Puissé-je, m'ecriay-je, me justifier par ma mort comme fit Lucrèce, si je suis traitée aussi cruellement qu'elle le fut. Ho, ho! ma bonne fille, dit il, je vois que tu as bien lû; je t'assure qu'avant que nous ayons fait, nous fournirons à nous deux un joli sujet de Roman.

Alors il mit la main dans mon sein; l'indignation que cette effrontiere me causa, redoubla mes forces; je me donnay un mouvement violent, par lequel je m'arrachay d'entre ses bras, je courus hors de la chambre, & la chambre voisine étant ouverte, je fis tant que j'y entray, je jettay la porte après moy, & la clef étant en dedans, la porte se ferma à clef; il me poursuivoit de si près, qu'il saisit ma robe, & en déchira une piece, qui demeura suspendue au dehors de la porte.

Tout ce dont je me souviens, c'est comment j'entray dans la chambre; j'ay appris le reste dans la suite; car la frayeur & la crainte que j'avois eues, me firent tomber en foiblesse; je m'imagine qu'en regardant par le trou de la serrure, il m'aperçut étendue tout de mon long par terre. Il appella Mad. Jervis, qui avec son secours força la porte. Dès qu'il me vit un peu revenir il se retira, ordonnant à Mad. Jervis, que si elle étoit sage, elle eut à ne rien dire de toute cette Affaire.

La pauvre Mad. Jervis crut qu'il y avoit plus de mal qu'il n'y en avoit en effet, elle pleura sur moy, comme si elle eut été ma Mère. Je fus deux heures

res avant que d'être bien remise; & justement comme je commençois à pouvoir me tenir un peu debout, il rentra; la frayeur me fit encor retomber en foiblesse, sur quoy il s'en alla, mais il se tint dans la chambre voisine, pour empêcher que personne n'approchat de nous, de peur qu'on ne vint à decouvrir son honteux procédé.

Mad. Jervis me donna sa bouteille de Sel Armoniac à sentir, elle coupa mon lacet, & me mit dans un fauteuil: mon Mairre l'apella, & lui demanda, comment se porte cette fille? Je n'ay jamais vû une pareille sorte de ma vie. Je ne lui ay rien fait du tout.

Mad. Jervis pleuroit si fort, qu'elle ne pouvoit parler: il lui dit donc. Il paroît qu'elle vous a rapporté, que je lui fis quelques caresses dans le Cabinet du Jardin, quoyque je n'aye rien fait de criminel alors, non plus qu'à present, je vous assure. Je vous prie de garder le secret sur tout ceci, & que je n'y sois point nommé.

Oh, Monsieur, dit elle, pour l'amour de vous même, & pour l'amour de Jesus Christ.—Mais il ne voulut rien écouter, & dit, pour l'amour de vous même, Mad. Jervis, je vous dis n'en dites mot. Je ne lui ay fait aucun mal; mais je ne veux pas qu'elle demeure plus longtems dans ma maison, la babillarde & malavisée qu'elle est. Mais puisqu'elle est si sujette à tomber en foiblesse, où du moins à le feindre, preparez là à me voir demain après diner, dans le Cabinet de ma Mère; soyez avec elle, & vous serez témoin de ce qui se passera entre nous.

Ainsi il se retira plein de dépit; il ordonna qu'on mit les Chevaux au Carosse, & fut faire quelques Visites.

Mad. Jervis me vint trouver; je lui racontay tout ce qui s'étoit passé, & je lui dis, que j'étois résoluë de ne pas demeurer plus longtems chez lui. Et comme elle me dit qu'il paroïssoit me menacer de me

ren-

renvoyer; j'en suis charmée, répondis-je; alors je feray tranquile. Elle repeta tout ce qu'il lui avoit dit, comme je l'ay rapporté plus haut.

Mad. Jervis est bien fâchée que je m'en aille; & cependant la pauvre femme commence à craindre pour elle même: mais elle ne voudroit pas pour tout du monde, que je fusse perdue: Certainement, dit elle, il n'a point de bons desseins. Mais peutêtre aussi que maintenant qu'il me voit si résoluë il renoncera à tout attentat; & je sauray mieux ce que j'auray à faire après le jour de demain, que je dois paroître devant un juge, qui, je crains, ne sera pas des plus equitables.

Oh; que j'apprehende cette Comparution de demain! Soyez asseurez, mes chers Parens, de la vertu de votre pauvre enfant, comme je suis assurée de vos prières en faveur de,

Votre tres obeissante Fille.

LETTRE XVI.

Mes chers Parens,

JE fais que vous languissez d'avoir de mes nouvelles: je vous en donne aussi tôt qu'il m'a été possible.

Vous pouvez vous imaginer dans quelles inquiétudes je passay le tems, jusques à ce que l'heure marquée arrivat. A mesure qu'elle approchoit, mes Terreurs augmentoient à chaque instant. Tantôt j'avois beaucoup de courage, & tantot point du tout; & je crûs que je tomberoïs en foiblesse lors que le tems vint que mon Maître avoit diné! Pour moy, je ne pus ni manger ni boire, & mes yeux étoient toujours enflés à force de pleurer.

Enfin il entra dans le Cabinet, qui étoit celui où ma Maîtresse avoit contume de s'habiller: Cabinet
que

que je haïssois maintenant autant que je l'avois aimé autrefois.

Le Cœur ne vous palpite-t-il pas à cause de moy ? Je vous assure que le mien sautoit au dedans de moy, comme un oiseau nouvellement pris fait dans une cage. O Pamela, me disois-je à moy-même, que tu es forte & craintive. Tu n'as fait aucun mal : Quoy ! si étant innocente, tu crains de paroître devant un Juge inique, que seroit-ce, si étant coupable tu avois à paroître devant un juste Juge ? Pren courage, Pamela ; tu connois le pis qui peut t'arriver, & quel plaisir il y a à preferer la pauvreté accompagnée de la Vertu, à l'abondance accompagnée du Vice.

C'est ainsi que je m'encourageois moy-même : cependant le cœur me manquoit ; mon Esprit étoit entièrement abbattu. La moindre chose que j'entendois remuer me sembloit une voix qui m'appelloit à rendre compte. J'en redoutois le moment, & je souhaitois cependant qu'il arrivât.

A la fin mon Maître sonna la Cloche. Oh ! je crus que c'étoit ma Cloche mortuaire. Mad. Jervis fut voir ce qu'il demandoit : hélas ! la pauvre Dame avoit le cœur bien gros. Il lui dit où est Pamela ? Qu'elle monte, & venez avec elle. Elle vint me prendre : mes pieds étoient assez disposés à aller ; mais mon Cœur étoit avec mon cher Pere, & ma chère Mère, desirant de partager leur pauvreté & leur bonheur. Je fus pourtant.

Oh ! Comment est il possible que des Méchants puissent témoigner tant de fermeté, & être si peu touchés, ayant des cœurs si noirs & si criminels ; pendant que de pauvres innocens paroissent comme des malfaiteurs devant eux !

Il avoit l'air si sévère, que le cœur me manqua, & je me souhaitay partout ailleurs, plutôt que là, quoy que j'eusse auparavant rassemblé tout mon courage. Juste Ciel, dis-je en moy-même, donne moy la force
de

de comparoitre devant ce méchant Maitre. Oh! adoucisle, ou endurcis-moy.

Entrez, sottise, dit il d'un air fâché, dès qu'il me vit, & en me prenant rudement la main: c'est avec raison, que vous avez honte de me voir, après tout le bruit que vous avez fait, & toutes les sottises que vous avez dites de moy, en me flétrissant comme vous avez fait. Moy, avoir honte de vous voir, pensay-je en moy-même: cela est fort joli, en verité; mais je ne dis rien.

Mad. Jervis, dit il; vous voila toutes deux ensemble; asseyez vous; & qu'elles se tiennent debout, si elle veut: Oui si je puis, dis-je en moy-même, car mes genoux se heurtoient l'un contre l'autre. Lors que vous vites cette fille dans l'état où vous la trouvâtes, ne pensiez vous pas que je lui en avois donné le plus grand sujet, qu'on puisse donner à une femme? Que je l'avois entierement ruinée, comme elle l'appelle? Dites moy, pouviez vous avoir une autre pensée? En verité, répondit elle, je le craignis d'abord. Vous a-t-elle dit ce que je lui ay fait, & tout ce que je lui ay fait, pour causer tout ce bruit & tout ce fol embarras, par lequel j'aurois pû perdre ma reputation dans vôtre esprit, & dans celui de tous mes domestiques? Apprenez moy tout ce qu'elle vous a dit.

Son air sévère l'avoit un peu trop effrayée, comme elle me l'a avoué depuis, de sorte qu'elle lui répondit, elle m'a dit que vous l'aviez seulement prise sur vos genoux, & que vous l'aviez baissée.

Là dessus je pris un peu de courage: *Seulement*, Mad. Jervis! dis-je, & n'en étoit-ce pas là assez pour me faire connoître ce que j'avois à craindre. Lors qu'un Maitre de la distinction du mien s'abaisse jusqu'à prendre de pareilles libertez avec une pauvre servante comme moy, que doit on attendre ensuite? Mais vous avez été plus loin, Monsieur; oui, vous avez été plus loin: vous m'avez menacée de ce que vous vouliez faire; vous avez parlé de Lucrece, &
de

de son malheureux sort. Vous savez que vous en avez fait plus qu'il ne convient à un Maître envers sa servante, & même envers son égale : & je ne saurois le souffrir : & puis je me mis à pleurer amèrement,

Mad. Jervis commença à m'excuser, & le pria d'avoir pitié d'une pauvre fille, qui avoit tant d'amour pour sa Reputation. Il répondit, je la trouve fort jolie ; je le dis en sa présence ; je la croyois humble ; & je m'imaginois, qu'elle n'abuseroit pas de mes faveurs, ni de l'amitié que je lui témoignois. Mais j'abhorre le dessein de l'obliger par force à quoyque ce soit. Je me connois mieux que cela, ajouta-t-il ; je fais ce qu'il me convient de faire. Il est seur que je me suis assez abaissé en prenant connoissance d'une fille comme elle ; mais je crois qu'elle m'avoit enforcélé, ce qui m'a fait prendre plus de libertez avec elle, qu'il n'étoit à propos : mais je n'avois pas la moindre intention de pousser le badinage plus loin.

Que de pauvrez, ma chère Mère, de la part d'un homme de bon sens. Vous voyez comment les plus grands Esprits sont embarrassés lors qu'ils ont à soutenir une mauvaise cause, & à justifier des actions criminelles. Oui je trouve que l'innocence, même dans un esprit foible, a de grands avantages sur le Crime accompagné de tous les biens & de toute la sagesse de Siécle.

Je lui dis donc, vous pouvez, Monsieur, appeller cela un badinage, un jeu, ou tout ce qu'il vous plaira : Mais c'est un badinage qui ne convient point du tout à un Maître envers sa servante vû la distance extrême qu'il y a entre eux. Entendez vous, Mad. Jervis, dit il, entendez vous l'impertinence de cette créature : Elle m'avoit déjà tenu de semblables discours auparavant dans le Cabinet, & hier encor, ce qui fut cause que je la traitay un peu plus durement que je n'auray fait sans cela.

Pamela,

Pamela, me dit Mad. Jervis, ne soyez pas impertinente envers Monsieur. Connoissez le respect que vous lui devez: Vous voyez qu'il ne vouloit que badiner. Oh ! ma chère Mad. Jervis, dis-je, ne vous joignez pas à lui pour me blâmer. Il est bien difficile de conserver du respect pour les hommes les plus qualifiez, lors qu'ils s'oublient eux mêmes par rapport à leurs moindres domestiques.

Voyez, encor ! dit il, auriez vous pû croire cela de cette jeune effrontée, si vous ne l'aviez pas entendu. Mon cher Monsieur, dit la bien-intentionnée Dame, ayez pitié de cette pauvre enfant, & lui pardonnez : ce n'est qu'un enfant encor, & sa Vertu lui est extrêmement chère. J'ose répondre sur ma Tête, qu'elle ne sera plus impertinente envers vous, si vous voulez avoir la bonté de ne la plus tourmenter, & de ne lui plus causer de frayeur. Vous avez pû comprendre par la foiblesse où elle-tomba de quelles allarmes elle étoit penetrée ; ce n'étoit point sa faute ; & quoyque vous n'eussiez aucun dessein de lui faire du mal, la seule apprehension qu'elle en eut faillir à lui être mortelle, & j'eus beaucoup de pêne à la faire revenir. O la petite Hypocrite ! dit il, elle connoit tous les Artifices de son Sexe, ils sont nez avec elle ; & comme je vous le disois il n'y a pas longtems, vous ne la connoissez pas encor. Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas là la principale raison, qui m'a engagé à vous appeller l'une & l'autre devant moy. Je voy que j'ay lieu de craindre que ma Reputation ne souffre de la perversité, & de la sottise de cette fille. Elle vous a dit tout, & peutêtre plus que la Verité : je n'ay même aucun lieu d'en douter : Elle a écrit des Lettres (car je comprends qu'elle se mêle beaucoup d'en écrire) à son Pere, & sa Mere, & peutêtre à d'autres, où elle se represente elle même comme un Ange de Lumière, & où elle me depeint moy qui lui ai témoigné tant de bonté, & qui suis
son

son Bienfaicteur, comme un Demon incarné. (Oh! dis-je en moy-même, que les hommes se donnent quelque fois sans y penser les noms qu'ils méritent.) Je ne veux point souffrir tout cela, ajouta-t-il, & je suis resolu de la renvoyer à la Detresse & à la pauvreté, d'où elle a été tirée; & qu'elle prenne garde, lors qu'elle sera partie, à ne pas se donner des airs en parlant de moy.

Cette bonne nouvelle me rendit tout d'un coup la Vie. Je me jettay à ses pieds avec un cœur pénétré de la joye la plus sincère & la plus vive. Soyez benî à jamais, Monsieur, lui dis-je, pour cette résolution que vous venez de prendre! Maintenant je seray heureuse; & permettez moy de vous remercier ici à genoux de tous les bienfaits, & de toutes les faveurs dont vous m'avez comblée; pour les occasions que j'ay eues par le moyen de ma bonne Maitresse & par le votre, d'apprendre mille choses nécessaires, & utiles; J'oublieray désormais tout ce que vous m'avez fait, & je vous promets que je ne prononceray jamais votre nom qu'avec reconnoissance & avec respect. Le Dieu tout puissant vous benisse au Siècle des Siècles, *Amen*.

Alors je me levay avec un cœur tout autrement satisfait que lors que j'étois venue devant lui; & je me suis mise à écrire cette Lettre. Ainsi tout est heureusement fini.

Et maintenant, mes très chers Pere & Mère, attendez vous à voir bientôt votre pauvre fille retourner chez vous avec un cœur humble & respectueux. Soyez persuadez que je sauray être aussi heureuse avec vous, que je l'ay jamais été. Car je coucheray au Grenier, comme j'avois coutume de faire; ayez soin, je vous prie, que le petit lit soit pret. J'ay un peu d'argent qui servira à m'acheter des habits plus convenables à ma condition, que ceux que je porte maintenant. Je prieray la bonne femme Mumford de

de me procurer de l'Ouvrage pour travailler à l'aisance ; & ne craignez pas que je vous sois à charge, aussi longtems que Dieu me conservera la santé. Je sais que Dieu me benira, si ce n'est pour l'amour de moy même, au moins pour l'amour de vous deux, qui dans toutes vos épreuves & dans tous vos malheurs avez toujours conservé votre Intégrité ; de sorte que tout le monde fait votre Eloge. J'espère que mon Maître permettra à Mad. Jervis de me donner un bon témoignage, de peur qu'on ne croye que j'ay été chassée de chez lui pour quelque mauvaise action.

Ainsi, mes chers Père & Mère, puissiez vous être benis pour l'amour de moy aussi bien que pour l'amour de vous mêmes. Je prieray toujours Dieu pour mon Maître & pour Mad. Jervis. Je vous souhaite le bon soir, car il se fait tard, & on m'appellera bien tôt pour m'aller coucher.

Je me flatte que Mad. Jervis n'est pas fâchée contre moy, quoyqu'elle ne m'ait pas fait descendre pour souper avec elle ; aussi bien n'aurois-je rien pu manger. Je ne doute pas que je ne dorme parfaitement bien cette nuit, & que je ne rêve que suis avec vous encor une fois, dans mon cher, cher, heureux grenier.

Bon soir, mes chers Père & Mère, dit encor une fois

Votre vertueuse & pauvre Fille.

Peut être ne viendray-je pas cette semaine, parce qu'il faut que j'assemble & que je serre tout le linge, & que je mette en ordre tout ce qui est de mon ressort en qualité de fille de Chambre. Ainsi écrivez moy un mot si vous le pouvez, pour me faire savoir si je seray la bienvenue, & envoyez votre Lettre par Jean, qui passera chez vous à son retour. Mais au moins ne lui ditez pas.

pas que je m'envais, car on diroit que je divulgue tout.

L E T T R E X V I I .

Ma très chère Fille,

Bien-venue, bien-venue, sois mille fois la bienvenue, puisque tu revins vertueuse innocente, & heureuse. Tu es le soutien de notre Vielleſſe, & notre Conſolation. Et quoyque nous ne puiffions pas faire pour toy ce que nous ſouhaiterions, je ne doute point que nous ne vivions agréablement enſemble ; je ſuis même aſſuré que nous ſerons toujours de plus en plus à notre aïſe par ce que nous pourons gagner, moy par mon travail aſſidu, ta Mère en filant, & toy avec ton aiguille. Le malheur eſt que la vûe de ta pauvre Mère commence à baiſſer. Pour moy, Graces à Dieu, je ſuis auſſi fort, auſſi robuste, & auſſi diſpoſé à travailler que jamais. O, ma chère fille, je penſe que c'eſt ta Vertu qui a augmenté mes forces, & fortiſié ma ſanté. Que les Tentations & les Epreuves, lors qu'on les a ſurmontées, ſont de grandes Benediſtions !

Mais je me ſouviens de ces quatre Guinéeſ : il me ſemble que tu dois les rendre à ton Maître ; & cependant je les ay entamées. Helas ! Je n'en ay que trois de reſte : mais j'emprunteray la quatrième, partie ſur mes gages, & partie de Mad. Mumford, & je te l'envoyeray lors que Jean paſſera par ici, s'il vient avant toy, afin que tu puiffes rendre le tout.

Je voudrois ſavoir comment tu viendras. Je m'imagi-
ne que Jean, cet honnête garçon, voudra bien t'accompagner une partie du chemin, pourvû que ton Maître ne ſoit pas d'aſſez mauvaiſe humeur pour le lui défendre. Si nous ſavons aſſez tôt le tems de ton
depart,

depart, ta Mère ira cinq Milles au devant de toi, & moy dix, ou même aussi loin qu'un jour de congé me le permettra, car je puis en obtenir un: & nous te recevrons avec plus de plaisir que nous n'en eumes à ta naissance, lors que tout le danger de l'accouchement fut passé, & même avec plus de plaisir que nous n'en avons jamais ressenti durant tout le cours de notre Vie.

Ainsi, Dieu te benisse, jusques à l'heureux moment! ta Mère dit la même chose. Nous sommes,

Tes très affectionnez Parens.

LETTRE XVIII.

Mes très chers Père & Mère,

JE vous rends mille Graces de la bonté que vous me témoignez dans votre dernière Lettre. Je languis maintenant de finir mes affaires ici, pour retourner à mon ancien Sort, comme je puis l'appeller. Je suis devenuë toute autre depuis que mon Maître m'a donné congé. Et puisque je vais vous retrouver avec ma Vertu, quel plaisir n'auray-je pas, en comparaison de celui que j'aurois eu, si je n'avois pû paroître devant vous que criminelle? Mon tems d'écrire sera bien tôt passé: c'est pourquoy je veux l'employer à présent, & vous raconter tout ce qui s'est passé depuis ma dernière.

Je m'étonnois de ce que Mad. Jervis ne me faisoit pas appeller pour souper avec elle, je craignois qu'elle ne fut fâchée: & lors que j'eus fini ma Lettre, je languissois qu'elle vint se coucher. Enfin elle monta; mais elle parut froide & réservée. Oh! ma chère Mad. Jervis, lui dis-je, que je suis charmée de vous voir. Je me flatte que vous n'êtes pas en colère

lère contre moi. Elle dit, qu'elle étoit fâchée que les choses eussent été si loin; & qu'elle avoit eu une longue conversation sur mon sujet avec mon Maître, après que je me fus retirée, qu'il avoit paru touché de ce que je lui avois dit, de ce que je m'étois jetée à ses genoux, & du souhait que j'avois fait pour lui en le quittant. Il dit que j'étois une étrange fille, & qu'il ne savoit que penser de moy. Est elle donc partie, ajouta-t-il; j'avois dessein de lui dire encor quelque chose, mais elle s'est comportée d'une manière si étrange, que je n'ay pas eu la force de l'arrêter. Mad. Jervis lui demanda s'il vouloit qu'elle me rappellât? Oui, dit il; & puis, non, laissez la aller: il vaut mieux pour elle, & pour moy aussi, qu'elle sorte de chez moy puisque je lui ay donné congé. Je ne fais où elle a pris tout ce qu'elle dit; mais je n'ay jamais de ma vie vû une fille comme elle, à quelque âge que ce soit. Mad. Jervis me dit, qu'il lui avoit commandé de ne me pas rapporter tout: elle ajouta, qu'elle étoit persuadée qu'il n'attenteroit plus rien, & qu'elle croyoit que pourrois rester chez lui, si je voulois le demander comme une grace, quoy qu'elle n'en fut pourtant pas sûre.

Moy demeurer! Mad. Jervis, dis-je: En vérité la meilleure nouvelle qu'on puisse m'annoncer, c'est qu'il veuille bien me laisser partir. Je ne desire rien tant que de retourner à ma Detresse & à ma Pauvreté, comme il m'a dit que j'y retournerois; car quoyque je sois assurée de la pauvreté, je n'auray pas la moitié tant de Detresse que j'en ay eu depuis quelque mois; je vous en assure.

Mad. Jervis, O la chere & bonne amie! pleura sur moy, & dit, Eh bien, eh bien, Pamela, je ne croyois pas vous avoir témoigné si peu d'amitié, que vous puissiez avoir tant de joye de me quitter. Je n'ay point eu d'enfant qui m'ait été si cher que vous; soyez en persuadée.

Je

Je pleuray en voyant qu'elle avoit tant d'amitié pour moy; & en effet elle m'en a toujours témoigné beaucoup. Que voulez vous que je fasse, ma chere Mad. Jervis? lui dis-je. Après mon Père & ma Mère, vous êtes la personne que j'aime le plus; & le plus grand chagrin que j'aye en quittant cette Maison, c'est de me séparer de vous: mais je suis seure que je suis perdue si je reste. Après de pareils attentats, & de pareilles Menaces, après que dans le tems même de sa dernière entreprise criminelle il s'est comparé à un infame Ravisseur, après qu'il s'est moqué de moy ju qu'à dire que nous fournirions tous deux un joli sujet de Roman; puis-je demeurer sans danger? Ne s'est il pas deshonoré lui-même jusques à deux fois? Il faut que me précautionne contre un troisiéme attentat, de peur qu'il ne prenne des mesures plus seures pour me perdre. Peutêtre ne s'attendoit il pas qu'une pauvre servante feroit tant de résistance contre son Maître. Et si je restois chez lui après cela, ne seroit ce pas en quelque sorte justifier de pareilles actions? Car il me semble que lors qu'une personne de notre Sexe se voit attaquée, elle ne fait qu'encourager un homme à poursuivre sa pointe lors qu'elle lui en fournit des occasions, qu'il est en son pouvoir d'éviter; c'est montrer que l'on peut pardonner ce qui ne doit jamais être pardonné; & c'est là, je vous en assure, un grand encouragement à commettre les plus vilaines actions.

Elle m'embrassa, & dit, *je vous en assure*, mon aimable enfant, où a tu pris à ton âge toutes ces connoissances, & toutes ces justes idées que tu as. Tu es un vray Miracle, je t'aimeray toujours. Mais avez vous donc resolu de nous quitter, Pamela?

Oui, ma chere Mad. Jervis, dis-je. Car sur le pié où sont les choses, comment puis-je faire autrement? Mais, si on veut bien me le permettre, je finiray premièrement tout ce qu'il me reste à faire
comme

comme fille de Chambre: & j'espère que vous voudrez bien me donner un Temoignage de probité, afin qu'on ne croye pas que j'ay été mise dehors pour quelque mauvaise action. Oui, oui, je le feray, dit elle, je te donneray un témoignage que jamais fille ne mérita à ton âge. Et moy, répondis-je, je suis seure, que je vous aimeray, & que je vous honoreray toujours comme la meilleure de mes amies, après mon Père & ma Mère, quoyqu'il m'arrive, ou quelque part que j'aille.

Là-dessus nous nous couchames, & je ne m'éveillay point, qu'il ne fut tems de se lever; je me levay gaye comme un Pinçon, & je fus à mon ouvrage avec tout le plaisir du monde.

Mais mon Maitre est, je crois, terriblement en colère contre moy; car il a passé pres de moy deux ou trois fois sans vouloir me parler: & vers le soir il me rencontra dans l'allée, en allant au jardin, & il prononça un mot, que je ne lui avois de ma vie ouï dire à personne. Il dit d'abord, cette Créature est toujours dans mon chemin; je lui répondis, en me rangeant contre la muraille, autant que je pouvois (& l'allée est si large qu'un Carosse y pouroit passer) j'espère, Monsieur, que je ne seray pas longtems dans votre Chemin. Dieu vous Da.... (c'est la parole rude qu'il prononça) Sorcière que vous êtes; vous me faites perdre patience.

Je vous proteste que je tremblay en l'entendant parler ainsi. Mais je vis qu'il étoit chagrin: & comme je suis sur le point de m'en aller, je ne m'en suis pas mise autrement fort en peine. Mais je vois, mes chers Parens, que lors qu'un homme est capable de commettre des actions criminelles, on ne doit pas être surpris, qu'il prononce de mauvaises paroles. Je suis

Votre très obeïssante Fille.

L E T T R E

L E T T R E X I X.

Mes tres chers Père & Mere,

JEAN ayant occasion d'aller dans vos Quartiers je vous écris encor, & j'envoye les deux Lettres en même tems. Je ne fais pas encor quand je partiray; ni comment j'iray, parce que Mad. Jervis ayant montré à mon Maitre la veste que je lui brode, il a dit, cela est assez joli, il me semble qu'il vaut mieux que la Créature reste ici jusques à ce qu'elle l'ait fini.

Il y a eu quelques conversations secrettes entre lui & Mad. Jervis: elle ne m'en a rien dit; mais elle continue à avoir toujours beaucoup de bonté pour moy, & je ne la soupçonne en aucune manière: Il faudroit que j'eusse l'ame bien basse pour le faire. Mais il faut sans doute qu'elle prenne garde à ne le pas desobliger, & qu'elle exécute tous ses orders qui sont legitimes; & j'ose assurer qu'elle ne voudroit pas en exécuter d'autres, tant elle a de Vertu, & tant elle m'aime. Mais quand je seray partie, il faudra qu'elle reste, & il ne faut pas qu'elle s'attire les mauvaises graces de son Maitre.

Elle m'a encor sollicitée de demander à rester, & de m'humilier, comme elle parle. Mais qu'ay-je donc fait, Mad. Jervis? ay-je dit. Si j'ay été une impertinente, une effrontée, une insolente, une Créature (ce sont les noms qu'il me donne) n'en ay-je pas eu de bonnes raisons? Pensez vous que je me fusse oubliée moi-même, s'il ne s'étoit pas oublié lui-même le premier, jusqu'à agir d'une manière peu sèante à un Maitre? Parlez moy franchement, ma chère Mad. Jervis: & dites moy si vous croyez que je puisse rester ici sans danger? Que penseriez vous, & que feriez vous, si vous étiez à ma place?

D

Ma

Ma chère Pamela, a-t-elle dit, en me baissant, je ne fais ni ce que je penserois, ni comment je m'en conduirois. Je me flatte que je ferois comme vous; mais je ne connois personne qui en fit autant. Mon Maître est un bel homme, il a beaucoup d'esprit & de bon sens, & je sais qu'il y a une demi douzainée de jeunes Demoiselles, qui sont charmées de lui, & qui se croiroient fort heureuses, s'il leur faisoit la cour. Il a un très beau bien, & je crois qu'il aime ma bonne Pamela, quoique sa servante, plus que toutes les Demoiselles du Pais. Il a taché de vaincre son amour, parce qu'il fait que vous êtes fort au dessous de lui; mais je crois qu'il ne sauroit en venir à bout; & c'est ce qui le chagrine, fier comme il est; c'est ce qui l'a déterminé à vous renvoyer; & c'est ce qui est cause qu'il vous parle si durement lors qu'il vous rencontre par hazard.

Mais Mad. Jervis, dis-je, permettez moy de vous faire une question. S'il peut s'abaisser jusques à aimer une pauvre fille comme moy, & cela n'est pas impossible (car j'ay lû des choses aussi étranges de quelques gens de Distinction, envers de pauvres filles) quelles peuvent être ses vûes? Il pourra peutêtre condescendre jusques à me croire assez bonne pour être sa Maîtresse: car ce qui ne deshonne pas un homme, ruine la reputation d'une fille, ainsi va le monde. De sorte que si je manquois de Vertu, il voudroit bien m'entretenir, jusques à ce que je fusse entierement perdue, ou jusques à ce qu'il fut lui-même changé; car, comme je l'ay lû quelque part, les méchans se lassent bientôt de la même espèce de méchanceté; ils veulent de la variété jusques dans le crime. Il faudra alors que la pauvre Pamela soit renvoyée, & qu'elle soit regardée partout comme une vile Créature abandonnée, que tout le monde méprisera; & même avec raison, Mad. Jervis; car celle qui ne sait pas conserver sa Vertu, mérite de vivre dans l'infamie.

Mais,

Mais, Mad. Jervis, continuay-je, permettez moy de vous dire, que quand même je serois assurée, qu'il auroit toujours de la bonté pour moy, & qu'il ne me chasseroit jamais; je me flatte pourtant que j'aurois assez de pieté pour haïr ses Tentations, & pour y resister, quand il seroit non seulement mon Maitre, mais même mon Roy; & cela à cause du Crime. C'est ce que mes chers & pauvres Parens m'ont toujours enseigné. Il faudroit en effet que je fusse une bien vile & bien méchante Créature, si pour l'amour des Richesses ou de la Faveur, je perdois ma Reputation: oui, je serois pire qu'aucune autre jeune personne de mon sexe, parce que je puis retourner avec tant de plaisir à mon ancienne pauvreté, & que je crois qu'il y a moins de deshonneur à n'être vêtue que de haillons, & à ne vivre que d'eau & de pain noir, comme j'avois coutume de faire, qu'à être la Maitresse de l'homme du monde le plus distingué.

Mad. Jervis leva les mains au ciel, & dit fondant en larmes, Dieu te bénisse, ma chère amour; tu es mon admiration, & mes delices: Comment feray-je pour me séparer de toy?

Eh bien, ma bonne dame, dis-je permettez moy de vous faire encor une question. Vous avez eu quelques conversations avec lui, & peut-être qu'il ne vous a pas permis de me rapporter tout. Mais supposé que je lui demandasse à rester ici, pensez vous qu'il soit fâché de ce qu'il a fait, & qu'il en ait même honte: car je suis seure qu'il devoit en avoir honte, vû son rang, & ma bassesse, & puisque je n'ay rien au monde sur quoy je puisse conter que ma Vertu seule. Croyez vous en conscience (parlez moy sincerement je vous prie) croyez vous qu'il n'entreprenne plus rien contre moy, & que je puisse être en sûreté?

Helas ! ma chère Enfant, dit elle, ne me propose pas tes questions embarrassantes avec ce joli petit air sérieux, qui pourtant te sied si bien. Tout ce que je fais, c'est qu'il est fâché de ce qu'il a fait ; il fut fâché la première fois, & plus fâché encor le seconde.

Oui, lui dis-je, & je m'imagine, qu'il sera fâché encor une troisième fois, & puis une quatrième, jusqu'à ce qu'il ait entièrement perdu votre pauvre servante. Et qui est ce qui aura sujet d'être fâché alors ?

Ne vous imaginez pas, Pamela, dit elle, que je voulusse pour rien au monde, contribuer à votre perte. Tout ce que je puis dire, c'est que jusques à présent il ne vous a point fait de mal. Et il n'est pas surprenant qu'il vous aime, tant vous êtes jolie quoyque si fort au dessous de lui : mais j'oserois jurer pour lui, qu'il ne vous fera jamais aucune violence.

Vous dites, repris-je, qu'il fut fâché de sa première entreprise dans le Cabinet du jardin. Combien de tems dura son regret ? Ce ne fut que jusques à ce qu'il me trouva seule ; & alors il fit pis que la première fois ; & il fut fâché de nouveau. Et s'il daigne m'aimer, comme vous dites qu'il ne sauroit s'en empêcher, il ne pourra pas s'empêcher non plus de vouloir une troisième fois me rentre malheureuse, s'il en trouve l'occasion. J'ay lû qu'il y a eu bien des hommes qui ont été honteux de leurs mauvais desseins après avoir été repouffez, qui n'en auroient pas eu la moindre honte s'ils avoient réüssi. D'ailleurs, Mad. Jervis, s'il n'a réellement aucun dessein de me faire violence, qu'est ce que cela signifie, aussi long tems qu'il ne sauroit s'empêcher, comme vous dites, de me trouver à son gré ? Car ce ne peut pas être de l'amour. Cela ne signifie-t-il pas qu'il espere de me perdre de mon propre consentement ? Je me flatte que je ne succomberay point à ses Tentations, quelque chose qu'il puisse m'offrir ; & j'espère que
Dieu

Dieu m'en fera la Grace. Mais il y auroit de la presumption à moy de me fier sur mes propres forces contre un Gentilhomme si riche, qui a tant de bonnes qualitez, qui est mon Maitre, & qui croit avoir droit de m'appeller impudente, & de me dire mille autres injures semblables, seulement parce que je me defends & que je tache à me justifier, & cela sur un sujet où il s'agit du bonheur de mon Corps & de mon ame, & de mes devoirs envers Dieu & envers mes Parens. Comment donc, Mad. Jervis, puis-je demander, ou souhaiter de rester ?

Eh bien, eh bien, dite elle, comme il paroît désirer serieusement que vous vous en alliez, je me flatte que c'est par un bon motif, & de peur qu'il ne soit tenté de se deshonoré lui-même aussi bien que vous. Non, non, Mad. Jervis, répondis-je ; j'ay pensé à cela aussi : car je serois bien aise d'avoir bonne opinion de lui, comme c'est mon devoir. Mais s'il avoit de bons motifs, il m'auroit laissé aller chez Mylady Davers, & il n'auroit pas empêché mon avancement : Et il n'auroit pas dit, que je retourneray à ma detresse & à ma pauvreté, d'où j'avois été tirée par la bonté de sa Mére. Mais il vouloit m'effrayer, & il croyoit me punir de ce que je n'avois pas voulu consentir à sa méchanceté. Cela me fait connoître assez ce que j'ay à attendre de ses bontez, à moins que je ne les mérite au prix exorbitant qu'il y veut mettre lui-même.

Mad. Jervis garda le silence ; ce qui me fit ajouter, Eh bien donc, voila qui est fini ; il faut que je parte. Toute ma pêne est de savoir comment je me sépareray de vous, & même, après vous, de tous les autres domestiques. Car ils m'ont tous témoigné beaucoup d'amitié : Vous & eux me couterez de tems en tems un soupir, & même une larme. Là dessus je me mis à pleurer. Je ne pouvois pas m'en empêcher. Car c'est quelque chose de bien agréable, lors

qu'on sert dans une maison où il y a beaucoup de Domestiques, d'être aimée de tous.

J'aurois dû vous dire auparavant combien Mr. *Longman* notre Maitre d'Hotel est bon & civil à mon égard : il est extrêmement obligeant dans toutes les occasions, je vous en assure. Il dit un jour à Mad. Jervis, qu'il sonhaiteroit d'être jeune pour l'amour de moy ; il m'épouserait, & me donnerait tout son bien par contract de Mariage ; or vous ferez qu'on le croit extrêmement riche.

Je ne me glorifie point de cela, mais je benis Dieu, mes chers Parens, de ce que par sa Grace & par les bons exemples que vous m'avez donnez, j'ay été rendue capable de me conduire d'une manière qui m'a gagné l'amitié de tout le monde. Ce n'est pas que notre Cuifinière, qui est quelquefois un peu hargneuse & de mauvaise humeur, dit un jour en ma présence, Eh bien, cette Pamela qui est chez nous le porte aussi beau qu'une demoiselle : voyez ce que c'est que d'avoir un joli visage ! Je voudrais bien savoir ce que deviendra cette fille à la fin !

Elle s'étoit échauffée en faisant la cuisine ; je me retiray doucement ; car je vais rarement à la cuisine ; & j'entendis le sommelier qui lui disoit, qu'y a-t-il, Jane ? personne ne peut obtenir votre Approbation. Qu'est ce que Pamela vous a fait ? Je suis sûr qu'elle n'offense personne. Et que lui ay-je dit, sot que tu es, repliqua la bourue, si ce n'est qu'elle est jolie ? J'entendis ensuite qu'ils se querellèrent : j'en fus fâchée ; mais je ne m'en embarrassay pas davantage. Pardonnez ce ridicule babil à

Votre très obéissante Fille.

Oh ! J'oubliois de vous dire que je demeureray ici jusques à ce que j'aye fini la Veste : Je n'ay jamais fait un plus joli Ouvrage. Je me lève de
grand

grand matin, & je me couche tard pour l'achever ; car je languis d'être avec vous.

L E T T R E XX.

Mes très chers Père & Mère,

JE ne vous ay pas fait tenir mes dernières aussi tôt que je l'avois espéré, parce que Jean (je ne say si mon Maître le soupçonne, ou non) fut envoyé chez Mylady Davers au lieu d'Isaac, qui avoit coutume d'y aller. Je n'osay pas être si libre avec celui-cy que de le charger de mes Lettres, & d'ailleurs je ne savois pas bien si je pouvois me fier à lui, quoyqu'il soit aussi très civil à mon égard. Je fus donc obligée d'attendre le retour de Jean.

Comme je n'auray peut-être pas occasion d'envoyer chez vous de quelque tems, & que je fais que vous gardez mes Lettres, & que vous les lisez & relisez (car Jean me la dit) lors que vous avez fait votre Ouvrage (tant votre bonté vous fait aimer ce qui vient de votre pauvre fille) & comme d'ailleurs j'auray peut être quelque plaisir à les relire moy-même, lors que je seray chez vous, pour me rappeler les dangers que j'ay courus, & combien la protection de Dieu à été grande envers moy ; & que cette Lecture pourra me confirmer de plus en plus dans les bonnes résolutions que j'ay prises, afin que ma mauvaise conduite ne me fournisse pas ci-apres de quoy me condamner pour ainsi dire par ma propre main ; pour toutes ces Raisons, dis-je, je continueray lors que j'en auray le tems à mettre par écrit tout ce qui m'arrivera, & je vous enverray mon griffonnage à mesure que j'en trouveray l'occasion : & si je ne le souscris pas toujours dans les formes, comme c'est mon Devoir, je suis persuadée que vous ne croirez

pas que ce soit manque de respect. Dans ma dernière je vous ay rendu compte de la conversation que j'eus avec Mad. Jervis, pour savoir si je devois demander à rester. Continuons mon Histoire.

A l'insceu de Mad. Jervis j'exécutay une espèce de projet que j'avois formé. J'avois dit en moy-même il y a quelques jours ; voilà que je m'en vais retourner chez mon Père & ma Mère qui sont pauvres, & je n'auray rien sur le dos qui réponde à ma Condition : Car quelle figure votre pauvre fille feroit elle, avec une Robe de chambre & des juppes de soye, des Coiffeures de Cambray, de beau linge de Toile de Hollande, des souliers galonnez, qui avoient appartenu à ma Maitresse, & de beaux bas ! Dans peu de tems tout cela auroit paru comme de vieilles hardes de rebut, & on se feroit moqué de celle qui les auroit portées. Voyez, auroit on dit, (car les pauvres sont envieux aussi bien que les riches) voyez la fille de la bonne femme Andrews, qui a été mise hors de la maison, & renvoyée chez ses parens. Qu'elle paroît pimpante ; ah ! que ces beaux habits conviennent bien à la pauvreté de ses parens ! & de quel œuil me regardera-t-on, disois-je en moy-même, lors que tous ces beaux habits seront usez ? Et quelle figure ferois-je, quand même je pourrois peu à peu me remettre à porter des habits grossiers, à mesure que je viendrois à en avoir ? Une vieille Robe de soye, par exemple, avec une juppe de brocatelle ; ah ! que cela auroit bon air. Je pensay donc qu'il valoit beaucoup mieux m'habiller tout d'un coup d'une manière convenable à ma condition : & quoyque ces nouveaux habits paroissent bien pauvres en comparaison de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems, ils pourront pourtant servir à me parer les Dimanches & les jours de fête ; & si Dieu bénit mon travail & mon industrie, peut être que je pourray aller toujours vêtue de même.

Ainsi

Ainsi donc, comme je l'ay dit, à l'insceu de tout le monde, j'achetay de la femme & des filles du Fermier Nichols une bonne étoffe de couleur brune, qu'elles avoient filée elles-mêmes; il y en avoit assez pour une Robe & deux juppes; j'ay fait les Paremens de la Robe d'un joli morceau de Toile-peinte que j'avois.

J'avois une jupe piquée d'un assez bon Camelot; j'ay achetté deux juppons de flanelle: ils ne sont pas si beaux, que ceux que j'ay, dont les uns sont de peau-de-Cigne, & les autres de toile très fine; mais ils me garentiront du froid lors que j'iray de tems en tems avec mes voisines les aider à traire les Vaches, comme j'avois coutume de faire autre fois; car je me propose de rendre à mes voisines tous les services qui dépendront de moy; & de gagner, si je puis, l'amitié de tout le monde dans vos quartiers, comme j'ay fait ici.

J'ay achetté aussi d'assez bonne Toile d'Ecosse, & je m'en suis fait deux Chemises, y travaillant le matin & le soir, lors que personne ne me voyoit, j'en ay assez de reste pour vous faire à chacun deux chemises, mon cher Père, & ma chère Mère. Je les feray dès que je seray chez vous, & je vous prie de les accepter comme mon premier présent.

J'ay acheté aussi d'un Colporteur deux jolis bonnets ronds, un chapeau de paille, & un paire de mitaines, dont le bout qui se retourne est doublé d'une toile de coton blanc; deux paires de bas de laine bleus, qui quoyque grossiers, me feront paroître assez brave je vous en répons, à cause que les coins en sont blancs. J'ay encor acheté deux Verges de Ruban noir, pour attacher les manches de mes chemises, & pour m'en servir en guise de colier. Après avoir fait apporter tout cela au logis, je fus le regarder toutes les deux heures pendant deux jours de suite. Car il faut que vous sachiez, que quoyque je couche avec Mad. Jervis, j'ay pourtant conservé mon petit

appartement, où je tiens mes hardes, & où personne n'entre que moy. Vous direz, qu'il faut que j'aye été bonne ménagère pour avoir pû épargner tant d'argent. Mais ma chère & bonne Maitresse étoit toujours à me donner quelque chose.

J'ay cru que j'étois d'autant plus obligée à faire ce que j'ay fait, qu'étant renvoyée pour avoir manqué à ce que mon Maître prétend lui être dû, & étant résolue à ne lui point accorder le retour qu'il attend pour les présens qu'ils m'a fait, j'ay pensé qu'il n'étoit que juste de lui laisser tous ses présens lors que je m'en iray : car puisque je ne voulois pas gagner les gages qu'il m'offroit, pourquoy les prendrois-je ?

Maintenant que j'y songe, je vous prie de ne vous point inquieter un sujet des quatre Guinées, & de ne rien emprunter pour les rendre complètes : car, comme je vous l'ay dit, elles me furent données avec quelques pièces d'argent, comme un profit qui m'appartenoit, étant ce que ma Maitresse avoit sur elle lors qu'elle mourut : & comme je n'attends point d'autres gages, je crois avoir assez bien gagné cela durant les quatorze mois qui se sont écoulés, depuis la mort de ma Maitresse. Car pour ce qui est du tems qui a précédé sa mort, hélas ! cette bonne Dame ne m'a que trop recompensée, par la bonne education qu'elle m'a donnée, & par les présens qu'elle m'a faits. Si elle eut vécu, rien de tout ce qui s'est passé ne seroit arrivé. Mais je dois rendre grace à Dieu, que les choses n'ont pas été plus mal. Tout tournera pour le mieux ; c'est ce dont je suis persuadée.

Ainsi, comme je l'ay dit, je me suis pourvûe de nouvelles hardes, plus convenables à mon état ; & je languis de paroître dans ce nouvel attirail plus que je n'ay jamais souhaité de mettre des habits neufs : car alors, j'en seray plutôt avec vous, & j'auray l'esprit tranquille : Mais chut. Je suis, &c.

L E T T R E

L E T T R E XXI.

Mes très chers Père & Mère,

JE fus obligée de couper court; car je craignois que mon Maitre ne vint; mais c'étoit seulement Mad. Jervis. Elle dit en entrant; je ne saurois souffrir, Pamela, que vous soyez toujours seule. Et moy, dis-je, je ne crains rien tant que la compagnie; car le cœur commençoit déjà à me manquer, parce que je croiois entendre venir mon Maitre; mais je me réjouis toujours de voir ma chère Mad. Jervis.

J'ay eu, dit elle, une longue Conversation avec mon Maitre sur votre Sujet. Je suis fâchée, répondis-je, de ce qu'il me regarde comme une personne d'assez grande consequence pour parler de moy. Oh! dit elle, je ne dois pas vous dire tout; mais vous lui êtes de plus grande consequence que vous ne pensez.

Ou, *que je ne souhaite*, ajoutay-je. Car quelles en seroient les suites? C'est que je ne serois plus de consequence à moy même, ni à qui que ce soit.

Tu as, me dit elle, plus d'Esprit qu'aucune Dame que je connoisse. Où est ce que tu prends tout cela? (Il faut en verité que ces Dames soient bien sottes, si avec toutes les occasions qu'elles ont de cultiver leur entendement, elles n'ont pas plus d'esprit que moy. Mais passons cela.)

Je m'imagine, dis-je à Mad. Jervis, que je lui suis assez de consequence, au moins pour le chagriner, ne fut-ce que par la pensée de n'avoir pas pû mener à ses fins une Créature comme moy: cela choque sa Vanité, & c'est ce qu'il ne sauroit digérer.

Il en est peutêtre quelque chose, dit elle; mais en verité, Pamela, il est aussi fort en colère contre vous: il vous dit mille injures; il s'étonne de sa pro-

pre folie, de vous avoir témoigné tant de bonté ; il y étoit enclin d'abord, dit il, pour l'amour de sa Mère ; & il auroit continué à le faire pour l'amour de vous même, si vous n'aviez pas été votre propre ennemie.

A present je ne saurois vous aimer, Mad. Jervis, lui dis-je ; car vous allez tacher de me persuader de rester, quoyque vous connoissiez le danger que je cours. Non, reprit elle, il dit, que vous vous en irez ; car il croit que sa réputation en souffriroit s'il vous gardoit chez lui. Mais il souhaiteroit (n'en parlez pas pour toute chose au monde, Pamela) il souhaiteroit de connoître quelque Fille de Distinction, que vous ressemblât en sa personne & en son Esprit, & il l'épouserait dès demain.

A ces mots je devins rouge comme du feu : Si j'étois, dis-je, cette Fille de distinction, & qu'il voulut prendre des libertés, comme il a fait deux fois avec moy, pauvre Créature que suis, je ne fais si je voudrois accepter sa main : Car une fille capable, de souffrir sans ressentiment de pareilles insultes, ne seroit pas, je pense, digne d'être la femme d'un Gentilhomme ; non plus que celui qui oseroit lui faire ces Insultes ne meriteroit lui-même le Titre de Gentilhomme.

Hola, Pamela, dit elle, tu pousses maintenant ta délicatesse trop loin. Ma chère Mad. Jervis, répondis-je fort sérieusement, car je ne pouvois pas m'en empêcher, je crains à present plus que jamais. Toute la prière que j'ay à vous faire, comme à la meilleure amie que j'aye au monde, c'est de ne pas dire un mot qui puisse lui faire soupçonner que j'aye demandé à rester. Dire que mon Maître m'agrée, tandis que je fais quelles sont ses vûes, est une abomination, que je ne saurois entendre ; & je ne me croiray pas en seureté, que je ne sois chez mes pauvres Père & Mère.

Elle

Elle étoit un peu fâchée contre moy, jusques à ce que l'eusse assurée, que je n'avois pas la moindre inquiétude par rapport à elle, & que je me croyois en seureté à l'ombre de sa protection, & de son amitié. Ainsi nous interrompîmes la conversation pour ce tems là.

J'espère que j'auray fini cette vilaine Veste au bout de deux jours; après quoy je n'auray plus que quelque linge à mettre en ordre; & je vous feray savoir comment je m'y prendray pour me rendre chez vous, car les grandes pluies que nous avons eues, sont cause qu'il fait fort mauvais aller à pié. Peutêtre trouveray-je une place dans le Chariot du Fernier Nichols, qui me conduira jusques à qui est à dix Milles d'ici; car je ne saurois me tenir bien à cheval. Et peutêtre qu'on ne souffrira pas que personne me conduise un bout de chemin. Mais j'espère de vous en dire davantage une autre fois: Je suis, &c.

L E T T R E XXII.

Mes très chers Père & Mère,

TOUS les Domestiques commencent à croire que je dois m'en aller; mais ils ne sauroient concevoir pour quelle Raison. Mad. Jervis leur a dit que mon Père & ma Mère commençant à devenir vieux ne sauroient vivre sans moy, & que c'est pourquoy j'iray chez eux pour les consoler dans leur vieillesse; mais ils ne paroissent pas ajouter foy à cette raison.

Voici comment ils ont découvert que je m'en vais. Comme je passois proche de mon Maître dans l'allée qui conduit dans la grande Sale, le Somelier entendit mon Maître qui disoit, qui est là? Je répondis, c'est Pamela, Monsieur. Pamela? dit il, combien

combien de tems demeurerez vous encor ici ? Seulement jusques à ce que la Veste soit finie, Monsieur, répondis-je, & elle l'est presque. Il me semble, dit il assez rudement, que vous auriez pû l'achever il y a longtems. En verité, Monsieur, lui dis-je, j'y travaille dès le grand matin, jusques au soir fort tard : mais il y a beaucoup d'ouvrage. *Beaucoup d'ouvrage*, reprit il ; c'est que vous tenez la plume plus souvant que l'aiguille ; je n'ay que faire d'une paresseuse comme vous dans ma maison.

Il parut surpris lors qu'en entrant dans la Sale il y vit Mr. Jonathan. Que faites vous là ? lui dit-il. Le Somelier fut aussi consterné que je pouvois l'être ; car n'étant pas accoutumée à me voir traiter si durement, je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer. Je me retiray, & fus faire mes plaintes à Mad. Jervis. Cet amour est le D...le, dit elle ; combien de differens personnages ne fait il pas jouer ? Et souvant un personnage tout opposé aux sentimens du Cœur.

Depuis ce tems là les Domestiques tantôt l'un, tantôt l'autre, disent souvant, Quoy donc ? Mad. Jervis ; est ce que nous allons perdre Mademoiselle Pamela ? Car c'est ainsi qu'ils m'appellent. Qu'a-t-elle fait ? Elle leur répond, comme je l'ay dit, que je m'en vais pour vous aller tenir compagnie.

Mad. Jervis me dit, Pamela, vous avez causé un si grand changement dans notre Maitre, que de l'homme le plus gay & le plus doux qu'il étoit auparavant, il est devenu le plus chagrin & le plus bourru du monde. Mais il est en vôtre pouvoir de lui rendre sa gayeté & sa douceur ; quoyque j'espère que vous ne le ferez jamais aux Conditions qu'il souhaite.

Ce que Mad. Jervis disoit étoit un effet de sa bonté ; mais cela signifioit pourtant, qu'elle avoit aussi mauvaise opinion de ses desseins, que moy ; & comme elle savoit encor mieux que moy ce qu'il pensoit, ce-

la me convainquit de plus en plus qu'il est nécessaire que je m'en aille le plutôt que je pourray.

Mon Maître vient d'entrer dans ce moment pour parler à Mad. Jervis de quelques affaires du ménage, parce qu'il doit avoir compagnie à diner chez lui demain; comme j'avois pleuré à cause de la dureté avec laquelle il venoit de me traiter, je détournay mon visage dès qu'il entra. Tu as raison, dit il, de cacher ton maudit visage; je voudrois ne l'avoir jamais vu. Mad. Jervis, continua-t-il, combien de tems sera-t-elle encor après cette Veste?

Monsieur, lui dis-je, je l'aurois emportée avec moy, si vous l'aviez voulu; & je le feray encor, si vous voulez me le permettre, & j'oteray de devant vos yeux cette pauvre & haïssable Pamela.

Mad. Jervis, dit il, en s'adressant à elle, & non pas à moy, si jamais il y eut de Sorcière, je crois que cette petite Souillon en est une; car elle enchante tous ceux qui l'approchent, & vous oblige vous même, qui devriez un peu mieux connoître le monde, à la croire un Ange de Lumière.

Je voulus sortir de la Chambre, car je m'imagine, que malgré toute sa Colère, il avoit dessein de m'engager à lui demander la permission de rester chez lui; mais il me dit, demeurez, demeurez, quand je vous l'ordonne, & là dessus il me prit la main. Je tremblay de peur, & lui répondis, je demeureray, Monsieur, car il me faisoit mal aux doigts tant il me serroit la main.

Il sembloit vouloir me dire quelque chose; mais il s'arrêta tout court, & me dit, retirez vous. Je m'en fus aussi vite qu'il me fut possible, & le laissay avec Mad. Jervis avec qui il eut une longue conversation, à ce qu'elle m'a rapporté: il lui temoigna, entre autres choses, qu'il étoit fort fâché d'avoir parlé assez haut pour avoir été entendu de Mr. Jonathan.

Il faut que vous sachiez que Mr. Jonathan notre Somelier est un bon Viellard fort grave, qui a les cheveux blancs comme de la Neige; c'est en Verité un très digne homme. Je me retirois en grand'hâte, & comme on dit, la puce à l'oreille; en descendant l'escalier je le rencontray; il me prit la main, mais plus doucement que n'avoit fait mon Maitre; charmante & aimable Mademoiselle Pamela, me dit il, qu'est-ce que viens d'entendre? J'en suis vivement touché: mais je vous assure que j'accuseray tout autre plutôt que vous. Je vous suis bien obligée, Mr. Jonathan, lui dis-je; mais si vous ne voulez pas perdre votre place, prenez garde qu'on ne vous voye pas parler à une fille comme moy. Je me mis à pleurer, & je m'en fus aussi tot que je pûs, pour l'amour de lui, de peur qu'on ne s'apperçut qu'il avoit pitié de moy.

Je vous donneray maintenant une preuve de l'Amitié que Mr. Longman me témoigne aussi. J'avois perdu ma plume je ne fais comment, & j'avois employé tout mon papier; de sorte que j'entray dans l'Office de Mr. Longman notre Maitre d'Hotel, pour le prier de me donner deux ou trois plumes & quelques feuilles de papier. De tout mon Cœur, mon aimable fille, me dit-il, & il me donna trois plumes, quelques oublies, un baton de Cire, & douze feuilles de papier. Et en quittant son Pupitre où il étoit à écrire, il me dit, permettez moy de vous dire un mot, ma jolie petite Maitresse (car c'est ainsi que les deux bons viellards m'appellent, & je crois qu'ils m'aiment de tout leur cœur) j'entends de mauvaises Nouvelles, ajouta-t-il, on dit que nous allons vous perdre; je me flatte qu'il n'en est rien. Oui, Monsieur, lui dis-je, cela est, mais j'espérois qu'on ne le sauroit pas avant que je m'en fusse.

Que D—le, s'écria-t-il, notre Maître a-t-il depuis peu ? Je n'ay jamais vû de ma vie un pareil changement en aucun homme. Il n'est content de personne, & suivant ce que Mr. Jonathan vient de me dire, il vous a traitée bien durement. Si je ne connoissois pas Mad. Jervis pour une très bonne personne, je croirois qu'elle vous auroit rendu quelque mauvais Service.

Non, Monsieur, lui-dis-je, n'ayez point de pareils soupçons ; Mad. Jervis est une femme juste ; & après mon Père & ma Mère, c'est la meilleure amie que j'ay au Monde. Eh bien, dit il, il faut que ce soit quelque chose de pis. Me permettrez vous de conjecturer ? Vous êtes trop jolie, ma charmante Demoiselle, & peutêtre aussi trop vertueuse. Ah ! n'ay-je pas deviné ? Non, mon cher Monsieur Longman, lui dis-je ; ne pensez aucun mal de mon Maître. Il est vray qu'il est de mauvaise humeur, & fâché contre moy ; mais je puis lui en avoir donné sujet ; & parce que je suis obligée de m'en aller chez mon Père & ma Mère, plutôt que de demeurer ici, il me croit peutêtre ingrate. Mais vous savez, Monsieur, que ce qu'une fille bien-née doit avoir le plus à cœur, c'est d'être en consolation à ses parens. Fille incomparable, s'écria-t-il, que vous soutenez bien votre Caractère ! mais je connois un peu le monde & les hommes ; il faut que je voye, que j'entende tout, & que je ne dise mot. Que la Bénédiction du Ciel soit avec vous quelque part que vous alliez, mon aimable Enfant ! Je me retiray en lui faisant la reverence, & le remerciant de ses Souhairs.

Qu'il est agreable, mes chers Père & Mère, d'avoir ainsi gagné l'amitié de tout le monde ! Ne vaut il pas mieux s'être acquis par l'amour de la Vertu & de la Reputacion, l'approbacion de tous les hommes à l'exception d'un seul, que de plaire à ce seul-là, en se
faisant

faisant des ennemis de tous les autres, & se rendant abominable par dessus le marché ? Je suis, &c.

L E T T R E XXIII.

Mes très chers Père & Mère,

NOUS avons eu aujourd'hui plusieurs Messieurs & Dames du Voisinage qui ont diné chez nous, & mon Maitre les a parfaitement bien regalez. Isaac, Mr. Jonathan & Benjamin servoient à Table. Isaac vient de dire à Mad. Jervis que les Dames iront tout à l'heure visiter la maison, & qu'elles ont la curiosité de me voir : car je comprends que durant le Repas elles ont un peu raillé mon Maitre ; eh bien, Mr. B , ont elles dit, nous apprenons que vous avez chez vous une fille qui est la plus grande beauté de tout le país : nous nous promettons bien de la voir avant que de nous en aller. La fille est assez passable, a-t-il répondu, mais je vous assure que ce n'est pas une si grande beauté que vous vous l'imaginez : elle étoit fille de chambre de ma Mère, qui en mourant m'a prié d'avoir quelque bonté pour elle. Elle est jeune, & tout ce qui est jeune est joli.

Oui, oui, dit une de ces Dames, mais quand même votre Mère ne vous l'auroit pas recommandée si fortement, la beauté a quelque chose de si engageant, que je suis persuadée que, galant comme vous êtes, vous n'aviez pas besoin de fortes recommandations pour lui témoigner de la bonté. Elles se mirent toutes à rire sur le compte de mon Maitre, & à le drapper, & il rit de compagnie ; mais il dit, je ne fais d'où cela vient, mais je ne vois pas avec les mêmes yeux que les autres : j'ay ouï beaucoup exalter sa beauté, & bien plus qu'elle ne mérite, selon moy.

Elle

Elle est assez passable, comme je l'ay dit; mais il me semble que son plus grand mérite c'est qu'elle est humble, civile, & fidelle, ce qui fait que tous les autres domestiques l'aiment; ma Menagère en particulier est folle d'elle, & vous savez que cette femme ne manque pas de discernement; pour Mr. Longman & Mr. Jonathan que voila, j'ay ouï dire, que s'ils se croyoient assez jeunes ils se battoient en duel pour l'amour d'elle. N'est il pas vray, Jonathan? En vérité, Monsieur, répondit il, je n'ay jamais connu personne qui lui fut comparable, & tous vos Domestiques sont du même sentiment. Entendez vous, Mes dames, dit mon Maître! Eh bien, repliquèrent elles, nous ferons tantôt une Visite à Mad. Jervis, & nous espérons de voir alors ce Phenix.

Je crois qu'elles viennent, je vous en diray davantage tout à l'heure; Je voudrois qu'elles fussent déjà venues, & parties aussi. Pourquoi ne peuvent elles pas railler sans que ce soit sur mon compte?

Eh bien! ces belles Dames ont été ici, & s'en sont retournées. J'aurois voulu pouvoir me dispenser de les voir; je m'étois retirée dans le Cabinet, de sorte qu'elles ne me virent pas en entrant.

Elles étoit quatre, Mylady Arthur qui demeure dans la grande maison blanche sur la Colline; Mylady Brooks, Mylady Towers, & la quatrième, étoit, je pense, une Comtesse, d'un nom si difficile que je l'ay oublié.

Comme vous avez paru prendre quelque plaisir à lire les petites Descriptions que je vous faisois autrefois, lors que je n'avois pas encor douze ans, je me flatte que je ne vous ennuyé point, en vous traçant ici le Portrait & le Caractère de ces quatre Dames.

Vous saurez donc que Mylady Arthur (car elle est de la première Qualité, quoyqu'elle ait épousé un simple

simple * Gentilhomme) est une personne assez bien faite, qui a de la Disposition à devenir grasse, mais qui avec cela est aisée dans sa taille : Elle a les traits du Visage assez beaux, mais, selon moy, elle a l'air un peu trop masculin. Dès qu'on l'apperçoit on connoit qu'elle est de Qualité, & ses manières font voir qu'elle s'attend à être traitée sur ce pié là. Dans tout ce qu'elle dit ou qu'elle fait elle a une certaine liberté, & quelque chose de si degagé, qu'on voit bien qu'elle ne pense pas seulement qu'il puisse y avoir rien à reprendre dans toute sa conduite. On dit que dans son domestique elle est sujette à s'emporter, & cela souvent pour des sujets assez legers ; & que de tems en tems elle fait ressouvenir son Mari qu'il n'est pas d'une Naissance égale à la sienne ; il est vray pourtant qu'il est bon Gentilhomme, & d'une ancienne Famille ; au lieu que les Ancêtres de Mylady n'ont été anoblis que depuis deux Régnes. En general, elle est, dit-on, assez bonne personne lors que sa colére est passée ; & quelquefois elle ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à se rendre familière avec ses inférieurs. Mad. Jervis dit que Mylady Davers est beaucoup plus colére que Mylady Arthur, mais qu'elle a d'ailleurs de meilleures Qualitez, & est plus genereuse. Pour Mr. Arthur il a la Reputation d'un digne Gentilhomme, selon l'idée qu'on s'en forme dans le siècle où nous sommes ; car il est grand Beuveur, comme sont tous les Gentilhommes du voisinage, excepté mon Maitre, qui n'est pas coupable de ce vice. Plût à Dieu qu'il n'en eut point d'autre : Je le souhaiterois pour l'amour de lui-même,

* Il y a dans l'Anglois *a Squire*. On appelle *Squires*, ou *Esquires*, *Ecuyers*, tous ceux qui quoyque de bonnes familles sont au dessous des Pairs du Royaume, & n'ont point Séance dans la Chambre des Seigneurs. Ils composent ce qu'on peut appeller la *Petite Noblesse*.

aussi

aussi bien que pour l'amour de moy : mais ceci soit dit en passant.

Mad. Brooks est de bonne famille, mais non pas de Qualité; quoyqu'elle ait autant de Vanité que si elle en étoit, si je dois en juger par son air méprisant. Car comme elle est grande & maigre, & d'un certain regard rebutant, elle vous regarde de haut en bas, avec je ne sais quel dédain. On dit pourtant qu'elle est assez bonne dans son Domestique; elle n'est pas grande parleuse, & affecte de vouloir passer pour une femme d'un grand jugement. Son Mari passe pour un homme de probité; mais il se donne les airs de railler & de badiner sur les sujets les plus sérieux : le Mariage sur tout est l'objet perpetuel de ses Satyres, lors qu'il n'est pas en présence de sa Femme; & c'est ce qui fait que certaines gens disent qu'il a de l'esprit. Ce qui me rappelle un mot de feu ma bonne Maitresse; tout homme, disoit-elle, passera aisément pour un Bel-Esprit, qui ose dire des choses, que d'autres auroient horreur de penser.

La Comtesse est noble, non seulement par son Mariage, mais aussi par sa Naissance.—Mais ne vous étonnez-vous pas de me voir tant écrire sur la Naissance & la Noblesse, moy, qui quand même je pourrois me venter de ma Qualité, ne m'en estimerois pas d'avantage, au-moins si je me connois bien moy-même; bien loin de là; je penserois au contraire, avec un Poète que j'ay ouï citer, que *la Vertu est la seule Noblesse*. Mais il est vray que nous autres gens de petite condition, lors que nous entrons dans des Maisons de qualité, nous nous laissons aisément empoisonner par la Vanité de nos Superieurs, & quoyque nous ne puissions pas nous glorifier de notre propre extraction, nous tirons quelquefois vanité de celle de nos Maitres. Pour moy je ne saurois m'empêcher de rire tout bas du ridicule que se donnent même des gens de la première distinction, qui se glorifient

rissent du Mérite de leurs Ancêtres plutôt que du leur propre. N'est-ce pas avouer tacitement qu'ils sentent bien eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre Mérite, que celui d'être descendus d'Ayeux illustres. Mais je ne prens pas garde que je m'engage insensiblement dans une longue Digression. Reprenons le Caractère de la Comtesse, & ne pensez pas qu'il y ait trop de présomption à moy de parler ainsi librement de mes Supérieurs; je fais bien à qui j'écris. La Comtesse n'est pas belle, mais elle a un air si affable, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avoir de l'amitié pour elle dès qu'on la voit. Il me semble qu'on lit dans ses yeux, qu'elle est assurée que tout le monde lui porte du Respect, à cause qu'elle est Comtesse; au lieu que Mylady Arthur se donne de certains airs comme si elle vouloit forcer les autres à la respecter, de peur que parce qu'elle n'est la femme que d'un simple Gentilhomme, on ne vint à oublier sa Naissance. Mais d'ailleurs la Comtesse malgré son regard affable, a dans l'air quelque chose de hardi, d'intrepide, je ne saurois bien exprimer ce que c'est; c'est quelque chose qui marque, qu'on ne sauroit la décontenancer aisément. Je ne fais d'où cela vient; mais il me semble que nos Dames ont renoncé à présent à ce qui fait une partie essentielle de la beauté: Car non seulement elle ne savent plus ce que c'est que rougir elles-mêmes: mais elles se moquent d'une jeune innocente qui rougit, comme si c'étoit là quelque chose de compagnard, & un manque de savoir-vivre. Je les ay souvent oui badiner, & dire *des mots à double-entendre*, comme elles les appellent elles-mêmes, aussi librement que les hommes. Mais quelque Reputation de Bel Esprit qu'elles puissent acquérir par là, je suis assurée qu'elles ne font pas beaucoup d'honneur à leur Cœur: ne peut on pas en effet leur appliquer avec justice cette Sentence: *De l'abondance du Cœur la bouche parle?* L'Epoux de la Comtesse

Comtesse est un homme de mauvaises mœurs, & un méchant Mari, de sorte qu'elle est malheureuse avec lui : tout le monde le fait ; car il est un *Seigneur*, & au dessus de tout ce qu'on peut dire ou penser de lui. Et en vérité, mes chers Parens, je n'ay jamais ouï parler d'un Couple aussi heureux que vous. Mais la Providence accorde un bien aux uns, & un autre aux autres ; elle ne donne jamais tout à tous. Elle vous a donné à vous, mon cher Père & ma chère Mère, le Contentement d'esprit ; ce qui vaut mieux que toutes les Richesses du Monde sans ce contentement.

Mylady Towers surpasse toutes les Dames du Voisinage par son Esprit & par la vivacité de ses Reparties : De sorte que tout le monde recherche sa Conversation, les Messieurs aussi bien que les Dames. Elle a quelque chose de vif & de spirituel à dire à chacun, & sur toute sorte de sujets : & quand elle ne diroit que des sottises (& j'ose assurer que je lui en ay ouï dire plusieurs dans les Visites qu'elle faisoit à ma Maitresse) on a si bonne opinion de son Esprit, qu'on est disposé à rire & à applaudir, avant qu'elle ait seulement ouvert la bouche. D'ailleurs elle est de Qualité, & c'est pourquoy on l'appelle *Mylady* ; quoyque nous autres pauvres gens & simples que nous sommes, nous ayons coutume de donner ce nom à toutes ces grandes Dames qui vivent de leurs Rentes. Mylady Towers est bien faite, elle a la taille dégagée ; on peut dire que chacun des Traits de son Visage, pris séparément, est beau ; mais je ne sais d'où cela vient, ils ne forment pas un bel assemblage, & ne paroissent pas faits les uns pour les autres : Ce qui me rappelle ce que j'ay lû touchant un grand Peintre de l'Antiquité, qui s'appelloit Apelles ; on dit qu'ayant à faire le Portrait de Venus, Déesse de la Beauté, il prit pour modèles la bouche d'une Dame, le Né d'une autre, les yeux d'une troisième, le front

&c

& les sourcils d'une quatrième. Tous ces Traits étoient chacun en particulier très beaux sur les Visages d'où ils avoient été empruntez ; mais tous ensemble ils ne faisoient qu'un Portrait très mediocre.

On avoit parlé d'un mariage qui devoit se faire entre Mylady Towers, & Monsieur Martin qui demeure au Bocage ; mais elle l'a refusé à cause de la vie dissolue qu'il mène : Car quoyqu'elle soit fort libre dans ses Discours, elle a pourtant de la pieté, ou du moins de l'amour pour la Vertu.

Mais je m'apperçois que je me suis beaucoup étendue sur le Chapitre de ces Dames ; il est tems d'en venir à la visite qu'elles ont rendue à Mad. Jervis.

Elles entrèrent dans sa Chambre avec grand bruit, riant de tout leur cœur de quelque chose que Mylady Towers avoit dit comme elles montoient l'Escalier. Eh bien, Mad. Jervis, dit une de ces Dames, comment vous portez vous ? Nous sommes toutes venues pour nous informer de votre santé. Je vous suis fort obligée, Mesdames, répondit Mad. Jervis ; ne vous plait il pas de vous asseoir ? Mais, dit la Comtesse, nous ne sommes pas venues uniquement pour nous informer de la santé de Mad. Jervis, mais aussi pour voir une curiosité. Oui, dit Mylady Arthur, je n'ay pas vu votre Pamela depuis deux ans ; on dit qu'elle est devenue merveilleusement belle depuis ce tems là.

J'aurois souhaité alors de n'avoir point été dans le Cabinet ; car lors que j'en sortis, elles ne pouvoient pas ignorer que j'avois entendu ce qu'elles venoient de dire : mais j'ay souvent éprouvé que les personnes timides sont ennemies d'elles mêmes ; car en s'efforçant à ne point paroître déconcertées, elles ne font qu'augmenter de plus en plus leur confusion.

Oui, sans doute, repliqua Mad. Jervis, Pamela est fort jolie ; elle n'est pas loin d'ici, elle n'est que dans ce Cabinet. Entrez, je vous prie, Pamela, ajouta-t-elle,

elle, en s'adressant à moy. Je sortis du Cabinet en rougissant jusques aux yeux, & ces Dames se mirent à se sourire les unes aux autres. La Comtesse me prit par la main, & eut la bonté de dire, en vérité la Renommée ne vous a point flatée, je vous en répond. Ne soyez point honteuse, mon Enfant, ajouta-t-elle, en me regardant fixement en face; je voudrois avoir un visage comme le votre, je n'aurois garde d'en avoir honte. Oh, que j'avois l'air sot alors!

Oui, ma bonne Pamela, dit Mylady Arthur, je suis du sentiment de la Comtesse. Mais ne soyez pas si confuse; quoyqu'après tout cela vous sîez très bien. La bonne Dame defunte avoit le goût bon de choisir une fille de Chambre comme vous; elle étoit toujours sur vos louanges, & n'auroit pas été peu fière de vous avoir, si elle eut vécu jusqu'à présent: c'étoit là sans doute un grand Compliment de la part d'une Dame comme Mylady Arthur.

Ah! Madame, dit Me. Brooks, pensez-vous qu'un fils aussi obeïssant que l'a constamment été notre voisin, qui a toujours aimé ce que sa Mère aimoit, ne soit pas bien glorieux d'avoir une pareille Servante, malgré tout ce qu'il a dit à Table? En disant cela elle me regardoit d'un air si malin, que je ne pouvois pas la souffrir.

Mylady Towers dit avec son air dégagé, pour moy, Mademoiselle Pamela, je ne saurois dire que je vous agréee autant que font ces Dames: Car si j'avois un Mary & que vous fussiez ma Servante, je n'aimerois pas que vous & votre Maitre fussiez sous le même toit. Là-dessus toutes ces Dames firent un grand éclat de rire. Je sais bien ce que j'aurois répondu, si je l'avois osé; mais ce sont des Dames de Qualité; & les Dames de Qualité peuvent dire tout ce qu'il leur plait.

La jolie Image fait elle parler, Mad. Jervis, dit la Comtesse ? Elle a des yeux parlans, je vous jure ; Oh ! la petite friponne, ajouta-t-elle, en me donnant un petit coup sur la joue ; vous paroissez née pour perdre les autres, ou pour être perdue vous même.

A Dieu ne plaise, Madame, répondis-je, que ni l'une ni l'autre de ces choses arrive ! Permettez moy de me retirer, ajoutay-je, car la connoissance que j'ay du peu que je vaux me rend indigne de demeurer en votre présence. Je me retiray, en faisant une de mes meilleures reverences, & comme je m'en allois, Mylady Towers s'écria, voilà qui est joliment dit, en verité. Me. Brooks dit, admirez cette Taille ; je n'ay de ma vie vû un pareil Visage, ni une pareille Taille. Il faut qu'elle soit d'une meilleure famille que vous ne dites. Elles continuerent ainsi leur Babil pendant une demi-heure, & toujours à ma louange : & pour moy je fus charmée lors que je fus assez loin pour ne les plus entendre.

Elles descendirent enfin, & firent à mon Maitre un Rapport sur mon sujet, qu'il eut bien de la peine à soutenir. Mais comme ce qu'elles lui dirent n'étoit pas, je pense, fort à mon honneur, je ne dois pas en tirer Vanité ; & je crains que je ne m'en trouve plus mal. C'est là une nouvelle Raison qui me fait souhaiter de sortir d'ici.

C'est aujourd'hui jeudi au soir, & j'espère de parler jeudi prochain ; car j'ay fini ma tâche, & mon Maitre est cruellement chagrin ; je suis fachée de trouver que je prends sa mauvaise humeur si fort à cœur. S'il a jamais eu quelque tendresse pour moy, je pense qu'à présent il me hait cordialement.

N'est-ce pas une chose étrange que l'Amour soit si voisin de la Haine ? Mais cet Amour criminel n'est pas, sans doute, semblable à l'Amour vertueux : Celui-ci doit être aussi éloigné de la Haine, que la Lumière est éloignée des Ténèbres. Combien sa

haine

haine ne se feroit elle pas augmentée, après que sa passion brutale auroit été satisfaite, s'il eut trouvé chez moy l'indigne complaisance qu'il attendoit ! Si l'innocence ne sauroit nous procurer au moins un traitement honnête, que doit en esperer du Crime, lorsque les charmes de la Nouveauté sont passez, & que le Cœur a repris son inconstance naturelle ? Nous lisons dans l'Écriture * qu'après qu'Ammon eut abusé de Tamar il la haït plus qu'il ne l'avoit aimée auparavant, & voulut la mettre à la porte.

Que je suis heureuse d'être mise dehors avec cette douce Compagne mon Innocence ! Puissè-t-elle être toujours ma Compagne ! Et aussi longtems que je ne me fieray pas sur mes propres forces, & que je seray déterminée à fuir le Tentateur, j'espère que la Grace de Dieu me soutiendra.

Je vous demande pardon de ce que je repète dans ma Lettre une partie de la Prière que j'adressé à Dieu à toute heure. Après la Bonté divine, c'est à votre Pieté, & à vos bons exemples que je dois tout, mes chers Parens, mes chers *pauvres* Parens, voulois-je dire, car votre Pauvreté fait ma Gloire, comme votre Vertu sera le sujet de mon imitation.

Dès que j'auray diné, je mettray mes habits neuf ; car je languis de les porter : je fais que je surprendray Mad. Jervis, car elle ne me verra point que je ne sois tout à fait habillée. Jean est de retour ; je vous enverray dans peu une partie de ce que j'ay écrit. J'apprens qu'il doit partir demain de grand matin ; ainsi je finis ici en vous assurant que je suis

Votre très obeissante Fille.

Ne perdez point le tems à venir à ma rencontre ; car je ne fais pas encor comment je partiray. Il

* 2 Sam. xiii. 15.

y aura bien du malheur, si je ne trouve pas quelque moyen de me rendre chez vous. Peut-être que mon Maître ne refusera pas à Jean de me mener; je pourray aller assez bien en Croupe derrière lui; car il est fort soigneux, & très honnête homme, Vous connoissez Jean aussi bien que moy; & il vous aime beaucoup tous deux. Peut-être aussi que Mad. Jervis pourra m'indiquer quelque voyé pour m'en aller.

L E T T R E XXIV.

Mes très chers Père & Mère,

JE vous écriray aussi longtems que je demeureray ici, quand je n'aurois que des bagatelles à vous dire; car je fais que vous prenez plaisir à relire mes Lettres durant les Soirées, seulement parce qu'elles viennent de moy. Jean m'a dit combien vous souhaitez mon retour; mais il a ajouté qu'il vous avoit dit qu'il eseroit qu'il arriveroit quelque chose qui empêcheroit que je ne m'en aille.

Je suis bien aise que vous ne lui ayez pas dit la raison pourquoy je m'en vais; il vaut mieux qu'on la devine, que si on la savoit par vous ou par moy: Et d'ailleurs je suis véritablement affligée de ce que mon pauvre Maître a deigné penser à une Créature comme moy: car outre le deshonneur qui lui en revient, cela a changé entièrement son humeur; je commence à croire qu'il m'aime malgré qu'il en ait; il s'efforce de vaincre son amour, & ne trouve pas d'autre moyen d'y réussir qu'on se fachant continuellement contre moy.

Ne me croyez pas présomptueuse & remplie de bonne opinion de moy-même. Je ressens plus de chagrin que de vanité, en voyant qu'un Gentilhomme

homme comme lui s'abaisse si fort, & perde pour l'amour de moy l'estime que tous ses Domestiques avoient pour lui. Mais j'ay à vous parler de mon nouvel ajustement.

Après avoir diné je suis montée dans ma petite chambre, & je m'y suis renfermée. Là je me suis habillée du mieux que j'ay pû : J'ay mis mon bonnet rond, mais pourrant avec un Ruban vert. J'ay mis ma Robe & ma Juppe de laine ; & mes souliers de cuir ; vous saurez cependant qu'ils sont de Maroquin ; j'ay pris aussi mes bas communs ; je les appelle communs en comparaison de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems ; mais je crois que des bas de bonne grosse laine suffiront bien pour tous les jours lors que je seray chez vous. Je me suis mise aussi un Tour-de-Gorge de simple Mousseline, & un Ruban noir au tour du Col au lieu du Collier de France que ma Maitresse m'avoit donné : j'ay oté mes boucles d'oreilles ; & après m'être habillée de pied-en-cap, j'ay pris mon Chapeau de Paille avec ses deux attaches de Ruban bleu, & je me suis regardée dans le miroir, avec plus de vanité que vous ne pouvez penser : & pour dire la Verité, jamais je ne me suis trouvée si fort à mon gré.

Oh ! quel plaisir il y a à descendre d'un rang élevé avec aisance, avec Resignation, & avec son innocence. Il n'y a, en verité, rien au monde de plus agréable. J'éprouve par ma propre experience qu'un Cœur humble ne sauroit rencontrer des traverses fort affligeantes, de quelque manière que tourne la Rouë de la Fortune.

Je descendis pour chercher Mad. Jervis, afin de savoir comment elle m'agrèeroit ; je rencontray sur l'Escalier notre Servante Rachel ; elle me fit une profonde reverence ; je souris en m'apercevant, qu'elle ne me reconnoissoit point. Je fus trouver la Menagère dans la Sale-Basse. Cette bonne Dame

étoit à l'ouvrage, & faisoit une chemise. Le croiriez vous ? Elle ne me reconnut pas d'abord ; elle se leva de son siège, & ôtant ses Lunettes, *souhaitez vous quelque chose de moy ?* dit elle. Je ne pûs pas m'empêcher de rire. Quoy ! Mad. Jervis, m'écriai-je, ne me reconnoissez vous pas ? Elle fut toute étonnée ; & me considérant depuis la tête jusqu'aux pieds, vous me surprenez, dit elle. quoy ! Pamela ainsi metamorphosée ! comment cela s'est il fait ? Mon Maître entra alors par hazard ; comme j'avois le dos tourné de son côté, il crut que c'étoit quelque étrangère qui parloit à Mad. Jervis ; il sortit sur le champ ; & n'entendit pas même que Mad. Jervis lui demandoit s'il avoit quelque chose à lui commander. Elle me tourna de tout côté ; je lui montray toutes mes nippes, jusques à mon jupon. Je suis, dit elle, dans une surprise dont je ne saurois revenir, il faut que je m'assie. Que signifie tout ce changement ? Je lui dit que n'ayant point de hardes convenables à la Condition où je serois reduite, lors que je serois retournée chez mes parens, j'avois fait faire celles qu'elle voyoit ; & que je croyois que devant m'en aller dans peu, il valoit mieux commencer dès à present à faire voir à tous les autres Domestiques, que je savois comment me conformer à l'état auquel j'étois destinée.

Je ne connus jamais personne, dit elle, qui te ressembât, Pamela ; cependant ces tristes préparatifs que tu fais pour ton depart, me causent une pêne infinie ; car je vois bien maintenant que c'est tout de bon que tu veux t'en aller : Mais comment pourray-je me séparer de toy, ma chere Pamela ? Là dessus mon Maître l'ayant appelée, je sortis, & elle fut le trouver. Il lui dit qu'il se proposoit de faire un Voyage dans la Comté de Lincoln, & qu'il iroit peutêtre aussi chez sa sœur Mylady Davers, & qu'il comptoit d'être absent quelques semaines. Mais, ajouta-t-il, dites

dit-moy je vous prie, qui est cette jeune fille si proprette qui étoit tout à l'heure avec vous : elle sourit & lui demanda s'il ne la connoissoit point. Non, dit-il, je ne l'ay jamais vûe auparavant, & je suis sur que ni le Fermier Brady, ni le Fermier Nichols n'ont point de fille qui se mette si bien ni si proprement. Je n'ay pourtant pas vû son visage. Si vous voulez me le permettre, lui repliqua-t-elle, je la feray venir devant vous ; car il me semble qu'elle surpasse même notre Pamela.

Je ne lui feus pas trop bon gré de cet offre, comme je le lui dis dans la suite, car cela me causa beaucoup de chagrin, m'attira bien des duretez de la part de mon Maître, comme vous le verrez. Ce que vous dites là est impossible, dit-il à Mad. Jervis ; si pourtant vous pouvez trouver quelque moyen de la faire entrer, faites-le.

Là-dessus elle vint me trouver, & me dit qu'il falloit absolument que j'entraisse dans la Chambre où étoit mon Maître ; mais au nom de Dieu, ajouta-t-elle, ne vous découvrez point ; laissez-le deviner qui vous êtes ; car il ne vous a pas reconnuë. Ah, si ! Mad. Jervis, lui dis-je ; pourquoy m'avez-vous joué ce tour ? N'est-ce pas là prendre une liberté qui ne convient ni à lui, ni à moy ? Je vous dis, que vous viendrez, repliqua-t-elle ; & sur toutes choses ne vous découvrez point. Je la suivis donc, comme une folle ; quoyque s'il ne m'eut pas vûe alors, il auroit bien valu qu'il me vit quelque autrefois. Mad. Jervis voulut que je tinse mon Chapeau de paille à la main.

Dès que j'entray je fis une profonde réverence, mais sans dire mot. Je suis persuadée qu'il me reconnut des qu'il vit mon Visage. Mais il étoit rusé comme un Démon. Il s'approcha de moy, & en me prenant par la Main, à qui appartenez-vous, ma jolie fille ; dit-il ; j'ose dire que vous êtes la sœur de Pa-

mela, tant vous lui ressemblez. Vous êtes si propre, si bien mise, si jolie, qu'en verité, mon Enfant, vous surpassiez même votre Sœur Pamela.

J'étois dans la dernière confusion ; j'allois parler, mais il m'embrassa, en disant, en verité vous êtes charmante, je n'oserois pas prendre cette liberté avec votre sœur, soyez en persuadée ; mais pour vous il faut que je vous donne un baiser.

Oh ! Monsieur, m'écriay-je, je suis Pamela, en verité, je suis Pamela elle-même. Cela est impossible, dit il, en me baisant malgré que j'en eusse ; vous êtes deux fois plus aimable que Pamela ; & je puis bien prendre quelques Libertez innocentes avec vous, quoyque je ne voulusse pas lui faire la même grace. C'étoit-là une terrible raillerie, à laquelle je ne m'étois pas attendue ; & Mad. Jervis, qui avoit été si officieuse, avoit l'air aussi sot que moy. A la fin je me débarrassay de lui, & je m'enfuis de la chambre, terriblement chagrine, comme vous pouvez le penser.

Il parla assez longtems avec Mad. Jervis : à la fin il m'appella. Venez ici, dit il, *petite infame* (c'est le nom qu'il me donna ; ô Ciel, pensai-je en-moy même, quel vilain nom est ce-là) vous osez me jouer de pareils tours ? continua-t-il. J'avois resolu de ne prendre plus aucune connoissance d'une misérable comme vous ; & vous vous deguisez pour attirer mes regards, & puis vous prétendrez encor, hypocrite que vous êtes.

A ces mots je perdis patience : arrêtez vous, Monsieur, lui dis-je, & sur toutes choses ne m'imputez ni deguisement, ni hypocrisie : car j'abhorre ces deux vices, toute pauvre & de basse naissance que je suis. Je ne me suis point deguisée. Eh que D---re, s'écrie-t-il, car c'étoit là son jurement ordinaire ; que prétendez vous donc par ce nouvel habillement ? Ce que je prétens, Monsieur ? dis-je ; en verité la chose
du

du monde la plus raisonnable & la plus honnête : j'ay été réellement déguisée depuis que ma bonne Maitresse votre Mère ma tirée de chez mes parens. J'étois si pauvre lors qu'elle me prit à son Service, que les habits que j'ay actuellement sur moy sont des habits de Princesse en comparaison de ceux que j'avois alors. Elle eut la bonté de me donner quantité de belles hardes ; mais puisque je dois bien tot retourner chez mes pauvres parens, je ne saurois porter ces riches habits sans me faire moquer de moy ; c'est pourquoy j'en ay achetté de plus convenables à ma condition ; & qui pourront aussi servir à me faire brave les jours de fête, lors que je seray chez mon Père.

Là-dessus mon Maître me prit entre ses bras, & me repoussa dans le même moment. Mad. Jervis, dit il, emmenez loin de moy cette petite Sorcière. Je ne puis ni soutenir ni fuir sa présence (que ces paroles sont étranges). Mais non restez, ajouta-t-il, je ne veux point que vous vous retiriez... Oui allez vous en... Non revenez... Je croiois pour moy qu'il étoit devenu fou, car il ne savoit ce qu'il vouloit. Je voulus m'en aller, mais il me suivit, & en me prenant par le bras il me fit rentrer dans la Chambre. Il me serroit si fort que mon bras en est tout meurtri, les marques y sont encor. Comme il me faisoit mal je m'écriay je vous prie, Monsieur, ayez pitié de moy ; je rentreray, je rentreray, je vous en assure.

Il s'assit & fixa sa vûë sur moy : lors que je réfléchis sur l'air qu'il avoit alors, il me semble qu'il paroïssoit aussi sot & aussi confus que le pouvoit être une pauvre fille comme moy. A la fin il adressa ces paroles à Mad. Jervis : Je vous disois donc que vous pouvez lui permettre de demeurer encor un peu de tems ici, jusques à ce que je sache si ma Sœur Davers la veut prendre ; mais il faut qu'elle s'humilie, qu'elle demande en grace de rester, & qu'elle se re-

pente de son impertinence, & des libertez qu'elles s'est données de dire du mal de moy tant au dedans qu'au dehors de la maison. Il est vray, répondit Mad. Jervis, que vous m'avez déjà fait cette plainte plus d'une fois; mais je n'ay jamais trouvé que Pamela se crut coupable. Voilà, s'écria-t-il, ce qui prouve évidemment son Orgueil & son Obstination. Et cependant ce sont là vos Amours, Mad. Jervis. Eh bien, ajouta-t-il en s'adressant à moy, je veux bien m'abaisser encor une fois jusqu'à vous dire, que vous pouvez rester ici encor une quinzaine de jours, jusques à ce que j'aye vû ma Soeur Davers. Entend elle ce que je dis, cette Statue: ne sauriez vous répondre, & témoigner de la reconnoissance. Vous m'effrayez si fort, lui dis-je, que je ne puis presque pas parler. Je prendray pourtant la liberté de vous dire que je n'ay qu'une Grace à vous demander; c'est que vous ayez la bonté de me laisser aller chez mon Pere & ma Mere. Quoy donc, folle, dit il, n'aimez-vous pas mieux aller servir Mylady Davers? Monsieur, répondis-je; j'ay souhaité une fois d'avoir cet honneur; mais vous eutes la bonté de me dire, que je pourrois courir quelque danger de la part du neveu de cette Dame, ou que je pourrois le seduire. Impertinente, s'écria-t-il, en faisant un serment: Entendez vous, Mad. Jervis, entendez vous le reproche qu'elle me fait? Vit-on jamais une pareille effronterie?

Fi, Pamela, fi, dit Mad. Jervis. Sur quoy je me mis à pleurer, & je dis, en verité mon sort est bien cruel. Je ne voudrois pour rien au monde faire tort à personne; & cependant il faut que j'aye été coupable d'indiscretions, qui me font perdre ma condition, qui m'ont attiré la disgrâce de mon Maitre, & font cause qu'on me met dehors: & lors que le tems est venu auquel je devrois retourner chez mes pauvres parens, on ne veut pas me laisser aller tranquillement.

Ah!

Ah! mon cher Monsieur, qu'ay-je donc fait pour être traitée aussi cruellement que si je vous avois volé. Comme si vous m'aviez volé, s'écria-t-il; Oui vous m'avez volé, méchante que vous êtes. Qui, moy, je vous ay volé, lui dit-je. Vous êtes un Juge de Paix; envoyez moy en prison, faites moy faire mon procès; & si vous pouvez prouver que je vous ay volé, il est juste que je meure.

Vous saurez que je ne comprenois pas sa pensée; mais je n'en fus guère contente lors qu'on me l'eut expliquée. Que deviendra tout ceci, disois-je en moy-même, s'il faut que la pauvre Pamela passe pour une Voleuse! Puis je, disois, comment pourray-je paroître devant mes chers & vertueux parens, si je suis seulement soupçonnée!

Mais, Monsieur, lui dit-je, permettez moy de vous faire une question; & que cela ne vous engage pas à me dire des duretez; je n'ay point dessein de vous manquer de respect. Si j'ay commis quelque faute, pourquoy votre Menagère ne me renvoye-t-elle pas, comme elle a fait d'autres servantes? Si Jane, ou Rachel, ou Anne avoient manqué à leur devoir, daigneriez vous en prendre connoissance? Pourquoy faut il que vous vous abaissiez jusques à prendre connoissance de moy? Si je n'ay pas fait plus de mal que les autres pourquoy faut il que je sois traitée plus cruellement? Pourquoy ne me renvoye-t-on pas tout d'un coup, & voilà qui seroit fini? Car en vérité je ne suis pas d'une assez grande consequence pour que mon Maître se mette en pêne de moy, & qu'il se fache au sujet d'une vile Créature comme moy.

Entendez vous, Mad. Jervis, s'écria-t-il encor, entendez vous avec quelle hardiesse cette impertinente ose m'interroger? Quoy! insolente, ajouta-t-il en s'adressant à moy, ma Mère ne m'a-t-elle pas prié d'avoir soin de vous? Ne vous ay-je pas toujours distinguée de tous les autres domestiques? Et avez

vous maintenant l'ingratitude de me reprocher mes Bienfaits ?

Là-dessus je murmuray quelque chose entre les dents ; & il voulut absolument savoir ce que j'avois dit ; j'eus beau m'en deffendre, il falut lui obeir ; eh bien donc, Monsieur, lui dis-je, puisque vous voulez le savoir, je disois que ma bonne Maitresse ne vous a pas prié d'étendre vos soins jusques au Cabinet du Jardin, & jusques à la Chambre où elle avoit coutume de s'habiller.

Cela étoit un peu insolent, direz vous ; aussi se mit il dans une si furieuse colère, que je fus obligée de m'enfuir : & Mad. Jervis m'a dit que j'étois bien heureuse de m'être mise hors de son chemin.

Dans ce moment Mr. Jonathan vient de m'envoyer un Billet ; Juste Ciel ! que feray-je !

“ Ma chère demoiselle Pamela : Prenez garde à vous ; car Rachel a entendu mon Maitre qui disoit à Mad. Jervis, qui, à ce qu'elle croit, plaidoit en votre faveur, *n'en parlez plus, Mad. Jervis ; car par, D. . . . je veux l'avoir de gré ou de force.* ”
 “ Brulez ce billet dès que vous l'aurez lû.”

Oh ! priez Dieu pour votre pauvre fille. Mad. Jervis m'appelle pour m'aller coucher, car il est onze heures passées. Je vous promets que je lui diray ce que je viens d'apprendre ; puisque c'est elle qui en est la cause, quoyqu'innocente ; car je suis persuadée qu'elle n'avoit aucun mauvais dessein. J'ay été & je suis encor dans un trouble extrême ; & je m'imagine qu'elle me dira que j'ay été trop hardie.

Oh ! mes chers Père & Mère, le Pouvoir & les Richesses n'ont pas besoin d'avocat : mais pour elle, la pauvre Dame, elle ne sauroit vivre sans le secours de mon Maitre ; & il est vray qu'il lui a fait beaucoup de bien.

Je vous souhaite le bon soir : peut-être que je vous enverrai ceci demain matin ; peut-être aussi que non : ainsi sans autre conclusion je finis en disant que je suis, avec les plus terribles appréhensions,

Votre très obéissante Fille.

LETRE XXV.

Mes très chers Parents,

OH ! permettez-moi de répandre mes plaintes dans votre Sein. J'ai jamais pauvre Créature n'a été si malheureuse, ni traitée d'une manière si barbare, que votre Pamela. Oh ! mes chers Père & Mère, mon cœur est prêt à se fendre. Je ne puis ni écrire comme je devrais, ni m'empêcher d'écrire. Car à qui puis-je ouvrir mon Cœur si ce n'est à vous ? Mais l'affliction où je suis me fait presque perdre l'Esprit ; Oh ! le méchant, le méchant Maître que j'ai ! je ne puis plus le souffrir. Cependant ne vous effrayez pas. Je me flatte—oui je me flatte—que j'ai conservé ma vertu. Et si la douleur me le permet je vous dirai tout. N'y a-t-il pas quelque Commissaire de quartier ou quelque Officier de la Justice qui puisse me tirer de cette Maison ; car je puis en conscience jurer la paix contre lui *. Mais hélas ! il

* Nous avons été obligés de conserver cette Expression Angloise, parce que nous n'en connaissons point dans notre Langue qui y réponde. Un homme jure la paix contre un autre, lors qu'il va déclarer sous Serment devant un Magistrat, que cet autre a commis des Attentats contre lui, qui sont cause qu'il ne peut plus vivre en paix avec lui, & qu'il a toujours lieu d'appréhender de nouvelles insultes : Sur quoy le Magistrat a le pouvoir d'obliger l'Agresseur à donner caution de sa bonne conduite pour l'avenir.

est

est plus grand qu'aucun Commissaire. Il est lui-même *Juge de Paix*. Et quel Juge? D'un pareil Juge, *Delivre nous, O bon Dieu* †. Mais j'espère que le Dieu Toutpuissant me rendra justice un jour; car il connoit l'Innocence de mon Cœur.

Jean est parti ce matin; mais j'étois trop troublée, pour songer à vous envoyer rien par lui: & je n'ay vû personne depuis, si ce n'est Mad. Jervis, Rachel, & un homme que je hais de voir: Et en verité je n'aime plus à voir personne. J'ay d'étranges choses à vous raconter, qui sont arrivées depuis hier au soir que la Lettre de Mr. Jonathan, & les duretez de mon Maître me causèrent un si grand trouble. Mais finissons ce Préambule.

Je m'en fus dans la Chambre de Mad. Jervis; & où mon cher Père, & ma chère Mère, mon méchant Maître, l'infame Gentilhomme qu'il est, s'étoit caché dans le Cabinet où Mad. Jervis tient quelque Livres, une Armoire, & d'autres choses semblables. Je n'en avois pas le moindre soupçon. Quoique jusques à ce soir fatal, j'eusse toujours eu coutume, de regarder dans le Cabinet, dans la Chambre voisine, & sous le lit, avant que de me coucher, depuis l'aventure du Cabinet du Jardin. Mais n'ayant jamais rien trouvé, je ne songeay pas à prendre cette précaution ce soir là, étant uniquement occupée de ma douleur, & du chagrin que j'avois contre Mad. Jervis; car j'étois résolué d'être sérieusement fâchée contre elle.

Je m'affis sur le bord du lit d'un côté, & elle de l'autre, & nous commença mes à nous deshabiller. Elle étoit du côté de ce Cabinet qui renfermoit le plus méchant Cœur du monde. Eh bien, Pamela, me dit Mad. Jervis, vous ne voulez donc point me parler. Vous êtes fâchée contre moy à ce que je

† Paroles de la Litanie.

vois. En verité, Mad. Jervis, répondis-je, je la suis un peu ; il y auroit de la folie à le nier. Vous voyez ce que j'ay souffert pour avoir paru devant mon Maître à votre sollicitation. Une femme de votre âge & de votre experience auroit du savoir, qu'il ne me convenoit pas, ni par rapport à moi-même, ni par rapport à mon Maître, de vouloir passer pour une autre.

Mais, dit elle, qui eut jamais crû que la chose auroit tourné comme elle a fait. Oui, oui, répondis-je sans savoir qui m'écoutoit ; Lucifer est toujours pret à exécuter ses mauvais desseins. Vous avez vû quel usage il a fait d'abord de mon déguisement ; prétendant de ne me pas reconnoître afin de pouvoir prendre des Libertez avec moy. Et dès le moment qu'il a avoué qu'il me reconnoissoit, il s'est mis à me quereller, & à me traiter durement. Et vous aussi, Mad. Jervis, vous m'avez percé le cœur, en vous écriant, *fi, Pamela* : Car cela n'a fait que l'encourager.

Pensez vous, ma chere, me dit elle, que je voulusse l'encourager. Je ne vous l'ay jamais dit auparavant : mais puisque vous m'y forcez maintenant, il faut que je vous dise, que depuis que vous m'avez consultée, j'ay toujours fait mes efforts pour le détourner de ses mauvais desseins : Il m'a fait de belles promesses : mais vous saurez qu'il vous aime passionnément, & je commence à m'appercevoir qu'il ne sauroit vaincre son amour.

Heureusement je ne dis rien du Billet de Mr. Jonathan ; car je commençois à soupçonner tout le monde : mais pour éprouver Mad. Jervis je lui dis, eh bien, que me conseillez vous de faire ? Vous voyez qu'il voudroit à present que je fusse chez Mylady Davers.

Je vous parleray franchement, ma chère Pamela, répondit elle, je conte sur votre Discretion, & je suis persuadée

persuadée que vous ne revelerez point ce que je vais vous dire. Mon Maitre m'a souvent prié de vous engager à lui demander la permission de rester chez lui.

Permettez moy de vous interrompre, Mad. Jervis, lui dis-je. Je vous apprendray pourquoy je n'ay pas pû m'y re'oudre : ce n'est point l'orgueil, mais l'amour de la Vertu qui m'en a empêché. Car quelles en auroient été les Consequences ? Mon Maitre s'est déjà émancipé deux fois : vous dites qu'il ne sauroit s'empêcher de prendre des libertez avec moy, quoy qu'en suite il prétende qu'il en est fâché. Il m'a donné congé, & il me traite fort durement, dans le dessein peutêtre de m'amener à son but par la crainte de perdre une si bonne condition ; car il s' imagine sans doute que je serois charmée de rester : & je le serois en effet, si je pouvois rester sans danger ; car je vous aime, Mad. Jervis, j'aime tout les autres domestiques ; & je l'estimerois lui, s'il vouloit en agir comme il convient à un Maitre. Connoissant donc ses desseins, & s'achant qu'il avoue lui-même qu'il ne peut pas se vaincre, devois-je demander à rester chez lui, pendant que j'étois persuadée qu'il feroit encor de nouvelles entreprisés ? Car tout ce donc vous avez pû m'asseurer, c'est qu'il n'emploieroit point la violence. De sorte qu'une pauvre & foible fille comme moi devoit être abandonnée à ses propres forces : N'auroit ce pas été là en quelque sorte l'autoriser à me tenter, & l'encourager à poursuivre ses criminels Artifices ? Comment donc Mad. Jervis, pouvois-je demander à rester, ou le souhaiter seulement.

Vous parlez très bien, ma chere Enfant, dit-elle, & il y a dans toutes vos Reflexions une justesse qui est fort au dessus de votre âge. Toutes ces Considerations, & ce que j'ay entendu aujourd'hui après que vous eutes pris la fuite (& je suis bien aise que vous l'ayez fait) tout cela, dis-je, est cause, que je ne saurois

rois vous prier de rester ; & , ce que je n'aurois jamais crû pouvoir dire, je serois charmée que vous fussiez actuellement en seureté chez vos parens : car si Mylady Davers veut vous prendre chez elle, vous pourrez vous y rendre de là, aussi bien que d'ici. Ah ! ma chère Mad. Jervis, m'écriay-je, Dieu vous benira à cause de ce bon conseil que vous voulez bien donner à une pauvre fille, qui se voit vivement affligée. Mais que dit il, je vous prie, lors que je me fus retirée. En vérité, répondit-elle, il étoit terriblement en colère contre vous. Mais, dis-je, il voulut absolument favoir ce que j'avois dit ; j'avouë que cela étoit un peu hardi mais aussi il m'y avoit poussée lui-même : & s'il ne s'étoit pas agi de ma vertu, je n'aurois pas pour tout au monde voulu être si hardie. Et d'ailleurs, Mad. Jervis, considérez que je ne disoit que la vérité. S'il n'aime pas à entendre parler du Cabinet du jardin, ni de l'autre Chambre, pourquoy n'auroit il pas honte de persister toujours dans ses mauvais desseins ? Mais, dit elle, après que vous eutes murmuré quelque chose tout bas, ne pouviez vous pas lui dire toute autre chose ? Je ne saurois, repris-je, me résoudre à dire un mensonge de propos délibéré ; ainsi ne parlons plus de cela. Mais je vois que vous l'abandonnez maintenant, & que vous croyez qu'il y a du danger pour moy à rester. Ah ! que je voudrois être hors de cette maison, fussé-je au fond d'un fossé plein d'eau, ou dans la Campagne la plus déserte.

Il est inutile, dit elle, de vous rapporter tout ce qu'il a dit ; il y en a eu assez pour me faire craindre que vous ne soyez pas tout à fait en seureté ici. Et en vérité, Pamela, ajouta-t-elle, je ne m'étonne pas qu'il vous aime tant ; car sans flatterie vous êtes une charmante fille, & vous ne me parutes jamais si aimable que dans ces nouveaux ajustemens : & d'ailleurs vous nous surpries tous extrêmement. Je crois que

vous

vous devez une grande partie du danger où vous êtes à l'air aimable avec lequel vous parutes alors. Si cela est, dis-je, je voudrois que tous ces nouveaux ajustemens fussent dans le feu. Je n'en attendois point un pareil effet, mais plutôt un effet tout contraire.

Mais chut, Madame Jervis, n'avez vous pas entendu remuer quelque chose dans le Cabinet ? Non, folle, me dit elle, vos frayeurs vous rendent toujours alerte. En verité, dis-je, je crois avoir entendu quelque chose. Peutêtre, répondit elle, que le Chat est là dedans, mais je n'entends rien.

Je me tins tranquille ; & Mad. Jervis me dit, hâte toy je te prie, ma bonne enfant, de te coucher ; & voy si la porte est bien fermée. J'y fus voir, & j'avois bonne envie aussi de regarder dans le Cabinet ; mais n'entendant plus de bruit, je crûs que cela étoit inutile, ainsi je fus me rasseoir sur le bord du lit, & continuer à me deshabiller. Mad. Jervis étant alors tout à fait deshabillée, se coucha, me priant de faire vite, parce qu'elle s'endormoit.

Je ne fais ce que j'avois, mais mon Cœur étoit rempli de crainte & d'inquietude : cela pouvoit être causé par le Billet de Mr. Jonathan, & par ce que Mad. Jervis m'avoit dit. J'otay mon Corps-de-juppe, mes bas, & ne garday que mon Jappon : & entendant une seconde fois quelque bruit dans le Cabinet, le Ciel nous protège ! m'écriay-je ; mais avant que de faire ma prière il faut que je regarde dans ce Cabinet. J'y allois, ayant mis mes souliers en pantoufle, lorsque, ô chose affreuse, mon Maitre sortit du Cabinet ayant sa belle Robe de chambre d'un tissu de soye & d'Argent. Je fis un cri terrible, & courus dans la ruelle du lit. Mad. Jervis poussa aussi un grand cri ; mais mon Maitre dit, je ne vous feray aucun mal, si vous voulez ne point faire de bruit, autrement vous verrez ce qui en arrivera. Il vint dans l'instant même
auprès

auprès du lit, où je m'étois jettée à coté de Mad. Jervis, avec mon Juppon & mes souliers : il me prit entre les bras, & dit à Mad. Jervis, montez un moment là haut pour empêcher les Servantes de descendre au bruit que vous venez de faire : je vous promets de ne faire aucun mal à cette petite rebelle. Au nom de Dieu, Mad. Jervis, m'écriay-je, si je ne suis pas trahie, ne me quittez pas ; & éveillez toute la Maison je vous en conjure. Non, mon cher Agneau, dit elle, je ne bougeray point, & ne vous abandonneray point. Je suis surprise de votre conduite, Monsieur ; dit elle à mon Maitre, en se mettant sur mon juppon, & m'embrassant par le milieu du Corps ; vous ne ferez aucun mal à cette pauvre innocente, ajouta-t-elle ; car je sacrifieray ma Vie pour la deffendre : Ne pouvez vous pas trouver assez de méchantes Créatures dans le monde, sans que vous tachiez de perdre une fille aussi vertueuse que celle-ci ?

Il étoit dans une furieuse colére, & la menaça de la jeter par la fenêtre, & de la chasser le landemain. Il n'est pas nécessaire que vous me chassiez, Monsieur, dit elle, car je ne veux plus rester chez vous. Dieu veuille seulement défendre ma pauvre Pamela jusques à demain, & nous nous en irons ensemble. Permettez moy seulement, Pamela, me dit il, de vous faire quelques reproches : Non, Pamela, dit elle, ne l'écoutez point, à moins qu'il ne quitte le lit, & n'aille à l'autre bout de la Chambre : qu'il sorte même de la Chambre, dis-je ; s'il a des reproches à me faire, qu'il les fasse demain.

Dès que la frayeur me permit de songer à moy, je trouvay qu'il avoit sa main sur mon sein, je soupiray, je jettay un cri affreux, & je tombay en foiblesse. Il avoit cependant toujours son bras autour de mon cou ; & Mad. Jervis se tenoit sur mes pieds & sur mon juppon. J'étois dans une sueur froide. *Pamela,*
Pamela,

Pamela, dit Mad. Jervis, comme elle me l'a rapporté depuis; & voyant que je ne répondois rien, elle jetta un grand cri, Oh! dit elle, ma pauvre Pamela est certainement morte. Aussi l'étois-je pour quelque tems; car je ne savois rien de ce qui se passoit; tant les foibleffes qui me prenoit se succedoient frequemment. Au bout de trois heures je revins un peu à moy-même, & je me trouvay dans le lit; Mad. Jervis étoit d'un coté, enveloppée de sa Robe-de-Chambre, & Rachel de l'autre; mais mon Maitre n'étoit plus là; le Scelerat s'étoit retiré: je fus si ravie de ne le plus voir, qu'à peine en pouvois-je en croire mes propres yeux. Mad. Jervis, Rachel, dis-je, puis-je m'asseurer que c'est vous? Dites moy, puis en être seure? Ce furent mes premières paroles. Où ay-je été? Tenez vous tranquille, ma Chere, dit Mad. Jervis, vous êtes tombée de foiblesse en foiblesse; je n'ay de ma vie vû personne dans un état si terrible.

Je compris par là que Rachel ne savoit rien de ce qui s'étoit passé; & j'appris dans la suite, qu'au second cri que Mad. Jervis avoit fait lors qu'elle me vit évanouie, mon méchant Maitre s'étoit retiré doucement, & faisant semblant de sortir de sa propre Chambre, comme si nos Cris l'avoient éveillé, il étoit monté à la chambre des Servantes, qui entendant le bruit, étoit toutes tremblantes, & craignoient de descendre; il leur commanda d'aller voir ce qu'avoit Mad. Jervis & moy. En sortant de la Chambre où j'étois, il avoit recommandé le secret à Mad. Jervis, lui promettant de lui pardonner tout ce qu'elle avoit dit & fait, si elle vouloit garder le silence sur ce qui s'étoit passé. Les Servantes descendirent donc toutes, (car les Valets couchent dans des Offices qui sont séparés de la maison) & lors que ma foiblesse fut passée, les servantes remontèrent se coucher, excepté Rachel, qui demeura pour me veiller, & pour tenir Compagnie à Mad. Jervis. Je m'ima-

gina

gine que les Domestiques soupçonnent quelque chose ; quoyqu'ils n'osent pas dire ce qu'ils pensent.

Lors que je réfléchis sur le danger que j'ay couru, & sur les libertez qu'il a actuellement prises, je suis prête à me desespérer : quoyque Mad. Jervis m'ait je crois preservée du dernier Affront : au moins elle m'en assure ; mais qu'en puis-je savoir moy qui étois en foiblesse, & qui ne fais rien de ce qui s'est passé ?

D'abord je craignois que Mad. Jervis ne m'eut trahie : mais je suis maintenant persuadée qu'elle est vertueuse ; j'étois perdue sans elle ; & je vois qu'elle prend cette Affaire extrêmement à cœur. Que serois-je devenue, si elle fut sortie de la chambre, pour empêcher les servantes de remuer, comme il le lui commandoit ? Il lui auroit certainement fermé la porte au né à son retour, & alors, ô Ciel, quel auroit été le sort de votre pauvre Pamela !

Il faut que je me repose un peu ; car les yeux & la tête me font un mal extrême. C'étoit là une cruelle épreuve, la plus terrible de toutes : Oh ! que ne suis-je hors de la puissance de cet homme si affreusement méchant ! Priez Dieu pour

Votre miserable PAMELA.

LETTRE XXVI.

Mes très chers Père & Mère,

JE ne me levay qu'à dix heures du matin ; tous les Domestiques ont témoigné combien ils étoient en peine sur mon sujet, & ont fait mille vœux pour mon rétablissement : ils se sont tous informez de ma senté avec un empressement très obligeant. Mon méchant Maitre est allé de grand matin à la Chasse ;
mais

mais il a dit qu'il seroit de retour pour déjeuner, ce qu'il n'a pas manqué de faire. Vers les onze heures il est venu dans notre Chambre. Il n'est point obligé d'être fâché de ce qu'il a fait; car il est notre Maître: aussi a-t-il paru d'abord avec des yeux remplis de colère. Je fus fut émue dès qu'il entra dans la Chambre, je me couvris le Visage de mon Tablier, & me mis à pleurer, comme si mon cœur étoit prêt à se fendre.

Mad. Jervis, dit-il, puisque nous nous connoissons si bien l'un l'autre, je ne fais comment nous pourrions désormais vivre ensemble. Monsieur, répondit elle, je prendray la liberté de vous dire ce que je crois qui nous convient à tous deux. Je suis si affligée de ce que vous avez entrepris de faire un sanglant affront à cette pauvre fille, & cela dans ma propre chambre, que je me croirois complice de ce crime, si je ne vous en parlois pas. Je ne desire point de demeurer chez vous, dussé-je ruiner ma fortune par là. Je vous prie donc de permettre que Pamela & moy nous nous en allions ensemble. De tout mon cœur, dit il, & le plutôt ne sera que le meilleur. Là dessus elle se mit à pleurer. Je vois, reprit il, que cette fille a gagné toute la Maison en sa fureur & contre moi. Son innocence le merite, dit avec bonté Mad. Jervis: & je n'aurois jamais crû que le Fils de feu ma chere Maitresse se fut deshonoré jusqu'à vouloir ruiner une Vertu qu'il auroit du protéger. Ne parlez plus de cela, Mad. Jervis, dit il, je ne veux point en entendre parler. Pour Pamela, ajouta-t-il, elle à l'art de tomber en foiblesse quand il lui plait. Vos maudis heurlemens ont été cause que je ne savois pas moy-même ce que je faisois: je n'avois pas dessein de lui faire du mal, comme je vous le dis à toutes deux, si vous aviez voulu vous empêcher de crier: aussi n'ay-je fait aucun mal, si ce n'est à moy-même: car peut-être ma Reputation est elle déjà ternie

nie où même ruinée par le bruit que vous avez fait. Je vous prie, Monsieur, dit Mad. Jervis, que Mr. Longman règle mes comptes ; & je m'en iray le plutôt que je pourray : pour Pamela, j'espère que vous lui permettrez de partir jeudi prochain, comme elle se le propose.

Je me tenois cependant tranquille, ne pouvant ni parler, ni lever les yeux, tant sa présence me caufoit de trouble. Mais j'étois vivement fâchée de voir que j'étois cause que Mad. Jervis alloit perdre sa place. Je me flatte pourtant qu'elle pourra se racommoder avec mon Maître.

Eh bien, dit il, que Mr. Longman règle vos comptes aussi tôt qu'il vous plaira ; & Mad. Jewkes (c'est la Menagère de la Maison qu'il a dans la Comté de Lincoln) viendra ici prendre votre place ; & je suis persuadé qu'elle ne fera pas moins obligeante que vous l'avez été. Monsieur, dit elle, je ne vous ay jamais desobligé jusques à présent ; & permettez moy de vous dire, que si vous connoissiez ce que vous devez à votre propre Reputation, & ce que l'honneur exige de vous. . . . Ne me parlez point, dit il en l'interrompant, ne me parler point de ces vieux lieux-communs, usez depuis longtems. Je crois n'avoir pas été un mauvais ami à vôtre égard ; & je vous estimeray toujours, quoyque vous n'ayez pas gardé mes secrets aussi fidèlement que je l'aurois souhaité, & que vous ayez parlé de moy à cette fille d'une manière qui est cause qu'elle me craint plus qu'elle n'en a de fujet, Monsieur, dit elle, après ce qui s'est passé hier & la nuit dernière, je crois n'avoir encor que trop obéi à vos ordres ; & je meritois d'être en abomination à tout le monde, comme la plus indigne Créature qui soit sous le Ciel, si j'avois été capable de favoriser vos injustes entreprises, Encor, Mad. Jervis, encor des Reflexions injureuses contre moy ; & cela pour des crimes purement imaginaires !

car

car je n'ay fait aucun mal à cette Fille. Je ne veux plus le souffrir, je vous en assure. Cependant, pour l'amour de ma Mère, je veux bien me séparer de vous en ami: vous devez pourtant faire des Reflexions toutes deux sur la liberté avec laquelle vous avez parlé de moy; j'en aurois plus de ressentiment que je n'en ay, si je ne savois pas, qu'il ne me convenois guère de m'abaisser jusqu'à me cacher dans votre Cabinet: je devois compter que j'entendrois bien des impertinences sur mon chapitre dans la Conversation que vous auriez ensemble.

Je me flatte, Monsieur, dit elle, que vous n'avez aucune raison d'empêcher que Pamela s'en aille jeudi prochain. Vous êtes bien en peine de Pamela, dit il; mais non, qu'elle s'en aille quand elle voudra, je ne m'y oppose point. C'est une méchante fille, qui s'est attiré tout cela par sa propre faute, & qui m'a causé plus de chagrin, qu'elle n'en a eu de ma part. Mais j'ay surmonté tout, & jamais je ne me mettray plus en pêne d'elle, ni de ce qui la regarde.

On m'a fait, ajouta-t-il, quelques Propositions de mariage, depuis que je suis sorti ce matin; & je suis assez disposé à y prêter l'oreille: c'est pourquoy je souhaite qu'en soit discret sur tout ce qui s'est passé; & il ne sera plus question de Pamela, par rapport à moy, je vous en donne ma parole.

Je joignis mes deux mains, & les élevay par dessus mon tablier; car j'étois ravie de ce que je venois d'entendre, quoyque je dusse m'en aller bientôt. Car bien qu'il ait été très méchant à mon égard, je lui souhaite de tout mon Cœur toute sorte de prospérité, pour l'amour de ma chère & bonne Maîtresse.

Eh bien, Pamela, me dit il, vous ne devez plus maintenant craindre de me parler; dites moy pourquoy vous avez levé les mains en haut. Je ne lui répondis pas un mot, Si vous agréez ce que je viens de

de dire, ajouta-t-il, donnez moy la main en signe d'approbation. Je la lui donnay à travers mon Tablier; il la prit, & la pressa, mais plus doucement qu'il n'avoit fait mon bras la veille: Pourquoi cette petite folle se couvre-t-elle le visage, dit il; otez ce Tablier, que je voye quel air vous avez après les discours libres que vous avez tenus sur mon compte hier au soir. Il n'y a pas lieu de s'étonner que vous ayez honte de me voir, après avoir si bien accommodé ma Reputation.

Ce discours me parut une cruelle insulte, que je ne pûs pas soutenir, après la conduite qu'il avoit tenue à mon égard. Je rompis donc le Silence en m'écriant, Oh! bon Dieu, quelle difference il y a entre les Dispositions de tes Créatures! Pourquoi faut il que les unes paroissent humiliés & abbatues dans leur innocence, tandis que les autres triomphent de leurs Crimes!

En disant cela je montay dans ma Chambre & je me mis à écrire ceci: car quoyqu'il m'eut chagrinée par ses injustes reproches, j'étois pourtant très contente d'apprendre, qu'il alloit, suivant les apparences, se marier bientôt, & qu'il avoit si heureusement renoncé à tous les mauvais desseins qu'il avoit formez contre moi; c'est ce qui me rendit un peu tranquile. Je me flatte d'avoir effuié maintenant les plus grands dangers; car si cela n'est pas, mon sort doit être bien malheureux: cependant je ne me croiray pas tout à fait hors de danger, que je ne sois chez vous: Car il me semble, qu'après tout, sa Repentance & sa Conversion sont un peu subites. Mais la Grace de Dieu n'est point attachée à un certain tems; il peut avoir été frappé de remords tout d'un coup, pour les injures qu'il m'a faites: je me flatte que cela est; je ne m'y fieray pourtant que de la bonne sorte.

Puisque j'ay occasion de vous faire tenir ceci, je vous l'envoye, quoyque je sois persuadée que ce Recit vous percera le cœur. J'espère que je vous apporteray moy même mon premier grifonnage. Je suis, quoyque encor dans une grande détresse,

Votre très obeissante Fille.

LETTRE XXVII.

Mes très chers Père & Mère,

JE suis bien aise de vous avoir priez de ne point venir à ma rencontre ; & Jean m'a dit que vous n'y viendrez point, parce qu'il vous a assuré que je trouveray quelque moyen de me rendre chez vous, soit en croupe derrière quelcun des Domestiques, soit avec le secours du Fermier Nichols. Pour ce qui est du Carosse dont il vous a parlé, je ne dois plus, sans doute, espérer cette faveur ; & je ne m'en soucie pas beaucoup, parce que cela paroît trop au dessus de moy. On m'a dit que le Fermier Brady a une Chaise & un Cheval ; nous espérons de les emprunter, où même de les louer plutôt que de manquer de partir ; quoyqu'à présent je n'aye pas beaucoup d'argent de reste, après les dépenses que j'ay faites : je suis pourtant assurée, que j'en pourrois avoir autant que je voudrois de Mad. Jervis, où de Mr. Longman. Mais, direz vous, comment le rendre ensuite ? Et d'ailleurs, je n'aime pas à avoir de l'obligation à personne.

Mais la principale raison pour laquelle je suis bien aise que vous ne vous donniez pas la peine de me venir rencontrer, c'est l'incertitude où je suis sur le jour de mon départ : car je vois bien qu'il faut que je demeure ici au moins encor huit jours ; mais j'espère de
m'en

m'en aller jeudi prochain ; la pauvre Mad. Jervis, qui veut absolument partir avec moy, ne sauroit être prête plutôt.

Oh ! Quand auray-je le bonheur d'être en seureté chez vous ! Car quoyqu'il soit à présent assez civil à mon égard, & qu'il ne paroisse pas d'aussi mauvaise humeur qu'il étoit auparavant, cependant il ne laisse pas que de me chagriner beaucoup d'une autre manière, comme je vais vous le dire. Vous saurez qu'on lui apporta hier au logis un magnifique habit ; c'est ce qu'on appelle un nabit pour un jour de Naissance. Car il a dessein d'aller à Londres à la Naissance du Prince, pour voir la Cour ; & tous nos gens disent qu'il sera fait Pair du Royaume. Je voudrois qu'on le rendit honnête homme. Il est vray qu'il a toujours passé pour tel ; mais je ne l'ay pas trouvé ainsi, pour mon malheur.

Comme on lui avoit donc apporté ces beaux habits, il voulut les essayer ; & avant que de les ôter il m'envoya chercher ; il n'y avoit personne que lui dans la Sale. Pamela, me dit il, tu fais voir tant de bon goût dans tes habits, & dans la manière dont tu te mets (hélas ! c'est ce que j'ignorois parfaitement) que tu dois sans doute être capable de juger de nos habillemens à nous : Comment trouves tu cet habit ? Me va-t-il bien ? Je vous demande pardon, Monsieur, lui dis-je, je ne suis point juge de ces choses là : mais il me semble que cet habit est parfaitement beau.

La Veste étoit toute couverte de dentelle d'Or, & il avoit grand air dans cet habit : mais ce qu'il fit dans la suite me rendit si sérieuse que je ne pus lui faire aucun compliment. Pourquoi, me dit il, ne portez vous pas vos habillemens ordinaires ? Quoyqu'il faille avouer que tout vous sied bien (car je continue toujours à porter mes nouvelles Hardes) Monsieur, lui répondis-je, ce sont ici les seules hardes que

je puisse appeller miennes : & qu'importe, dans quels habits paroisse une fille comme moy ? Vous êtes bien serieuse, Pamela, dit il ; je vois bien que vous savez conserver de la rancune. Oui, je le puis, Monsieur, lui dis-je, lorsque j'en ay sujet. Comment, reprit il, vos yeux sont toujours rouges, je pense ; n'êtes vous pas folle de prendre si fort à cœur les petites libretés que je me suis données avec vous dernièrement ? Je vous assure, que vous & cette sorte de Mad. Jervis me causâtes autant de frayeur par vos cris affreux, que j'ay pû moy même vous en causer. C'est tout ce qui nous en est revenu, lui répondis-je ; mais si vous avez pu craindre si fort que vos propres Domestiques ne vinssent à découvrir les outrages que vous vouliez faire à une pauvre & indigne Créature, qui est sous votre Protection aussi longtems qu'elle demeure chez vous, vous devriez sans doute craindre encor plus le Dieu Toutpuissant, en la présence du quel nous sommes tous, & devant qui les plus grands aussi bien que les plus petits auront à répondre de toutes leurs Actions, quelles que puissent être leurs opinions là dessus.

Il me prit la main avec un certain air moitié piqué & moitié railleur, voilà qui est bien dit, ma petite Précheuse, s'écria-t-il ; quand mon Chapelain de Lincoln sera mort, je te mettray en Manteau noir & en Collet, & tu feras une fort jolie figure dans sa place. Je souhaiterois, lui dis-je, un peu piquée de sa Raillerie, que votre propre Conscience vous prêchât, & vous n'auriez pas besoin d'un autre Chapelain. Eh bien, eh bien, Pamela, dit il, quittons ce jargon qui n'est plus à la mode. Si je vous ay envoyé chercher, ce n'étoit pas tant pour savoir votre sentiment sur mon habit neuf, que pour vous dire, que puisque Mad. Jervis le souhaite, vous pouvez demeurer ici jusques à ce qu'elle s'en aille. Moy, je puis demeu-
rer,

rer, m'écriay-je ! Je vous assure que je seray charmée dès que je seray hors de la Maison.

Vous êtes un ingrate, dit il : mais je pensois, ajouta-t-il, en me prenant la main, que ce seroit dommage qu'avec ces belles mains blanches, & cette peau si fine & si douce vous vous missiez encor à faire de gros ouvrage, comme vous y serez obligée si vous retournez chez vos Parens. Je conseillerois donc à Mad. Jervis de prendre une Maison à Londres, & de louer des Apartemens à nous autres Membres de Parlement lors que nous venons en Ville : Vous pourrez passer pour sa fille, & jolie comme vous êtes vous devez être assurée que la Maison sera toujours pleine, & que vous gagnerez beaucoup.

Cette Raillerie insultante me perça le Cœur ; j'étois déjà prête à pleurer auparavant ; mais alors je fondis en larmes, & voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours, je ne pouvois guères, lui-dis-je, m'attendre à un Compliment plus honnête de la part d'un homme comme vous ; ce discours répond parfaitement à la Conduite que vous avez tenuë envers moy ; & il faut que je le dise, dussiez vous être mille fois plus en colère encor.... Moy en colère, Pamela ! dit il en m'interrompant ; non, non, j'ay surmonté tout cela, & puisque vous devez vous en aller, je vous regarderay, Mad. Jervis & vous, aussi longtems que vous resterez ici, comme des Etrangères qui logent chez moy, & non pas comme mes Domestiques ; ainsi vous pouvez dire tout ce qui vous plaira ; Mais il me semble, Pamela, que vous ne devriez pas témoigner tant d'indignation contre ce que je viens de dire : Il est vray que vous avez des idées assez romanesques sur la Vertu. Je ne doute point que vous ne persévériez dans ces sentimens héroïques ; personne ne pourra jamais vaincre votre Vertu : mais mon Enfant, ajouta-t-il, avec un certain air sérieux, considerez quelle belle occasion vous au-

rez alors, de faire tous les jours quelque nouvelle histoire à Mad. Jervis, quel ample sujet de Lettres à écrire à votre Père & à votre Mère, & quels jolis sermons vous pourrez faire aux jeunes Messieurs, qui vous feront la Cour. Je vous jure que c'est le meilleur parti que vous & elle puissiez prendre.

Vous faites bien, Monsieur, lui dis-je, de proportionner votre esprit à la Capacité d'une pauvre fille comme moy. Mais permettez moy de vous dire, que si vous n'étiez pas riche & puissant, & si je n'étois pas pauvre & de basse extraction, vous n'oseriez pas m'insulter comme vous faites. Permettez moy aussi de vous demander si vous croyez que cela convienne à ces beaux habits que vous portez, & à votre Qualité de Maître ? Vous voila bien grave & bien sérieuse, ma jolie Pamela, dit il, en voulant me baiser ; j'avois le Cœur gros ; laissez moy, lui dis-je, & quand vous seriez un Roy j'oserois vous dire que vous n'agissiez point en honnête homme, si vous me parliez comme vous venez de faire. Je ne veux point rester ici pour être traitée de cette manière ; je m'en iray chez le Fermier le plus proche, où j'attendray Mad. Jervis, s'il faut qu'elle s'en aille aussi. Et je veux que vous sachiez, Monsieur, que je puis me résoudre à faire l'ouvrage le plus rude des moindres Cuisinières, malgré ces vilaines mains blanches, plutôt que de souffrir ces indignes Discours que vous me tenez.

Quand je vous ay envoyé chercher, dit-il, j'étois de la meilleure humeur du monde, mais il est impossible de la conserver longtems avec une impertinente comme vous. Je veux cependant reprimer ma Colère ; mais aussi longtems que je vous verray ici, je vous prie de ne point prendre cet air grave & triste, ne fût que par un principe de Vanité ; autrement tous les Domestiques croiront que vous n'êtes triste que parce que vous vous en allez. Si cela est, répondis-je, je tacheray de les convaincre du contraire
aussi

aussi bien que vous, & je m'efforceray d'être aussi gaye qu'il me sera possible.

Ah! dit-il, je noteray ceci comme quelque chose de particulier, car c'est la première fois que vous ayez paru faire quelque attention à ce que je vous conseillois: & le premier conseil, repliquay-je, propre à être suivi, que vous m'avez donné depuis quelque tems. Je souhaiterois, dit-il (j'ay presque honte de l'écrire; impudent Monsieur, qu'il est) je souhaiterois que tu fusses aussi presté d'une autre manière que tu l'es dans tes reparties. Là dessus il se mit à rire. J'arrachay ma main d'entre les siennes, & je m'en retiray aussi vite que je pûs. Ah! pensay-je en moy-même; on dit qu'il se marie; il en est tems; autrement aucune honnête fille ne pourra demeurer chez lui.

En Verité, mes chers Père & Mère, il devient tout à fait libertin: vous voyez par là combien il est aisé d'aller de mal en pis lors qu'on s'est une fois abandonné au Vice.

Que ma pauvre Maitresse auroit été affligée de voir cela si elle eut vécu! Mais il auroit peutêtre été plus sage alors: Quoyque Mad. Jervis m'ait dit qu'il avoit déjà du vivant de sa Mère quelque penchant pour moy, & qu'il avoit formé le dessein de me le déclarer en peu de tems. Admirez l'impudence de l'homme! Sans doute qu'il faut que le monde soit proche de sa fin, car tous les Gentilshommes du voisinage sont presque aussi corrompus que lui. Et voyez ce que produisent ces mauvais Exemples: Voilà Mr. Martin du Bocage, qui a eu trois accouchemens chez lui en trois mois de tems; de ces trois enfans il y en a un dont il est lui-même le Père, son Cocher l'est du second, & son Garde-Chasse l'est du troisième: cependant il n'a chassé ni l'un, ni l'autre: & comment auroit il eu le front de le faire; puisqu'ils n'ont fait que suivre le criminel exemple qu'il leur

a donné ? Il y a lui, & deux ou trois autres du même caractère à dix Milles de chez nous, qui visitent notre honnête homme de Maître, & vont à la Chasse avec lui; & je m'imagine que leurs mauvais exemples ne contribuent pas peu à le corrompre: Dieu me préserve, & me fasse sortir bien tôt de ce mauvais lieu.

Mais, mon cher Père & ma chère Mère, qu'elle espèce de Créatures faut il que soient les Femmes, puisqu'elles donnent lieu à de pareilles méchancetez ? Leur conduite fait juger que nous sommes toutes du même Caractère. Helas ! dans quel siècle vivons nous ! car c'est maintenant une plus grande merveille de voir des hommes à qui on résiste, que des femmes qui cèdent. C'est là, je pense, ce qui fait que je suis une insolente, une impudente, une Créature, & que fais-je encor ? & cela seulement parce que je ne veux pas être en effet une impudente & une insolente.

Je suis sérieusement fâchée de ces choses ; car on ne fait quels artifices & quels stratagèmes ces hommes employent pour executer leurs criminels desseins : je veux donc former le jugement le plus favorable qu'il m'est possible sur la conduite de ces pauvres Créatures qui se laissent séduire, & avoir pitié de leur sort : Car vous comprenez par ma triste histoire, & par les dangers dont je ne me suis sauvée qu'à peine, à quelles tentations sont exposées de pauvres filles, qui sont obligées d'aller en condition, principalement dans des Familles où l'on n'a pas la Crainte de Dieu, & dont le Chef ne fait pas bien régler sa Maison.

Vous voyez que je suis devenuë tout à fait grave & sérieuse, & c'est qui convient à

Votre très obéissante Fille.

LE T T R E

L E T T R E XXVIII.

Mes tres chers Père & Mere,

JEAN m'a dit que vous avez pleuré en lisant ma dernière Lettre qu'il vous a portée. Je suis fâchée qu'il s'en soit appercu : car tous les Domestiques soupçonnent déjà de quoy il s'agit ; & comme il ne m'est point glorieux d'avoir été attaquée, quoyqu'il le soit d'avoir résisté, je suis mortifiée que quelcun puisse avoir mauvaise opinion de mon Maître à cause de moy, ou de quelcune des autres servantes.

Mad. Jervis a réglé ses Comptes avec Mr. Longman, & elle doit rester dans sa place. J'en suis charmée pour l'amour d'elle & pour l'amour de mon Maître ; car elle a un bon Maître en lui, comme ont tous les autres Domestiques, excepté moy, misérable que je suis ! & il a en elle une bonne & fidelle Ménagère.

Mr. Longman avoit pris la Liberté de représenter à mon Maître combien elle est fidelle, quel soin elle prend de ses Interets, & combien ses Comptes étoient justes. Il lui dit qu'il n'y avoit point de comparaison entre ses Comptes & ceux de Mad. Jewkes la Ménagère de la Maison qu'il a dans la Comté de Lincoln. Il dit tant de bien de Mad. Jervis que mon Maître l'envoya chercher en présence de Mr. Longman, ajoutant que Pamela pouvoit venir avec elle ; je m'imagine que ce fut dans le dessein de me mortifier, en me faisant connoître qu'il falloit que je m'en allasse pendant qu'elle demeureroit. Mais comme elle ne doit plus m'accompagner lors que je m'en iray, & que quand même elle seroit sortie avec moy, nous ne devions pas vivre ensemble, je ne me suis pas mise fort en pêne de cette prétendue mortification :

je diray seulement que ç'auroit été un honneur pour une pauvre fille comme moy, qu'une femme du mérite de Mad. Jervis eut voulu l'accompagner.

Eh bien, Mad. Jervis, dit mon Maitre lors qu'elle entra, Mr. Longman m'assure que vous avez réglé vos Comptes avec lui, avec votre fidélité & votre exactitude accoutumée. J'avois bonne envie de vous proposer de rester chez moy, pourvu que vous témoigniez quelque repentir des discours imprudens qui vous sont échappés contre moy, & qui, en vérité, n'étoient pas accompagnés de tout le Respect que j'ay mérité de votre part. Elle parut embarrassée à cause que Mr. Longman étoit présent, ce qui ne lui permettoit pas d'expliquer à quelle occasion elle avoit tenu les Discours qu'on lui reprochoit ; car c'est moy qui en avois été le sujet.

Il faut que je l'avoue en votre présence, lui dit Mr. Longman ; depuis que je connois la famille de mon Maitre, je n'y ay jamais trouvé tant d'ordre, tant d'union, tant d'amitié, que depuis que vous en avez le soin. Je voudrois que la Maison de Lincoln fut aussi bien réglée. Ne parlez plus de cela, dit mon Maitre, Mad. Jervis peut rester s'il lui plait ; & s'adressant à elle, acceptez ce présent dit il ; je vous en feray un semblable, outre vos gages, à la fin de chaque année lors que vous aurez réglé vos Comptes, aussi longtems que vos soins me seront aussi utiles & aussi agréables qu'ils le sont à présent. En disant cela il lui donna cinq Guinées. Elle le remercia & lui fit une profonde reverence en jettant les yeux de mon côté comme si elle eut eu dessein de me dire quelque chose. Je m'imagine qu'il devina sa pensée ; car il dit, en vérité, Mr. Longman, j'ayme à récompenser le Mérite, & les manières obligeantes qu'on a pour moy : mais je ne saurois témoigner la même bonté à ceux qui ne s'en rendent pas dignes ; & là dessus il me regarda en face ; Mr. Longman, continua-t-il ;
cette

cette fille pouroit demeurer ici avec Mad. Jervis, parce qu'elles aiment à être toujours ensemble: Car Mad. Jervis a beaucoup de bonté pour elle, & l'aime comme si c'étoit sa propre fille: Mais . . . de la bonté pour Mademoiselle Pamela! s'écria Mr. Longman en l'interrompant, oui sans doute qu'elle en a: Mais il faut que tout le monde ait de la bonté pour Pamela: Car . . .

Il alloit continuer; mais mon Maitre lui dit, cela suffit, cela suffit, Mr. Longman; je vois que les Viellards se laissent prendre aux apas des jeunes filles aussi bien que les autres: Un beau Visage cache bier des Défauts lors qu'on a l'art de se conduire obligeamment. Permettez moy de le dire, Monsieur, reprit Mr. Longman, tout le monde . . . je crois qu'il alloit dire encor quelque chose à ma louange; mais mon Maitre l'interrompit en disant, ne parlez plus de cette Pamela; je vous assure que je ne saurois lui permettre de rester, non seulement à cause des libertés qu'elle prend dans ses discours, mais aussi parce qu'elle se mêle d'écrire tous les Secrets de mon Domestique. Oui? dit le bon viellard; j'en suis fâché: mais Monsieur . . . N'en parlez plus, vous dis-je, reprit mon Maitre. Car ma Reputacion est si bien établie (ah! que cela est beau, pensay-je en moi-même) que je ne me soucie pas de ce qu'on dit où écrit sur mon sujet: Mais pour parler franchement (il ne faut pas que cela aille plus loin) je songe à changer bientôt de Condition; & vous savez que de jeunes Dames de Qualité & Riches, aiment à choisir leurs propres Domestiques; c'est là la principale raison pourquoy Pamela ne sauroit demeurer ici. Du reste, ajouta-t-il, elle est à tout prendre une assez bonne fille; il faut pourtant que je dise que depuis la mort de ma Mère elle est un peu insolente dans ses repliques, & me répond deux mots pour un que je lui dis; ce que je ne saurois souffrir; aussi n'y puis-je

pas obligé, comme vous le savez, Mr. Longman. Sans doute, Monsieur, répondit il; mais il me paroît fort étrange, que cette fille, qui est si douce & si civile envers chacun de nous, s'oublié précisément par rapport à celui à qui elle doit le plus de respect. Cela est étrange, je l'avouë, reprit mon Maitre, mais cela n'en est pas moins vrai: & ce fut son impertinence qui donna lieu à ma dispute avec Mad. Jervis. Je ne m'en mettrois pas autrement fort en pêne, si je ne savois pas que cette fille (là-voilà présente, je le dis devant elle) a de l'esprit & du bon sens au dessus de son âge, & connoit ce qu'elle me doit.

J'avois bonne envie de parler, mais je ne savois que dire à cause que Mr. Longman étoit là. Mad. Jervis me jeta un regard, & s'approcha de la fenêtre pour cacher l'inquiétude où elle étoit à mon sujet. A la fin je dis, il vous est permis, Monsieur, de dire ce qu'il vous plait; tout ce que j'y puis répondre; c'est que je prie Dieu de vous benir.

Le pauvre Mr. Longman voulut parler, mais il étoit si troublé qu'il ne faisoit que bégayer, & les larmes lui couloient des yeux. Mon Maitre me dit d'un air insultant; quoy! Pamela, ne saurois tu te montrer telle que tu es, en présence de Mr. Longman? Donne lui, je te prie, quelque échantillon de cette impertinence avec laquelle tu me parle quelquefois.

Ne méritoit-il pas, mes chers Père & Mère, qu'on lui dit alors toute la Vérité? Je me retins cependant, & je lui répondis seulement, il vous est permis, Monsieur, de railler une pauvre fille, qui, vous le savez, pourroit bien vous répondre, mais qui n'ose pas le faire.

Qu'est-ce que tu insinues ici? Reprit il; dis le pis que tu peux en présence de Mr. Longman, & de Mad. Jervis. Je te defie avec toute ton impertinence de rien dire, qui puisse faire tort à ma repuration: & puisque

puisque tu dois t'en aller, & que tu as gagné l'affection de tous mes Domestiques, je serois bien aise d'être justifié par ta propre bouche, & de te voir avouer ici que tu n'as aucune raison de te plaindre qu'on ait eu des duretez pour toy, comme j'ay sujet de me plaindre moy de l'insolence de tes réponses, outre ce que tu as écrit à mon desavantage.

En vérité, Monsieur, répondis-je, je ne suis pas d'assez grande consequence parmi vos Domestiques, pour qu'un Gentilhomme comme vous, qui êtes mon Maitre, ait besoin de se justifier sur mon sujet. Je suis bien aise que Mad. Jervis demeure chez vous; pour moy, je fais que je n'ay pas mérité de rester; je dis plus, je ne souhaite pas même de rester.

Hola! qu'est ceci? s'écria Mr. Longman, en courant à moy; ne dites pas cela, ma chère Mademoiselle Pamela, ne dites pas cela. Nous vous aimons tous avec tendresse; je vous prie mettez vous à genoux, demander pardon à Monsieur; nous nous joindrons tous pour interceder en votre faveur; Mad. Jervis & moy nous mettrons à la tête de tous les Domestiques, pour prier Monsieur qu'il vous pardonne, & qu'il vous permette de demeurer ici au moins jusques à ce qu'il se marie.—Non, Mr. Longman, repris-je; je ne saurois le demander; je ne voudrois pas même rester, quand on m'en accorderoit la permission. Tout ce que je souhaite c'est de retourner chez mes pauvres Père & Mère, & quoyque je vous aime tous, je ne veux point rester. Ah! s'écria le bon Viellard, je ne m'attendois pas à cela! Après avoir conduit les choses jusques à ce point que d'avoir remis Mad. Jervis dans les bonnes graces de mon Maitre, je m'étois flatté que ce jour auroit été doublement un jour de jouissance pour toute la Famille, par le pardon que vous auriez aussi obtenu. Vous voyez, dit mon Maitre, c'est là, Monsieur Longman, un petit échantillon de ce que je vous ay dit;

dit; vous ne vous attendiez pas à trouver tant d'orgueil & de fierté dans cette fille.

Mad. Jervis m'a dit depuis, qu'elle ne pouvoit plus souffrir de me voir traiter si injustement; & que si elle ne fut pas sortie de la Chambre elle n'auroit pas pû s'empêcher de dire des choses, qu'on ne lui auroit jamais pardonnées; elle sortit donc, & je voulus la suivre, mais mon Maître me dit, allons Pamela, donne je te prie, à Mr. Longman, encor un échantillon de ton impertinence: je suis seur que tu n'y manqueras pas pour peu que tu parles. Eh bien, Monsieur, lui dis-je, puisqu'il faut que votre Grandeur soit justifiée par ma bassesse, je ne souhaite point que votre Reputation soit ternie le moins du monde dans l'Esprit de vos Domestiques; c'est pourquoy je diray ici à genoux (& là dessus je me jettay à ses pieds) que j'ay été fort coupable & fort ingrante envers le *meilleur* de tous les Maîtres; j'ay été obstinée & insolente; & je n'ay rien mérité de votre part, si ce n'est d'être chassée de chez vous avec honté & avec ignominie. C'est pourquoy je n'ay rien à dire pour ma propre justification; j'avouë que je ne mérite pas de rester chez vous; je ne saurois le desirer, & je ne veux point rester. Ainsi Dieu vous benisse; & vous ainsi, Monsieur Longman, & la bonne Mad. Jervis, & tous les autres Domestiques. Je prieray Dieu pour vous tous aussi longtems que je vivray. Là-dessus je me levay; mais je fus obligée de m'appayer sur le fauteuil de mon Maître, car je ne pouvois pas me soutenir.

Le pauvre Vieillard pleuroit plus fort que moy, & dit, ha! vit on jamais rien de semblable! C'est trop, c'est trop; je n'y puis plus tenir; en vérité je suis tout attendri. Mon cher Monsieur, pardonnez lui; la pauvre enfant prie Dieu pour vous; elle prie pour nous tous. Elle avouë sa faute, & cependant elle
ne

ne veut point qu'on lui pardonne; en conscience, je ne fais que penser de tout ceci.

Mon Maître lui-même, tout endurci qu'il est, parut un peu touché : Il tira son mouchoir de sa poche, & s'approcha de la fenêtre. Quel tems fait il ? dit-il ; & puis s'étant un peu plus endurci ; tu peux te retirer de devant moy, surprenant mélange de Contrariété, que tu es, me dit il : mais sache que tu ne demeureras pas ici au delà du terme que je t'ay marqué.

Ah ! Monsieur, mon cher Monsieur, dit le bon Vieillard, je vous prie, laissez vous un peu toucher. Que Diantre, vous autres jeunes gentilhommes vous avez, je pense, un cœur de fer & d'acier. Je vous jure que le mien est prêt à se fondre, & à sortir en pleurs par mes yeux. Je n'ay jamais senti rien de semblable auparavant. Mon Maître me dit d'un ton impérieux, sortez de ma présence, petite impertinente, je ne puis plus supporter votre vûë. Je me retire, Monsieur, lui dis-je, aussi promptement que je puis.

Mais en vérité, mes chers Père & Mère, la tête me tournoit si fort, & je tremblois tant par tout le corps, que je fus obligée de m'appuyer avec les deux mains contre la muraille en marchant, & je crus que je n'arriverois jamais à la porte. Dès que j'y fus arrivée, comme je me flattois que c'étoit là la dernière entrevûë que j'aurois avec ce dur & terrible Maître, je me tournay de son côté & lui fis une profonde reverence, en lui disant ; Dieu vous benisse, Monsieur ; Dieu vous benisse aussi, Monsieur Longman. Je me rendis dans la Galerie qui conduit à la grande Sale, & je me jettay dans la première chaise que je trouvay ; car il me fut impossible pendant longtems d'aller plus loin.

Je vous laisse le soin, mes chers Parens, de faire des Reflexions sur tout ceci : car pour moy je ne saurois écrire davantage : mon cœur est prêt à se fendre;

dre; en vérité il l'est. Oh! quand m'en iray-je! O bon Dieu, condui moy en seurété encor une fois dans la tranquille Cabane de mon pauvre Père! Là les plus grands malheurs qui pourront m'arriver seront une joye parfaite en comparaison de ce que je souffre maintenant. Oh! ayez pitié de

Votre malheureuse Fille.

LETTRE XXIX.

Mes très chers Père & Mère,

IL faut que je continue à vous écrire, quoyque je sois sur mon départ; c'est presque tout ce que j'ay à faire présent; car j'ay fini tout ce qui me restoit à achever en qualité de fille de chambre, & maintenant je n'attens plus que l'heureux moment auquel je partiray. Mad. Jervis me dit, qu'après les dépenses que j'ay faites, il ne pouvoit pas me rester beaucoup d'argent, c'est pourquoy elle vouloit me faire présent de deux Guinées des cinc qu'elle a receues. Mais je n'ay pas voulu les accepter, parce que je fais que la bonne Dame en a besoin elle même; car elle paye peu à peu de vieilles Debtes, que ses enfans ont contractées par leurs folles dépenses. Son offre étoit pourtant un effet de sa bonté & de la generosité de son Cœur.

Je suis mortifiée de ne pouvoir apporter que peu d'argent avec moy; mais je fais que vous n'en serez point fachez, tant vous avez de bonté pour moy. J'en travailleray avec plus de diligence & d'assiduité quand je seray chez vous, si je puis trouver du linge à coudre, ou quelque autre ouvrage à faire. Mais tout votre Voisinage est si pauvre, que je crains de manquer d'Ouvrage. Peutêtre que la bonne femme Mum-

ford

ford pourra m'en procurer de la part de quelques familles riches où elle est connuë.

Voyez combien ma situation est triste : Vû la manière dont les choses ont tourné, j'ay été mal élevée. Car vous savez que ma bonne Maitresse, maintenant avec Dieu, aimoit le chant & la dance ; & comme elle disoit que j'avois de la voix & de l'oreille, elle me fit apprendre l'un & l'autre. Souvant elle me faisoit danser devant elle ; souvant aussi elle m'obligeoit à lui chanter quelque chanson innocente, ou quelque Pseaume. Elle voulut aussi que j'apprissse à dessiner, & à broder, & à faire de beaux Ouvrages à l'aiguille. J'ay appris tout cela passablement bien ; elle avoit coutume de louer ce que je faisois ; & elle étoit bon j'ge.

De quoy tout cela me servira-t-il maintenant ? Je suis précisément dans le cas de la Cigale de la Fable, que j'ay lûë il y a quelque jours dans un Livre de ma Maitresse ; je vais vous la Copier mot à mot.

“ Comme les Fourmis mettoient leurs provisions
 “ au Soleil, durant un beau jour de l'Hyver, une
 “ Cigale affamée (comme qui diroit la pauvre Pame-
 “ mela) vint leur demander la Charité. Elles lui di-
 “ rent qu'elle auroit dû travailler durant l'Eté, afin
 “ de ne point manquer du nécessaire en Hyver. Je
 “ n'ay pas été tout à fait oisive, répondit la Cigale,
 “ car j'ay chanté pendant toute la belle saison. Vous
 “ ferez donc bien, reprirent les Fourmis, de passer
 “ l'année entière en joye, & de danser en Hyver sur
 “ l'air que vous chantiez en été.”

Voilà où j'en suis. Oh ! que je feray une belle figure chez vous avec mon chant & ma danse ! Je doute même que je sois propre à jouer mon Role dans vos jours de fête ; car ces Menuets, ces Rigodons, ces Danses Françoises qu'on m'a fait apprendre, ne conviendront guère à mes compagnes champêtres, qui n'en ont aucune idée. En verité vû l'é-
 tat

tat auquel je vay être reduite, il vaudroit mieux pour moy que j'eusse appris à blanchir, à écurer, à brasser, à faire du pain, & d'autres choses semblables. Mais je me flatte que si je ne puis pas trouver de l'Ouvrage, & que je sois obligée d'aller en place, j'apprendray tout cela bientôt, pourvû qu'on veuille bien me supporter jusques à ce que je l'aye appris. Car, Dieu merci, j'ay un esprit humble & docile, malgré tout ce que mon Maître peut dire; ce qui, après la protection de Dieu, est toute ma Consolation. Car rien de ce qui est honnête ne me paroitra au dessous de moi: peutêtre que je le trouveray un peu dur d'abord. Mais malheur à mon cœur fier, s'il le trouve ainsi; je le forceray à se soumettre à sa condit^{ion}, ou il crévera.

J'ay lû quelque part, qu'un bon Evêque, qui étoit condamné à être brûlé pour cause de Religion, voulut essayer comment il pourroit supporter la douleur du feu, en mettant le doigt dans la flamme d'une chandelle. Moy de même, je voulus essayer l'autre jour, dans l'absence de Rachel, si je pourrois écurer de l'Etain; je vois que j'y parviendrois avec le tems, quoique par cet essay je me fis venir deux ampoules à la main.

Après tout, si je pouvois trouver assez d'ouvrage à l'aiguille, je ne voudrois pas me gater les mains par un travail si rude & si grossier. Si je n'en trouve point j'espère que je rendray mes mains rouges comme du sang, & dures comme du bois, afin de les accommoder à ma Condition. Mais il faut que je m'arrête ici, car j'entends quelcun.

Ce n'est que notre Anne, qui vient me dire quelque chose de la part de Mad. Jervis, Mais chut, voici encor quelcun Ce n'est que Rachel.

Le moindre bruit m'allarme autant qu'il allarmoît le Rat de Ville & le Rat des Champs dont il est parlé dans le même Recueil de Fables. Oh! de combien de

de choses n'auray-je pas à vous entretenir durant les Soirées d'Hyver ! Si je puis seulement trouver de l'Ouvrage, & avoir quelque tems à moy pour lire, j'espère que nous serons fort heureux autour de notre feu.

Voici ce qui m'a fait dire que je n'apporterois que peu d'argent avec moy.

Vous saurez que j'avois formé un dessein, que j'ay exécuté cette après dinée. J'ay pris tous mes habits & tout mon linge, & j'en ay fait trois paquets, comme j'avois dit auparavant à Mad. Jervis que je me proposois de faire. Il est aujourd'hui Lundi, Mad. Jervis, lui ay-je dit, & je dois m'en aller Jeudi prochain de grand matin : c'est pourquoy, quoyque je sois persuadée que vous ne doutez point de ma probité, je vous prie d'examiner mes hardes, afin que chacun ait ce qui lui appartient ; car vous savez que je suis resoluë de n'emporter que ce que je puis à la rigueur appeller *mien*.

Eh bien, dit elle (je ne savois pas alors son intention, je suis seure qu'elle étoit bonne, cependant je n'eus pas lieu de lui en savoir gré, lors que je vins à connoître le dessein qu'elle avoit) faites porter vos hardes dans la Chambre à Tapifferie verte, & je feray tout ce qui vous plaira.

De tout mon cœur, dis-je, dans cette chambre ou partout où vous voudrez : mais il me semble que vous auriez pû monter, & examiner ces hardes où elles sont.

Je fus donc les chercher, & je les apportay en bas, après en avoir fait trois paquets.

Vous saurez qu'elle avoit averti mon Maitre à mon insceu de la scène qui alloit se jouer ; il y a dans cette Chambre Verte, comme on l'appelle un Cabinet avec une porte vitrée, devant laquelle, il y a un rideau ; c'est là qu'elle tient les Confitures, & d'autres choses semblables. Le dessein de Mad. Jervis étoit d'adoucir

d'adoucir mon Maître en ma faveur, & de l'engager à me faire garder toutes les hardes qu'on m'avoit données. Si elle avoit réussi, j'aurois pû les vendre & en faire de l'argent pour nous aider à vivre lors que nous serions ensembles: car je vous assure que je n'aurois jamais pû me refoudre à les porter.

Il se cacha donc dans ce Cabinet sans que j'en sceusse rien. Je m'imagine qu'il y entra pendant que j'étois allé appeller Mad. Jervis; & elle m'a dit depuis qu'il l'avoit priée de lui permettre de s'y cacher, lors qu'elle lui dit quelque chose de mon dessein; sans quoy elle ne m'auroit pas ainsi trompée: Car elle fait que je n'ay que trop de raisons de me souvenir de la dernière Avanture d'un Cabinet.

Lors qu'elle entra, je lui dis, voici, Mad. Jervis, le premier paquet; je vais l'ouvrir devant vous. Voilà les Hardes que ma bonne Maitresse m'avoit données. Premier-voici, dis-je, . . . je lui articulay un par un tous les habits & tout le linge dont elle m'avoit fait présent, melant mille benedictions dans mon discours, à cause des bontez qu'elle avoit eues pour moy. Après avoir montré tout ce qu'il y avoit dans le premier paquet voilà, dis-je, quels étoient les présens de ma bonne Maitresse.

Venons à ceux de mon cher & vertueux Maître; ils vous font souvenir du Cabinet, n'est ce pas? Elle se mit à rire, en disant, jamais de ma vie je n'ay vû une fille aussi plaisante que vous; mais continuez. C'est ce que je feray, dis-je, dès que j'auray ouvert le paquet; car j'étois alors extrêmement gaye & de bonne humeur, ne soupçonnant pas qu'il y avoit quelcun qui m'entendoit. Voici, les présens de mon *très digne* Maître, dis-je, en les montrant l'un après l'autre.

Enfin je me tournay vers le troisieme paquet; voici, Mad. Jervis, le paquet de la pauvre Pamela. Il est bien pauvre en comparaison des deux autres.

Pre-

Premièrement, voici la Robe de Chambre de Toile de Coton, que j'avois coutume de porter le matin. Elle ne sera peut-être que trop bonne pour moy lors que je seray chez mon Père; mais il faut bien que j'aye quelque chose à porter. Voici ensuite un jupon piqué de Calemanque, une paire de bas que j'achetay du Colporteur, & mon Chapeau de paille avec ses Rubans bleus; un reste de Toile d'Ecosse pour faire quatre chemises, deux pour mon Père & deux pour ma Mère, semblables à celle que j'ay actuellement sur moy. Voici quatre autres chemises, une de cette même Toile, une autre qui est encor assez bonne, & deux autres de Toile fine, mais si usées, qu'elles ne valent pas la peine de les laisser; j'en pourray faire quelque chose lors que je seray chez mon Père; & voici deux paires de souliers, j'en ay ôté le Galon d'Argent, que je bruleray; cela pourra me rapporter quelque chose dans le besoin, avec deux ou trois vieilles boucles d'Argent que j'ay.

De quoy riez vous, Mad. Jervis, ajoutay-je; vous ressemblez à un jour du mois d'Avril, vous riez & pleurez alternativement. Mais continuons d'examiner mon paquet. Voici un mouchoir de Coton que j'achetay du Colporteur; il devroit y en avoir un autre quelque part; Ha! le voici; & voilà mes Gands neufs; voici mon jupon de flanelle tout neuf, pareil à celui que j'ay sur moy; & dans ce petit paquet à part il y a quelques morceaux de Toile-peinte, & quelques restes de pieces de soye, qui, si j'ay du bonheur, & que je trouve de l'ouvrage, pourront servir à faire des paremens & d'autres choses semblables; & voilà aussi une paire de poches, elles sont trop belles pour moy; mais je n'en ay point d'autres. Ah! dis-je, je ne croyois pas avoir tant de bonnes nippes!

Mad.

Mad. Jervis, ajoutay-je, vous avez vû toutes mes richesses; je vais maintenant m'affoir, & vous dire ce que j'ay dessein de faire.

Abrez donc, ma chère fille, dit elle; car elle craignoit que je n'en disse trop sur le compte de mon Maître, comme elle me l'à avoué depuis.

Voici, repris-je, dequoy il s'agit; c'est un Cas de Conscience, dans lequel il faut suivre les Régles de l'équité; & je vous prie, si vous m'aimez, de me laisser agir à ma fantaisie. Je ne saurois avoir aucun droit à ces présens de ma Maitresse, & je ne dois pas par conséquent les emporter: car elle me les a faits en supposant que je porterois ces hardes en la servant, pour faire honneur à son Cœur genereux. Mais puisqu'on me chasse, vous comprenez bien que je ne puis pas les porter chez mon Père; car je m'attirois tout le Village sur les bras. C'est pourquoy je suis resoluë de ne les point emporter.

J'ay moins de droit encor aux présens de mon digne Maître: car vous savez à quelle intention il me les a faits. Ils devoient être le prix de mon Infamie; & si je les gardois je crois que je ne prospérerois jamais. Et d'ailleurs, vous savez, Mad. Jervis, que puisque je refuse de faire l'ouvrage que mon bon Maître exige de moy, il n'est pas juste que j'accepte ses Gages: Ainsi en honneur, en conscience, & par toute sorte de raisons, je n'ay rien à prétendre dans ce second *méchant* paquer.

Mais, continuay-je, vien entre mes bras mon troisième & cher paquet, compagnon de ma pauvreté, & témoin de ma vertu. Puissé-je ne mériter jamais la moindre des guenilles que tu renfermes, si je viens à perdre cette Innocence, dont je me flatte que je feray toujours Gloire, aussi longtems que je vivray: & alors je suis persuadée qu'elle sera aussi ma plus grande Consolation à l'heure de la mort, lors que toutes les Richesses & toute la Pompe de ce Monde
s'éva-

s'évanouissent, & ne sont pas d'un plus grand prix que les plus misérables Haillons, que les moindres Mendians puissent porter ; là-dessus j'embrassay tendrement mon troisième Paquet.

Mad. Jervis, ajoutay-je (les larmes lui couloient des yeux en m'entendant parler) j'ay encor un Conseil à vous demander, & puis j'ay fait.

Vous vous souvenez des quatre Guinées que ma Maitresse avoit dans sa bourse lors qu'elle mourut : & vous savez que mon Maitre me les donna avec quelques pièces d'argent. J'ay envoyé ces quatre Guinées à mon Père, & il les a entamées ; si je l'avois voulu, il les auroit compléttées afin de les rendre, & il le fera encor, si vous croyez que cela soit à propos. Dites moy, je vous prie sincèrement votre pensée : Par rapport aux trois années qui ont précédé la mort de Maitresse, pensez vous que je puisse me croire quitte, vû que je n'ay point eu de Gages durant tout ce tems là ? Quand je dis *quitte*, je ne prétends pas dire par là, que mes petits services aient pû égaler les bontez que ma Maitresse a eues pour moy ; cela est impossible. Mais comme l'Education qu'elle m'a donnée & ce qu'elle m'a fait apprendre ne me fera désormais presque d'aucun usage, vû la manière dont les choses ont tourné, de sorte qu'il m'auroit beaucoup mieux valu apprendre à faire de gros Ouvrage, puisqu'il faut que je me resolve enfin, pourvû que je puisse trouver une Condition (& vous savez qu'une fille en Condition est exposée à des Tentations si terribles, que la pensée seule m'en fait frémir) tout cela bien considéré, dis-je, j'entends par être quitte envers elle, que puisque je rends tout ce qu'elle m'a donné, je puis avoir gagné au moins ma nourriture par les petits services que je lui ay rendus : Car il ne faut plus mettre mon Education en ligne de Compte, puisqu'elle m'est devenue nuisible plutôt qu'utile ; je suis persuadée que ma bonne Maitresse

auroit

auroit été de ce sentiment si elle eut vécu. Mais ce n'est pas de quoy il s'agit. Je voudrois vous demander si pendant cette Année & plus que j'ay demeuré avec mon Maître, je ne puis pas avoir gagné ces quatre Guinées, outre ma nourriture, puisque je suis résoluë de lui rendre tous ses autres présens; & si je ne puis pas avoir gagné aussi ces pauvres habits que j'ay sur le Corps, & ce qu'il y a dans mon troisieme paquet. Dites moy librement votre pensée, sans que votre affection pour moy vous engage à me favoriser au delà de ce qu'exige la justice la plus rigoureuse.

Helas! ma chère enfant, dit elle, vous me rendez presque incapable de parler. Je vous assure que le plus grand affront que vous puissiez faire à mon Maître, c'est de laisser ces Hardes ici; il faut que vous emportiez tous ces Paquets; autrement jamais il ne vous le pardonnera.

C'est ce dont je ne me soucie guère, Mad. Jervis, repris-je, tant j'ay été accoutumée depuis peu à me voir grondée & maltraitée par mon Maître. Je ne lui ay fait aucun tort, je prieray toujours Dieu pour lui, & je lui souhaite toute sorte de bonheur; mais je ne merite point tous ces présens; je fais que je ne les merite point; d'ailleurs, quand même j'emporterois ces hardes, je ne puis point les porter, de sorte qu'elles ne me seroient d'aucun usage. Je me confie en la Providence Divine, & j'espère que je ne manqueray jamais du peu qui me sera nécessaire pour ne pas mourir de faim; & c'est tout ce que je desire. Je puis vivre de pain & d'eau, Mad. Jervis, & être contente. Pour de l'eau, j'en trouveray partout; & si je ne puis pas gagner du Pain, je vivray comme les oiseaux du Ciel, en Hyver du fruit que je trouveray dans les Hayes, & en d'autre tems de Gland, de Pommes-de-Terre, de Navets, & d'autres choses semblables. Quel besoin auray-je donc de toutes ces Hardes? Tout ce qui m'inquiète ce sont ces quatre Guinées:

Je

Je vous prie de me dire si vous croyez que doive les rendre. Point du tout, ma chère, répondit elle, vous les avez bien gagnées, ne fut-ce que par cette Veste que vous avez brodée. Non, dis-je, je ne crois pas que cela auroit suffi : mais pensez vous que cette Veste, avec le linge & d'autre Ouvrage que j'ay fait vaille ces quatre Guinées ? Oui, dit elle, & même plus. Y compris, ajoutay-je, ma nourriture, & ces pauvres hardes que j'ay sur moy, & celles que j'emporte ? Considérez cela, Mad. Jervis. Oui, répondit elle, oui, ma chère étrange fille, que vous êtes. Eh bien donc, repris-je, je suis heureuse comme une Reine ; je suis aussi riche, que je souhaite de l'être. Encor une fois donc, que je t'embrasse, mon troisième cher paquet. Je vous prie, Mad. Jervis, de ne rien dire de tout ceci que je ne sois partie ; de peur que mon Maître ne soit si en colère, que je ne puisse pas m'en aller en paix. Car, sans parler des autres sujets de chagrin que j'ay, mon cœur sera prêt à se fendre lors qu'il faudra que je me sépare de vous tous.

J'ay encor un sujet sur lequel il faut que je vous entretienne un moment ; c'est la manière dont mon Maître m'a traitée dernièrement en présence de Mr. Longman. Je vous prie, ma chère Pamela, me dit elle, montez dans ma Chambre, & allez moy chercher un papier que j'ay laissé sur ma table ; il contient quelque chose que je veux vous montrer. J'y vais dans l'instant, lui dis-je ; mais je compris bientôt que ce n'étoit là qu'un prétexte dont elle se servoit pour m'éloigner un moment, afin de pouvoir parler à mon Maître, & recevoir ses ordres sur mon sujet. J'appris ensuite de Mad. Jervis que mon Maître avoit pensé deux ou trois fois sortir du Cabinet pour venir m'embrasser ; mais il s'étoit retenu, & souhaitoit que je ne fusse pas qu'il avoit été là. Je revins si vite, car il n'y avoit point de papier sur la Table, que je

vis justement le dos de mon Maître, qui sortoit de la Chambre verte, & entroit dans la Chambre voisine, dont la porte étoit ouverte. J'entray promptement, & je fermai la porte après moy, & la verrouillay: Oh! Mad. Jervis, m'écriay-je, quel tour m'avez vous joué! Je vois qu'il n'y a personne en qui je puisse me fier. Je suis assiégée de tout côté! Malheureuse, malheureuse Pamela! où trouveras tu une Amie, si Mad. Jervis elle même te trahit ainsi? Elle me protesta si solennellement qu'elle n'avoit eu aucun mauvais dessein, que je lui pardonnay. Elle me rapporta tout ce que mon Maître lui avoit dit, elle m'assura qu'il avoit avoué que je l'avois obligé à s'essuyer les yeux deux ou trois fois; elle me dit qu'elle espéroit que cela produiroit un bon effet, & elle me fit ressouvenir, que je n'avois rien dit, qui ne dût exciter sa compassion plutôt que son ressentiment. Cela me rassura un peu. Mais hélas! quand seray-je en seureté hors de cette Maison! Jamais pauvre Créature n'a été si tourmentée, que je l'ay été depuis plusieurs mois. On m'appelle pour descendre, de sorte que je suis obligée d'interrompre cet ennuyeux barbouillage. Qu'arrivera-t-il encor à

Votre triste mais obéissante PAMELA.

Mad. Jervis dit qu'elle est seure qu'on me donnera le Carosse pour m'en aller chez vous. Quoyque cela soit trop honorable pour moy, cela fera voir au moins, qu'on ne me chasse pas tout à fait honteusement. Le Carosse de Voyage est arrivé de la Comté de Lincoln; je m'imagine que c'est dans celui-là que j'iray; car l'autre est trop magnifique.

L E T T R E

L E T T R E X X X.

Mes très chers Père & Mère,

JE vous écris encor, quoyque peutêtre je vous apporteray ma Lettre moy-même. Car je me flatte que je n'auray rien à écrire, ni le tems de le faire lors que je seray chez vous. C'est aujourd'hui Mercredi, & j'espère de partir demain de grand matin : j'ay eu de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins, quoyque d'une nature un peu différente de ceux que j'ay eus jusques ici, mais toujours de la part du même homme.

Hier mon Maitre m'envoya chercher, après qu'il fut revenu de la Chasse. Je fus le trouver, mais j'étois dans de cruelles angoisses ; car je m'attendois qu'il tempêteroit ; & qu'il seroit dans une furieuse colére contre moy, à cause de la liberté avec laquelle j'avois parlé. Je me resolus donc de tacher d'appaîser sa colére par ma soumission : dès le moment que je le vis je me jettay à genoux, & lui dis, je vous conjure par l'esperance que vous avez vous même d'obtenir le pardon de vos péchez, & pour l'amour de ma chère & bonne Maitresse votre Mère, qui par ses dernière paroles m'a recommandée à vos soins, de me pardonner mes fautes ; & accordez moy une seule Grace, la dernière que je vous demanderay ; c'est que je puisse sortir de chez vous en paix, & avec un Esprit tranquille, afin que je puisse prendre congé de vos domestiques, qui me sont tous extrêmement chers, d'une manière honorable, & que je ne quitte pas votre Maison avec un Cœur penetré d'un mortel chagrin.

Il me releva avec plus de bonté qu'il n'avoit jamais fait, & me dit, fermez la porte, Pamela, & entrez dans mon Cabinet ; je veux avoir une Con-

sation sérieuse avec vous. Comment le puis-je, Monsieur? lui dis-je, en joignant les mains, comment le puis-je? Oh! je vous prie, permettez moy de me retirer, je vous en conjure. Par le Dieu qui m'a crée, reprit il, je vous jure que je ne vous feray aucun mal. Fermez la porte de la Sale, & entrez dans mon Cabinet.

Là-dessus il y entra; c'est l'endroit où il tient sa Bibliothèque, & où il a de très beaux Tableaux: Quoyqu'on ne l'appelle qu'un Cabinet, c'est pourtant une grande & magnifique Chambre, qui donne sur le jardin où l'on entre par une porte vitrée. Je fermay la porte comme il me l'ordonnoit, mais j'étois irresoluë ne sachant si je devois le suivre dans le Cabinet. Ayez quelque confiance en moy, dit il, vous le devez après le serment solennel que je viens de faire. Je le suivis donc en tremblant, & le cœur me battoit terriblement; je marchois si lentement, qu'il me dit, venez donc quand on vous le commande. Ah! mon cher Monsieur, dis-je, ayez pitié de moy, & épargnez moy. Je vous le promets sur mon Salut, reprit il. Il s'affit dans un fauteuil, & me prit la main en disant, ne me soupçonnez d'aucun mauvais dessein, Pamela; dès ce moment je ne vous regarderay plus comme ma Servante, & je souhaite que vous ne soyez pas ingratte pour la bonté que je vays vous témoigner. Cela m'encouragea un peu. Vous avez trop d'Esprit & de bon Sens, continua-t-il, en me tenant les deux mains dans les siennes, pour n'avoir pas découvert que malgré toute ma Vanité je ne ferois m'empêcher de vous aimer. Oui, mon aimable fille, regardez moy, il faut que je vous avouë que je vous aime; & si je vous ay traitée durement, c'étoit contre mon inclination, & dans le dessein de vous obliger par la crainte à faire ce que je souhaitois. Vous voyez que je le confesse ingenuement; & n'allez pas

pas là-dessus employer contre moy les Artifices naturels à votre Sexe.

J'étois dans l'impuissance de parler, tant ma Confusion étoit grande; & comme il me crut trop déconcertée pour continuer à parler sur le même ton, il changea de Discours. Eh bien, Pamela, dit il, apprenez moy dans quel état sont les Affaires de votre Père. Je fais qu'il est pauvre; mais est il toujours aussi pauvre & aussi honnête homme que lors que ma Mère vous prit chez elle?

Ce discours me remit un peu, je lui répondis la tête baissée (car je sentoie que mon Visage étoit rouge comme du feu) oui, Monsieur, toujours aussi pauvre, & aussi honnête homme, & c'est en quoy je me glorifie. Je feray quelque chose pour lui, reprit il, si vous n'y mettez point d'obstacle, & je rendray tous vos parens heureux. Ha! Monsieur, lui dis-je, il est plus heureux à présent qu'il ne pourra jamais l'être, s'il faut que la Vertu de sa fille soit le prix de vos faveurs; & je vous conjure de ne me point parler de la seule chose qui me perce le cœur. Je n'ay aucun mauvais dessein, reprit il; Oh! ne dites pas cela, Monsieur, dis-je, ne dites pas cela. Il m'est aisé, dit il, d'établir votre Père, sans vous faire tort. Si cela se peut, Monsieur, lui dis-je, apprenez moy comment: & je m'étudieray à vous témoigner ma reconnaissance par tout ce que je pourray faire sans risquer ma Vertu. Mais qu'est ce qu'une pauvre Créature comme moy peut faire pour vous sans violer ses devoirs? Je souhaite, reprit il, que vous demeuriez encore huit ou quinze jours ici, & que vous vous conduisiez civilement envers moy; je m'abaisse jusques à vous en prier, & vous verrez que tout réussira au delà de vos Espérances. Je comprends que vous allez me répondre autrement que je ne souhaite, & je commence à être piqué de voir que je sois obligé de me m'abaisser jusqu'à vous solliciter ainsi: Je vous avou-

eray cependant que j'ay été charmé de la manière dont vous vous conduisites hier en présence de Mr. Longman, lors que je vous traitay si mal, & que vous auriez pû si aisément vous justifier. Et quoyque je n'aye pas été content de tout ce que vous dites hier pendant que j'étois dans le Cabinet, cependant vous m'avez forcé à vous admirer plus que je ne faisois auparavant ; je découvre maintenant plus de mérite en vous, que je n'en ay jamais trouvé en aucune Dame de ma connoissance. Tous les Domestiques, depuis le premier jusques au dernier, vous aiment passionnément, au lieu de vous envier ; ils se forment de grandes idées de vous, & ont pour vous un certain Respect, qui fait voir ce que vous méritez d'être un jour. Mais ce qui a surtout achevé de me vaincre, continua-t-il, c'est votre charmante manière d'écrire, si naturelle & si aisée, & ces grand sentimens que vous témoignez dans vos lettres, lesquels sont si fort au dessus de votre âge & de votre Sexe ; car j'ay vû plus de vos Lettres que vous ne pensez (cela me surprit) tout cela joint ensemble fait que je vous aime à l'excès. Et maintenant, Pamela, puisque je m'abaisse jusqu'à faire cet aveu, faites moy le plaisir de demeurer encor ici huit ou quinze jours, pour me donner le tems de régler certaines affaires, & vous verrez combien vous y trouverez votre compte.

Je tremblay en sentant que mon Cœur commençoit à ceder. Oh ! mon cher Monsieur, lui dis-je, épargnez une pauvre fille, qui ne sauroit lever les yeux sur vous, ni presque parler. Mon cœur est pret à se fendre : Pourquoi voudriez vous de me perdre ! Faites moy seulement le plaisir, dit il, de rester ici encor une quinzaine de jours ; j'ordonneray à Jean d'aller avertir votre Père que je le verray durant ce tems là, ou ici, ou à l'enseigne du Cigne dans son Village. Oh ! Monsieur, dis-je, je n'y puis plus tenir ; je vous prie à genoux, je vous demande en
grace

grace de me laisser partir demain, comme j'y étois résoluë. N'entreprenez point de tenter une pauvre Créature, qui n'auroit d'autre Volonté que la votre, si la Vertu le lui pouvoit permettre. Elle le permettra, dit il; car Dieu m'est témoin que je n'ay aucun dessein de vous nuire. Cela est impossible, repris-je, je ne saurois vous croire, Monsieur, après ce qui s'est passé. Combien n'y a-t-il pas de moyens pour ruiner une pauvre fille! Bon Dieu, protége moy seulement cette fois, & condui moy en seureté dans la Cabane de mon pauvre Père! Etrange & d... né fort! s'écria-t-il, que je puisse pas en être crû sur mes sermens les plus solennels! Que voudriez vous que je crûsse, Monsieur, lui dis-je? Que puis je croire? Qu'avez vous dit, si ce n'est qu'il faut que je reste encor quinze jours ici? Et que deviendray-je après ce tems là? L'orgueil que ma naissance & mes richesses m'inspirent, dit il, maudit soit cet orgueil, puisqu'il vous empêche de me croire, & ne fait qu'augmenter vos soupçons, cet orgueil ne sauroit plier tout d'un coup. Je ne vous demande que quinze jours, afin de vaincre la repugnance que ma fierté m'inspire.

Oh! que mon cœur palpitait! Je commençay à dire l'Oraison Dominicale, car je ne savois ce que je faisois. Je ne veux point de vos Chapelets, Pamela, dit il; il me semble que vous devenez une parfaite Religieuse.

Cela ne m'empêcha pas de dire à haute voix en levant les yeux au Ciel. *Ne m'indui point en Tentation, mais delivre moy du Malin*, O Dieu. Là-dessus il me prit entre ses bras, en disant, Eh bien, ma chère fille, vous demeurez donc ici encor quinze jours, & vous verrez ce que je feray pour vous; je vais vous laisser un moment, & faire un tour dans la chambre voisine, afin de vous donner le tems de réfléchir, & de vous montrer que je n'ay point de mauvais dessein.

Voilà qui est d'assez bon augure, pensay-je en moy même.

Il sortit donc : Je fus troublée de mille différentes pensées dans un moment. Tantôt je songeois qu'il n'y auroit pas grand mal à rester encor huit ou quinze jours, puisque j'aurois toujours Mad. Jervis avec moy. Mais, pensay-je ensuite, que fais je ce que je seray capable de faire ? J'ay résisté à sa colère, mais peut-être que je me laisseray toucher par sa bonté. Comment y résisteray-je ? Je me flatte pourtant d'y résister par le secours de la même Grace Divine, en laquelle je me confieray toujours. Mais, dis-je ensuite, que m'a-t-il donc promis ? Il mettra mon Père & ma Mère à leur aise. Cette pensée me charme, mais il ne faut pas que je m'y arrête, de peur qu'en l'agréant trop elle ne cause enfin ma ruine. Que peut il faire pour une pauvre fille comme moy ? A quoy sa Grandeur peut elle s'abaisser ? Il parle de l'orgueil que sa condition lui inspire, & de la Vanité de son Cœur. Il faut que la tête lui ait tourné, ou qu'il ait quelque mauvais dessein, sans quoy il ne m'auroit pas parlé comme il a fait. Il ne peut avoir d'autre but que celui de me séduire. Il ne m'a rien promis : Mais je verray ce qu'il fera, si je veux rester encor quinze jours. Ce tems n'est pas long, pensay-je en moy-même, & je verray au bout de quelques jours comment il se conduira envers moy. Mais d'un autre côté, quand je réfléchis sur la distance extrême qu'il y a entre lui & moy, je ne vois rien à espérer : & maintenant qu'il m'a fait une déclaration d'amour, comme il l'appelle, dans toutes les formes, il voudra sans doute m'entretenir sur ce sujet plus ouvertement qu'il n'a encor fait, & je seray peut-être moins capable de lui résister. Et d'ailleurs s'il n'avoit que des vûes honnêtes, pourquoy ne m'auroit il pas parlé en présence de Mad. Jervis ? Là-dessus l'odieux, l'affreux Cabinet se présenta à mon esprit ; je me rappellay

pellay le danger que j'avois courru, & avec combien de pêne j'y avois échappé. Je confideray qu'il lui seroit facile d'éloigner une autre fois Mad. Jervis & toutes les Servantes; de sorte qu'il pourroit achever ma ruine en beaucoup moins de tems qu'il ne m'en demandoit à rester chez lui. Je me déterminay donc à m'en aller, à confier tout à la Providence, & à ne point compter sur mes propres forces. Quelle reconnoissance ne dois-je pas à Dieu pour m'avoir inspiré cette Résolution! comme vous l'allez voir.

Justement comme j'en étois à cet endroit de ma Lettre, Jean m'a envoyé dire qu'il alloit partir dans le moment pour vos quartiers; c'est pourquoy je vous envoie par lui ce que j'ay déjà écrit, & j'espère que demain au soir je vous demanderay votre benediction dans votre pauvre mais heureuse demeure, & que je vous diray le reste de bouche; en attendant je suis & seray toujours,

Votre très obeïssante Fille.

LETTRE XXXI.

JE continue encor à vous écrire, quoyque j'apporteray sans doute ceci avec moy; mais je seray peutêtre bien aise de le relire lors que je seray chez vous, afin de me souvenir toujours de quels dangers la Providence m'a delivrée.

Je vous ay dit la résolution que je pris; heureuse résolution comme j'ay toutes les raisons du monde de le croire. Mon Maître rentra bientôt; & avec un regard plein de bonté, je ne doute point, Pamela, me dit il, que vous ne restiez encor quinze jours pour m'obliger. Je ne savois quels termes employer pour le refuser sans lui faire jeter feu & flamme. Par-

donnez, Monsieur, lui dis-je, pardonnez à votre pauvre & affligée Servante. Il est impossible que je mérite de votre part aucune faveur qui soit compatible avec ma Vertu; & je vous supplie de me permettre de m'en aller chez mes pauvres Parens. Ah! dit il, tu es la plus grande sotte que je connoisse. Je te dis, que je verray ton Père, je l'envoyeray chercher demain dans mon Carosse de voyage, si tu veux, & je lui apprendray ce que j'ay dessein de faire pour lui & pour toy. M'est il permis, Monsieur, lui dis-je, de vous demander ce que cela peut être. Veux les grands biens que vous avez, vous pouvez aisément le rendre heureux, & peutêtre vous seroit il de quelque utilité d'une manière ou d'autre. Mais quel prix faut il que je paye pour tout cela? Vous serez aussi heureuse que vous pouvez le souhaiter, répondit il, je vous le promets. Je vous donne dès à présent cette bourse où il y a cinquante Guinées, j'en donneray tous les ans autant à votre Père, & je lui trouveray quelq'employ qui fera à son gré, & par lequel il en pourra gagner tous les ans autant & même davantage. Je vous aurois donné une plus grosse somme pour lui; mais peutêtre que vous m'auriez soupçonné de quelque mauvais dessein. Oh! Monsieur, lui dis-je, reprenez vos Guinées; je n'en veux pas toucher une seule; & je suis seure que mon Père ne les acceptera pas non plus, jusques à ce qu'il sache ce qu'il faudra qu'il fasse pour les mériter, & surtout ce que je deviendray. Eh bien donc, Pamela, dit il, supposé que je trouve un honnête homme, qui ait un bon employ, & qui vous fasse Demoiselle le reste de vos jours, l'épou'erez vous. Je n'ay point besoin de mari, Monsieur, lui dis-je; car alors je commençay à pénétrer son noir dessein. Mais comme je me voyois dans sa puissance, je crûs devoir dissimuler un peu. Vous êtes si jolie, reprit il, que quelque part que vous aillez, vous ne serez jamais hors de danger; il

y aura toujours quelqu'un qui tendra des pièges à votre vertu ; & je croirois mal répondre à l'exhortation de ma Mère, qui en mourant ma pria d'avoir soin de vous, si je ne vous trouvois pas un Mari qui puisse protéger votre Innocence & votre Vertu ; & j'ay jetté les yeux sur un très digne homme.

Oh ! l'infame & le perfide ! dis-je en moy-même ; quel puissant instrument n'est il pas dans la main de Lucifer, pour causer la perte d'une pauvre innocente ! Je dissimulay pourtant encor ; car je craignois & lui & le lieu où j'étois. A qui avez vous pensé, Monsieur, lui dis-je ? Au jeune Mr. Williams, répondit-il, qui est mon Chapelain dans la Comté de Lincoln ; il vous rendra heureuse. Sait il, Monsieur, repris-je, le dessein que vous avez ? Non, ma fille, répondit il, & il me baïsa malgré moy, car son haleine me paroissoit alors un vray poison ; mais le besoin qu'il a de ma faveur, votre beauté, & votre mérite feront qu'il acceptera avec tout le plaisir du Monde la grace que je veux bien lui faire. Eh bien donc, Monsieur, lui dis-je, il y a encor assez de tems pour réfléchir là dessus, & cela ne sauroit m'empêcher de m'en aller chez mon Père ; quand je resterois encor quinze jours qu'est ce que cela produiroit par rapport à votre dessein : vos soins & votre bonté pouvant me trouver chez mon Père, aussi bien qu'ici ; & je veux bien que Mr. Williams & toute la Terre sachent, que je n'ay point honte de la pauvreté de mes Parens.

Il voulut me baïser encor ; mais je lui dis, s'il faut, Monsieur, que je songe à Mr. Williams, ou à quelque autre, je vous prie de ne point prendre ces libertés avec moy ; cela n'est pas décent. Eh bien, reprit il, vous resterez donc ici encor quinze jours, & durant ce tems là je feray venir Mr. Williams & votre Père ; car je veux que le Mariage se conclue chez moy ; lors que tout sera réglé, vous le solemniserez.

quand vous jugerez à propos. En attendant prenez toujours ces cinquante Guinées, & envoyez les à votre Père, comme un gage de ma faveur; & je vous rendray tous heureux. Monsieur, lui dis-je, donnez moy deux heures pour réfléchir là dessus. Deux heures! reprit il; je seray sorti dans moins d'une heure; & je voudrois savoir votre résolution avant cela; je voudrois aussi que vous ecrivissiez à votre Père la Proposition que je vous ay faite; Jean portera votre Lettre avec les cinquante Guinées au bon homme, si vous y consentez. Monsieur, lui dis-je, je vous feray savoir ma Résolution dans une heure. Faites, reprit il, & après m'avoir donné encor un baiser, il me laissa aller.

Oh! que je fus charmée lors que je me fus retirée d'entre ses pattes! Je vous écris ceci, afin que vous puissiez savoir sur quel pié sont les choses. Je suis résoluë de m'en aller, s'il m'est possible. Le lâche, le méchant, le traître qu'il est.

Ah! quel piège étoit dressé à votre pauvre Pamela! Je tremble quand j'y pense. Quelle suite de Crimes ne me préparoit on pas pour tout le reste de ma malheureuse Vie! Il vouloit d'abord, comme vous le comprendrez par cette Lettre, me faire croire qu'il avoit de grandes vûes pour moy. Et je m'imaginais que la pensée de Mr. Williams ne lui vint dans l'Esprit, qu'après qu'il fut sorti de son Cabinet, pour songer en se promenant dans la Chambre voisine, comment il pourroit me tromper plus sûrement: Mais ses Artifices étoit désormais trop grossiers pour n'être pas apperçus.

Je me retiray dans ma Chambre, & la première chose que je fis fut de lui écrire; car je crûs qu'il valoit mieux pour moy que je ne le visse plus, si je pouvois l'éviter. Je mis mon Billet sous la porte de sa Chambre, après l'avoir copié: voici ce que lui écrivis.

— Monsieur,

" Monsieur, mon très honoré Maître,

" La Proposition que vous vènez de me faire me
 " persuade de plus en plus qu'il n'est pas à propos
 " que je demeure plus longtems chez vous; mais
 " qu'il faut que je m'en aille chez mon Père, ne fut-
 " ce que pour lui demander conseil au sujet de Mr.
 " Williams. Je suis si resoluë de m'en aller, que rien
 " ne pourra me faire changer de dessein. Ainsi,
 " Monsieur, en vous remerciant très humblement de
 " toutes vos Bontez, je partiray demain de grand ma-
 " tin. Mad. Jervis m'a dit que vous vouliez me
 " faire l'honneur de me prêter votre Carosse; mais
 " cela ne sera pas necessaire: car je crois que je
 " pourray louer la Chaise du Fermier Nicolas. Je
 " me flatte que vous ne prendrez pas ceci en mau-
 " vaise part. Je suis & seray toujours,

Votre très humble & très obéissante Servante.

" Pour ce qui est, Monsieur, des cinquante Gui-
 " nées, je suis seure que mon Père ne me le par-
 " donneroit jamais, si je les acceptois, jusques à
 " ce qu'il sache comment je puis les mériter;
 " ce qu'il est impossible que je fasse jamais."

Il vient de m'envoyer dire dans ce moment par Mad. Jervis, que puisque je suis resoluë de m'en aller, il ne m'en empêchera pas, & que le Carosse sera pret: mais que je ne m'en trouveray que plus mal, parce qu'il ne s'embarassera plus de moy tant qu'il vivra. Je ne m'en soucie point, pourvû que je sorte de chez lui. Seulement j'aurois été bien, si j'avois pû, mes chers Père & Mère, vous rendre heureux, en conservant mon Innocence.

Je ne saurois m'imaginer pourquoy Jean, qui, à ce que je croiois, étoit parti avec ma dernière, ne s'en

va qu'à présent. Il vient de m'envoyer demander si j'ay quelque autre chose à vous faire tenir. Je finiray donc cette Lettre, afin de vous l'envoyer avec la précédente.

Je me prépare à présent pour mon Voyage, & je vais prendre congé de tous les Domestiques. Je n'ay pas le tems d'écrire davantage; je vous diray le reste de bouche, lorsque je seray si heureuse que d'être chez vous. Je suis

Votre très obéissante Fille.

J'ajouteray seulement que mon Maître vient de m'envoyer cinq Guinées par Mad. Jervis. Ce présent me rend fort riche. Car comme c'est Mad. Jervis qui me l'a apporté, j'ay crû pouvoir l'accepter. Il dit qu'il ne me veut point voir, & que je pourray partir dès le matin aussi tôt que je voudray. C'est le Cocher qui est venu de la Comté de Lincoln, qui doit me conduire. Mais mon Maître est si en colère, qu'il ne veut pas permettre qu'aucun des Domestique me conduise jusqu'au Carosse, ni même jusqu'à la grande Cour. Je ne saurois qu'y faire; mais cela ne lui fait il pas plus de tort qu'à moy?

Jean attend ma Lettre. Je voulois vous l'apporter avec l'autre; mais il dit qu'il l'a mise parmi d'autres Paquets, & qu'il peut aussi bien vous les porter toutes deux.

Ce Jean est un bon & honnête garçon: je lui ay beaucoup d'obligation; & maintenant que je suis si riche, je lui offrirois une Guinée, si je croyois qu'il voulut l'accepter. Je n'entens point parler des hardes de ma Maîtresse, ni de celles que mon Maître m'avoit données; car j'avois dit à Mad. Jervis que je ne voulois point les emporter. Mais je juge par deux ou trois mots qui lui sont échappés, qu'on me les en-

voiera.

voiera. Si cela est, Ciel! quelle riche Pamela vous aurez chez vous! Mais comme je ne puis pas les porter, je ne me soucie guère qu'on me les envoie ou non: Si on le fait, je les vendray à mesure que j'en trouveray l'occasion, afin d'avoir quelque argent. Mais finissons: car j'ay prodigieusement à faire avant que de partir.

Il faut remarquer ici que les Epreuves de la belle Pamela n'étoit pas encor finies: les plus rudes étoient encor à venir, précisément lors qu'elle se croyoit entièrement delivrée, & qu'elle se flattoit qu'elle alloit retourner chez son Père: Car son Maître trouvant que rien ne pouvoit vaincre la Vertu de cette aimable Fille, & ayant inutilement tâché de surmonter la passion qu'il avoit pour elle, forma une Résolution assez étrange. Ce fut de l'envoyer dans la Maison qu'il avoit proche de Lincoln, dans l'esperance que l'esclavage où il se proposoit de la tenir la forceroit enfin à se rendre. Pour cet effet il fit venir de la Comté de Lincoln un Cocher qu'il y tenoit; n'osant pas se fier à son Cocher ordinaire, qui, comme tous ses autres Domestiques, avoit beaucoup d'amitié pour Pamela. Il donna secrètement ses Ordres à ce Cocher venu de Lincoln; & sous prétexte de témoigner à Pamela le ressentiment qu'il avoit de la manière dont elle s'étoit conduite envers lui, il défendit à tous ses Domestiques de l'accompagner. Des qu'elle fut montée en Carosse le Cocher la conduisit pendant cinq Milles dans la route qui menoit chez son Père; mais ensuite il tourna bride, & prit le Chemin de Lincoln.

Il faut savoir aussi que le Messager si officieux, qui portoit les Lettres de Pamela à son Père, & qui prétendoit avoir si souvent occasion d'aller dans ces Quartiers là, la trahissoit par ordre de son Maître, à qui il donnoit toutes ses Lettres; le Maître les lisoit toujours

jours avant que de les envoyer à son Père; par ce moyen il decouvroit tout ce qu'elle écrivoit, comme il le lui insinue lui-même, ainsi qu'on l'a vû cy-dessus: De sorte que cette pauvre Fille se trouvoit assiegée de tout coté. On verra par la suite de cette Histoire, de quels lâches Artifices des hommes entreprenans peuvent se servir pour arriver à leur but tout criminel qu'il est, & combien le beau Sexe doit être sur ses gardes contr'eux, principalement lors que les Richesses & le pouvoir conspirent ensemble contre l'innocence & la pauvreté.

Il faut ajouter encor quelque chose afin que l'on comprenne mieux la suite de ces Lettres. Le Maître de Pamela jugea à propos de ne point envoyer à son Père ses trois dernières Lettres, dans les quelles elle lui raconte comment son Maître se cacha dans le Cabinet, afin d'être témoin du Partage qu'elle vouloit faire de ses hardes, & où elle parle des Instances qu'il fit pour l'engager à rester encor quinze jours chez lui, & de la proposition qu'il lui fit d'épouser son Chapelain. Au lieu donc d'envoyer les Lettres de Pamela à son Père, il lui en écrivit lui-même une en ces Termes.

“ *Maître Andrews,*

“ Vous ferez sans doute surpris de recevoir une
 “ Lettre de moy. Mais je crois devoir vous ap-
 “ prendre que j'ay découvert qu'il y a en entre vous
 “ & votre fille un étrange commerce de Lettres,
 “ dans lequel on n'a guère ménagé mon honneur ni
 “ ma reputation. Il me semble que vous n'auriez
 “ pas dû encourager votre Fille à écrire de cette ma-
 “ nière, jusques à ce que vous fussiez bien assuré
 “ que ces Médifances, qu'elle répand si abondam-
 “ ment contre moy sont bien fondées. Il y a peut-
 “ être quelque chose de vray dans ce qu'elle vous a
 “ écrit de tems à autre: Mais croyez moy, malgré
 “ toute

“ toute sa prétendue simplicité, & son innocence
 “ affectée, je n’ay vû de ma vie une fille d’un Esprit
 “ si romanesque. En un mot, la tête lui a tourné
 “ par la Lecture des Romans, & d’autres livres sem-
 “ blables, à quoy elle s’est livrée toute entière depuis
 “ la mort de sa bonne Maitresse; elle se donne des
 “ airs, comme si elle étoit un modèle de perfection,
 “ & elle s’imagine que tout le monde lui en veut.

“ Ne prenez pourtant pas mal ma pensée: Je
 “ crois votre Fille très honnête & très vertueuse :
 “ mais j’ay découvert aussi, qu’elle avoit une espèce
 “ de Correspondence ou d’intrigue avec un jeune Ec-
 “ clesiastique, à qui je me propose de donner un Be-
 “ nefice avec le tems: mais qui n’a encor aucun éta-
 “ blissement, & ne vit que de ce que je veux bien
 “ lui accorder. Jugez quelles en seroient les conse-
 “ quences, si ces jeunes gens qui n’ont aucun bien,
 “ venoient à se marier, & à avoir une nombreuse
 “ famille, sans un morceau de pain pour l’entre-
 “ tenir.

“ Pour moy, j’ay tant d’amitié pour l’un & pour
 “ l’autre, que je veux tâcher de prévenir ce malheur
 “ si je puis: c’est pourquoy j’ay éloigné votre fille
 “ de son amant pour un tems, dans l’esperance qu’ils
 “ viendront tous deux à reconnoître leur folie. Ne
 “ foyez donc pas surpris, de ne pas voir arriver votre
 “ fille aussi tôt que vous vous y étiez attendu.

“ Cependant je vous donne ma parole d’honneur,
 “ qu’elle sera en seureté, & qu’on n’entreprendra
 “ rien contre sa Vertu. Je me flate que vous ne me
 “ soupçonneray d’aucun mauvais dessein, malgré tout
 “ ce qu’elle s’est donné les airs de vous écrire au sujet
 “ de mon petit badinage, & des libertez innocentes
 “ que je puis avoir prises avec elle, & qui sont si or-
 “ dinaires parmi de jeunes des deux sexes, qui ont
 “ été élevez ensemble, & qui se connoissent depuis
 “ longtems:

“ longtems: car je vous assure que l’orgueil n’est
“ pas mon vice.

“ Comme elle est toujours occupée à écrire des
“ Lettres, je compte qu’elle vous aura appris son In-
“ trigue avec le jeune Ecclesiastique: Je ne fais si
“ vous l’approuvez ou non. Mais maintenant qu’elle
“ sera absente de lui pour quelque tems (car je fais
“ qu’il l’auroit suivie jusques dans votre Village, si
“ elle étoit retournée chez vous, & peutêtre qu’ils
“ se feroient rendus tous deux malheureux pour tou-
“ jours en s’épousant) je ne doute point que je n’en-
“ gage le jeune homme à ouvrir les yeux sur ses pro-
“ pres interets, & à ne se pas marier qu’il n’ait de-
“ quoy entretenir une Femme: quand cela fera,
“ qu’ils se marient ensemble, s’ils le jugent à pro-
“ pos; je ne m’y opposeray point.

“ Je n’attens d’autre réponse de vous, si ce n’est
“ que vous ayez bonne opinion de moy, & que vous
“ vous reposiez sur ma parole d’honneur. Je suis

Votre bon amy.

“ P. S. J’ay découvert que mon Valet Jean a été le
“ porteur de ces Lettres, dans lesquelles on s’est
“ donné tant de libertez sur mon sujet; je lui
“ donneray dans peu des marques de mon Res-
“ sentiment. C’est une chose bien facheuse
“ qu’un homme de ma reputation soit traité
“ d’une manière si indécente par ses propres
“ Domestiques.”

On conçoit aisément dans quelle inquietude la le-
cture de cette Lettre jetta le bon viellard, surtout
venant d’un Gentilhomme de si grande consideration.
Il ne savoit quel parti prendre; il ne doutoit nulle-
ment de l’innocence de sa pauvre fille, & il se persua-
doit qu’on avoit quelque mauvais dessein contre elle.

Tantôt

Tantôt il se flattoit qu'il n'en étoit rien, & il étoit assez disposé à croire que l'intrigue dont on lui parloit étoit réelle; car il n'avoit pas reçu les dernières Lettres de sa fille, qui auroient éclairci tout.

Il se résolut enfin, pour tranquiliser son Esprit & celui de sa femme, d'aller chez le Gentilhomme, & après avoir prié sa pauvre femme de faire ses excuses au Fermier qui l'employoit, il partit le même soir, quoyqu'il fut fort tard, & ayant marché toute la nuit, il se trouva dès la pointe du jour à la porte du Gentilhomme, avant que personne fut levé; il s'assit pour se reposer, en attendant que quelqu'un parut.

Les premiers qu'il vit furent les Palefreniers, qui alloient abreuver leurs Chevaux. Il leur demanda d'un ton si pitoyable, qu'étoit devenue Pamela, qu'ils crurent qu'il étoit fou. Que voulez-vous de Pamela, vieux radotteur? lui dirent ils. Otez vous du chemin des Chevaux. Où est votre Maître, dit le bon viellard; ne vous fachez pas, Messieurs, je vous prie; je suis dans une cruelle détresse. Mon Maître, dit un des Palefreniers, ne donne jamais rien à la porte; ainsi vous ne ferez que perdre vos pénes. Je ne suis pas encor un Mendiant, reprit le pauvre homme; je n'ay rien à demander à votre Maître, que ma Pamela. Oh! mon cher Enfant! mon cher Enfant!

Que je meure, dit l'un d'eux, si ce n'est pas là le Père de Mademoiselle Pamela. En verité, en verité, je le suis, s'écria-t-il, en levant les mains au Ciel, & en versant un torrent de larmes. Où est mon Enfant? Où est ma Pamela? Comment, où est Pamela? dit un de ces Valets; elle est retournée chez vous: depuis quand êtes vous parti? Je ne suis parti qu'hier au soir, répondit il, & j'ay marché toute nuit. Monsieur est il un logis, ou n'y est il pas? Il y est, lui est dit on, mais il n'est pas encor levé. Dieu en soit benit, Dieu en soit benit mille fois, s'écria-t-il; je me flatte donc qu'il me sera permis

mis de lui parler bientôt. Les Palefreniers le prièrent d'entrer dans l'écurie pour se reposer; ce qu'il fit, & il fut s'asseoir sur l'escalier, en s'essuiant les yeux, mais en soupirant si tristement, qu'il faisoit pitié à tous ceux qui étoient là.

Dès que les Domestiques furent levez le bruit se répandit dans toute la maison que le Père de Pamela étoit venu demander de ses nouvelles. Les Servantes vouloient le faire entrer dans la Cuisine; mais Mad. Jervis ayant appris son arrivée, se leva en hâte, & descendit dans la Sale-basse où elle le fit venir.

Il lui raconta le sujet de sa tristesse, & lui lût la Lettre qu'il avoit reçue. Elle pleura amèrement, & voulut cependant tâcher de lui cacher son inquiétude. Je ne saurois, dit elle, m'empêcher de pleurer en voyant l'affliction où vous êtes; je me flate pourtant que vous n'en avez point de sujet: mais prenez garde, je vous prie, que personne ne voye cette Lettre. Je suis persuadée que votre fille est en seureté.

Je vois pourtant, Madame, dit il, que vous n'avez point de ses Nouvelles, & que vous ne savez pas ce qu'elle est devenue. Si l'on n'avoit que de bons desseins, il est impossible qu'une aussi vertueuse Dame comme vous, n'en feut pas quelque chose: & vous pensiez sans doute qu'elle étoit chez moy.

Mon Maitre, dit elle, n'informe pas toujours ses Domestiques de tous ses desseins. Mais vous ne devez point le soupçonner, puisqu'il vous a donné sa parole d'honneur, & vous voyez qu'il ne sauroit avoir aucun mauvais dessein, puisqu'il n'a pas bougé d'ici, & qu'il ne parle pas même de sortir. Ah! s'écria-t-il, c'est là ce qui me rassure un peu, mais aussi c'est tout. Mais, ajouta-t-il, . . . il alloit continuer, lors que le Gentilhomme ayant appris qu'il étoit venu, descendit en Robe-de-Chambre & en pentouffes dans la salle, où Mad. Jervis & lui étoient.

Qu'y a-t-il, Maitre Andrews? dit-il; qu'y a-t-il? Oh! ma fille, s'écria le bon Vieillard, donnez moy ma fille, je vous en conjure, Monsieur. Comment, dit le Gentilhomme, je croyois vous avoir tranquilisé sur son sujet. N'avez vous pas reçu une Lettre que je vous ay envoyée, écrite de ma propre main? Oui, oui, répondit il, je l'ay reçue, & c'est ce qui m'amène ici; j'ay marché toute la nuit. Pauvre homme, reprit l'autre avec une compassion apparente, j'en suis véritablement faché. Votre fille a causé une bruit étrange chez moy: mais si j'avois crû que vous eussiez pris si fort à cœur ce que j'ay fait, je lui aurois permis d'aller chez vous; mon dessein n'étoit pourtant que de lui rendre service, & à vous aussi. Elle est tout à fait en seureté, Maitre Andrews; je vous le declare sur mon honneur: Je ne voudrois pas pour tous les Biens du monde lui faire le moindre outrage. Croyez vous que le voulussie, Mad. Jervis: Je me flatte que non, Monsieur, répondit elle. *Vous vous flattez que non?* Dit le bon Vieillard; & moy aussi. Mais, Monsieur, ajouta-t-il, donnez moy mon Enfant, c'est tout ce que je demande; & j'auray soin qu'aucun Ecclesiastique n'approche d'elle.

Londres est bien loin d'ici, reprit le Gentilhomme, & je ne saurois envoyer chercher votre fille sur le champ. Quoy donc! dit Andrews, avez vous envoyé ma pauvre Pamela à Londres? Je ne voudrois pas qu'on le divulgât; répondit Mr. B. . . . mais je vous declare sur mon honneur, qu'elle est en parfaite seureté, & très contente; dans peu de tems elle vous le fera savoir elle même par lettre. Je vous assure qu'elle est chez des gens d'honneur: c'est chez un Evêque; elle servira sa femme, jusques à ce que cette Affaire, dont je vous ay parlé, soit finie.

Oh! Comment sauray-je que cela est vrai? s'écria-t-il. Quoy! reprit le Gentilhomme en faisant semblant d'être en colère: Doutez vous de ma Vérité?

citée? Pensez vous que je puisse avoir quelque dessein contre votre fille? Et si j'en avois, croyez vous que je voulusse m'y prendre de cette manière pour arriver à mon but? Vous ne songez pas, mon amy, à qui vous parlez. Oh! mon cher Monsieur, dit le Vieillard, je vous demande pardon: mais considérez qu'il s'agit de ma chère Fille. Dites moy seulement chez quel Evêque elle est; & j'iray à Londres pieds-nuds pour voir mon Enfant, & alors je seray content.

Je pense, Maitre Andrews, dit Mr. B. . . ., que tu as lû des Romans, aussi bien que ta fille, & ils t'ont renversé la cervelle. Ne puis je pas en être cru sur ma parole? Je vous dis encor une fois, que je ne voudrois pas faire le moindre tort à votre Fille? Quelle apparence y a-t-il? Je vous prie, mon ami, confiez un peu qui je suis. Et si vous ne voulez pas me croire, qu'est il besoin de disputer plus longtems? Ah! mon cher Monsieur, dit Andrews, pardonnez moy mon importunité; mais quel mal y auroit il à me dire, chez quel Evêque elle est, & où il demeure? Quoy donc, reprit le Gentilhomme; vous voudriez donc aller embarrasser sa Grandeur de vos ridicules frayeurs, & de vos contes impertinens. Serez vous satisfait si votre fille vous écrit au bout d'une semaine, ou même plus tôt encor, pourvû qu'elle ne soit pas paresseuse, & qu'elle vous assure, que tout va bien, & qu'elle est hors de Danger? Cela seroit au moins, répondit le bon homme, une consolation pour moy. Et bien, reprit Mr. B. . . . je ne saurois être responsable de sa paresse, si elle ne vous écrit point; mais elle vous enverra une Lettre à vous, Mad. Jervis; je ne souhaite pas de voir ce qu'elle vous écrira; je n'ay déjà eu que trop d'embarras & de chagrin à son occasion; & ne manquez pas d'envoyer sa Lettre par un exprès à Maitre Andrews, dès le moment que vous l'aurez receue. Je n'y manqueray pas, Monsieur,

Monfieur, dit elle. Je vous rends grace, mon cher Monfieur, reprit le Vieillard : il faudra donc que j'attende avec toute la patience qui me fera poffible pendant une femaine, qui me paroitra une année entière.

Je vous affeure, dit le Gentilhomme, que ce fera fa propre faute, fi elle ne vous écrit pas : car je lui ordonné expreffément de le faire, ne fut-ce que pour l'amour de ma propre Reputation : & je vous promets que je ne sortiray point de la maifon que vous n'ayez eu de fes nouvelles, & des nouvelles qui vous tranquilifent. Dieu vous beniffe, dit le bon homme, fi ce que vous dites eft vray. *Amen, amen*, reprit Mr. B. . . . vous voyez que je ne crains pas de dire, *Amen* à votre fouhait, tout conditionel qu'il eft. Mad. Jervis, ajouta-t-il, traitez ce bon homme du mieux que vous pourrez ; & qu'on ne faffe point d'éclat fur tout ceci. Il lui commanda tout bas de donner deux Guinées au Vieillard pour défrayer fon Voyage ; & de lui dire qu'il pouvoit demeurer, s'il vouloit, jufques à ce que la Lettre fut arrivée, & qu'il feroit lui-même témoin des bonnes Intentions de fon Maître, qui ne sortiroit pas de chez lui de quelque tems.

Le bon homme dina avec Mad. Jervis, ayant l'efprit un peu plus tranquile que lors qu'il étoit parti de chez lui, dans l'efperance de recevoir dans peu de jours des nouvelles de fa chère fille. Et après avoir accepté le préfent de Mr. B. . . . il s'en retourna chez lui, refolû de prendre patience pour quelque tems.

Cependant Mad. Jervis & tous les Domeftiques étoient dans une très grande Affliction du Tour qu'on avoit joué à la pauvre Pamela. Elle & le Maître d'Hôtel en parlèrent à Mr. B. . . . dans les termes les plus touchans qu'ils ofèrent employer : mais ils furent obligez de fe contenter des Affurances générales qu'il leur donna de la pureté de fes Intentions. Mad. Jervis n'y ajouta pourtant pas beaucoup de foi,

à

à cause de ce prétendu commerce de Pamela avec le jeune Ecclesiastique, dont il parloit dans sa lettre à Andrews, & qu'elle savoit être entièrement faux, quoyqu'elle n'osât pas le dire.

La semaine après que Pamela fut partie, ses amis furent un peu tranquilisez sur son sujet par une Lettre qu'un inconnu apporta, & qui étoit adressée à Mad. Jervis. On verra dans la suite de cette Histoire, comment Pamela fut engagée à écrire cette Lettre, qui étoit en ces Termes.

“ Ma chère Mad. Jervis,

“ J'ay été *vilainement trompée*, & au lieu d'être conduite chez mon cher Père, Robert m'a menée dans un endroit, qu'on ne me permet pas de nommer. Cependant, à tout prendre, on ne me traite pas durement à présent. Je vous écris ceci pour vous prier de faire savoir à mon Père & à ma Mère (qui sans doute doivent être presque morts de chagrin) que je me porte bien, & que je suis & seray toujours, par la Grace de Dieu, leur très obéissante & vertueuse fille, comme je suis

“ Votre très obligée Servante,

“ PAMELA ANDREWS.

“ Il ne m'est permis ni de dater ma Lettre, ni de nommer l'endroit d'où je l'écris. Ceci est le seul tems que ma pauvreté m'ait jamais été à charge, puisqu'elle est cause de toutes les Craintes & de toutes les Frayeurs que j'ay eues. Je vous assure de mon amitié, aussi bien que tous les autres Domestiques. Adieu, adieu; mais priez Dieu pour la pauvre PAMELA.”

On

On fit voir cette Lettre à tous les Domestiques ; & quoyqu'elle ne fut pas capable de dissiper toutes leurs apprehensions, elle les rassura pourtant un peu. Mr. B. . . . lui-même fit semblant d'ignorer par quelle voye cette Lettre avoit été apportée. Mad. Jervis l'envoya d'abord aux bonnes Gens, qui à la première vûë soupçonnèrent que ce n'étoit pas l'Ecriture de leur fille, & que la Lettre étoit supposée. Mais s'étant bientôt convaincus du contraire, ils se tranquillifèrent un peu en apprenant que leur chère fille étoit en vie & se portoit bien. Il demandèrent conseil à tous leurs amis pour savoir ce qu'il y avoit à faire dans un cas si particulier. Mais comme personne ne savoit que leur conseiller, surtout puisqu'il s'agissoit d'un Gentilhomme aussi riche & aussi entreprenant que Mr. B. . . . & craignant que s'ils faisoient du bruit cela ne fit qu'empirer la condition de leur fille (car sa Lettre leur faisoit assez comprendre qu'elle n'étoit point chez un Evêque, comme on avoit voulu le leur faire acroire, ce qui les fit douter de tout ce qu'on leur avoit dit sur son sujet) ils s'appliquèrent à prier Dieu pour leur pauvre fille, & à lui demander qu'il voulut bien faire finir heureusement cette triste affaire qui les mettoit presque au desespoir.

Nous les laisserons occupez à la prière, pour reprendre l'Histoire de Pamela, qu'elle a écrite en forme de Journal, pour s'amuser dans sa solitude, dans l'esperance qu'il se présenteroit quelque occasion de l'envoyer à ses parens : & aussi, ce qui étoit la vûë quelle se proposoit dans toutes ses Lettres, afin qu'elle pût dans la suite réfléchir avec reconnoissance sur les dangers dont elle avoit échappé, lors que ses malheurs seroient finis, ce qu'elle esperoit qui arriveroit bientôt : alors elle se proposoit d'examiner avec soin la conduite qu'elle avoit tenue dans ces dangers, afin de s'en rejouir, si elle la trouvoit conforme

aux Régles de la Vertu, où de la condamner & de s'en repentir, si elle trouvoit qu'elle eut manqué en quelque chose.

LETTRE XXXII.

Oh! mes très chers Père & Mère,

QUE je vous écrive, & que je deplore mon triste sort, quoyque je n'aye aucune esperance de pouvoir vous faire tenir ma Lettre! Tout ce que je puis faire maintenant c'est d'écrire, de pleurer, de craindre, & de prier Dieu. Mais que puis-je espérer, puisque je semble être condamnée à devenir la Victime d'un méchant & cruel Infacteur de toutes les Loix Divines & Humaines! O Dieu des Misericordes, pardonne moy la défiance & le desespoir, où je suis: ne permets pas que je péche contre toy, car tu connois ce qui est le plus utile pour ta pauvre servante. Mais puisque tu ne souffres pas que tes Créatures soient tentées au delà de ce qu'elles peuvent supporter, je me résigneray à ta Volonté! Je me flatte encor, quelque desespéré que mon état paroisse, que puisque je ne me suis pas exposée moy même à ces Epreuves, puisqu'elles ne font point l'effet de ma présomption ni de ma vanité, Dieu me fera la Grace de les surmonter, & il m'en délivrera lors qu'il le jugera à propos.

C'est ainsi que je prie Dieu, mais d'une manière bien imparfaite, les craintes & les alarmes où je suis me faisant presque perdre l'esprit. Oh! mes chers Parens, joignez vos prières aux miennes. Mais hélas! comment puis-je vous faire connoître la terrible situation de votre pauvre fille? L'Infortunée Pamela peut être perdue (ce qu'à Dieu ne plaise, puisse-je plutôt

plûtôt perdre la vie) avant que vous ayez appris son malheureux sort.

Oh! la méchanceté, les stratagèmes, les artifices sans exemple, de ceux qui s'arrogent le Titre de Gentilshommes, & qui renversent les desseins de la Providence, en employant à leur propre perte, & à la ruine de l'innocence qu'ils oppriment, les Biens qui leur avoient été accordez dans de toute-autres vûes!

Je veux vous écrire tout ce qui m'est arrivé; mais comment recevrez vous mes Lettres? Car je n'ay plus Jean, cet honnête homme, pour vous les porter: & il y apparence qu'on m'observera fort étroitement, jusques à ce que mon cruel Maître ait trouvé le moyen d'exécuter ses criminels projets à ma ruine. J'écriray pourtant tous les jours ce qui m'arrivera, dans l'esperance de trouver quelque voye pour vous faire tenir ces tristes Lettres: cependant si vous les recevez, elles ne feront qu'augmenter votre inquiétude; car hélas! que peuvent de pauvres gens comme vous contre des hommes riches & puissans, qui sont déterminez à opprimer l'innocence?

Quoy qu'il en soit, je vais écrire ce que je me flatois de vous dire au bout de quelques heures, lors que je croyois aller recevoir votre benediction, après être delivrée de tant de dangers & de tant de troubles.

Je commenceray mon Histoire depuis la dernière Lettre que je vous écrivis: & je continueray ce recit à mesure que j'en trouveray l'occasion; quoyque, comme je l'ay dit, je ne sache pas comment vous le faire tenir.

Le Jeudi matin si longtems souhaité, & auquel je devois partir, arriva enfin. J'avois pris congé de tous les Domestiques dès la veille; les adieux furent fort tristes de part & d'autre: Car les Valets aussi bien que les Servantes fleurèrent beaucoup en se séparant de moy. Pour moy je fondois en larmes en voyant les tendres marques d'estime qu'ils me don-

noient tous. Ils voulurent tous me faire de petits présens en témoignage de leur amitié. Mais je ne voulus rien accepter des Domestiques inferieurs. Mr. Longman me fit present de quelques Aulnes de Toile de Hollande, d'une Tabatiere d'Argent, & d'une Bague d'Or, qu'il me pria de porter pour l'amour de lui. Il pleura en me la donnant : Je suis persuadé, me dit il, que Dieu benira une fille aussi vertueuse que vous : & quoyque que vous retourniez chez votre pauvre Père, pour partager de nouveau sa bassesse & son indigence, la Providence saura bien vous y trouver ; elle vous recompensera un jour, quoyque peutêtre je ne vivray pas assez longtems pour en être le Témoin.

Oh ! mon cher Monsieur Longman, lui dis-je, vous me rendez trop riche, & trop vaine. Il faut pourtant que je vous demande encor une Grace. J'auray souvant envie d'écrire (je ne pensois guère que ce dût être si tôt mon unique occupation) je vous prie donc de me donner quelques feuilles de papier ; & dès que je seray chez mon Père, je vous écriray une Lettre pour vous remercier de toutes vos bontez ; j'écriray aussi à la bonne Mad. Jervis.

Ce fut un bonheur pour moy de lui avoir fait cette Prière ; sans cela je n'aurois eu de papier qu'autant que mon austère & bourruë Gouvernante, car c'est ainsi que je puis l'appeller, l'auroit jugé à propos : au lieu que maintenant je puis écrire pour soulager mon chagrin, quoyque je ne puisse pas vous envoyer mes Lettres. Je puis même écrire ce qu'il me plait ; car elle ne fait pas que je suis si bien pourvuë de tout ; Mr. Longman m'ayant donné plus de quarente feuilles de papier, une douzaine de plumes, & une petite bouteille d'Encre, que j'ay enveloppée dans du papier & mise dans ma poche : il m'a donné aussi de la Cire & des Oublies.

Oh !

Oh! mon cher Monsieur, lui dis-je, vous m'avez tout à fait établie; comment vous témoigneray-je ma Reconnoissance? Par un Baiser, ma belle Demoiselle, dit il. Je le lui donnay volontiers, car c'est un très bon Vieillard.

Rachel & Anne pleurèrent amèrement, lorsque je pris congé d'elles. Jane, qui est quelquefois d'assez mauvaise humeur, & Cicile versèrent aussi des larmes, & dirent qu'elles prioient Dieu pour moy. Mais je crains que la pauvre Jane ne soit guère accoutumée à prier Dieu pour elle-même: elle n'en est que plus digne de compassion.

Arthur le Jardinier, Robert le Cocher, & l'autre Cocher (il porte le même nom) qui est venu de la Comté de Lincoln, & qui devoit me conduire, me firent aussi beaucoup d'honnêteté, & ils avoient tous les larmes aux yeux. Cela me parut de très bon naturel dans le Cocher de Lincoln, qui ne me connoissoit que très peu. Mais j'ay compris depuis, qu'il n'avoit que trop de raison d'être affligé, puisqu'il avoit déjà ses instructions, & qu'il savoit qu'on devoit se servir de lui pour me tromper.

Les trois autres Laquais, Henri, Isaac, & Benjamin, les Valets-d'Ecurie, & les Palefreniers prièrent tous très affligez. Il n'y eut pas jusques au pauvre petit marmiton Thomas, qui ne fondit en larmes.

Tous ces Domestiques s'étoient rassemblez le soir pour prendre congé de moy, comptant que le matin ils seroient occupez à leur ouvrage. Il me prièrent tous de leur donner la main; je baisay les Servantes; je priay Dieu qu'il répandit ses Benedictions sur eux tous; & je les remerciay de l'amitié & des bontez qu'ils avoient eues pour moy. Mais en vérité je fus obligée de les quitter plutôt que je n'aurois voulu: car il me fut impossible d'y tenir plus longtems: & ce que je n'aurois jamais crû, Henri, qui passe pour être un peu dur & farouche, pleuroit jusques à lan-

glotter. Le pauvre Jean n'étoit pas encor revenu de chez vous. Mais pour Mr. Jonathan le Sommelier, il lui fut impossible de soutenir cette Scène. Je crovois vous en dire bien plus sur ce sujet, mais mon Esprit est tout occupé de choses plus tristes encor.

La pauvre Mad. Jervis pleura toute la nuit. Je la consolay du mieux qu'il me fut possible. Elle me fit promettre que si mon Maitre alloit à Londres lors que le Parlement s'assembleroit, ou à sa maison du Comté de Lincoln, j'irois passer une semaine avec elle. Elle voulut me donner de l'Argent, mais je ne jugeay pas à propos de l'accepter.

Le landemain matin je fus surprise de ne point voir Jean, car je me proposois de prendre congé de cet honnête Garçon, & de le remercier de la Civilité qu'il nous avoit toujours temoignée à vous & à moy. Mais je m'imagine que mon Maitre l'avoit envoyé plus loin, de sorte qu'il ne pouvoit pas encor être de retour; je priay donc qu'on lui fit mes Complimens.

Lorsque Mad. Jervis vint tristement m'avertir que le Carosse, au quel on avoit attelé quatre Chevaux, étoit pret, je pensay tomber en foiblesse, quoyque je desirasse ardemment d'être avec vous.

Mon Maitre étoit en haut, & ne demanda point à me voir. J'en fus bien aise, dans le fond: Mais il savoit bien, le Traître, que je serois toujours en son pouvoir. O Ciel! défens moy contre sa méchanceté, & ses criminels desseins!

On ne permit à aucun des Domestiques de me conduire, comme je vous l'ay déjà dit. Mon Maitre étoit à la fenêtre pour me voir partir; & tous les domestiques étoient rangez en deux hayes dans l'Allée qui conduit à la Porte, de manière qu'il ne pouvoit pas les voir. Nous ne pouvions rien dire de part ni d'autre, si ce n'est Dieu vous benisse! Dieu vous benisse! Henry porta mon Paquet, mon troisième

sième Paquet, comme j'avois coutume de l'appeller, au Carosse, avec quelques Gateaux, du Pain-d'Epices, des Confitures, & six bouteilles de Vin des Canaries, que Mad. Jervis m'obligea de prendre avec moy dans un panier, afin, disoit elle, que vous & moy pussions nous rejouir le Cœur de tems en tems lors que je serois chez vous. Je baisay encor toutes les servantes, & je donnay la main à tous les Valets; mais Mr. Jonathan, ni Mr. Longman n'étoit pas là. Ensuite je descendis le Perron pour aller au Carosse: & Mad. Jervis pleuroit amèrement.

Dès que je fus arrivée au Carosse, j'aperçû mon Maitre qui étoit en Robe de Chambre à la fenêtre. Je lui fis trois profondes Reverences, & priay Dieu pour lui en levant les mains au Ciel; car il m'étoit absolument impossible de parler. Il me salua en baissant la tête, & je fus charmée de voir qu'il voulut bien prendre encor quelque connoissance de moy. Je montay en Carosse fondant en larmes; tout ce que je pus faire en attendant que le Cocher fouettat, fut de faire signe avec mon mouchoir blanc tout mouillé de mes larmes. Enfin le Cocher partit à toute bride, comme un Jehu, & je ne découvris que trop tôt que j'avois des sujets de chagrin plus grands & plus terribles que ceux que j'avois déjà essuiez.

Si nous allons toujours de ce train là, dis-je en moy même, j'auray bientôt le plaisir de voir mes chers Parens. Je m'amusay à penser aux bons amis que je venois de quiter, jusques à ce que nous fussions, comme je me l'imaginois, à peu près à moitié chemin. Le Cocher s'étant arrêté pour repaire les Chevaux, il me dit que nous avions fait la moitié du chemin: Je crûs qu'il étoit alors tems de secher mes yeux, & de songer à ceux que j'allois trouver; hélas! c'est ce dont je me flatois vainement. Je me preparay donc pour cette douce entrevûe, je me representay la joye que vous auriez en me voyant re-

Venir vertueuse, après tous les dangers que j'aydis courrus. Je commençay donc à me consoler un peu, & à bannir de mon esprit le chagrin que me caufoit la triste separation de mes amis ; mais ce chagrin revenoit de tems en tems ; & en verité je serois ingrate, si je n'aimois pas ceux qui m'ont témoigné tant d'amitié.

J'étois partie vers les huit heures du matin, & ayant vû au Cadran de l'Eglise d'un Village, par où nous passâmes, qu'il en étoit près de deux, j'étois dans une surprise extrême de trouver, que plus nous avancions, moins je reconnoissois où j'étois. Quoy, dis-je en moy-même, il est bien étrange qu'au train que nous allons, nous soyons si longtems à faire vint Milles. Mais sans doute que le Cocher fait le chemin.

A la fin il s'arrêta, & regarda au tour de lui comme s'il eut été embarrassé, ne sachant quelle Route il faloit prendre. Monsieur Robert, lui dis-je, vous vous êtes sans doute égaré. Je le crains, répondit il, mais ce ne sauroit être de beaucoup ; je demanderay le chemin, au premier passant que je rencontreray. Faites le, je vous en prie, lui dis-je : il donna un peu de foin aux Chevaux, & je lui donnay des Gateau, & deux Verres de Vin. Nous nous arrêtâmes environ une demi-heure ; ensuite il partit encor à toute bride.

J'étois si remplie de mes pensées, du danger auquel je ne doutois point que je n'eusse maintenant échappé tout de bon, des bons amis que je venois de quitter, de mes chers Parens que j'allois trouver, & de ce que j'avois à leur raconter, que je ne faisois pas grande attention au chemin ; mais enfin le Soleil qui étoit sur le point de se coucher, me tira de ma rêverie. Le Cocher fouëtoit toujours, les chevaux étoient tout en eau & écumoient. Je fus tout d'un coup

comp saisie de frayeur. J'appellay le Cocher, qui me dit, qu'il étoit extrêmement malheureux, car il s'étoit égaré de plusieurs Milles, disoit il, mais il étoit alors dans le bon chemin, & arriveroit avant qu'il fit tout à fait nuit. Alors je craignis quelque nouveau malheur: j'étois fort fatiguée, car il y avoit plusieurs nuits que je n'avois presque point dormi: enfin je dis au Cocher, Monsieur Robert, il y a un Village devant nous, comment l'appelle-t-on? Puisque nous nous sommes si fort égarés, ne vaut il pas mieux nous arrêter là, que de poursuivre notre route; car la nuit approche à grands pas? Que le Ciel me protège, dis-je en moy même; peutêtre qu'après avoir échappé au Maître, j'auray de nouveaux dangers à courir de la part du Valet; car je ne songeois guère à l'indigne supercherie qu'on me faisoit. Nous arriverons dans un moment, dit le Cocher, la demeure de votre Père n'est qu'à un Mille au delà du Village qui est devant nous. Je puis me tromper, lui dis-je, car il y a longtems que je n'ay été dans ces quartiers. Mais je vous assure que je ne reconnois point du tout le pais; il ne ressemble en rien à ce que je me souviens d'avoir vû.

Il fit semblant d'être fort fâché de s'être ainsi égaré: enfin il s'arrêta à une Ferme environ deux Milles au delà du Village que j'avois vû: il étoit alors presque nuit: le Cocher descendit de son siège en disant, il faut que nous nous arrétions ici, car je ne sais plus où j'en suis.

Seigneur Dieu, dis-je en moy même, protège ta pauvre Pamela! Encor de nouvelles Epreuves! Que deviendray-je enfin!

La Femme, la Fille & la Servante du Fermier vinrent à nous; la Femme dit, qu'est ce qui vous emmène ici à l'heure qu'il est, Mr. Robert, & cela avec une Dame? Cette Question m'effraya terriblement; & réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé, je me mis

à pleurer. Madame, dis-je à la Fermière, connoissez vous Mr. B. . . . de la Comté de Bedford? Le méchant Cocher voulut empêcher qu'on ne me répondit, mais la fille, qui est simple & naïve, dit abord; si nous connoissons Mr. B. . . .? Oui sans doute; mon Père est son Fermier. Ah Ciel! m'écriay-je alors, je suis perdue, perdue sans ressource! Méchant, dis-je au Cocher, pourquoy m'avez vous joué ce tour? Vil Instrument du plus indigne de tous les Maitres! En verité, Madame, dit le Cocher, je suis fort fâché qu'on m'ait donné cette commission mais je ne pouvois pas la refuser. Tirez en le meilleur parti que vous pourrez. Vous trouverez ici d'honnêtes gens, obligeans & civils; je vous assure que vous ferez en seureté avec eux. Laissez moy descendre de Carrosse, dis-je, j'iray à pié jusques au prochain Village, quelque tard qu'il soit; car je ne veux point entrer ici.

On vous traitera très bien ici, ma jeune Demoiselle, dit la Fermière, & vous trouverez plus de Commoditez chez nous que quelque part que ce soit dans le Village. Je ne me soucie point de Commoditez, dis-je; je suis trahie, je suis perdue! Ayez pitié de moy pour l'amour de votre Fille, & dites moy si votre Maitre est ici. Non, je vous assure, reprit elle, il n'y est point.

Là dessus le Fermier vint; c'étoit un homme grave, civil, qui avoit l'air d'un honnête homme: il me parla d'une manière qui me tranquillisa un peu: voyant donc qu'il n'y avoit point de remède, j'entray chez lui; & sa Femme me conduisit d'abord enhaut dans le meilleur appartement de la Maison, dont elle me dit que je serois la Maitresse aussi longtems que je resterois chez eux, & que personne n'approcheroit de moy que par mon ordre. Je me jettay sur le lit presque morte de fatigue & de crainte; & je m'abandonnay

bandonnay à toute ma douleur, la plus cruelle que j'eusse eue de ma vie.

La Fille du Fermier vint m'apporter une Lettre, que le Cocher lui avoit donnée pour moy ; je vis d'abord à l'écritute & au Cachet, qu'elle venoit de mon indigne Maître ; elle étoit adressée à *Mademoiselle Pamela Andrews*. Cela valoit mieux encor, que de l'avoir ici lui-même. Quoyque s'il y eût été, il faudroit qu'il eut volé, car il me sembloit que j'avois volé moy même, tant le Cocher avoit fait de diligence.

Je commence à m'appercevoir que je suis ici chez des gens d'honneur ; il ne paroît point d'artifice dans leur Conduite ; ils semblent plutôt avoir pitié de mon sort. La bonne femme m'offrit un Verre d'eau cordiale, que j'acceptay, car j'étois prête à tomber en foiblesse. Je m'assis sur une chaise, toujours fort abattue : on m'apporta deux chandelles, & on fit du feu, & on me dit, que si j'avois besoin de quelque chose je n'avois qu'à frapper, & qu'on seroit à moy dans l'instant ; ainsi on me laissa seule ; j'eus tout le tems de réfléchir sur mon triste sort, & de lire la Lettre qu'on m'avoit apportée : mais je ne pus pas y jeter les yeux d'abord, tant j'étois accablée : dès que je fus un peu remise, je la lû, & j'y trouvay ces mots.

“ *Ma chère PAMELA,*

“ L'extrême Passion que j'ay pour vous, & votre
 “ obstination à n'y point répondre, m'ont contraint
 “ d'en agir avec vous d'une manière qui vous cau-
 “ fera, sans doute, beaucoup de fatigue, de crainte,
 “ & d'inquietude. Pardonnez le moy, ma chère ;
 “ car malgré ce que je viens de faire, je vous
 “ jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde,
 “ que je vous traiteray d'une manière honorable.
 “ Que vos frayeurs ne vous obligent donc pas à
 “ prendre une résolution desespérée, qui pourroit faire
 “ tort à votre Reputation, & à la mienne. L'en-

“ droit où vous recevrez cette Lettre est une Ferme
 “ qui m'appartient. Les gens qui la tiennent, sont
 “ honnêtes, civils & obligeans.

“ Lors que vous lirez ceci vous serez déjà à moi-
 “ tié chemin de l'endroit, où j'ay dessein que vous
 “ demeuriez quelques semaines, jusques à ce que
 “ j'aye réglé certaines Affaires, qui vous donneront
 “ une toute autre idée de moy, que celle que vous
 “ vous en formez peutêtre à l'occasion de la con-
 “ duite que je tiens actuellement envers vous. Et
 “ pour vous convaincre que je n'ay aucun mauvais
 “ dessein, je vous assure que vous serez tellement
 “ la Maitresse dans la Maison où l'on va vous con-
 “ duire, que je n'en approcheray pas sans votre per-
 “ mission. Tranquillisez vous donc; soyez discrète
 “ & prudente; & toutes vos peines seront recom-
 “ pensées un jour par un changement de fortune,
 “ plus heureux que vous n'osez l'espérer à présent.

“ J'ay pitié de la fatigue que vous aurez eue, si
 “ cette Lettre vous est rendue dans l'endroit que j'ay
 “ ordonné. J'écriray à votre Père, pour l'assurer
 “ que rien de honteux ne sera entrepris contre vous
 “ par

“ *Votre très passionné admirateur; car*
 “ *c'est ainsi qu'il faut que je me*
 “ *nomme.*

“ Ne soyez pas en colère contre le pauvre Ro-
 “ bert: vous avez tellement gagné l'affection
 “ de tous mes Domestiques, que je vois qu'il
 “ aimeroient mieux rendre service à vous qu'à
 “ moy; & ce n'est qu'avec repugnance que ce
 “ garçon s'est chargé d'exécuter mes Ordres:
 “ J'ay été obligé de m'abaisser jusqu'à l'assurer
 “ de la pureté de mes intentions; & je suis for-
 “ tement résolu d'y persévérer, si vous même
 “ vous

“ vous ne me forcez pas à faire ce que j'abhorre
 “ maintenant.”

Je ne compris que trop, que cette Lettre n'étoit destinée qu'à me tranquiliser pour le présent ; mais comme le danger n'étoit pas si proche que j'avois eu lieu de l'appréhender, & qu'il promettoit de ne point venir, & de vous écrire, mes chers Parens, pour calmer votre inquiétude, je me rassurai un peu ; je fis un effort pour manger un morceau de poulet bouilli qu'on m'avoit apprêté ; je bus un verre de mon vin sec, & j'en fis boire à mes hôtes.

Dès que j'eus soupé, il me survint un nouveau sujet d'inquiétude ; car le Cocher entra dans ma chambre, & me parut avoir l'air d'un bourreau ; il me traita de Mademoiselle avec une mine tout à fait étrange, & me dit, qu'il falloit que je fusse prête à partir le landemain dès cinq heures du matin, sans quoy nous ne pourrions arriver que fort tard. Cela m'affligea beaucoup, car je commençois à agréer assez ma compagnie, vû l'état où j'étois reduite, j'espérois de pouvoir fléchir ces bonnes gens en ma faveur, & que par leur moyen je pourrois me rendre chez quelque honnête personne du Voisinage, qui voudroit me protéger, de sorte que je ne fusse pas obligée de poursuivre mon voyage.

Dès que le Cocher se fut retiré je commençay à sonder le Fermier & sa femme : mais hélas ! je trouvay qu'ils avoient reçu une Lettre en même tems que moy, tant mon méchant Maître, inspiré par Lucifer, avoit pris ses mesures seurement : le Fermier & sa femme ne firent que secouer la tête, quoyqu'ils parussent avoir pitié de moy ; de sorte que je fus obligée de renoncer à l'espérance que j'avois conçüe d'être délivrée par leur secours.

Le bon Fermier me montra la Lettre qu'il avoit reçue, & je la copiai; car elle fait connoître les Artifice de mon cruel Maître, & combien il étoit résolu à me ruiner entièrement, par les soins qu'ils prenoient de m'oter jusques à la moindre espérance de me sauver. Voici cette Lettre.

“ Fermier Norton,

“ J'envoye chez vous, pour une nuit seulement,
 “ & fort contre son gré, une jeune demoiselle, qui
 “ s'est embarquée dans un intrigue amoureuse, qui
 “ causeroit sa perte, & celle de l'homme qu'elle
 “ voudroit épouser. Pour faire plaisir à son Père
 “ j'ay ordonné qu'on la conduisit à une de mes Mais-
 “ sons, où on lui fera un bon accueil, afin d'essayer
 “ si l'absence, & les reproches qu'on fera à l'un & à
 “ l'autre ne pourront pas leur faire ouvrir les yeux
 “ sur leurs propres interets. Je ne doute pas que
 “ pour l'amour de moy vous ne la traitiez avec
 “ bonté. Car à l'exception de cette Intrigue, *qu'elle*
 “ *ne veut pas avouer*, elle ne manque ni de sagesse
 “ ni de discrétion. Je reconnoîtray, à la première
 “ occasion, les pénes que je vous donne. & suis,

“ *Votre ami & serviteur.*”

Admirez l'artifice de cet homme; en disant à ces bonnes gens que je ne *voulois pas avouer cette* prétendue *Intrigue*, il leur avoit fourni une raison plausible pour ne rien croire de tout ce que je pouvois leur dire. Et comme ils sont ses Fermiers, & qu'ils l'aiment beaucoup, (car il a quelques bonnes qualitez, & il en a bon besoin) je vis que tous mes projets étoient évanouis, & je fus contrainte de parler le moins qu'il m'étoit possible.

Cependant

Cependant je me mis à pleurer amèrement ; car je jugeay par cette Lettre, que tant par ses Artifices que par ses Richesses il étoit trop fort pour moy : de sorte que j'eus encor recours à mon seul Refuge, à ce Dieu, qui prend en sa protection les innocens, & qui seul est capable de renverser & de faire evanouir les desseins & les artifices des Grands. Le Fermier étoit si prévenu de ce qu'on lui disoit dans cette Lettre, qu'il se mit à louer beaucoup mon Maitre du soin qu'il prenoit de moy, & à me conseiller de ne point prêter l'oreille aux propositions qu'on pouvoit me faire sans le consentement & l'approbation de mes Parens ; il me rendit ainsi le sujet d'une bonne leçon pour sa fille. C'est pourquoy je fus bien aise de mettre fin à la Conversation, voyant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on ajoutat foy à ce que je pouvois asseurer.

J'envoyay dire au Cocher que j'étois si fatiguée, qu'il me seroit impossible de partir de grand matin. Mais il tint ferme, & dit que la journée en seroit moins fatigante. Je trouvay par là que malgré sa prétendue répugnance, il étoit plus fidelle à son Maitre, que je ne l'aurois souhaité. Je compris donc de plus en plus, que tout n'étoit que profonde dissimulation, & qu'artifices tous plus terribles les uns que les autres.

Il est vray que j'aurois pû montrer la Lettre que mon Maitre m'écrivoit, & qui refutoit absolument tout ce qu'il disoit au Fermier. Mais je ne vis aucune apparence de pouvoir l'engager à me rendre service. Je crus donc que puisque je devois partir si tôt, il étoit inutile d'entrer avec ces gens là dans un plus grand détail sur mon Histoire : je connus d'ailleurs qu'ils n'étoient pas disposez à me laisser demeurer plus longtems chez eux, de peur de desobliger mon Maitre. Je fus donc me coucher, mais je ne reposay guère. Le landemain je partis de grand matin ; le

Fermier

Fermier voulut que sa servante m'accompagnât dans le Carrosse durant cinq Milles; & elle devoit s'en retourner à pié.

Dès que je fus en Carrosse le Vendredi matin, je formay un projet, que je me flattois de pouvoir exécuter. J'étois persuadée que le Cocher seroit obligé de s'arrêter dans quelque Village pour faire repaître les Chevaux. Je me proposay donc, dès que nous nous arrêterions à quelque Hotellerie, de m'adresser à la Maitresse du logis, de lui conter mon Histoire, & de refuser d'aller plus lui, n'y ayant personne, que ce méchant Cocher, qui pût m'y forcer.

J'étois toute occupée de ce Projet, & remplie d'esperance de pouvoir me sauver d'une manière ou d'autre. Mais hélas! mon rusé Maître avoit trouvé moyen de m'oter même cette dernière ressource. Car lors que nous nous arrêtâmes en chemin dans un gros Bourg, pour diner, & que je me préparois à exécuter mon projet, qui, pensez vous, que nous rencontrâmes dans l'Auberge? C'étoit la méchante Mad. Jewkes qui m'attendoit là. La maitresse de la Maison étoit sa sœur, & elle m'avoit préparé a diner.

C'est ce que j'appris bientôt, lors qu'en entrant je demanday à parler à la Maitresse du logis. Dès qu'elle fut venue, je suis, lui dis-je, une pauvre infortunée, qui a besoin de vos Conseils & de votre secours, vous m'avez l'air d'une dame vertueuse, qui se fera un plaisir de secourir l'Innocence opprimée. Oui, Madame, répondit elle, je me flatte que vous serez pas trompée dans votre attente, j'ay même le bonheur de savoir quelque chose de votre Histoire avant que vous me l'appreniez vous même. Appelez ma sœur Jewkes, ajouta-t-elle. *Jewkes, Jewkes!* dis-je en moy même; ce nom ne m'est pas inconnu; cela ne me plaît point du tout.

La méchante Créature parut sur le champ ; je ne l'avois jamais veüe qu'une seule fois ; & sa présence me causa les plus cruelles allarmes. Pas un seul projet ne me peut réussir ! dis-je en moy même ; rien ne peut sauver une pauvre & innocente fille ! Il faut que tout se tourne contre moy ! Ah ! que mon sort est déplorable ! Je fus donc obligée de renoncer à mes Esperances, & ma condition étoit pire desormais qu'elle n'avoit été chez le Fermier.

La méchante femme s'approcha de moy avec un air de confiance, & me baïsa. Regardez, ma sœur, dit elle, voilà une charmante Créature ! Le plus vertueux Seigneur de tout le Païs ne seroit pas tenté de l'enlever ? Oh ! chose affreuse ! dis-je en moy même. Voilà en deux mots un aveu positif du dessein qu'on a formé contre moy. Maintenant je suis perdue sans ressource ; il n'y a plus moyen d'en douter. J'étois dans la plus grande confusion du monde ; & voyant qu'il n'y avoit point de remede, je fus forcée de lui permettre de monter en Carosse avec moy, car elle ne vouloit pas me perdre de vûë un seul moment. Elle étoit venue à cheval, accompagnée d'un Valet, qui nous conduisit tout le chemin, marchant à coté du Carosse. Je renonçay alors à tout espoir de delivrance ; étant dans un abattement extrême, & prête à me desespérer.

Ah ! dis-je en moy même, que de pénes l'on se donne pour ruiner une pauvre & innocente Créature ! Les mesures sont si bien prises, & il y a si longtems qu'on trame ce complot, que je crains bien qu'il me soit impossible d'en prevenir l'exécution. Cependant je mis ma Confiance en Dieu, persuadée qu'il sauroit bien trouver quelque voye pour me delivrer, lors que tout autre moyen viendroit à manquer ; & je m'abandonnay à sa Providence.

Vous

Vous pourrez voir (mais hélas ! ô pensée affligeante ! que sçay-je si vous lirez jamais ce que j'écris maintenant. Si vous le lisez un jour, vous pourrez voir) par ce que je vais dire, quelle espèce de Créature c'est que cette Mad. Jewkes, en comparaison de la bonne Mad. Jervis.

Pendant que nous étions en Carosse elle me regardoit de tems en tems en face, & en me serrant la main, elle me dit, en vérité vous êtes bien jolie, ma petite silencieuse. Elle voulut même me baiser une fois ; mais, je lui dis, je n'aime point cette manière d'agir, Mad. Jewkes ; cela ne convient point à deux personnes du même Sexe. Elle se mit à rire à gorge déployée ; cela est joliment dit, je vous jure, s'écria-t-elle. Vous aimeriez donc mieux être baissée par une personne de l'autre sexe. Ma foy, vous avez raison, & je vous louë de cela.

J'étois furieusement lassé de ses impertinences & de ses discours impudens : mais je n'avois pas lieu d'en être surpris ; car elle avoit servi dans une Hotellerie avant que mon Maître la prit à son service : & vous savez que ces sortes de Créatures ne manquent pas d'effronterie. Et en vérité elle ne se faisoit aucun scrupule de dire en mille occasions les choses les plus libres. Et voyant que les larmes me couloient des yeux de tems en tems, vous voilà bien malade, me dit elle plus d'une fois, d'être aimée par le Gentilhomme le plus aimable & le mieux fait qu'il y ait à dix lieues à la ronde.

Me voilà donc au pouvoir d'une infame Créature ; & si je n'étois pas en seureté avec la vertueuse Mad. Jervis, dans une maison où tout le monde avoit de l'amitié pour moy, que n'auray-je pas à appréhender de la part d'une femme qui paroît prendre plaisir à l'iniquité ? O Ciel ! que feray-je ! que deviendray-je ! Hélas ! je ne pourray jamais résister à tout cela !

LA VERTU RECOMPENSE'E. 163

Vers les huit heures du soir nous entrâmes dans l'avantcour de cette grande, belle, mais vieille maison; elle est dans un endroit écarté & solitaire, & paroît très propre à l'exécution des plus criminels desseins. Ah! dis-je en moy même, je crains bien que ce ne soit ici le lieu où l'on a résolu d'achever ma perte, à moins que Dieu, qui est tout-puissant, ne me protège!

Je me trouvay mal en entrant, tant par la fatigue que j'avois endurée, que par l'abattement extrême où j'étois. Mad. Jewkes me donna du Vin brulé, & parut fort officieuse pour me faire le meilleur accueil qu'elle put. Durant son absence le méchant Robert entra, & me dit, je vous demande mille pardons du tour que j'ay été obligé de vous jouer; je suis vivement touché de l'affliction où vous êtes; & je vous assure que je suis bien fâché d'avoir été contraint d'exécuter mes ordres.

Fort bien, Monsieur Robert, lui dis-je: je n'ay jamais vu prendre qu'un seul criminel. Le Bourreau lui demanda pardon, comme vous faites maintenant, il allegua ses ordres, & puis il pendit le malheureux fort tranquillement. Mais je ne suis point criminelle, comme vous savez; & si j'avois cru que mon devoir me permit d'obéir aux injustes commandemens de mon indigne Maître, je vous aurois épargné la pêne que vous avez prise, & vous ne pouriez pas vous glorifier d'avoir rendu à votre Maître un service si abominable.

Je suis fâché, reprit il, que vous preniez la chose de cette manière, mais tout le monde ne pense pas comme vous. Eh bien, eh bien, Mr. Robert, lui dis-je, vous avez fait de votre côté avec toute la fidélité possible ce que vous pouviez pour me perdre; peut-être que vous vous en repentirez un jour, lors que vous en verrez les funestes conséquences. Vous saviez de quoy il s'agissoit, & que je devois être conduite

conduite chez mon Père, & que j'ay été trompée & trahie de la manière du monde la plus cruelle. Encor une fois, je vous suis obligée de la part que vous y avez eüe; Dieu veuille vous le pardonner!

Il se retira un peu triste; & Mad. Jewkes qui entra dans le même moment me demanda, qu'avez vous dit à Robert? Le pauvre garçon est pret à pleurer. Je n'ay pas lieu de craindre que vous suiviez son exemple, Mad. Jewkes, lui répondis-je. Je lui ay représenté qu'il avoit contribué de sa part à ma ruine; il ne sauroit qu'y faire, il en est fâché maintenant: mais sa repentance ne sauroit plus m'être utile; je souhaite qu'elle lui soit salutaire.

Je vous assure, Mademoiselle, me dit elle, que je serois aussi prête à pleurer que lui, si je vous causois le moindre mal. Il n'est pas en son pouvoir d'y remédier à présent, répondis-je; mais pour vous ce que vous avez à faire est encor à venir; & vous pouvez choisir, ou de contribuer à ma ruine, ou de me sauver. Ecoutez, Mademoiselle, me dit elle, je suis fortement résolue de m'acquitter de mon Devoir envers mon Maître: C'est pourquoy vous devez être persuadée que si je puis m'en acquitter & vous rendre service en même tems, je le feray. Mais vous devez penser aussi que si vos desirs & sa volonté se trouvent en opposition, je lui obeïray, quoyqu'il puisse me commander.

Je vous prié, Mad. Jervis, lui dis-je, de ne me pas traiter ainsi de *Mademoiselle*, je ne suis qu'une pauvre fille élevée par un caprice de la Fortune, & qui dois être tantôt quelque chose, & tantôt rien, suivant qu'elle juge à propos de se jouer de moy. Ayez donc la bonté de me parler comme à une simple Servant; je suis même au dessous de vous, d'autant plus qu'on m'a mise dehors.

Oui,

Oui, oui, dit elle, j'en fais quelque chose : vous avez tant de pouvoir sur mon Maitre, que vous ferez peutêtre notre Maitresse à tous avant qu'il soit long-tems ; c'est pourquoy je voudrois fort vous obliger si je puis. Je veux vous traiter de *Mademoiselle* ; car je vous assure que mes Instructions portent qu'il faut que je vous témoigne tout le Respect possible.

Qui vous a donné ces Instructions, lui dis-je. Qui ? répondit elle ; qui seroit-ce, sinon mon Maitre ? Comment cela se peut il ? Repris-je ; car vous ne l'avez pas vû depuis peu. Non, dit elle ; mais il y a déjà quelques tems que vous attens ici. (Oh ! quelle profonde malice ! pensay-je en moy-même) & d'ailleurs, ajouta-t-elle, Robert m'a apporté une Lettre de sa part, qui contient mes Instructions ; mais je n'aurois peutêtre pas dû vous en dire tant. Si vous vouliez, lui dis-je, avoir la bonté de me les montrer, je pourrois juger par là quelles faveurs je puis esperer de vous, sans que vous outrepassiez vos Ordres. Je suis votre très humble servante, ma belle demoiselle, répondit elle. Je suis suffisamment instruite, & vous pouvez compter que je suivray mes ordres ; & autant qu'il me le permettront, je vous obligeray ; & n'en parlons plus.

Mais je me flatte, repris-je, que vous ne voudriez pas commettre une action injuste ou criminelle, quel que fut le Maitre qui vous la commandât. Ecoutez, me dit elle ; il est mon Maitre, & s'il me commande une chose que je puisse faire, je me crois obligée de lui obéir ; c'est à lui, qui a le pouvoir de me commander, à voir si ce qu'il m'ordonne est permis ou non. Quoy, dis-je, supposé qu'il vous ordonnât de me couper la gorge, le feriez vous ? Cela n'est pas fort à craindre, répondit elle ; mais sans doute que je ne le ferois point ; car ce seroit un meurtre, & je serois condamnée à être pendue. Mais supposé, repris-je, qu'il voulut séduire & perdre une

pauvre

pauvre jeune Créature, lui prêteriez vous votre secours? Car ravir l'honneur à une fille est pire que de lui couper la gorge.

Ah! dit elle, que vous parlez d'une manière étrange? Les deux Sexes ne sont ils pas faits l'un pour l'autre? Et n'est il pas fort naturel qu'un jeune homme aime une jolie fille? Et supposé qu'il satisfasse ses desirs avec elle, cela est il aussi criminel, que de lui couper la gorge? Là dessus elle se mit à rire, & continua à parler d'une manière si insolente, qu'elle ne me fit que trop comprendre, que je n'avois rien à espérer de sa conscience ni de sa Vertu: Ce qui me mortifia extrêmement; car je m'étois flatée de la gagner peu à peu.

Nous finimes cette conversation, & je la priay de me dire où je devois coucher. Partout où il vous plaira, Mademoiselle, répondit elle; mais je dois vous dire, que pour le présent il faut que je couche avec vous. *Pour le présent!* m'écriay-je; (mon cœur étoit prêt à crever de chagrin.) Vos Instructions portent elles que vous coucherez avec moy? Oui sans doute, reprit elle. J'en suis fâchée, dis-je. Comment? dit elle, je vous assure que je suis fort seine, & fort propre aussi. Je n'en doute point, répondis-je; mais j'aime à coucher seule. Quoy donc! dit elle; Mad. Jervis ne couchoit elle pas avec vous dans l'autre Maison.

Eh bien, dis-je, lasse de ses Discours, & ennuiée de mon état, suivez vos ordres; je ne saurois me défendre, je suis la plus malheureuse Créature qui soit sous le Ciel. Elle continua ses sottises que je pouvois plus supporter. Fort misérable en effet, dit elle, d'être aimée du Gentilhomme le plus accompli qu'il y ait en Angleterre!

Me voici arrivée un SAMEDI, je vais continuer mon recit; & j'ay beaucoup à écrire.

Il paroît que ma méchante Compagne a des ordres très précis. Car quand elle va se coucher elle s'enferme avec moy dans la Chambre, qui a une double porte, & elle en attaché les deux Clefs à son poignet. Elle dit qu'on a taché deux ou trois fois de forcer la Maison. Je ne fais si elle le dit pour m'effrayer; mais cela me rend peureuse; quoyque je ne le sois pas tant que je le serois, si je n'avois pas d'autres craintes.

Je n'ay dormi que peu cette nuit, & je me suis levée de bon matin, & me suis mise proche de la fenêtre, faisant semblant de regarder dans le spacieux Jardin; mais j'étois à écrire tout le tems, depuis la pointe du jour jusqu'au moment qu'elle s'est levée; & j'ay encor écrit depuis pendant qu'elle a été hors de la chambre.

A déjeuné elle ma présenté les deux Servantes, la Cuisinière, & celle qui a soin de nétoyer les chambres. Ce sont deux pauvres filles ignorantes, & des plus grossières; je ne puis en esperer aucun secours; & d'ailleurs elles sont entièrement à la devotion de ma Geolière. Je suis pourtant résoluë de m'échapper si je puis, avant que mon méchant Maître arrive.

Il y a encor quelques autres Domestiques, le Cocher Robert, un Palefrenier, un Assistant, & un Valet de pié. Tous, excepté Robert (& il a été complice de ma ruine) sont d'étranges Créatures, de qui on ne peut rien esperer, & qui sont aussi tous dévouez à cette Femme. Le Jardinier a l'air d'un honnête homme: mais on ne lui permet pas de m'approcher, & il paroît réservé.

J'étois surprise de ne pas voir Mr. Williams, l'Ecclesiastique: mais je n'osay pas demander de ses nouvelles, de peur de faire naître des soupçons. Mais après avoir examiné tous les gens de la maison, je ne trouvay que lui sur qui je pusse fonder quelques esperances;

perances ; car je me flate que son Caractère ne lui permettra pas de contribuer à ma ruine. Il vint l'après dinée ; car il est occupé d'ordinaire à enseigner le Latin dans une petite école du voisinage : ce qui lui rapporte quelque chose, outre les presens que mon Maître lui fait en attendant qu'il puisse lui donner un Benefice.

Ce Mr. Williams est un jeune homme grave & de bon sens : Dès le moment que je le vis je fus confirmée dans l'esperance que j'avois formée de son assistance. Car il parut s'interresser beaucoup à ma pêne & à mon affliction, qu'il m'étoit impossible de cacher. Il parut cependant se defier de Mad. Jewkes, qui épioit toutes nos paroles, & jusques à nos moindres gestes.

Mr. Williams a un Appartement dans la Maison ; mais il a coutume de se tenir dans un Logement qu'il a pris au Village voisin, pour être plus proche de son école : Il passe ici l'après dinée du Samedi, & tout le Dimanche ; excepté lors qu'il s'est engagé à prêcher pour le Curé du Village qui est à trois Milles d'ici.

Je me flate d'aller à l'Eglise avec lui demain : car les Instructions de ma Gouvernante ne portent pas, sans doute, qu'elle doit me le refuser : Il est impossible que mon Maître ait pensé à tout. Et peutêtre que je trouveray à l'Eglise quelque moyen de me mettre en seureté.

Afin que ma Gouvernante me vienne pas à soupçonner que je suis pourvûe de papier, de plumes, & d'encre, je lui en ay demandé, & elle m'a dit qu'elle m'en fourniroit, à condition que je lui promisse de ne rien envoyer hors de la maison, sans le lui faire voir auparavant. Je l'assuray, que je ne voulois écrire que pour dissiper un peu mon chagrin, lors que j'étois seule, comme je souhaitois d'être toujours.

Mais

Mais vous savez bien, ajoutay-je, que je n'ay personne par qui je puisse envoyer ce que j'écriray.

Non pas peut-être pour le présent, dit elle; mais on m'a dit que vous vous mêlez beaucoup d'écrire, & mes Instructions portent qu'il faut que je voye tout ce que vous écrirez. Je veux donc bien vous donner une plume, de l'encre, & deux feuilles de papier: car cet employ vous empêchera de songer à quelque chose de pis: mais il faut que vous me montriez ces feuilles, écrites ou non écrites, toutes les fois que je le demanderay. Cela est bien dur, répondis-je. Mais ne me permettez vous pas d'avoir en mon particulier ce petit Cabinet qu'il y a dans la Chambre où nous couchons, pour y enfermer mes hardes, & que j'en garde la Clef? Je crois pouvoir consentir à cela, dit elle; je vay le rangeray & je laisseray la Clef à la porte. Il y a aussi un Claveffin dans ce Cabinet, s'il est accordé vous pourrez en jouer de tems en tems pour vous divertir; car je sçay ma vieille Maitresse vous a fait apprendre à en jouer.

Je me resolus donc à cacher mes plumes par ci par là, de peur qu'elle ne vint un jour à m'en refuser: je mis un peu d'encre dans trois ou quatre tasses de porcelaine, je cachay aussi en divers endroits parmi mes hardes le papier, la Cire, & les oublies que j'avois, de peur qu'on ne me fouillât: & je me flatte que par le moyen de ce que je pourray écrire, ou par quelque autre voye il se présentera dans peu une occasion de me delivrer de mon esclavage. Oh! quelle gloire! pensay-je en moy même, si je puis conserver mon innocence, & échapper aux artifices de ce méchant Maître! S'il vient ici, je suis perdue sans ressource: car cette abominable femme l'assistera sans doute dans l'exécution de ses plus criminels desseins. Il n'aura pas besoin de l'éloigner, comme il voulut une fois éloigner Mad. Jervis. De sorte qu'il

faut que j'employe toute l'adresse de mon Esprit pour me tirer d'entre ses mains.

Ce m'est un cruel chagrin d'écrire, sans pouvoir vous envoyer ce que j'écris; mais c'est maintenant le seul divertissement que j'aye; & si Dieu me fait la Grace d'échapper avec mon innocence, comme je l'espère de sa bonté, malgré tous les noirs complots qu'on a tramez contre moy, avec quel plaisir reliray-je alors ce que j'écris maintenant avec un cœur pénétré de la douleur la plus vive!

J'allois ajouter, comme j'avois coutume de faire, *priez Dieu pour votre très obeissante fille*; mais hélas! vous ne sauriez connoître la détresse où je suis; quoyque je sois persuadée que vous priez Dieu pour moy. Je continueray d'écrire tout ce qui m'arrivera, afin que s'il se présente quelque occasion favorable, mon griffonnage soit pret à vous être envoyé: Car je ne puis écrire qu'on cache, & de tems en tems. Oh! que je trouve maintenant à redire ce Jean, qui étoit si obligeant, & si honnête, & qui avoit le cœur si bon!

Me voici arrivée au DIMANCHE.

Ah! voici quelque chose de bien triste! La barbare ne veut point me permettre d'aller à l'Eglise; & j'avois fondé presque toutes mes esperances là dessus. Elle a même fort maltraité le pauvre Mr. Williams, parce qu'il intercedoit en ma faveur. J'apprens qu'elle peut lui défendre la maison, si elle le juge à propos. Le pauvre homme est entièrement dans la dépendance de mon Maître, qui a un très bon bénéfice à lui donner, lors que celui qui le possède actuellement viendra à mourir; & il y a quatre mois qu'il garde le lit, étant fort âgé, & attaqué d'une Hydropisie.

Mr.

Mr. Williams me témoigne beaucoup de respect, & je m'apperçois bien qu'il a pitié de moy : peutêtre qu'il seroit disposé à m'accorder son secours pour échapper aux Dangers qui me menacent, si j'avois quelcun qui pût lui parler en ma faveur : mais pourquoy voudrois-je ruiner la fortune d'un jeune homme, en l'engageant à faire une chose qui est contre ses intérêts ? Il me semble pourtant qu'un honnête homme devroit se résoudre à faire tout au monde pour conserver la Vertu d'une pauvre fille opprimée ; & la Providence l'en récompenseroit sans doute.

Jugez (mais hélas ! comment verrez vous ce que j'écris ?) jugez combien mon état doit être desespéré, puisque je suis reduite à souhaiter de pouvoir tendre des pièges à un honnête homme ! Je m'apperçois qu'il a grande envie de me parler, par un mot qu'il m'a dit à l'oreille.

La Créature (c'est je pense le nom que je donneray désormais à ma Gcolière) me maltraite de plus en plus. Il y a un moment que je disois un mot à une des Servantes, il est vray que c'étoit pour tacher de la gagner peu à peu, lors qu'elle est survenue tout d'un coup, & m'a dit, je vous prie, Mademoiselle, de ne vous point émanciper jusqu'à vouloir tenter de pauvres & innocentes Campagnardes, pour les empêcher de faire leur devoir. J'ay entendu que vous vouliez engager cette fille à faire un tour de promenade avec vous. Mais je vous defens, Nanon, dit elle en s'adressant à cette fille, de jamais sortir avec elle, ni de lui obéir, pas même dans les moindres bagatelles, sans me le faire savoir. Qu'elle fit un tour de promenade avec vous ! Et où voudriez vous aller, je vous prie, Mademoiselle ? Cruelle & barbare Mad. Jewkes, lui répondis-je, je ne voulois que faire un tour dans cette Allée d'Ormes qu'il y a devant la Maison, puisque ne voulez pas me permettre d'aller à l'Eglise.

Nanon, dit elle pour me faire comprendre combien tous les Domestiques sont à sa devotion, otez les souliers à Mademoiselle, & apportez les moy. J'en ay eu bien d'autres qu'elle sous ma garde. Elle n'en fera rien m'écriay-je. En verité, dit cette fille, il faut bien que je le fasse puisque ma Maitresse me l'ordonne: Ainsi, Mademoiselle, ne vous y opposez pas. En effet (le croiriez vous) elle m'ota mes souliers. J'en ay été si indignée, que je n'ay pas même pû soulager mon cœur en versant des larmes. En verité je suis devenue presque hebétée. Je suis forcée de m'arrêter ici.

Je reprens la plume pour vous tracer le portrait de cette Créature. C'est une grosse tripière, trapuë & pouffive; laide à faire peur, si on peut appeller laid ce qui a la figure humaine. Elle a les mains énormes, & le bras gros je pense comme mon corps. Elle a le né plat & recourbé; & ses soureils lui cachent presque les yeux, qui sont d'un vilain gris, & lui sortent de la tête. Elle a un regard malin, qui decouvre la méchanceté de son cœur. Son visage est large & plat; & à la couleur on diroit qu'il a été un mois dans une Saumure de Salpêtre: je suis seure, qu'elle est sujette à s'enivrer. Elle a une grosse voix d'homme; elle est ronde comme une boule, & avec cela elle paroît extrêmement forte, & si je la fachoïs je crois qu'elle pourroit m'écraser dans un instant sous ses pieds. De sorte qu'avec un cœur plus vilain encore que son Visage, elle me cause des frayeurs mortelles. Je suis perdue, sans ressource, si Dieu ne me protège: car elle est cruellement méchante; en verité elle l'est.

Ce que je viens de dire n'est que l'effet d'un impuissant & inutile chagrin de ma part: mais le portrait n'en est pas moins ressemblant. Elle vient de m'envoyer dire dans ce moment, qu'elle me rendra mes souilliers, si je veux bien consentir qu'elle se vienne

viennne proméner avec moy dans le jardin. Qu'elle viennne *caneter* plutôt, dis-je en moy-même.

Il ne me convient pas de me brouiller tout à fait avec elle; je n'en ferois que plus étroitement observée. J'iray donc me promener avec cette haïssable Creature. Oh! que n'ay-je ma chère Mad. Jervis ici! Où plutôt que ne suis-je en seureté avec mes très chers Père & Mère!

Je suis transportée de joye. Justement comme j'avois mis mes souliers on m'est venu dire, que Jean, l'honnête Jean est arrivé à cheval. Dieu le benisse à cause de son bon cœur! Quel plaisir de le revoir! mais je vous en diray davantage tout à l'heure. Il ne faut pas, sans doute, que je fasse connoître à ma Geolière que je suis si charmée de voir ce cher & bienheureux Jean. Je l'apperçois par la fenêtre; mais hélas! il me paroît bien triste. Que peut il y avoir de nouveau? Je me flate que mes chers Parens se portent bien, & Mad. Jervis, aussi, & Mr. Longman, & toute la Maison, sans en excepter mon méchant Maître. Car je souhaite qu'il vive, afin qu'il se repente de tout le mal qu'il a machiné contre moy.

Ciel! dans quel Siècle vivons nous! Je vais reprendre la plume; mais je suis en verité dans une terrible inquietude: Voilà que je seray, sans doute, exposée à une nouvelle & tres embarrassante épreuve.

Jean est ici, comme je l'ay dit: le pauvre homme m'est venu trouver avec Mad. Jervis, qui m'a dit à l'oreille, que pour l'amour de moi-même j'eusse à ne pas parler des souliers. Je m'imagine que le bon garçon s'apperçût d'abord de la détresse où je suis, par la rougeur de mes yeux, & mon regard triste & presque égaré. Car vous jugez bien, que mon chagrin doit être extrême. Il voulut cacher la pêne que lui cau-
soit mon état, mais il lui fut impossible, car les lar-

mes lui couloient des yeux malgré qu'il en eut. Oh ! Mademoiselle Pamela, dit il dès qu'il me vit. Eh bien, mon bon garçon, lui dis-je ; vous voyez dans quel état je suis, sans qu'il y ait de ma faute. Je vous suis obligée de vos civilitez, & de vos bontez pour moy. Là dessus il se mit à pleurer encor plus. Mon cœur étoit pret à se fendre, lors que je vis la douleur où il étoit : car c'est quelque chose de fort touchant pour moy que de voir pleurer un homme. Tirez moy de péne, lui dis-je ; mon Maitre vient il ? Non, dit il en sanglottant. Eh bien, repris-je, y a-t-il quelque nouvelles des mes pauvres Parens ? Comment se portent-ils ? J'espère qu'ils se portent bien, répondit-il ; je ne fais rien du contraire. Je me flatte, dis-je, qu'il n'est point arrivé de malheur à Mad. Jervis, ni à Mr. Longman, ni à aucun des autres Domestiques ; non, répondit il, avec un profond soupir, comme s'il alloit rendre l'ame ? Dieu en soit benit, dis-je.

Je pense que cet homme est fou, dit Mad. Jervis : Voilà bien de l'embarras pour rien. En verité, Jean, je crois que tu es amoureux. Ne vois tu pas que la jeune demoiselle se porte bien ? Qu'as tu donc, garçon. Rien, dit il ; mais je ne saurois m'empêcher de pleurer en voyant la bonne Mademoiselle Pamela : mais j'ay une Lettre pour vous, ajouta-t-il en s'adressant à moy.

Je la pris, & voyant qu'elle étoit de mon Maitre je la mis dans ma poche. Je ne crois pas, dis-je à Mad. Jewkes, qu'il soit necessaire que vous lisiez cette lettre. Non, dit elle, je vois assez de qui elle vient ; autrement je vous prierois peutêtre de me la montrer.

Voici aussi une Lettre pour vous, Mad. Jewkes, dit Jean ; pour la votre, me dit il, elle demande une Réponse, qu'il faut que je porte demain de grand matin, où même dès ce soir, si je puis.

Vous

Vous n'avez plus rien à dire à Mademoiselle Pamela, Jean, dit Mad. Jewkes: non, répondit il, si ce n'est, que tous les Domestiques l'assurent de leur amitié, & lui font leurs Complimens. Et à moy aussi, sans doute, dit elle. Jean, lui dis-je, je vais lire ma Lettre; en attendant prenez soin de vous: car vous êtes un honnête Garçon. Dieu vous benisse; je me rejouis de vous voir, & d'apprendre que tout le monde se porte bien. J'avois grande envie de lui quelque chose de plus; mais je n'osay pas, à cause de cette vilaine Mad. Jewkes.

Je montay dans ma chambre, & je m'enfermay dans mon Cabinet, où je lus la Lettre de mon Maître, qui étoit en ces termes.

“ *Ma très chère PAMELA,*

“ Je vous envoie cette Lettre par un exprès, parce
 “ qu'il s'agit d'une Affaire, qui vous touche de près,
 “ & qui me regarde aussi un peu, mais principale-
 “ ment pour l'amour de vous. Je fais que la ma-
 “ nière dont j'en ay agi avec vous, ne peut que vous
 “ allarmer extrêmement, & causer aussi beaucoup
 “ d'inquietude à vos parens, qui sont de très hon-
 “ nêtes gens. Mais ce qui fait tout mon plaisir, c'est
 “ qu'il est en mon pouvoir, & que je suis résolu de
 “ vous récompenser abondamment de tout le cha-
 “ grin que je vous cause. Le lendemain de votre
 “ départ, j'envoyay un valet chez votre Pere, comme
 “ je vous l'avois promis, afin qu'il ne fut pas en peine
 “ sur votre sujet, je l'assurai de la pureté de mes
 “ intentions, & je lui donnay de si bonnes raisons
 “ pour lui faire comprendre pourquoy vous ne vous
 “ rendiez pas chez lui, que je crus qu'il devoit en
 “ être content. Mais cela ne le satisfit point. Car
 “ dès le lendemain le pauvre homme vint chez moy
 “ de grand matin, & allarma toute la maison sur vo-
 “ tre sujet.

“ Oh ! ma Chère ! que de pènes votre obstination
“ ne m’a-t-elle pas causée & à vous aussi ! Je ne pûs
“ tranquiliser votre Père, qu’en lui promettant qu’il
“ verroit dans peu une Lettre écrite de votre propre
“ main, & adressée à Mad. Jervis, pour l’assurer
“ que vous vous portez bien.

“ Or ce qui m’inquiète le plus maintenant, c’est
“ la santé de votre Père & de votre Mère ; ils sont
“ âgés, & j’apprehende que le chagrin qu’ils ont de
“ votre absence ne leur devienne mortel : je crains
“ aussi pour vous, qui avez tant de respect & tant de
“ tendresse pour eux ; c’est pourquoy je vous prie
“ de leur écrire quelque lignes, mais suivant le mo-
“ dele que je vous envoie. En le dressant je me suis
“ mis à votre place autant que j’ay pû, & j’ay taché
“ d’exprimer vos propres sentimens avec toute l’in-
“ dignation dont je crains que vous n’ayez été que
“ trop remplie.

“ Vû la conduite que j’ay tenue à votre égard, ce
“ qui ne sauroit maintenant être changé, mais qui,
“ je vous assure, tournera d’une manière honorable
“ pour vous, j’attens que vous ne me refuserez
“ point ; puisque je ne saurois absolument avoir d’au-
“ tre but dans ce que je vous propose, que de tran-
“ quiliser vos Parens, & cela vous regarde plus que
“ moy. Je vous prie donc de ne pas changer un
“ mot dans le modele de Lettre que vous envoie.
“ Si vous le faites, il me sera impossible de l’envoyer ;
“ ou bien cela prevendra absolument les bons ef-
“ fets que j’ay dessein de procurer par là.

“ Je vous ay promis de ne point approcher de l’en-
“ droit où vous êtes, sans votre permission. Si j’ap-
“ prens que vous vous tranquilisez, & que vous ne
“ tachez pas de vous évader, je tiendray ma parole,
“ quelque pêne que je trouve à le faire. L’espece
“ de servitude où l’on vous retient encor ne durera
“ pas longtems. Car je vous assure que je suis re-
“ solu

“ solu de vous convaincre dans peu, que je suis avec
“ un extreme ardeur

“ *Votre, &c.*”

La Lettre dont il me prescrivait le modèle, étoit en ces termes.

“ *Ma chère Mad. JERVIS,*

“ Au lieu d’être conduite chez mon Père, Robert
“ m’a menée dans un Endroit, qu’on ne me permet
“ pas de nommer. Cependant on ne me traite pas
“ durement à présent. Je vous écris ceci, pour
“ vous prier de faire savoir à mon Père & à ma
“ Mère (qui sans doute doivent être presque morts
“ de chagrin) que je me porte bien, & que suis &
“ feray toujours, par la Grace de Dieu, leur très
“ obeïssante & vertueuse fille, comme je suis

“ *Votre très obligée Servante.*

“ Il ne m’est permis ni de dater ma Lettre, ni de
“ marquer l’endroit d’où je l’écris: mais on
“ m’assûre de la manière du monde la plus so-
“ lemnelle, qu’on me traitera honorablement.”

Je ne savais que faire dans cette occasion, ni comment répondre à son étrange prière. Le cœur me feignoit, mon cher Père, en réfléchissant sur la pêne que vous vous étiez donnée, d’aller vous même à pieds pour vous informer de votre pauvre fille; j’étois aussi dans une grande inquiétude au sujet de ma chère Mère, de sorte que je me resolû d’écrire, en suivant à peu près * le modèle qu’on prescrivait, afin de vous tranquiliser, jusques à ce que je pussé vous apprendre

* Voyez la pag. 144; les changemens que Pamela fit à cette Lettre sont en Italiques.

au vray l'état où je suis. Et voici ce que j'écris à cet étrange & méchant Maître.

“ MONSIEUR,

“ Si vous connoissiez l'angoisse où je suis, & combien la manière étrange & terrible dont vous en agissez envers moy me fait souffrir, vous auriez certainement pitié de moy, & vous consentiriez à me delivrer. Qu'ay je fait, pour être seule l'objet de votre cruauté? Je ne puis ni esperer, ni même souhaiter rien de votre part, puisque après ce qui s'est passé, je ne puis plus compter sur vos sermens les plus solennels. Il est impossible que vous ayez les desseins honnêtes que vous pretendez.

“ Il n'y a que la promesse que vous me faites de ne me point venir voir ici dans mon triste esclavage, qui puisse me donner quelque rayon d'esperance.

“ Je vous conjure de ne pas pousser la pauvre, l'infortunée Pamela à faire quelque action de desespoir, qui causeroit la perte de son Corps & de son Ame. Vous ignorez, Monsieur, à quel terrible excès le courage pourra me porter, malgré mon peu de lumieres, & la foiblesse de mon esprit, dès que ma Vertu sera en danger. Oh! hâtez ma delivrance, afin qu'une pauvre Créature, indigne qu'un homme de votre rang prenne connoissance d'elle, ne soit pas le jouet de la Grandeur, seulement parce qu'elle ne sauroit se défendre elle même & qu'elle n'a aucun ami qui puisse prendre sa cause en main.

“ En partie pour vous obéir, Monsieur, mais plus encor, je l'avouë, pour tranquiliser l'esprit de mes pauvres & affligez parens, dont la pauvreté devroit, ce semble, les mettre à couvert de pareilles violences, aussi bien que leur malheureuse fille, j'ay suivi à peu près le modele que vous m'avez prescrit, en écrivant à Mad. Jervis; les change-

“ mens

“ mens que j’y ay faits, & je n’ay pas pû m’empê-
 “ cher d’y en faire quelques uns, marquent, il est
 “ vray, mon inquietude, mais ils ne laisseront pas
 “ malgré cela de répondre au but, que vous direz
 “ que vous vous proposez par cette Lettre.

“ Pour l’amour de Dieu, mon cher Monsieur,
 “ ayez pitié de mon triste état, & de la misère où
 “ je suis; permettez que je puisse me joindre à tous
 “ vos autres Domestiques, pour louer & bénir cette
 “ bonté dont vous avez donné des marques à tous,
 “ excepté à la pauvre, l’infortunée, la desolée

“ PAMELA.”

Après avoir écrit cette Lettre, & celle dont on m’avoit prescrit les termes, je crus que ce seroit témoigner quelque confiance en Mad. Jewkes, que de les lui montrer toutes deux. Je lui fis voir en même tems celle que mon Maitre m’écrivoit; car je m’imaginay que l’Estime qu’il me témoignoit me donneroit quelque pouvoir sur une femme, qui paroïssoit disposée à lui obéir en tout, soit que ce qu’il lui commenderoit fut permis ou non: je pensay cependant en moi-même, que je ne devois guère tirer vanité de cette estime de mon Maitre. Je ne crois pas m’être trompée par rapport à Mad. Jewkes. Il me semble que la Lettre de mon Maitre a produit un grand effet sur elle; car elle est à présent très obligeante à mon égard, & elle s’étend fort sur mes loupanges: mais je ne dois pas y faire beaucoup d’attention, car elle ne loue pas moins l’auteur de toute ma misère, & ses desseins *honorables* comme elle les appelle, tandis que je vois bien qu’elle pense, & je crains bien qu’il ne pense aussi, que tout ce qui peut faciliter l’exécution de ses criminels desseins est *honorable*, dût ce être au préjudice & à la ruine d’une pauvre & vertueuse fille. Dieu veuille que je ne le

trouve pas ainsi ! Je me flatte pourtant que quelles que puissent être les vuës de ce méchant Gentilhomme, je seray au moins delivrée des discours impertinens & libres de cette Créature, si elle peut se persuader que mon Maître a de bonnes intentions.

Me voici au LUNDI le cinquième jour de mon esclavage & de ma misère.

Je m'étois flatée de voir Jean, & de lui parler en particulier avant qu'il partit ; mais je n'en ay pas pû trouver l'occasion. L'affliction extrême de ce pauvre Garçon a été cause que Mad. Jewkes s'est imaginée qu'il est amoureux de moy. Elle m'est venue dire de sa part ce matin qu'il alloit partir. Je l'ay priée de le faire monter dans mon Cabinet (comme j'ay coutume de l'appeller) & elle y est montée avec lui. Cet honnête homme m'a paru aussi affligé en prenant congé de moy, qu'il avoit été auparavant. Je lui ay donné mes deux Lettres ; celle qui étoit pour Mad. Jervis étoit enveloppée dans celle que j'écrivois à mon Maître. Mais Mad. Jewkes voulut me les voir cacheter, de peur qu'il n'y en eut quelqu'autre. J'ay été surprise de voir que ce Valet en s'en allant a laissé tomber un morceau de papier au haut de l'escalier. Je l'ay ramassé sans que Mad. Jewkes s'en soit apperçue ; mais j'ay été mille fois plus surprise encor, lors qu'après être rentrée dans mon Cabinet, j'y ay trouvé ce qui suit.

“ Ma bonne demoiselle PAMELA,

*“ C'est avec beaucoup de douleur que je dois vous
 “ apprendre, que vous avez été trompée & trahie,
 “ & cela par un malheureux & un chien comme
 “ moy. Je ne pensois guère que les choses en vien-*
“ droient

“ droient au point où elles sont. Mais il faut que
 “ j'avouë, que si jamais il y eut un Scelerat au monde,
 “ c'est moy. J'ay montré constamment toutes vos
 “ Lettres à mon Maitre ; & c'est dans cette vûë qu'il
 “ m'emploioit. Il les a vues toutes avant que je les
 “ portasse à votre Père ; il les recachetoit après les
 “ avoir lues, & puis il m'ordonnoit de les porter.
 “ Il est vray que j'avois quelquefois occasion d'aller
 “ dans ces quartiers là ; mais non pas à beaucoup
 “ près aussi souvent que je le prétendois. Dès que
 “ j'eus appris le tour qu'on vous a joué, je fus sur le
 “ point de me pendre de desespoir. Ne soyez pas
 “ surprise de ce que je ne pouvois pas soutenir votre
 “ vûë : Oh ! le miserable, le scelerat que je suis, de
 “ vous avoir reduite à cet état ! Si vous êtes perdue,
 “ c'est moy qui en suis la cause. Tout ce que je
 “ puis faire maintenant pour vous, c'est de vous a-
 “ vertir, que vous êtes entre d'abominables mains.
 “ & je crains que vous ne soyez ruinée malgré tous
 “ vos charmes & toute votre Vertu. J'en mourray
 “ certainement de douleur dès que je viendray à le
 “ savoir. Si vous pouvez me pardonner, il faut que
 “ votre bonté soit excessive ; mais je suis seur que
 “ je ne me le pardonneray jamais moy-même. Ce-
 “ pendant je vous prie de garder le secret sur ce que
 “ je vous dis, il ne peut vous revenir aucun avan-
 “ tage de le déclarer, & peutêtre que je vivray en-
 “ cor assez pour vous rendre quelque service ; vous
 “ pouvez compter que je le feray s'il est en mon
 “ pouvoir ; je fais qu'il est de mon devoir de le faire.
 “ Mon Maitre a gardé vos deux ou trois dernières
 “ Lettres, & ne les a point envoyées du tout. Je
 “ suis le plus grand de tous les scelerats,

“ J. ARNOLDS.

“ Vous

“ Vous voyez qu’il y a longtems qu’on a machiné
“ votre perte; prenez garde, je vous prie, à votre
“ chere & aimable personne. Mad. Jewkes
“ est un Démon. Mais dans l’autre maison
“ de mon Maitre il n’y a pas un seul cœur qui
“ ne vous soit fidèle, excepté moy; oh! le
“ lache coquin que je suis!”

Je ne doute point, mes cher Père & Mère, que ceci ne vous fasse dresser les cheveux, lors que vous viendrez à le lire. Pour moy, j’en suis toute pénétrée d’horreur. Oh! la perfidie du cœur de l’homme! Ce Jean, que je croiois le plus honnête homme du monde, de qui vous aviez la même opinion, qui me disoit toujours mille biens de vous, qui vous en disois de moy, ce Jean étoit cependant un indigne hypocrite, un perfide, & un traître qui travailloit à me perdre.

Mais il dit assez de mal de lui même; & je ne faurois m’empêcher de faire cette triste Reflexion, c’est que les gens riches & puissans ne manquent jamais d’instrumens pour venir à bout de leurs criminels desseins, & que rien n’est si difficile à connoître que le Cœur de l’homme. Je ne puis qu’avoir compassion de ce malheureux, puisqu’il paroît se repentir de son crime: & je crois que le meilleur parti que je puisse prendre c’est de garder le secret sur sa méchanceté, & si j’en trouve l’occasion, de le confirmer dans les sentimens de repentance qu’il témoigne; car peutêtre que cela me fournira le moyen de faire quelque découverte utile.

Je ne dois pas oublier de dire qu’il a apporté avec lui dans une Valise toutes les Hardes que ma Maitresse & mon Maitre m’avoient données, & outre cela deux Coiffes & une Echarpe de Velours, que ma Maitresse avoit coutume de porter. Mais je ne
prends

prends point de plaisir, ni en cela, ni en aucune chose qui soit au monde.

Mad. Jewkes a fait apporter la Valise dans mon Cabinet, & m'a montré ce qu'il y avoit dedans; mais ensuite elle a fermé tout à Clef, & m'a dit, qu'elle me donneroit telles hardes que je voudrois; mais que si je les avois en mon pouvoir cela me donneroit peutêtre envie de sortir; & puis l'insolente Créature a mis la Clef dans sa poche.

Je m'abandonnay à de tristes Reflexions sur cette étrange & surprenante découverte de la Trahison de Jean. Je pleuray beaucoup à cause de lui, & aussi à cause de moy même. Car je vois bien que ce qu'il dit est vray; & qu'il y a longtems qu'on medite ma perte, de sorte que je ne comprends que trop à quoy aboutiront les desseins honorables de mon Maitre. Que d'injures ce pauvre Garçon se dit à lui-même! Et que ne meritent donc pas ceux qui l'emploient? Oh! quel compte ce méchant Maitre n'aura-t-il pas à rendre à Dieu, puisqu'il est si vicieux lui-même, & qu'il en corrompt d'autres, qui sans lui auroient conservé leur innocence! & tout cela afin de poursuivre & d'exécuter le dessein le plus criminel, & de ruiner une pauvre Créature, qui ne lui a jamais fait ni même souhaité aucun mal, & qui peut même encor prier Dieu pour sa repentance & pour son bonheur!

Je ne comprends pas ce que ces Gentilshommes (comme on les appelle) peuvent penser d'eux mêmes après avoir commis des actions si noires. Jean avoit quelques motifs pour ce qu'il a fait; il vouloit plaire à son Maitre qui le recompensoit & lui faisoit du bien. On peut dire la même chose de cette odieuse Mad. Jewkes toute méchante qu'elle est. Mais quel motif mon Maitre peut il avoir pour prendre tant de pêne à faire l'ouvrage du Demon? S'il m'aime (mais sa passion ne merite pas le nom d'amour) faut il à cause de cela, qu'il me tende des pièges pour me
ruiner

ruiner, & pour me rendre aussi criminelle que lui ? Je ne conçois pas quel avantage il peut trouver dans la perte d'une pauvre Créature comme moy. Je suis, sans doute, bien peu considérable ; on dit, il est vray, que j'ay quelque beauté. Mais quand cela seroit, un Gentilhomme ne devoit il pas preferer une Servante vertueuse, à une infame prostituée ? Faut il qu'il s'applique avec plus de soin à me séduire, par cela même que ce que je redoute sur toutes choses c'est d'être séduite, & que j'aimerois mieux perdre ma vie que ma vertu ?

Ce sont là des choses qui me passent ; je ne saurois en rendre raison : Personne ne peut dire que ces beaux Messieurs aient d'autre Tentateur, que leur propre inclination corrompue & vicieuse. Ce méchant Maître s'enfuit de moy lors qu'il crût qu'il n'y auroit que ses propres Domestiques qui seroient témoins de son abominable entreprise : Mais n'est il pas étrange qu'il ne craigne point d'être vû par celui qui est présent partout, & à qui la noirceur & les pensées les plus secrètes de son cœur corrompu ne sauroient être cachées ? Mais à quoy me servent toutes ces tristes Reflexions ? Il est, & sera toujours méchant ; & je crains bien que je ne devienne la victime de ses criminelles entreprises, à moins que ce Dieu, en qui je me confie, & que je prie à toute heure, ne me protège.

MARDI & MERCREDI.

Je joins ces deux jours ensemble, car cette méchante femme m'a observée de si près qu'il m'a été impossible de rien écrire Mardi. J'ay fait un tour avec elle en Carosse pour prendre l'air ; je me suis
aussi

aussi promenée plusieurs fois au jardin, mais je l'ay toujours eue à mes trouffes.

Mr. Williams nous est venu voir, & s'est promené une fois avec nous au jardin. Un moment que ma surveillante avoit le dos tourné, je profitay de l'occasion, étant encouragée par le mot que Mr. Williams m'avoit dit à l'oreille dimanche passé, pour lui dire, j'apperçois, Monsieur, deux tuiles sur ce lit de Perfil : ne pourroit on pas mettre un billet entre deux, si on en trouvoit l'occasion, & les couvrir ensuite de terre ? Cela est bien pensé, répondit il, & que ce Tournesol, qui est proche de la porte du Jardin, soit l'enseigne ; j'ay la Clef de cette porte, car c'est mon plus court chemin pour aller au Village.

C'est ainsi que je fus obligée de commencer la première notre Correspondance. Oh ! de quelles inventions la nécessité n'est elle pas la mère ! Je me félicitay de cette pensée : Mad. Jewkes nous rejoignit bientôt ; & Mr. Williams faisant semblant de continuer la Conversation, Non, dit il, pas fort agréable. Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il ? dit Mad. Jewkes. Rien, répondit il, je disois seulement que le Village voisin n'est pas fort agréable. Non, en vérité, reprit elle, c'est un pauvre Village à mon avis. Y demeure-t-il quelques personnes de distinction ? dis-je. Et nous continuâmes ainsi à causer sur ce Village, afin de dépâiser ma Gouvernante. Mais je n'avois dessein de nuire à personne par cette innocent Artifice. Nous parlâmes ensuite du Jardin, combien il est beau & spacieux, & d'autres choses semblables. Nous nous assîmes sur la pente du Gazon qui règne autour du Vivier afin de jouir du plaisir de voir les poissons se jouer sur la surface de l'eau : Mad. Jewkes me dit que je pourrois pêcher là quand je voudrois.

Je vous prie donc, lui dis-je, d'avoir la bonté de m'aller chercher une Ligne. Ah ! ma jolie petite Maitresse, répondit elle, je vous assure que je con-

nois

nois mon devoir mieux que vous ne croyez. En verité, repris-je, je ne songe pas à mal. Permettez moy de vous dire, répondit elle, que je ne connois personne qui ait tant de présence d'esprit, & qui pense si bien à tout, que vous. Il faut être bien sur ses gardes là où vous êtes. Mais nous pêcherons un peu demain. Mr. Williams, qui la craint extrêmement, détourna la Conversation. Pour moy je me retiray les laissant causer ensemble ; il ne resta pas longtems, & elle me suivit bientôt.

J'étois entrée dans mon Cabinet pour écrire ; & l'entendant venir, je cachay dans mon sein le papier que je tenois ; & comme elle entra, Mad. Jewkes lui dis-je, j'ay besoin d'un peu de papier, car vous savez que j'ay écrit deux Lettres, que j'ay envoyées par Jean (Oh ! que le nom de ce pauvre malheureux me cause de chagrin.) Eh bien, me dit elle, vous devez en avoir de reste ; car une feuille a suffi pour les deux Lettres. Oui, lui répondis-je, mais j'ay employé aussi la moitié d'une feuille pour faire l'enveloppe, & voyez comment l'autre moitié est barbouillée. Là dessus je lui montray quelques Vers que j'avois taché de me rappeler, & que j'avois écrits dans le dessein de les lui montrer, afin qu'elle crut que je m'occupois toujours à de semblables bagatelles. Oui, dit elle, je vois que vous avez employé tout votre papier ; je vous en donneray encor deux feuilles, mais vous me montrerez l'usage que vous en ferez. Fort bien, pensay-je en moi-même, je me flate encor, *Argus*, de pouvoir t'en imposer : Or *Argus*, suivant les Poètes avoit cent yeux, & il veilloit avec tous, comme elle.

Elle m'apporta du papier, & me dit, allons Madame, accordez moy le plaisir de vous voir écrire quelque chose. De tout mon cœur, répondis-je, & prenant la plume, j'écrivis ces paroles. “ Je voudrois que Mad. Jewkes eut autant de bonté pour
“ moy,

“ moy, que j'en aurois pour elle, s'il étoit en mon
 “ pouvoir.” Voilà qui est joli, dit elle, mais je me
 flatte que je ne manque pas de bonté pour vous : &
 que voudriez vous que fisse ? J'écrivis encor ces mots.
 “ Que Mad. Jewkes me fit la grace de me dire quel
 “ crime j'ay commis pour être ainsi detenuë prison-
 “ nière, & ce qu'elle croit que je deviendray enfin ?”
 Fort bien, dit elle, continuez ; “ Je souhaiterois
 “ donc, poursuivis-je, qu'elle voulut bien me mon-
 “ trer ses Instructions, afin que je sache jusqu'où je
 “ dois la blâmer ou la justifier.”

Je ne me tois tout cela sur le papier, que pour lui
 faire voir combien j'aime à écrire, car je n'attendois
 rien de bon de sa part : J'espérois seulement de lui
 persuader par là que je n'employois jamais mon
 tems à écrire rien de plus sérieux. Car elle s'imagine
 toujours que je trame quelque complot tant je suis
 taciturne, & tant j'aime à être seule. Elle voulut
 m'engager à écrire encor quelque chose : non, lui
 dis-je, car vous n'avez pas daigné me répondre.
 Que pouvez vous appréhender, me dit elle,
 puis mon Maître vous assure sur son honneur
 de la pureté de ses intentions. Oui, Mad. Jewkes,
 repris-je ; mais mettez la main sur la conscience, &
 dites moy sincèrement si vous lui ajoutez foy. Sans
 doute, répondit elle. Mais, dis-je, qu'appellez vous
 honneur ? Que pensez vous vous-même qu'il ap-
 pelle honneur ? reprit elle. La Ruine, la honte, l'in-
 famie, dis-je. Fi, fi, dit elle. Si vous vous doutez
 le moins du monde de la pureté de ses Intentions,
 personne ne peut mieux expliquer sa pensée que lui-
 même, & si vous voulez, je lui écriray de venir
 vous l'expliquer. Horrible Créature, lui dis-je : Ne
 peux tu pas me poignarder tout d'un coup ! J'aimerois
 mieux que tu le fisses, que de me parler ainsi ! Mais
 je me flatte qu'il ne songe pas à venir.

Elle

Elle eut la méchanceté de dire, non, non; il n'a pas deffsein de venir que je sache: mais si j'étois à sa place, je ne serois pas longtems absent. Que veut dire cette femme! m'écriay-je. Ce que je veux dire? reprit elle en voulant donner à ses paroles un autre sens que celui dans lequel je les avois prises; je veux dire, que si j'étois à sa place, je viendrois mettre fin à toutes vos craintes——en vous rendant aussi heureuse que vous pouvez le souhaiter. Il n'est pas en son pouvoir, dis-je, de me rendre heureuse, grand & riche comme il est, si ce n'est en me laissant conserver mon innocence, & en me donnant la liberté de m'en retourner chez mes chers Père & Mère.

Elle se retira quelques tems après, & j'achevay la Lettre que j'avois commencé d'écrire à Mr. Williams, dans l'esperance de trouver quelque occasion de la mettre dans l'endroit dont nous étions convenus. Je fus ensuite trouver Mad. Jewkes, & lui dis, je me fiate que comme il ne fait pas encor nuit, vous me permettrez bien de faire un tour de jardin. Il est trop tard, dit elle; cependant si vous avez envie de vous promener, ne restez pas longtems: Nanon, ajouta-t-elle, suivez Mademoiselle, & ne la perdez pas de vûe.

Je fus donc me promener du coté du Vivier, & la fille me suivoit. Je laissay tomber à deffsein mon peloton, & lors que je fus venue proche de l'endroit où étoient les tuiles, je dis. Nanon, j'ay laissé tomber mon peloton, ayez la bonté de l'aller chercher: je l'avois à la main lors que nous étions près du Vivier. Elle fut le chercher, & pendant ce tems là je glissay ma Lettre entre les deux tuiles, & je les couvris vite de terre, sans être apperçûë. La fille ayant trouvé mon peloton me l'apporta, & je m'en retournay doucement; je rencontray Mad. Jewkes que son inquiétude avoit obligé à venir voir ce que j'étois devenuë. Voici ce que j'avois écrit à Mr. Williams.

“ *Monsieur,*

“ *Monfieur,*

“ Comme je n’ay pas pû trouver l’occafion de
 “ vous parler en particulier, je me flate que vous
 “ voudrez pardonner la Liberté que prend une
 “ pauvre Créature, qui a été conduite ici en Tra-
 “ hifon, &c, comme elle n’a que trop de raifon de le
 “ croire, dans le plus abominable deffein qui fe
 “ puiffe concevoir. Sans doute que vous favez
 “ quelque chofe de mon Hiftoire, ma pauvreté, dont
 “ je n’auray jamais honte, les bontez de feu ma Mai-
 “ trefle, &c les vûes de mon Maître: Il eft vray qu’il
 “ m’affeure que ces deffeins font honorables; mais
 “ ce que les méchants appellent honorable, n’eft que
 “ honte &c infamie pour les gens vertueux. Il peut
 “ tenir fa promeffe, felon les idées qu’il fe forme de
 “ ce qui eft honorable, &c ne laiffer pas que de me
 “ ruiner, felon mes idées, &c celles de tout ce qu’il y
 “ a d’honnêtes gens au monde.

“ Je fuis fi malheureufe, &c fi maltraitée par cette
 “ Mad. Jewkes, &c elle a de fi mauvais principes,
 “ que j’auray fans doute bientôt befoin qu’il fe pré-
 “ sente quelque occafion pour me tirer d’ici, comme
 “ j’ay lieu de l’efperer de cet heureux expedient qui
 “ nous eft venu dans l’efprit pour entretenir un com-
 “ merce de Lettre ensembles. Je me livre donc fans
 “ réferve à votre bonté: Car mon Etat ne fauroit
 “ empirer, quand même le projet que j’ay formé
 “ viendroit à manquer; &c je fuis feure qu’il réuffira,
 “ s’il eft en votre pouvoir de le faire réuffir: L’Air
 “ d’honnête homme, que vous avez, Monfieur,
 “ votre Caractère, &c votre inclination bienfaifante
 “ me font efperer que vous m’accorderez votre fe-
 “ cours dans les triftes circonftances où je me trouve.
 “ Car en me tirant de ma détrefle vous vous acqui-
 “ terez par cette feule action de tous les devoirs du
 “ Chriftianifme. Vous ferez un acte de la plus
 “ grande

“ grande Charité, vous sauverez le Corps & l’Âme
“ d’une Créature infortunée, qui jusques à présent
“ ne s’est pas écartée le moins du monde de ce que
“ sa Vertu exige d’elle.

“ N’est il pas possible de trouver quelque moyen
“ pour me delivrer, sans que vous vous exposiez à
“ aucun danger? N’y a-t-il pas dans le Voisinage,
“ quelque Gentilhomme de probité, ou quelque
“ Dame vertueuse, chez qui je puisse me refugier,
“ jusques à ce que je puisse trouver moyen de me
“ rendre chez mes pauvres parens? Ne pourroit on
“ pas faire tenir une Lettre à Mylady Davers pour
“ lui apprendre mon triste sort? Mes parens sont si
“ pauvres, & ont si peu de credit dans le monde que
“ tout ce qu’ils peuvent faire pour moy c’est de mou-
“ rir de chagrin; & je crains bien que ce ne soit leur
“ fort à la fin.

“ Mon Maitre me promet que si je veux me tran-
“ quiliser dans ma situation présente, il ne viendra
“ point ici sans mon consentement. Helas! Mon-
“ sieur, comment puis-je compter là dessus. Car
“ quel fond peut on faire sur la promesse d’un homme,
“ qui se croit en droit d’en agir avec moy comme
“ il a fait? S’il vient je suis perduë, & il viendra sans
“ doute, dès qu’il croira avoir appaisé les Clameurs
“ de mes parens, & m’avoir endormie dans une fu-
“ neste securité, ce qu’il espère certainement de
“ faire avec le tems.

“ C’est pourquoy, Monsieur, voici le seul tems
“ que j’aye pour travailler à sauver ma Vertu. Si je
“ demeure ici jusques à ce qu’il vienne, je seray per-
“ duë sans ressource. Vous avez la Clef de la porte
“ du Jardin; & c’est ce qui me donne de grandes
“ esperances. Inventez, mon cher Monsieur, quel-
“ que moyen pour me tirer d’ici. Je garderay in-
“ violablement le secret. Je serois pourtant bien fa-
“ chée

LA VERTU RECOMPENSE'E. 191

“ chée que ce que vous ferez pour moy vous causera
“ le moindre préjudice.

“ Je n'en diray pas davantage maintenant : mais j'en
“ vais confier cette Lettre aux bienheureuses tuiles,
“ & dans le sein de cette Terre, où j'espère que ma
“ délivrance prendra racine, & produira un fruit,
“ qui me procurera une joye inexprimable, & à vous
“ une recompense glorieuse, en ce monde & durant
“ toute l'Eternité. Ce sera constamment la Prière
“ de

“ *Votre très humble & opprimée Servante.*”

J E U D I.

Voici une fatale semaine passée depuis que je suis partie dans l'esperance de vous voir, mes chers Père & Mère. Oh! que mes esperances étoient bien différentes alors, de ce qu'elles sont maintenant! Cependant qui fait ce que les bienheureuses tuiles pourront produire!

Il faut que je vous dise que Mad. Jewkes ma battue; cela n'est que trop vrai; & voici à quelle occasion.

J'étois fort impatiente d'aller me promener au jardin, pour voir s'il étoit arrivé quelque chose qui répondit à mon attente; mais cette méchante femme ne voulut pas m'y laisser aller sans elle, & elle dit qu'elle n'étoit pas alors de loisir. Nous disputâmes beaucoup là dessus; car je lui représentai qu'il me paroissoit bien cruel qu'on se défiât si fort de moy jusques à ne me pas permettre de me promener seule au jardin pour prendre un peu l'air; & que je fusse toujours suivie & veillée de près comme une Voleuse.

Elle

Elle allégera ses Instructions, & dit qu'il ne lui étoit pas permis de me perdre de vûë. Vous feriez mieux, me dit elle, de vous tranquiliser, & d'être contente de votre sort, je vous en assure; car j'ay des Ordres plus sévères encor que ceux que vous avez éprouvez jusques à présent. Je me souviens, ajouta-t-elle, que vous avez demandé à Mr. Williams s'il y a quelques personnes de distinction dans le Voisinage; & cela me fait soupçonner que vous avez envie de les aller trouver, pour leur raconter votre triste Histoire, ainsi que vous l'appellez.

Ces paroles pensèrent me faire tomber en foiblesse; car elles me donnoient lieu de craindre que la Créature n'eut trouvé la Lettre que j'avois cachée entre les tuiles. Oh! que j'étois sur des Epines! A la fin elle me dit, Eh bien, puisque vous le souhaitez si fort, vous pouvez faire un tour de jardin; je seray à vous dans un moment.

J'entray donc dans le jardin; & dès que je crus qu'elle ne pouvoit plus me voir de sa fenêtre, je courrus vers le bien heureux endroit; mais je fus bien tôt obligée de ralentir ma course, parce que j'entendis son odieuse voix: Hola, hola, s'écria-t-elle, vous voilà bien agile, où courrez vous donc si vite? Est-ce un gageure? Je m'arrêtay jusques à ce que sa grosse bedaine fut venuë à moy en canottant. Elle me prit sous le bras, car elle étoit presque hors d'haleine; & je fus forcée, en me promenant avec elle, de passer proche du cher endroit en question, sans oser seulement y regarder.

Le jardinier étoit à l'ougrage, un peu plus loin: nous le regardâmes travailler, & je commençay à lui parler de jardinage: mais elle me dit à l'oreille, mes instructions portent que je ne dois pas vous permettre de vous familiariser avec les Domestiques. Quoy! dis-je, craignez vous que fasse un complot avec eux pour voler mon Maître? Peutêtre; répondit cette odieuse

odieuse Créature; car si vous lui voliez votre propre personne, ce seroit, selon lui, le plus grand tort que vous puissiez lui faire.

Dites moy, je vous prie; lui dis-je, par quel moyen je suis devenuë un bien qui lui appartient? A-t-il quelque autre droit sur moy, que celui qu'un voleur peut avoir sur ce qu'il a derobé? Ah! dit elle, je n'ay jamais entendu rien de semblable! C'est ici, je vous jure, une Rebellion dans toutes les formes. Eh bien, eh bien, mon petit Agneau (car c'est ainsi que l'impertinente m'appelle souvant) si j'étois à sa place, le droit qu'il a sur vous ne seroit pas longtems douteux. Et que feriez vous donc, repris-je, si vous étiez lui? Je ne marchanderois pas, comme il fait, mais je vous mettrois bientôt l'un & l'autre hors de péne. Comment *Jezabel* lui dis-je, voudriez vous donc employer la violence pour me perdre? Là-dessus elle me donna un terrible coup sur l'épaule; prenez cela, dit elle; qui osez vous appeller *Jezabel*?

Je fus étonnée (car vous ne m'avez jamais battue de votre vie, mes très chers Père & Mère) comme si j'avois été frappée d'un coup de Foudre. Je regarday tout au tour de moy, comme pour chercher quelcun qui voulut venir à mon secours. Mais hélas! il n'y avoit personne qui put me défendre. A la fin je lui dis en me frottant l'Epaule, cela est il aussi dans vos Instructions? Hélas! faut il que je sois encor battuë, outre tous les autres sujets d'affliction que j'ay! Là dessus je me jettay sur le Gazon. Elle me dit, d'un air extrêmement piqué, je ne veux point souffrir de pareilles injures. Vrayment, je vois que vous avez le cœur bien fier: mais je le soumettray, je vous en assure; je sauray bien reduire une petite insolente comme vous. Allons, allons, rentrez, je vous enfermeray sous la Clef, vous n'aurez point de souliers,

ni rien de tout ce que vous pouvez souhaiter, puisque vous me traitez ainsi.

Je ne savois que faire. Mon sort me paroissoit bien cruel; je me blâmay moy-même d'avoir parlé si librement; car cela lui donnoit un prétexte de me maltraiter encor plus. Ha! dis-je en moy même, voilà que par mon impertinence j'ay renversé le seul projet qui me restoit!

Le Jardinier fut témoin de cette Scène. Mais elle lui cria, Eh bien, Jacob, que vous amusez vous à regarder: Mélez vous de votre ouvrage: il s'en alla là dessus dans un autre endroit du jardin hors de notre vûë.

Je vois bien, dis-je, en moi-même, qu'il faut que j'apprenne à dissimuler un peu. Elle me prit rudement par la main; allons, rentrez dit elle, je vous apprendray à m'appeller Jezabel. Ma chère Mad. Jewkes, lui dis-je. . . . Ne m'appellez point *votre chère*, dit elle en m'interrompant, je ne veux point de vos caresses: pourquoy ne dites vous pas encor *Jezabel*. Je vis qu'elle étoit dans une terrible colère, & je ne savois à quel Saint me vouer. J'ay souvent ouï blâmer la langue des femmes; j'aurois souhaité que la mienne n'eut pas été si longue. Je ne saurois entrer, dis-je, en verité je ne saurois. Vous ne sauriez! reprit elle. Je puis prendre une petite & mince créature comme vous sous mon bras, & vous porter dans la maison, si vous ne voulez pas y aller de bon gré. Vous ne connoissez pas toute ma force. Ah! je ne la connois que trop, dis-je. Mais ne me traiterez vous pas plus mal encor si je rentre? Je me levay donc, & la suivis; & comme nous marchions elle murmuroit entre ses dents; *Moy une Jezabel, après vous avoir témoigné tant de bonté!* & d'autres choses semblables.

Lorsque

Lorsque nous fumes proche de la Maison je m'assis sur un banc, & lui dis, je n'entreray point, Mad. Jewkes, que vous ne m'ayez pardonné. Si vous voulez me pardonner de vous avoir donné ce nom, je vous pardonneray aussi de m'avoir battuë. Elle s'assit près de moy, & parut de fort mauvaise humeur: à la fin elle dit, Eh bien; je vous le pardonne pour cette fois, & elle me baïsa en signe de reconciliation. Dites moy, je vous prie, lui dis-je, où vous voulez que je me promène; accordez moy toute la liberté que vous pouvez: & lors que je sauray jusqu'où vous pouvez me favoriser, je tâcheray d'être aussi contente qu'il me sera possible, & je ne vous demanderay pas une plus grande Liberté.

Je suis bien aise, dit elle, de voir que vous vous mettez à la raison: je voudrois pouvoir vous accorder toute la liberté que vous souhaitez; car vous jugez bien que ce n'est pas un grand plaisir pour moy de vous avoir, pour ainsi dire, toujours attachée à ma juppe, & de ne pas souffrir que vous fassiez un pas sans moy. Mais ceux qui veulent faire leur devoir sont obligez de souffrir quelque chose; & ce que je fais n'est que pour rendre service au meilleur de tous les Maîtres: Oui, dis-je, il est bon envers tout le monde excepté moy. Il ne vous aime que trop, reprit elle, vous n'en sauriez douter, & voilà pourquoy il vous traite comme il fait, & par cette raison vous devez le souffrir. Il m'aime, dites vous, repliquay je; ah! quelle espèce d'amour est ce là! Allons, dit elle, que cette fille ne voye pas que vous avez pleuré, & n'allez pas lui faire un rapport de ce qui s'est passé, car je suis seure que vous ne le rapporteriez pas fidèlement. Je vous enverray Nanon, & vous pourrez faire un tour de jardin avec elle, si vous en avez envie: cela vous donnera peutêtre de l'appetit pour diner, car le peu que vous mangez ne suffit pas pour vous empêcher de mourir de faim.

Il faut que votre beauté soit bien à toute épreuve, ajouta cette étrange Créature, sans quoy vous ne pourriez pas la conserver comme vous faites, veu que vous ne mangez ni ne dormez presque point, & que vous êtes toujours à pleurer & à vous affliger pour un rien. De ce que tu voudras, pensay-je en moy, pourvû que je puisse me delivrer de ta mauvaise langue & de ton odieuse compagnie. Je me flatay de trouver quelque moyen d'arriver à mon Tournesol ; mais en rentrant dans le jardin je pris le chemin opposé, afin de ne point donner de soupçon, & dans le dessein de passer proche de cette fleur à mon retour.

Je fis un effort pour m'entretenir avec cette fille qui m'accompagnoit ; mais je ne lui parlay que de choses generales, car je fais qu'on l'oblige à rapporter tout ce que je dis, & tout ce que je fais. Dès que nous fumes proches de l'endroit que je languissois de voir, je dis à Nanon, allez, je vous prie, dire au Jardinier de me cueillir une Salade. Elle lui cria, *Jacob !* Il ne sauroit vous entendre de si loin ; lui dis-je, allez le trouver, & dites lui de me cueillir aussi un Concombre, s'il y en a. Dès qu'elle se fut un peu éloignée, j'examinay mes Tuiles, & je trouvay une Lettre sans aucune adresse que je cachay aussi tôt dans mon Sein en tremblant de joye. La fille fut de retour presque avant que j'eusse caché ma Lettre, j'étois si transportée que je craignois de me trahir moy même. Vous paroissez effrayée, dit la fille. Il me vint heureusement dans l'esprit une défaite. (Helas ! votre pauvre Pamela apprendra bientôt à dissimuler ; j'espère pourtant que ce sera toujours innocemment.) Je dis donc que comme je m'étois baissée pour sentir le Tournesol, il étoit sorti un gros Ver de la terre qui m'avoit effrayée. Les Tournesols n'ont point d'odeur, me dit Nanon : C'est ce que je viens d'éprouver repliquay-je : Là dessus nous nous en retournames

tournames à la maison, & Mad. Jewkes me dit, puisque vous êtes rentrée si tot, je vous permettray une autre fois de vous aller promener.

Je montay dans mon Cabinet, & je m'y enfermay pour lire ma Lettre, qui étoit conceue en ces termes.

“ Je suis infiniment touché de votre Malheur ; je
 “ voudrois de tout mon cœur qu’il fut en mon pou-
 “ voir de vous rendre service, & de délivrer une
 “ personne qui a tant de vertu, tant de beauté & un
 “ mérite si distingué. Tout ce que je puis espérer
 “ au monde dépend de Mr. B . . . & j’espère d’ob-
 “ tenir bientôt un *Benefice* de lui. Cependant j’ai-
 “ merois mieux renoncer à toutes mes esperances,
 “ & m’abandonner entièrement à la Providence, que
 “ de ne pas faire tout mes efforts pour vous délivrer.
 “ J’avouë que je n’avois jamais eu de Mr. B. . . .
 “ l’idée que sa conduite à votre égard me donne de
 “ lui. Il est seur qu’il n’est point un debauché de
 “ profession : Je crois pourtant que vous devez tacher
 “ de vous tirer d’entre ses mains le plutôt que vous
 “ pourrez, principalement puisque vous êtes sous la
 “ conduite d’une méchante Créature, comme Mad.
 “ Jewkes.

“ Nous avons ici Mylady Jones, qui est une riche
 “ veuve, & qui a de la piété, à ce que je crois : Il
 “ y a aussi Mr. le Chevalier Simon Darnford & son
 “ Epouse, qui est une Dame de merite ; ils ont deux
 “ filles très vertueuses. Tous les autres ne sont que
 “ des gens du commun, & des Ouvriers tout au plus.
 “ Si vous le jugez à propos je parleray à Mylady
 “ Jones ou à Mylady Darnford, pour voir si l’une
 “ ou l’autre voudra vous permettre de vous refugier
 “ chez elle. Je ne vois aucun moyen d’empêcher
 “ qu’on ne vienne à sçavoir que je me mêle de cette
 “ Affaire ; mais, comme je vous l’ay déjà dit, je
 “ risqueray

“ risqueray tout pour vous rendre Service. Car ja-
“ mais je n’ay vu tant de beauté, tant de douceur,
“ tant de vertu que j’en ay remarqué en vous ; &
“ votre malheureux sort m’a attaché entièrement à
“ vous. Car je fais qu’en vous servant dans ce cas
“ ici, je m’acquitteray à la fois, comme vous l’ex-
“ primez fort heureusement, de tous les Devoirs de
“ la Religion.

“ Pour ce qui est de Mylady Davers, je lui feray
“ tenir une Lettre, si vous le souhaitez : mais je
“ vous avertis qu’il ne faut pas l’envoyer à la Poste
“ ici ; car le Maître de Poste doit tout ce qu’il à
“ au monde à la faveur de Mr. B. . . . & si je
“ puis en juger par un mot qui lui est échappé, il a
“ ses Instructions. Vous ne sauriez imaginer toutes
“ les précautions que l’on a prises contre vous ; ce
“ qui me confirme ce que vous dites dans votre
“ Lettre, que l’on n’a que de mauvais desseins contre
“ vous, quelque profession que l’on fasse du con-
“ traire ; & je suis bien aise que vous n’ayez pas be-
“ soin d’avertissement sur ce sujet.

“ Permettez moy de vous dire que j’avois ouï
“ louer beaucoup votre beauté & votre bon sens :
“ mais ce que j’en avois entendu est infiniment au-
“ dessous de ce que vous méritez. Mes yeux m’ont
“ convaincu de votre beauté, & votre Lettre de vo-
“ tre bon sens. Je me suis un peu étendu dans cette
“ Lettre, de peur de perdre cette heureuse occasion
“ de vous expliquer ma pensée : je n’en diray pas da-
“ vantage pour le present, si ce n’est que je feray
“ tout ce qui me sera possible pour vous rendre ser-
“ vice, étant parfaitement

“ *Votre très fidelle ami & serviteur,*

“ ARTHUR WILLIAMS.”

Je

Je repondis sur le champ à cette agréable Lettre, & voici quelle fut ma Réponse.

" *Monsieur,*

" Oh! que votre obligeante Lettre est digne du
 " Caractère que vous portez! Dieu veuille vous be-
 " nir à cause de cela! Maintenant je crois que je
 " commence à devenir heureuse. Je serois bien fa-
 " chée que vous souffrissiez quelque préjudice pour
 " l'amour de moy; mais si cela arrive, j'espère que
 " ce Dieu que vous servez si fidèlement vous en re-
 " compensera au centuple. Je serois trop heureuse
 " s'il étoit jamais en mon pouvoir d'y contribuer
 " quelque chose. Mais hélas! il faut me rendre ser-
 " vice uniquement pour l'amour de Dieu. Car je suis
 " pauvre & de basse naissance: j'ay pourtant le cœur
 " trop haut pour faire une action lâche ou indigne,
 " fut-ce pour gagner un Empire. Mais je perds du
 " tems par ce préambule.

" Je consentiray à tout ce que vous jugerez à
 " propos de faire; car je ne connois point les per-
 " sonnes dont vous parlez, ni de quelle manière il
 " faut s'adresser à elles. Je suis bien aisé de l'avis
 " que vous avez la bonté de me donner au sujet du
 " Maitre de poste: car j'avois formé le dessein de
 " chercher quelque voye pour envoyer une Lettre à
 " mes parens; mais je vois de plus en plus que je
 " suis étrangement environnée de dangers de tout
 " coté, & que je ne saurois faire aucun fond sur
 " l'honneur de mon Maitre.

" Il me semble, Monsieur, que si l'une ou l'autre
 " de ses Dames vouloient me le permettre, je pour-
 " rois trouver moyen de me rendre chez elles à la
 " faveur de la Clef de la porte que vous avez: mais
 " comme que je suis observée très étroitement, il est
 " impossible de savoir quand je pourray trouver l'oc-

“ cation de sortir par la porte du jardin ; je voudrois
“ donc, Monsieur, que vous fissiez faire une fausse
“ clef, & que vous la missiez sous le Tournesol à la
“ première occasion. Il n’y a point de tems à perdre :
“ car je m’étonne que ma Geolière n’ait pas encor
“ songé à cette Clef ; car elle n’oublié pas la moin-
“ dre bagatelle. Mais, Monsieur, si j’avois la fausse
“ Clef, que je vous propose de faire faire, je pour-
“ rois, au cas que ces Dames ne voulussent pas me
“ permettre de me refugier chez elles, m’enfuir
“ quelqu’autre part : Et lors qu’une fois je seray hors de
“ cette maison, on n’aura plus aucun pretexte pour me
“ forcer d’y rentrer : car je n’ay commis aucun mal ;
“ & je compte que mon histoire touchera le cœur
“ de tous ceux qui ont quelque compassion : De
“ sorte que si je m’enfuis par la porte du jardin, per-
“ sonne ne saura que vous m’en aurez fourni le
“ moyen ; les plus grands tourmens ne m’oblige-
“ roient pas à le declarer ; je vous prie d’en être
“ assuré.

“ Je n’ay plus qu’une chose à vous demander,
“ Monsieur. N’entretenez vous aucune Corres-
“ pondance avec quelcun des domestiques de mon
“ Maître ? Si vous le sachiez je pourrois par ce moyen
“ apprendre s’il a dessein de venir ici ; & quand il
“ viendra. J’enveloppe dans cette Lettre celle d’un
“ Traître ; car je puis vous confier tout : c’est la Let-
“ tre du pauvre Jean Arnold ; ce quelle contient
“ vous apprendra pourquoy je vous l’envoye. Peut-
“ être qu’on pourra découvrir quelque chose par son
“ moyen : car il semble vouloir reparer sa trahison
“ en m’offrant ses Services pour l’avenir. Vous se-
“ rez de cet avis l’usage que vous trouverez à propos.
“ Je suis, Monsieur,

“ *Votre très obligée, &*

“ *très reconnoissante Servante.*

“ Je

“ Je me flatte, Monsieur, que par votre moyen je
 “ pourray faire tenir de tems en tems un petit
 “ paquet à mes pauvres Père & Mère. J’ay
 “ un peu d’argent, environ six Guinées ; je vous
 “ en donneray la moitié pour payer l’homme
 “ que vous employerez, & tous les autres fraix
 “ à quoy vous pourrez être exposé à mon occa-
 “ sion.”

J’eus à pêne le tems de transcrire ceci, qu’on m’appella pour dîner. Je mis la Lettre que j’avois écrite à Mr. Williams dans mon sein, en attendant l’occasion de la mettre proche du Tournesol. Certainement de toutes les fleurs du Jardin il n’y en a point de si charmante que le Tournesol. C’est une fleur qui m’est favorable. Ah ! que mon complot réussit admirablement bien. Mais je commence à craindre qu’on ne vienne à découvrir mes écrits, car ils deviennent nombreux. Je les ay confus jusques ici dans mon jupon. Mais si la brutale venoit à me fouiller ! Il faut que je tâche à lui plaire afin qu’elle ne le fasse pas.

Je viens de faire un tour au jardin, & j’ay déposé ma Lettre par un artifice assez simple. Je m’étois pourvuë de quelques fèves, & Mad. Jervis & moy fumes nous proméner au jardin, & nous nous mimes à pêcher, comme elle me l’avoit promis. Mad. Jewkes amorça le Hameçon, & je tins la Ligne. J’attrapay bientôt une belle Carpe ; la dessus il me vint une triste pensée dans l’Esprit, & je rejetai la Carpe dans le Vivier. Oh ! quel plaisir elle parut prendre en se voyant en liberté !

Que faites vous ? s’écria Mad. Jewkes. Oh ! lui dis-je, il me sembloit que cette pauvre Carpe étoit l’infortunée Pamela. Je nous comparois vous & moy à mon méchant Maître ; nous avons attrapé

cette pauvre Carpe à peu près comme j'ay été trahie par ses amorces. Je ne pouvois pas me refoudre à faire un jeu de la destruction d'un innocent poisson que j'avois trahi, ainsi je l'ay rejeté dans l'eau, & vous avez vû avec quel plaisir cette heureuse Carpe s'y est plongée en s'éloignant de nous. Oh ! puisse-t-il y avoir quelque personne charitable, qui me procure de même ma Liberté ! Car, sans doute, le danger où je suis est extrême.

Ciel ! dit elle, quelle étrange pensée aviez vous là. Je ne saurois pécher plus longtems, repris-je : Eh bien dit elle, je prendray la ligne, pour voir si je seray bien chanceuse. Tandis que vous pêcherez, lui dis-je, je vay planter quelque fèves le long de cette bordure, pour voir en combien de tems elles pousseront ; & j'appelleray cette bordure mon jardin.

Vous voyez donc, mes chers Père & Mère ; (je me flate au moins que vous verrez bientôt ceci. Car supposé que je ne puisse pas m'en aller si tôt moy même, j'espère de vous envoyer au moins mes Ecrits d'une manière ou d'autre) vous voyez, dis-je, que ceci me fournit une bonne excuse pour aller examiner mon jardin une autre fois ; & quand même la terre paroîtroit fraîchement remuée, cela ne fera naitre aucun soupçon. Mad. Jewkes ne se defia de rien ; je fus donc planter mes fèves le long de la Bordure, l'espace de dixhuit ou vingt pieds de chaque coté du Tournesol ; & en faisant cela il me fut aisé de déposer ma Lettre. Je ne suis pas peu fière d'avoir trouvé cet expediant. Sans doute que quelque chose réussira enfin.



VENDREDI

VENDREDI & SAMEDI.

Je vous ay raconté un de mes Expediens ; je vais maintenant vous dire un tour de cette méchante femme. Elle monta dans ma Chambre & me dit ; j'ay un billet de Banque que je ne saurois changer que demain, & il y a la bas un ouvrier qui a grand besoin de son argent, & d'ailleurs je n'aime pas à renvoyer ces pauvres gens qui travaillent pour gagner leur vie. Avez vous quelque argent. Combien vous faudroit il, lui demanday-je. Environ huit Livres Sterling, répondit elle. Je n'en ay qu'entre cinc & six, lui dis-je. Prêtez les moy jusques à demain, reprit elle. Je le fis volontiers ; & elle descendit en bas ; quelque momens après elle remonta en riant de tout son cœur : Eh bien, dit elle, je viens de payer l'Ouvrier. J'espère, lui dis-je, que vous me rendrez mon argent demain. Là-dessus cette effrontée fit un éclat de rire, & dit, qu'avez vous besoin d'argent ? Pour vous dire la verité, mon petit Agneau, je n'avois pas besoin d'argent : je craignois seulement que vous ne fissiez un mauvais usage du vôtre. Maintenant je puis vous confier un peu plus souvent avec Nanon ; puisque j'ay aussi la Clef de votre Valise, de sorte que vous ne pouvez plus la corrompre ni en lui offrant de l'argent, ni en lui donnant de belles hardes. Jamais on n'a eu l'air si sot que je l'avois alors. Oh ! que je me voulois de mal, de m'être laissée ainsi attraper. Ce qui me chagrinoit le plus, c'est que j'avois promis à Mr. Williams de lui mettre quelque argent entre les mains, pour payer les fraix de l'homme qu'il enverra chez vous. Je suis prête à pleurer de depit. Je n'ay pas maintenant cinc Chelins de reste pour m'entretenir, si je puis sortir d'ici. Y eut il jamais bêtise semblable à la mienne ! & puis je me glorifieray encor de mes Expediens ! Cela étoit il aussi

dans vos Instructions, petite *louve*, lui dis-je; car elle m'avoit appelée *petit agneau*. Vous voulez dire, *Jezabel*, mon enfant, répondit elle: mais je vous le pardonne volontiers maintenant: allons donnez moy un baiser, & soyons amies. Retirez vous, lui dis-je, je ne saurois vous souffrir: mais je n'osay pas lui dire rien d'injurieux; car je crains terriblement sa pesante main. Plus je pense au tour qu'elle m'a joué, & plus j'en suis chagriné, & me blâme moy-même.

On a apporté ce soir une Lettre à Mad. Jewkes, qui en enveloppoit une pour moy, qu'elle m'est venu rendre. Vous voyez, me dit elle, que mon bon Maître ne nous oublie pas: il vous envoie cette Lettre, & voyez ce qu'il m'écrit. Elle lut donc, qu'il se flatoit que la belle, qu'elle avoit en garde, se portoit bien, & qu'elle étoit heureuse & contente. Oui, sans doute, dis-je, car je ne puis pas faire autrement! Elle poursuivit, qu'il ne doutoit point qu'elle n'eut beaucoup de bonté pour moy, & qu'elle ne prit tout le soin possible pour me plaire: que je lui étois extrêmement chère, & qu'elle ne pouvoit pas me traiter trop bien, & d'autres choses semblables. Voilà ce qui s'appelle un Maître! s'écria-t-elle; sans doute que vous l'aimerez, & que vous prierez Dieu pour lui. Je la priay de me lire le reste de la Lettre: je n'en feray rien, dit elle. Contient elle quelques ordres de m'oter mes souliers, & de me battre? repris-je. Non, dit elle, ni rien sur Jezabel non plus. Trêve, trêve, lui criay-je, car je n'ay pas envie d'être battue une seconde fois. Je croyois, dit elle, que nous nous étions pardonné tout mutuellement.

Voici la Lettre qu'on m'écrivoit.

“ *Ma très chère PAMELA,*

“ Je commence déjà à me repentir de m'être en-
 “ gagé par une promesse solennelle à ne vous point
 “ voir,

“ voir, que vous ne m'en donniez la permission ;
 “ car le tems me paroît extrêmement long & en-
 “ nuieux. Pouvez vous avoir assez de confiance en
 “ moy pour me prier de venir ? Soyez assurée que
 “ votre generosité ne sera pas sans recompense. Je
 “ voudrois d'autant plus vous engager à cela, que
 “ l'inquietude où vous êtes me rend fort inquiet moy-
 “ même : car Mad. Jewkes m'écrit, que vous pre-
 “ nez fort à cœur d'être renfermée, que vous ne
 “ mangez, ne beuvez, ni ne dormez. Je m'inter-
 “ resse trop à votre santé, pour ne pas souhaiter d'a-
 “ breger le tems de votre épreuve ; ce qui arrivera
 “ certainement, si vous me permettez de venir.
 “ Jean m'a aussi appris votre inquiétude, avec une
 “ douleur qui lui permettoit à pêne de parler, une
 “ douleur qui a un peu allarmé la tendresse que j'ay
 “ pour vous. Non que je craigne quelque chose,
 “ si ce n'est que l'aversion que vous avez pour moy,
 “ ce que la fierté de mon cœur me permet à pêne
 “ d'avouer, ne vous porte à prendre quelque reso-
 “ lution temeraire, qui puisse donner des esperances
 “ à quelqu'homme entreprenant. Mais que je m'a-
 “ baisse indignement en témoignant de l'inquiétude
 “ au sujet d'un vil Domestique comme lui ! Je diray
 “ seulement ceci : c'est que si vous voulez me per-
 “ mettre de vous aller trouver (considérez bien qui
 “ est celui qui vous demande cela comme une Grace)
 “ je vous promets solennellement, que vous aurez
 “ lieu de vous feliciter de m'avoir donné cette
 “ marque de votre confiance, & de votre confi-
 “ deration pour moy ; & si je trouve que Mad.
 “ Jewkes n'en a pas agi envers vous avec tout le re-
 “ spect qui est dû à une personne que j'aime si ten-
 “ drement, je vous donneray plein pouvoir de la
 “ chasser de la maison, si vous le jugez à propos ;
 “ & Mad. Jervis, ou toute autre que vous voudrez
 “ choisir, vous servira à sa place. Je dis cela à l'oc-
 “ casion

“ caſion de ce que Jean m’a inſinué que vous aviez
 “ quelques ſujets de plainte contre Mad. Jewkes.
 “ Ma très chère Pamela accordez cela à l’ardente
 “ prière d’un homme, qui ne ſauroit vivre ſans vous,
 “ & ſur l’honneur duquel vous pouvez abſolument
 “ compter ; & qui vous témoignera encor plus d’a-
 “ mitié, à proportion que vous aurez plus de confiance
 “ en lui. Je ſuis, & ſeray aſſeurément toujours

“ *Votre très fidèle, & affectionné, &c.*

“ Je ſais que vous ſerez bien aïſe d’apprendre que
 “ votre Père & votre Mère ſe portent bien, &
 “ que votre Lettre les a tranquilſez. Cela m’a
 “ cauſé un plaïſir, dont je vous promets que
 “ vous ne vous repentirez pas. Mad. Jewkes me
 “ fera tenir votre Réponſe.”

Je lus cette Lettre ſans beaucoup d’attention,
 dans l’eſperance où j’étois d’en trouver une de Mr.
 Williams. Le ſoir je fis un tour de promenade au
 jardin avec Mad. Jewkes ; & lors que nous fumes ar-
 rivées proche du Tournéſol, croyez vous, lui diſ-je,
 que les Fêves aient pouſſé depuis hier au ſoir ? Elle
 ſe moqua de moy : Vous êtes une pauvre jardinière,
 dit elle, mais je vois que vous aimez à vous divertir.
 Elle paſſa outre ; & moy en faiſant ſemblant d’exa-
 miner mes fêves, je trouvay que mon Ami avoit
 penſé à moy, & je cachay ſa Lettre dans mon ſein,
 car elle avoit le dos tourné ; voici, lui diſ-je, une fêve,
 mais elle n’a point encor pouſſé. Non, ſans doute,
 répondit elle, & elle ajouta à ce ſujet une mauvaiſe
 plaïſanterie, qui n’auroit pas dû ſortir de la bouche
 d’une femme. Quand nous fumes rentrée je montray
 dans mon Cabinet, & j’y lus cette Lettre.

“ Je

“ Je suis fâché d’avoir à vous dire, que j’ay en un
 “ refus de la part de Mylady Jones: elle est fâchée
 “ de votre Malheur, mais elle ne veut pas se faire
 “ d’ennemis. Je me suis adressé aussi à Mylady
 “ Darnford, & je lui ay conté votre triste histoire
 “ de la manière la plus pathétique & la plus tou-
 “ chante qui m’a été possible. Je l’ay trouvée assez
 “ bien disposée à vous rendre Service; mais elle
 “ vouloit consulter auparavant son Mary, qui, pour
 “ le dire en passant, ne passe pas pour l’homme le
 “ plus vertueux de ce monde: il dit à sa femme en
 “ ma présence, Eh bien, ma chère, notre voisin
 “ aime la fille de chambre de sa Mère: quel grand
 “ mal y a-t-il à cela? Et pourvû qu’il ait soin qu’elle
 “ ne manque de rien, je ne vois pas le grand tort
 “ qu’il lui fait. Il n’offense par là aucune famille que
 “ celle de cette fille ” (Il semble donc, mes chers
 Père & Mère, que la Vertu & la Reputation des pau-
 vres ne doivent être comptées pour rien.) “ Et vous,
 “ Monsieur Williams, vous devriez moins que qui
 “ que soit vous mêler de cette Affaire, contre votre
 “ ami & votre Patron. Il dit cela d’un ton si dé-
 “ terminé, que sa femme ne jugea pas à propos de
 “ rien faire pour vous. De sorte que je les priay
 “ seulement l’un & l’autre, de ne pas dire que je
 “ leur en eusse parlé.

“ J’ay conté votre Histoire à Mr. Peters Ministre
 “ de cette paroisse, & c’est avec chagrin que je dois
 “ vous dire, qu’il m’a attribué des vûës interressées,
 “ comme si je ne me proposois que de gagner votre
 “ affection par mon Zéle pour votre Service. Et
 “ lors que je lui ay représenté les devoirs de notre
 “ charge, & que j’ay voulu le prendre du coté de la
 “ conscience, en lui protestant que n’avois aucun
 “ interet personnel dans cette affaire, il m’a répondu
 “ froidement que j’étois bien bon: mais que j’étois
 “ encor

“ encor jeune & ne connoissois guère le monde.
“ Qu’à la verité votre sort étoit déplorable, mais que
“ si lui & moy voulions entreprendre de reformer le
“ genre humain à cet égard, nous aurions bien de
“ l’ouvrage : car, dit il, le vice dont il s’agit est trop
“ commun & trop à la mode, pour pouvoir être dé-
“ raciné par les remontrances de deux ou trois sim-
“ ples Ecclesiastiques. Là dessus il se mit à faire
“ quelques Reflexions sur la conduite que tiennent
“ nos Prélats par rapport aux plus grands person-
“ nages de l’Etat, comme voulant justifier par là la
“ froideur qu’il témoignoit à vous rendre service.

“ Je lui representay qu’il y avoit beaucoup de dif-
“ ference entre votre conduite & celles des femmes
“ qui se laissent séduire ; que si celles-ci vivent mal,
“ c’est de leur bon gré ; au lieu qu’en vous rendant
“ Service on sauroit une Vertu qui avoit peu d’ex-
“ emples ; je lui montray ensuite votre Lettre.

“ Il dit qu’elle étoit bien écrite, qu’il avoit pitié
“ de votre sort, & qu’il falloit vous entretenir dans
“ vos bonnes Résolutions. Mais, ajouta-t-il, que
“ voulez vous que je fasse, Mr. Williams. Je vou-
“ drois, dis-je, que vous eussiez la bonté de lui per-
“ mettre de se retirer chez vous, & de demeurer
“ avec votre femme & votre Nièce, jusques à ce
“ qu’elle puisse se rendre chez ses parens. Quoy !
“ dit il, que j’aie me brouiller avec un homme
“ aussi riche & aussi puissant que Mr. B. . . ! Je
“ n’en feray rien, je vous assure ; & vous devriez
“ réfléchir sur ce que vous entreprenez. D’ailleurs,
“ elle avouë elle-même, qu’il promet d’en agir ho-
“ norablement avec elle ; & sa retenue lui procu-
“ rera des conditions avantageuses ; car il n’est ni
“ avare, ni méchant, excepté dans cette seule af-
“ faire ; & tout autre jeune gentilhomme en feroit
“ autant.

“ Je

“ Je vous assure que cette Réponse de Mr. Peters m’a fait beaucoup de pêne, même pour l’amour de lui: je ne suis pourtant pas découragé par ce mauvais succès, & je tâcheray de vous servir, quoyqu’il en puisse arriver.

“ Je n’entens pas dire encor que Mr. B. . . . vienne. Je suis bien aise de ce que vous m’avez appris au sujet de ce malheureux Jean Arnold; cela produira peutêtre quelque chose qui vous sera utile. Pour ce qui est de vos paquets, vous pouvez les cacheter, & les mettre dans l’endroit marqué, si vous croyez qu’on ne soupçonne encor rien, & à la première occasion je les enverray chez votre Père. Mais s’il sont un peu gros vous ferez bien d’être sur vos gardes. Je comprends que cette méchante femme se défie beaucoup de moy.

“ Je viens d’apprendre, que le Ministre, dont Mr. B. . . . m’a promis la Cure, se meurt. Je me fais presque un scrupule de l’accepter, puisque je travaille à renverser ses desseins; mais je me flate qu’il m’en remerciera un jour. Pour de l’Argent, n’y pensez pas pour le présent. Soyez persuadée que vous pouvez me commander tout qu’il vous plaira, & que je feray ce qui sera en mon pouvoir.

“ Je crois que lors que nous entendrons dire qu’il vient, il faudra faire usage de la Clef que je vous feray tenir bientôt. Je pourray louer un cheval pour vous, qui vous attendra à un demi Mille de la porte du Jardin de l’autre coté de la prairie, & je vous conduiray ou vous feray conduire à un Village à quelques Milles d’ici; c’est pourquoy ne perdez pas espérance, je vous en conjure. Je suis, admirable PAMELA,

“ *Votre très fidelle Ami, &c.*”

Je

Je fis mille Reflexions sur le commencement de la Lettre de cet honnête homme, & sans les esperances qu'il me donne à la fin je me serois cruë ruinée sans ressources. Je lui écrivis pour lui témoigner ma reconnoissance de toutes les pénes qu'il avoit eu la bonté de prendre; je deploray la dureté des gens de distinction, qui paroissoient si peu touchés de mon triste sort, la méchanceté des hommes, qui premièrement font naître des modes criminelles, & qui alléguent ensuite ces modes mêmes, pour se dispenser d'y remédier, & le peu de part que l'on prend aux malheurs d'autrui. Je le priay de ne point écrire à Mylady Davers, craignant que cela ne servit qu'à faire connoître à son frère qu'elle étoit instruite de ses mauvais desseins; ce qui ne feroit que l'endurcir de plus en plus, l'obligeroit à venir ici plus tôt, & le determineroit à me perdre sans ressource. D'ailleurs, cela feroit soupçonner Mr. Williams, & découvrirait que c'étoit par son moyen que la Lettre auroit été envoyée. J'apprehendois aussi, que quand même la bonne Dame voudroit s'interresser pour moy, ce dont il y avoit lieu de douter, parce qu'elle craint son frère, quoyqu'elle l'aimè beaucoup, cela ne produisit aucun effet sur lui. C'est pourquoy j'étois résoluë d'attendre ce que je pouvois esperer du secours de Mr. Williams, par le moyen de la Clef & du Cheval qu'il me promettoit. Je lui parlay aussi de la Lettre de mon Maître dans laquelle il me prie de lui permettre de venir; je dis que je craignois qu'il ne vint à l'improviste, & qu'à cause de cela il n'y avoit point de tems à perdre, de peur de laisser échapper l'occasion; je lui contay le tour que la méchante Créature m'avoit joué au sujet de l'argent, &c.

Je n'eus pas le tems de prendre copie de cette Lettre tant j'étois observée étroitement. Mais après l'avoir mise dans mon sein je fus tranquille. J'allay
trouver

trouver Mad. Jewkes, & je lui dis que je voulois la consulter sur la Lettre que j'avois receüe de mon Maitre. Cette marque de la confiance que j'avois en elle lui fit beaucoup de plaisir. Voilà, qui va bien maintenant, me dit elle; faisons un tour au jardin, ou ailleurs si vous l'aimez mieux. Je fis semblant d'être fort indifferente là dessus, ainsi nous entrâmes dans le jardin. Je commençay à lui parler de la Lettre, mais je n'eus garde de lui dire tout ce qu'elle contenoit. Je dis seulement qu'il me prioit de lui permettre de venir, & qu'il se flatoit qu'elle me traitoit avec bonté. Je vous prie, Mad Jewkes, ajoutay-je, donnez moy conseil là dessus. Je vous diray naturellement ma pensée, répondit elle; je vous conseille de lui écrire de venir. Cela l'obligera infiniment, & j'ose assure, que vous vous en trouverez mieux. Comment, *mieux*? dis-je. Je fais que vous êtes persuadée qu'il n'a d'autre dessein que de me perdre. Je hais cette ridicule expression, dit elle, *vous perdre*! Il n'y a point de Dame dans tout le pais qui puisse vivre plus heureuse, ni être traitée plus honorablement que vous, si vous le voulez.

Je ne veux pas, repris-je, disputer maintenant avec vous sur ces termes de *ruine* & d'*honorable*, je vois que nous en avons des idées toutes differentes. Mais croyez vous qu'il ait dessein de me faire des propositions comme à une Maitresse, ou plutôt une Esclave, qu'on veut entretenir? Je crains, dit elle, que ce ne soit là son dessein. Mais quand cela seroit, car je vous assure que je n'en fais rien du tout; vous obtiendrez toutes les conditions que vous demanderez. Car je vois bien que vous pouvez le mener comme il vous plait.

Je ne pus pas souffrir de l'entendre parler ainsi, quoyqu'elle n'eut rien dit que je n'eusse déjà craindre il y a longtems; & je me recriay extrêmement contre un pareil dessein. Peutêtre qu'il vous épousera, dit

dit elle: Non, non, repris-je, cela ne sauroit être, je ne le desire point, & je ne m'y attens pas. Sa naissance ne sauroit lui permettre d'avoir cette pensée, & toute sa conduite me persuade du contraire. Et vous voudriez après cela que je lui écrivisse de venir ici? Ne seroit pas le prier de ma propre ruine?

C'est ce que je ferois, dit elle, si j'étois à votre place: & quand même les choses devroient tourner comme vous vous l'imaginez, j'aimerois mieux me tirer de pêne tout d'un coup, que de vivre comme vous faites dans des craintes & des frayeurs perpétuelles. Non, repris-je, une heure de vie dans l'innocence vaut mieux qu'un siècle entier passé dans le crime: & quand je devrois me rendre infiniment plus malheureuse encor, je ne me le pardonnerois jamais si je ne prolongeois pas le tems de mon innocence, autant qu'il m'est possible. Qui fait ce que la Providence peut faire en ma faveur?

Peut-être, dit elle, que comme il vous aime si fort, vous pourrez par vos prières & par vos larmes l'engager à vous mettre en liberté, & par cette raison, il me semble que vous feriez mieux de lui permettre de venir. Je lui écriray, dis-je, parce qu'il attend une réponse; & que s'il n'en recevoit point, cela lui fourniroit peut-être un prétexte de venir. Mais comment lui feray tenir ma Réponse? J'en aurai soin, dit elle, cela est dans mes instructions. Je m'en doutois bien, dis-je en moy-même, par ce que Mr. Williams m'a écrit au sujet du Maître de poste.

Le Jardinier venant à passer près de nous, je lui dis, Mr. Jacob, j'ay planté quelques fèves, & j'appelle cet endroit là mon jardin: il est tout proche de la porte, là bas, je vais vous le montrer & je vous prie de ne le point becher. Je fus donc avec lui, & lors que nous fumes entrez dans une autre Allée, de manière que Mad. Jewkes ne vous pouvoit plus voir, & proche du Tournesol, je vous prie, lui dis-je, d'aller
demander

demander à Mad. Jewkes si elle a encor quelques fêves à me donner pour planter. Il sourit, & je m'imagine que ce fut à cause de ma simplicité : & dès qu'il eut le dos tourné, je glissay ma Lettre sous la terre entre les tuiles, & puis je me retournay comme pour attendre qu'il revint : comme Mad. Jewkes n'étoit pas loin il revint bientôt, & elle le suivit. Que ferois-je de fêves, me dit elle ; & elle m'effraya beaucoup, car elle me dit à l'oreille, je crains quelque ruse, car vous n'avez pas coutume d'envoyer faire de si ridicules messages. Quelle ruse ? repris-je. En verité il est bien dure que je ne puisse pas dire un mot, ni faire un pas sans être soupçonnée. Mon Maitre m'écrit, dit elle, qu'il faut que prenne garde à vous avec tout le soin possible ; car quoyque vous soyez innocente comme une Colombe, vous êtes rusée comme un Renard. Mais si vous me trompez, je vous le pardonneray.

Je songeay alors au tour qu'elle m'avoit joué pour attraper mon argent, & j'aurois pû la maltraiter, si j'avois osé. Mais je lui dis seulement, puisque vous dites que vous me le pardonneray si je vous trompe, cela me fait souvenir de mon argent, je vous prie d'avoir la bonté de me le rendre ; car quoyque je n'en aye pas besoin à présent, je fais que vous avez voulu seulement badiner, & que vous avez dessein de me le rendre. Vous l'aurez en tems & lieu, dit elle ; mais je vous assure que j'ay voulu le tirer d'entre vos mains, de peur que vous n'en fissiez un mauvais usage. Nous nous disputames là dessus jusqu'à ce que nous fussions rentrez : Ensuite je fus écrire ma Lettre à mon Maitre ; & comme j'avois dessein de la montrer à Mad. Jewkes, je n'y voulus rien mettre qui put l'offencer. Car je ne compte guère sur l'offre que me fait mon Maitre de m'envoyer Mad. Jervis, au lieu de cette méchante femme. J'avouë pourtant que tout ce qui pouroit m'arriver de plus agréable, excepté

cepté ma sortie de ce lieu ci, seroit d'avoir Mad. Jervis avec moy. Je ne fis pas grand cas non plus de tout le reste de la Lettre de mon mairre; car s'il avoit eu dessein de me traiter honorablement, il ne m'auroit pas fait enlever, ni enfermer, comme il a fait. Voici ce que je lui écrivis.

“ *Monfieur,*

“ Lors que je considère combien il vous est aisé
 “ de me rendre heureuse, puisque tout ce que je
 “ desire c'est d'avoir la permission de retourner chez
 “ mes pauvres Père & Mère; lors que je réfléchis
 “ sur la Proposition que vous m'aviez faite au sujet
 “ d'une certaine personne, & dont vous ne dites pas
 “ un mot à présent; lors que je pense à la manière
 “ étrange dont vous m'avez fait enlever, & dont
 “ vous me tenez encor prisonnière ici, croyez vous,
 “ Monsieur, (pardonnez la liberté que prend votre
 “ pauvre servante, mes appréhensions m'inspirent de
 “ la hardiesse) croyez vous, dis-je, que les Assu-
 “ rances generales que vous me donnez de la pureté
 “ de vos intentions, & de vos desseins honorables,
 “ puissent faire sur moy la même impression, que
 “ vos moindres paroles feroient, si vous ne vous étiez
 “ pas conduit comme vous avez fait. Oh! mon
 “ cher Monsieur; je ne crains que trop que les Idées
 “ que vous vous formez de l'honneur ne soient bien
 “ différentes des miennes. Je n'ay d'esperance que
 “ dans votre absence. Si vous avez des propositions
 “ à me faire qui s'accordent avec l'honneur, selon
 “ l'idée que je me forme de ce mot, un petit nom-
 “ bre de lignes suffira pour me les faire connoître,
 “ & j'y répondray de la manière qui me conviendra.
 “ Mais hélas! quelles propositions un homme de
 “ votre Naissance peut il faire à une pauvre fille
 “ comme moy! Je connois trop bien ce qui con-
 “ vient à votre rang, pour m'imaginer que je puisse
 “ rien

“ rien attendre de vous, que de terribles tentations,
 “ & une entière ruine, si vous venez ici. Et vous
 “ ne savez pas, Monsieur, ce que la malheureuse
 “ *Pamela* peut ôser, si on la pousse au desespoir!

“ De quelque imprudence que vous puissiez m'ac-
 “ cuser, je ne prétens pas m'en défendre; je sou-
 “ haite seulement qu'on ne me force pas à faire, ce
 “ qui autrement ne me seroit jamais venu dans
 “ l'esprit. Pardonnez, Monsieur, la liberté avec la-
 “ quelle je vous déclare ce que je pense: je serois
 “ bien fâchée de me conduire envers mon Maître
 “ d'une manière qui ne fut pas bienséante: mais il
 “ faut que je vous dise que ma Vertu m'est si chère,
 “ que je traite, & comme je l'espère, je traiteray
 “ toujours toute autre Consideration comme une
 “ pure minutie, qui doit céder à la Vertu, lors
 “ qu'elles se trouve en opposition avec elle. Si vos
 “ intentions sont honnêtes, pourquoy, Monsieur,
 “ ne me les faites vous pas connoître nettement?
 “ Pourquoy faut il m'emprisonner pour m'en con-
 “ vaincre? Pourquoy me garde-t-on, & m'observe-
 “ t-on si étroitement? Pourquoy m'empêche-t-on
 “ de parler à qui que ce soit? Pourquoy ne veut on
 “ pas me permettre de sortir, pas même d'aller à
 “ l'Eglise prier Dieu pour vous, qui excepté depuis
 “ quelque tems, aviez toujours été un Bienfaicteur
 “ si genereux envers moy? Pourquoy tout cela,
 “ Monsieur, je le demande humblement, pourquoy
 “ tout cela, si vos intentions sont honnêtes & pures?
 “ Il ne m'appartient pas de vous faire des reproches
 “ à vous, Monsieur, qui êtes si fort au dessus de
 “ moy, si ce n'est sur un sujet qui me touche de si
 “ près. Pardonnez moy, Monsieur; je me flatte
 “ que vous me pardonnerez: je desire si peu de vous
 “ voir, que la seule pensée de votre venue me rem-
 “ plit de frayeur. Quelque Proposition que vous
 “ ayez à me faire, & quelques desseins que vous
 “ ayez

“ ayez par rapport à moy, que mon acquiescement
 “ soit celui d’une personne libre, quelque pauvre &
 “ de basse naissance que je sois, & non pas d’une
 “ vile esclave, que les menaces & la crainte forcent
 “ à faire ce qu’elle abhorre. La servitude où l’on me
 “ tient m’est certainement bien dure; elle me fait
 “ souffrir extrêmement. Faites la cesser je vous en
 “ conjure, autrement. . . . Mais je n’ose pas en dire
 “ davantage, si ce n’est que je suis

“ *Votre très misérable*

“ & *très opprimée Servante.*”

Après avoir pris copie de cette Lettre, je la pliai;
 & Mad. Jewkes étant montée là dessus, elle s’assit
 près de moy; & comme elle me vit mettre l’adresse
 elle me demanda si j’avois suivi son conseil, & si je
 consentois que mon Maître vint. Vous pouvez lire
 ma Lettre, lui dis-je, si cela vous fait plaisir. Voilà
 qui est obligeant, répondit elle, je vous en aime da-
 vantage. Mais, dis-je, n’y changez pas un mot. Je
 n’y changeray rien reprit elle; & après l’avoir lue
 elle en loua le stile, mais elle dit, que je prenois un
 tour trop sérieux, & que je pressois la chose trop
 vivement; qu’il auroit mieux voulu s’en entretenir de
 bouche que par écrit. Elle vouloit que je lui expli-
 quasse quelques endroits, comme en particulier la
 proposition au sujet *d’une certaine personne*; mais je
 ne jugeay pas à propos de lui donner les explications
 qu’elle demandoit. Eh bien, dit elle, je ne doute
 pas que vous ne vous entendiez l’un l’autre, & que
 vous ne vous entendiez encor mieux dans la suite.
 Je cachetay ma Lettre, & elle se chargea de l’en-
 voyer.

DIMANCHE.

D I M A N C H E.

Comme j'étois persuadée qu'il étoit inutile d'espérer qu'on me permit d'aller à l'Eglise, je ne le demanday point. J'étois d'autant plus indifférente sur ce sujet, que quand même on m'auroit donné la permission d'y aller, la vuë des personnes du voisinage, qui avoient témoigné tant d'insensibilité pour mes malheurs n'auroit pu que me causer un vif chagrin. Et il m'auroit été impossible d'écouter avec edification ce Mr. Peters, quelque excellent Sermon qu'il eut prêché. Ainsi je fis mes Devotions en particulier.

Mr. Williams est venu hier & aujourd'hui suivant sa coutume, & il a pris ma Lettre ; mais comme nous n'avions pas occasion de nous parler en particulier, nous avons évité d'avoir la moindre conversation ensemble, & nous nous sommes tenus éloignez l'un de l'autre. Mais j'étois fachée qu'il ne m'eut point apporté la fausse Clef ; car si j'avois été à sa place je n'aurois pas perdu un moment de tems. Pendant que j'étois à faire mes Devotions Mad. Jewkes est montée, & vouloit fort m'engager à lui chanter quelque Pseaume, comme dans les autres jours elle m'importune souvent pour me faire jouer quelque Air sur le Claveffin, & l'accompagner de ma Voix. Mais je la refusay, parce que j'étois si abattue, que je ne pouvois ni parler, ni souffrir qu'on me parlât. Après quelle fut sortie je me rappelay le Pseaume CXXXVII. qui est fort touchant, & je pris la liberté d'y faire quelques changemens pour l'appliquer aux Circonstances où je me trouvois ; je me flatte qu'il n'y a point de péché là dedans.

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

Quoyque je ne trouve guère l'occasion d'écrire, tant on m'observe étroitement, j'écris pourtant à présent avec un peu plus de tranquillité, que je ne faisois, parce qu'il y a une bonne partie de mes écrits en seureté entre les mains de Mr. Williams, qui vous les enverra à la première occasion; de sorte que je ne me suis pas occupée tout à fait inutilement. Je suis maintenant delivrée de la crainte où j'étois qu'on ne trouvât mes écrits si je venois à être fouillée, où à être surprise en écrivant. Mad. Jewkes m'a permis de prendre l'air à cinq ou six Milles d'ici: mais je ne fais pourquoy elle m'observe plus étroitement que jamais: c'est pourquoy Mr. Williams & moy sommes convenus de discontinuer notre Correspondance du Tournesol pour trois jours.

La pauvre Cuisinière a eu un terrible accident: elle a été fort blessée par un Taureau dans la prairie qu'il y a au bout du jardin, au delà de la Muraille. Or il faudra que je traverse cette prairie quand je me déroberay d'ici, & elle a environ un Mille de Long; on trouve ensuite des Communes, & puis un chemin battu, par où j'espère de me sauver, dès que Mr. Williams m'aura trouvé un Cheval, & préparé tout pour ma fuite. Car il m'a fait faire une fausse clef, qu'il a cachée sous terre proche de la porte du Jardin, comme il a trouvé moyen de me le dire à l'oreille.

Il vient dans ce moment de nous apprendre, que le Ministre, à qu'il espère de succeder, est mort: comme ce n'est point un secret, il a pu en parler à Mad. Jewkes en ma présence, & elle l'en a félicité. Voyez ce que c'est que le Monde! La mort de l'un fait la joye de l'autre. C'est ainsi que nous nous chassons successivement. Mes malheurs me rendent sérieuse.

rieuse. Mr. Williams a trouvé moyen de me glisser une Lettre dans la main, & s'en est allé. En se retirant il m'a jetté un regard si respectueux & si triste, que Mad. Jewkes m'a dit là dessus, en verité, Mademoiselle, je crois que notre jeune Ministre est amoureux de vous. Ah! Mad. Jewkes, me suis-je écriée, il connoit trop ses interêts pour penser à moy. Comment, dit elle (ce fut, je crois, dans le dessein de me sonder) il me semble que vous ne sauriez faire mieux ni l'un ni l'autre que de vous marier ensemble: J'ay été depuis peu si touchée de votre triste état, en voyant combien vous appréhendez d'être deshonorée par mon Maitre, qu'il me semble que ce seroit dommage que vous n'épousassiez pas Mr. Williams.

J'étois persuadée que ce n'étoit là qu'un Artifice de sa part; car bien loin d'être touchée de mon sort, comme elle le prétendoit, elle nous observe lui & moi plus étroitement que jamais. C'est pourquoy je lui dis, il n'y a point d'homme au monde que je souhaite d'épouser. Tout ce que je desire, c'est de conserver ma Vertu. Et si je suis assez heureuse que de pouvoir être un jour en secours & en consolation à mes pauvres parens, c'est le plus haut point auquel toute mon Ambition aspire. Cependant, reprit elle, j'ay songé fort serieusement que Mr. Williams seroit un mari qui vous conviendrait fort. Et comme il sera redevable de son établissement à mon Maitre, il sera bien aisé, sans doute, de lui avoir l'obligation d'une femme choisie par lui même; & sur tout, ajouta-t-elle, une femme si jolie, si spirituelle, & si bien élevée.

Cela me fit soupçonner qu'elle pouvoit savoir quelque chose de la proposition que mon Maitre m'avoit faite. Je lui demanday donc, si elle avoit quelque raison de croire qu'on eut ce dessein. Non, dit elle, ce n'est qu'une pensée qui m'est venue dans l'Esprit; mais il y a beaucoup d'apparence que mon Maitre

propose ce but, où même quelque chose de plus avantageux pour vous. Mais si vous approuvez ce projet, je le proposeray immédiatement à mon Maître. Elle ajouta une condition abominable, qui, si je voulois y consentir, dit elle, hateroit la conclusion de cette Affaire. Je lui dis, que ce qu'elle me donnoit à entendre, me faisoit horreur : & que pour Mr. Williams il me paroissoit un homme obligeant & poli ; mais que comme d'un coté il étoit au dessus de moy, de l'autre, les Ecclesiastiques étoient de tous les hommes ceux pour lesquels je me sentoie le moins d'Inclination. Quand elle vit qu'elle ne pouvoit rien tirer de moy, elle changea de discours.

Je liray tantôt la Lettre de Mr. Williams, & je vous en communiqueray le contenu. Ma Gouvernante monte & descend continuellement, de sorte que je crains qu'elle ne me surprenne.

Je vois que la Providence ne m'a pas abandonnée ; je ne serois pas dans la nécessité de faire des avances à Mr. Williams, si j'y étois disposée ; & je vous assure que je n'en ay pas la moindre inclination. Voici ce qu'il m'écrivit.

“ Je ne fais comment m'exprimer, dans la crainte
“ où je suis que vous ne pensiez que les services que
“ je voudrois vous rendre sont interressez. Mais en
“ verité je ne connois qu'un moyen honnête & efficace
“ pour vous tirer de la dangereuse situation où
“ vous vous trouvez. C'est d'épouser quelcun que
“ vous puissiez rendre heureux par votre choix. Par
“ rapport à moy, vû l'état où en sont les choses, je
“ me ruinerois infailliblement en vous épousant, &
“ ce qui seroit pire encor, je vous rendrois mal-
“ heureuse aussi. Cependant j'ay tant de veneration
“ pour vous, & je me confie si fort en la Providence
“ Divine, que je me croirois trop heureux si
“ vous vouliez accepter ma main. Je renoncerois
“ en

" en ce cas, à toutes mes Esperances, & je vous conduirois en quelque lieu seur. Mais pourquoy dis-je *en ce cas*? Je le feray, soit que vous jugiez à propos de me recompenser si glorieusement, où non. J'ay trouvé maintenant un moyen assuré d'être informé de toutes les Démarches de Mr. B. . . & dès le moment que j'apprendray qu'il part pour venir ici, je tiendray un cheval tout prêt, & je vous conduiray moy-même. Je m'abandonne entièrement à votre bonté, & je suivray aveuglément vos ordres, étant avec le plus profond Respect

" Votre très humble & très fidèle Serviteur.

" Ne pensez pas que ce soit ici une Resolution soudaine. Je vous ay toujours admirée, sur ce que j'avois ouï dire de vous: & dès le moment que je vous ay vuë, j'ay souhaité de pouvoir rendre service à une personne si accomplie."

Que diray-je, mes chers Père & Mère, sur une Declaration si imprévue? C'est à présent que j'aurois besoin de vos conseils plus que jamais. Mais après tout je n'ay aucune envie de me marier; & j'aime-rois mieux demeurer avec vous. Cependant j'aime-rois mieux épouser le dernier des Mendians, qui gueusent de porte en porte, plutôt que de risquer de perdre ma Vertu. Il me semble, pourtant, que j'ay de l'aversion pour le Mariage. Après mille pen-tées différentes qui me vinrent dans l'Esprit, voici ce que je me resolu enfin d'écrire à Mr. Williams.

" Monsieur,

" Votre dernière Lettre m'a penetrée de confusion. Vous êtes trop genereux, & je ne saurois souffrir

“ souffrir que vous risquiez toutes vos esperances
“ pour rendre service à une pauvre fille comme
“ moy. Je ne saurois songer à l’offre que vous me
“ faites, sans beaucoup d’inquietude, & en même
“ tems sans une grande reconnoissance : car rien ne
“ sauroit me determiner à changer de condition, si
“ ce n’est le dessein d’éviter mon entière ruine:
“ Ainsi, Monsieur, vous ne devez pas accepter un con-
“ sentement aussi involontaire que le seroit le mien,
“ si à la dernière necessité j’étois forcée de recevoir
“ votre offre genereuse. Je compteray absolument
“ sur votre bonté, esperant que vous m’assisterez dans
“ ma fuite : mais je ne songeray pas pour le présent
“ à l’honneur que vous voulez me faire, & cela prin-
“ cipalement à cause de vous même; & je n’y son-
“ geray jamais que de l’aveu de mes parens, qui
“ quoyque pauvres ont autant de droit d’exiger que
“ je leur obéisse dans une affaire si importante, que
“ s’ils étoient les plus riches du monde. Je vous
“ prie donc, Monsieur, de ne vous attendre à rien
“ de ma part, si ce n’est à une reconnoissance éter-
“ nelle, qui m’obligera à être toute ma vie

“ *Votre très obligée Servante.*”

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI,

Le 14^e, le 15^e, & le 16^e jours de mon Esclavage.

Mad. Jewkes a receu une Lettre, & elle est beau-
coup plus honnête à mon égard, & à l’égard de Mr.
Williams, qu’elle n’avoit coutume d’être. Je suis sur-
prise de n’avoir point receu de Réponse à la Lettre
que j’ay écrite à mon Maitre. Je m’imagine qu’il est
en colère de ce que je l’ay pressé un peu vivement.

La

La nouvelle civilisé de Mad. Jewkes ne me rend pas plus tranquile : car elle ne m'en observe pas moins étroitement, & elle est extrêmement fine. J'avois employé un Stratagème pour tacher d'attraper ses Instructions, mais sans aucun succès.

Ma dernière Lettre est parvenue seurement entre les mains de Mr. Williams, par le moyen du Tourne-sol ; de sorte que cet innocent artifice n'est point encore découvert. Il m'a fait savoir, que quoyque je ne sois pas entrée dans ses vues comme il s'en étoit flaté, il n'en diminuera rien de ses soins ni de sa diligence à me rendre service, & qu'il abandonnera à la Providence & à moy le soin de disposer de lui, selon qu'il en sera digne. Il m'a écrit aussi qu'il vous enverra bientôt par un messager de confiance le paquet que je lui ay remis pour vous, & j'y ay ajouté ce qui m'est arrivé depuis.

D I M A N C H E.

Je suis dans une surprise que je ne saurois exprimer. Je me flatte que tout va bien. Mais j'ay des choses étranges à vous conter. Mr. Williams & Mad. Jewkes me sont venus trouver ensemble : il étoit en extase ; & elle dans un esèce de Transport qui me parut tout à fait extraordinaire. Eh bien, Mademoiselle Pamela, dit elle, je vous félicité ! je vous félicité ! Que personne ne parle que moy. Elle s'assit toute essoufflée & hors d'haleine. Les choses tournent comme je l'avois prédit, continua-t-elle. Vous épouserez Mr. William. Je l'ay toujours crû. Jamais il n'y eut de meilleur Maître que le notre. Que direz vous maintenant, méfiante Mademoiselle Pamela ? Ou plutôt Madame Williams, car je puis d'avance vous nommer ainsi, dit cette impertinente & hardie

Créature: vous devez lui demander pardon à genoux de l'avoir seulement soupçonné.

Elle alloit continuer, mais je l'interrompis en disant, ne me mettez pas ainsi l'esprit à la torture, Mad. Jewkes, & apprenez moy de quoy il s'agit. Ah! Monsieur Williams, ajoutay-je, prenez garde! prenez garde! Toujours méfiante! reprit elle. Monsieur Williams montrez lui la Lettre que vous avez reçue, & je lui montreray celle qui m'est adressée; le même porteur les à apportées toutes deux.

Je tremblay en réfléchissant sur tout ce que ceci pouvoit signifier. Vous m'avez tellement surprise, dis-je, que je ne saurois me soutenir, ni entendre ni lire rien. Pourquoi êtes vous venu attaquer de cette manière un esprit foible & épuisé comme le mien? Voulez vous, dit Mr. Williams à Mad. Jewkes, que nous donnions nos Lettres à Mademoiselle Pamela, & que nous nous retirions pour lui donner le tems de se remettre de la surprise où elle est. Volontiers, répondit elle; elle n'y verra rien qui ne soit extrêmement honorable, & qui ne marque beaucoup de bonne volonté pour elle. Là dessus ils me laissèrent leurs Lettres, & se retirèrent.

Le cœur me manquoit tant j'avois été surprise; de sorte qu'il me fut impossible de lire les Lettres dans le moment, quelque impatience que j'eusse d'en savoir le contenu. Après m'être un peu remise, je les leus, & j'y trouvay des choses bien étranges, & à quoy je ne m'attendois guères. Voici la Lettre que mon Maitre écrivoit à Mr. Williams.

“ *Monsieur,*

“ La mort de Mr. *Fownes* m'a fourni l'occasion
 “ que j'attendois depuis longtems, de vous rendre
 “ heureux, & même à deux égards. Car je vous
 “ mettray bientôt en possession de son Benefice, &
 “ de la plus aimable femme qu'il y ait en Angleterre,
 “ pourvû

" pourvû que vous ayez l'art de gagner son affection.
 " Elle n'a pas été traitée selon son Mérite : au moins
 " elle a lieu de le croire : mais lors qu'elle se verra
 " sous la protection d'un homme de probité, qui
 " aura un Revenu suffisant pour la faire vivre dans
 " l'abondance à laquelle elle a été accoutumée de-
 " puis quelques années, je me persuade qu'elle par-
 " donnera aisément toutes ces duretez apparentes qui
 " l'auront conduite à un sort aussi heureux, que celui
 " dont je me flatte que vous jouirez tous deux. Tout
 " ce qu'il me reste à faire c'est de rendre raison de
 " la conduite extraordinaire que j'ay tenue à son
 " égard ; ce que je ne manqueray pas de faire lors
 " que je vous verray. Mais ce ne sera pas encor-
 " d'un mois, parce que je dois partir bientôt pour
 " Londres. Cependant si vous pouvez persuader
 " Pamela, il n'est pas nécessaire que vous différiez.
 " pour cela votre bonheur mutuel. Tout ce que je
 " vous demande, c'est de me faire savoir première-
 " ment si elle approuve ce dessein ; car il faut que
 " dans un Affaire si importante son choix soit par-
 " faitement libre : & je vous donne ma parole, que
 " je vous laisse aussi à vous une entière liberté sur ce
 " sujet, afin que rien ne puisse manquer pour vous
 " rendre parfaitement heureux l'un & l'autre. Je
 " suis

" Votre très humble Serviteur."

A-t-on jamais ouï rien de pareil ? Le Cœur me
 palpite terriblement, divisé comme il est entre la
 Crainte & l'Espérance. Mais voici la Lettre qui
 étoit adressée à Mad. Jewkes.

" Madame JEWKES,

" Vous vous êtes acquittée avec beaucoup de dili-
 " gence & de soin de la Commission dont je vous
 " avois chargé : pour des raisons que je vous expli-

L 5

" queray,

“ queray un jour. Vos pénes sont sur le point de
 “ finir ; j’ay expliqué mes Intentions à Mr. Williams
 “ d’une manière si précise, qu’il est inutile que je m’y
 “ étende ici ; car je suis persuadé qu’il ne se fera au-
 “ cune pêne de vous montrer la Lettre que je lui ay
 “ écrite. Tout ce que j’ay à ajouter, c’est que si
 “ vous trouvez que la proposition que je lui fais
 “ cause la moindre pêne à l’un ou à l’autre, vous les
 “ assurez tous deux qu’ils sont parfaitement en li-
 “ berté de suivre leurs propres inclinations. Je me
 “ flate que vous continuez à traiter avec bonté la
 “ défiente & inquiète Pamela, qui va commencer
 “ sans doute à avoir meilleure opinion de celui qui
 “ est son ami & le

“ *Votre, &c.*”

J’eus à pêne le tems de copier ces Lettres, quoy-
 que j’écrive assez vite, depuis que j’ay presque tou-
 jours la plume à la main, qu’ils montrèrent tous deux
 dans une grande Allegresse. Mr. Williams dit en en-
 trant, je suis ravi, Mademoiselle, de vous avoir *pré-*
venue par la déclaration que je vous ay faite : cette
 généreuse Lettre m’a rendu le plus heureux des mor-
 tels ; & je vous assure, Mad. Jewkes, que si je puis
 obtenir le consentement de cette aimable fille, je me
 croiray. . . . J’interrompis cet honnête homme, en
 disant, Ah ! Monsieur Williams, prenez garde, prenez
 garde ; ne souffrez pas que. . . . Je m’arrêtay, &
 Mad. Jewkes dit, *toujours méfiante !* Jamais de ma
 vie je n’ay vû rien de semblable. Mais je vois bien,
 ajoura-t-elle, que durant que mes dernières instru-
 ctions étoient encor en force, je n’avois pas tort de
 me défier de vous deux. J’aurois eu bien de la pêne
 à faire évanouir vos desseins ; car lors que deux per-
 sonnes sont de bon accord rien ne peut empêcher
 qu’elles ne se joignent.

Je

Je ne doutay point qu'elle ne profitât de l'indiscrétion que la joye de Mr. Williams lui avoit fait commettre. Je rendis à Mad. Jewkes la Lettre qui lui étoit adressée. Je vous remercie, lui dis-je, de m'en avoir permis la Lecture, mais elle m'a causé une surprise si étrange, que je ne fais encor qu'en penser. Le tems découvrira tout. Je rendis aussi à Mr. Williams la sienne. Tout puisse-t-il tourner à votre avantage, lui dis-je. Je vous félicite du Benefice que mon Maître a la bonté de vous donner. Je ne saurois y vivre heureux sans vous, me répondit il. Arrêtez vous, Monsieur, lui dis-je; aussi longtems que j'auray un Père & une Mère je ne seray point maîtresse de moy-même, tout pauvres qu'ils sont. Il faut que je me voye en parfaite liberté, avant que je me croye propre à faire aucun choix.

Mad. Jewkes leva les mains & les yeux au Ciel en disant, quel art, quelle prudence, quelle précaution pour une fille de ton âge! Eh bien, dis-je, (afin d'engager Mr. Williams à être un peu plus sur ses gardes, quoyque je me flate qu'il ne sauroit y avoir de tromperie dans ces Lettres; s'il y en avoit ce seroit une étrange infamie) je suis si accoutumée depuis quelque tems à me voir le jouet de la Fortune, que je ne fais presque comment me conduire, & je soupçonne presque tout le monde d'avoir conspiré contre moy. Je me flate pourtant que je me trompe; & désormais, Mad. Jewkes, vous réglerez mes démarches comme vous le jugerez à propos; je vous consulteray sur tout. . . . (ce que je jugeray à propos, dis-je tout bas) car quoyque je puisse lui pardonner, il est seur que je ne saurois jamais l'aimer.

Elle nous laissa seuls Mr. Williams & moy pendant quelques minutes; & je pris cette occasion pour dire à ce jeune indiscret; Considérez, Monsieur, considérez ce que vous venez de faire. Il est impossible qu'il y ait de l'artifice dans ces Lettres, dit il. Je m'en

flâte, dis-je, mais qu'étoit il besoin que vous fîssiez mention de votre Declaration. Cela ne pouvoit produire aucun bien, principalement en présence de cette femme. Permettez moy de le dire, Monsieur, on dit que les femmes ne sauroient se taire. Mais je vois qu'un honnête homme peut quelque fois se laisser entraîner au mouvemens violens de son cœur, & oublier d'être discret.

Il alloit repliquer; mais quoyque 'on dise dans la Lettre à Mad. Jewkes, que ses pénes sont **SUR LE POINT** de finir (j'avois remarqué cette expression) elle remonta bientôt, & dit en entrant, je vous assure que j'ay presque envie de vous conduire tous deux à l'Eglise demain matin pour vous faire épouser*. Cela me fit plaisir : car quoyque je ne le desirasse pas, vû la situation incertaine où je me trouvois, j'aurois pourtant voulu faire semblant d'approuver sa proposition, afin de découvrir si elle parloit sérieusement ou non, & de juger par là jusqu'où je pouvois compter sur le contenu des Lettres que j'ay rapportées. Mais Mr. Williams lui fournit encor indiscrettement une excuse pour se dedire, en lui représentant qu'il valoit mieux attendre jusques au dimanche suivant, afin que je fusse mieux en état de paroître en public. Elle y consentit volontiers, & confirma même ce qu'il venoit de dire.

Après tout, je me flâte que mon Maître est sincere. Car si ceci se trouvoit être un complot con-

* Il faut savoir qu'en Angleterre on peut se marier sans faire publier les Bancs ; pourvû qu'on ait une Licence de l'Evêque ou de l'Archevêque, ce qu'on obtient aisement pour quelque Argent. Les Ministres des Paroisses dans les Provinces ont même coutume d'avoir chez eux des Licences en blanc, signées de l'Evêque de leur Diocèse. C'est un abus auquel on n'a point encor pu remédier; & il ne faut pas s'en étonner, puisque ces Licences produisent un assez gros revenu par an aux Prélats.

tre moy, je crains bien qu'il n'y auroit qu'un miracle qui put me sauver. Mais certainement le cœur de l'homme n'est pas capable d'un si noir artifice. D'ailleurs Mr. Williams a la promesse de mon Maître signée de sa propre main, & on n'oseroit pas sans doute jouer si cruellement un homme de son Caractère. De plus, quoyque mon Maître ait été fort injuste à mon égard, cependant ni son éducation, ni l'exemple de ses parens ne lui ont point appris à employer de si odieux Artifices. Je veux donc prendre la chose du bon côté.

Mr. Williams, Mad. Jewkes & moy avons fait ensemble un tour de jardin. Mad. Jewkes ouvrit la porte qui donne dans la Prairie, & nous nous y promenâmes un peu pour voir le Taureau qui avoit blessé la pauvre cuisinière, qui en est assez bien remise. Ce Taureau est un terrible animal, qui a un air farouche & épouvantable. Mr. Williams me montra du doigt le Tournesol : mais je fus obligée de me tenir fort sur mes gardes ; car ce pauvre jeune homme n'a ni prudence ni discrétion.

Nous venons de souper tous trois ensemble, & je ne saurois m'empêcher de croire que tout va bien. Je vous diray seulement que je suis résoluë de ne point épouser Mr. Williams si je puis m'en empêcher : je suis au moins déterminée à ne lui point donner d'espérances, que je ne sois chez vous.

Mr. Williams dit en présence de Mad. Jewkes, qu'il enverroit ma Lettre à mon Père & à ma Mère, par un messager. En vérité cet homme n'a pas la moindre discrétion : mais je vous prie de ne me point répondre que je n'aye le plaisir & le bonheur de vous voir ; & j'espère maintenant que ce sera bientôt. En vous envoyant ma Lettre il vous fera tenir en même tems une ennuyeuse Relation de ma persécution, de mes malheurs, & de mes craintes. J'y joindray ce que je viens d'écrire, car Mad. Jewkes me permet de
vous

vous envoyer une Lettre, ce qui est de bon augure. Je suis ravie de ce qu'après toutes mes souffrances, je puis conclurre enfin, en vous disant que j'espère que je seray bientôt chez vous, & je sáy que cela vous fera une grande Consolation. Je finis en vous priant de me continuer vos prières & votre Benediction. Je suis

Votre très obéissante Fille.

Mes très chers Père & Mère,

J'AY tant de tems à moy qu'il faut que j'écrive pour m'occuper. Je finis ma dernière Dimanche au soir, & Mad. Jewkes me demanda le même soir si je voulois coucher seule: Oui, de tout mon Cœur, dis-je, si vous voulez me le permettre. Eh bien, reprit elle, ce sera après ce soir. Je lui demanday du Papier, & elle me donna une petite bouteille d'encre, & huit feuilles de papier, qui étoit, dit elle, tout ce qui lui restoit, avec six plumes, & un baton de Cire. Car elle veut que désormais j'écrive pour elle à mon Maître, lors qu'elle aura quelque chose à lui mander; cela me donne de grandes espérances.

Quand elle vint se coucher, elle me pressa beaucoup d'écouter Mr. Williams; elle s'étendit beaucoup sur ses louanges, & blama la froideur que je lui témoigne. Je lui répondis que j'avois pris la Résolution de lui point donner d'espérances, avant que d'avoir parlé à mon Père & à ma Mère. Elle me dit, qu'elle soupçonnoit que j'avois quelque autre en vûë, sans quoy je ne pourrois jamais être si insensible. Je l'assurai, comme je pouvois le faire avec sincérité, qu'il n'y a pas un seul homme sur la Terre que se

souhaite

souhaite d'épouser. Et pour Mr. Williams, ajoutay-je, il peut trouver un meilleur parti; & je m'attens à tant de douceur & d'agrément, en demeurant avec mon Père & ma Mère, que je ne saurois penser avec plaisir à une autre plan de vie, avant d'avoir éprouvé celui-là. Je lui demanday mon argent: elle répondit, qu'il étoit en haut dans son coffre, mais qu'elle me le rendroit demain. Tout cela est de bon augure, comme je l'ay déjà dit.

Mr. Williams a voulu s'en retourner chez lui ce soir quoyqu'il fut tard, parce qu'il avoit dessein de vous envoyer demain de bon matin, un Messager avec mon Paquet, & une Lettre qu'il a dessein de vous écrire lui même: mais je vous prie de ne lui point donner d'esperances, car il est trop vif & trop indiscret sur cet Article: quoyqu'il soit certainement un très honnête homme, & que je lui aye de grandes obligations.

LUNDI *matin.*

Helas! nous avons receu de mauvaises nouvelles du pauvre Mr. Williams. Il a eu un grand malheur; car en s'en retournant hier au soir il est tombé entre les mains des Voleurs; heureusement, il a sauvé mes Ecrits. Voici le recit qu'il fait à Mad. Jewkes.

Ma bonne Madame JEWKES,

" Il m'est arrivé un grand accident en me retirant
 " hier au soir. Comme j'étois proche de l'Ecluse,
 " & que j'allois traverser le point de bois, deux Co-
 " quins m'ont saisi en jurant comme des perdus qu'ils
 " me tueroient sur le champ, si je ne leur donnoit
 " pas tout ce que j'avois sur moy: en même tems ils
 " ont fouillé dans mes proches, & m'ont pris ma ta-
 " batière,

“battiére, mon cachet, une demi Guinée & quel-
 “ques Chelins; il m’ont aussi pris mon monchoir
 “& deux Lettres que j’avois dans ma poche: heu-
 “reusement la Lettre que Mademoiselle Pamela m’a-
 “voit donnée étoit dans mon sein, de sorte qu’ils ne
 “l’ont point prise. Mais ils m’ont meurtri la tête
 “& le Visage, & en me maudissant de ce que je
 “n’avois pas plus d’argent sur moy, ils m’ont jetté
 “dans le fossé, en me criant, demeurez là jusqu’à
 “demain matin, Monsieur le Pasteur. Je me suis
 “fait beaucoup de mal au jambes & aux genoux en
 “tombant, & j’ai pensé étouffer dans la bouë. Il
 “me sera sans doute impossible de sortir de quelques
 “jours, car je fais peur à voir. J’ai été obligé de
 “laisser mon Chapeau & ma Perruque dans le fossé,
 “& de faire un Mille & demi la tête nuë. On a
 “trouvé ce matin mon Chapeau & ma Perruque, &
 “on me les a rapportez avec ma tabatière, que les
 “voleurs ont sans doute laissé tomber. Ma Casaque
 “& mon Colet sont déchirez. J’étois extrêmement
 “effrayé; car il y a un grand nombre d’années qu’on
 “n’avoit point ouï parler de Voleurs dans ces quar-
 “tiers. On fait toutes les perquisitions nécessaires
 “pour découvrir & prendre ces Coquins. Mes très
 “humbles Respects à la bonne Mademoiselle Pa-
 “mela. Si elle veut avoir pitié de moy, j’en seray
 “plus tôt rétabli, & en état de vous aller voir toutes
 “deux. Ce Malheur ne m’a pas empêché d’écrire
 “quoyqu’avec beaucoup de pêne la Lettre que j’a-
 “vois promise, ni de l’envoyer par un Messager à
 “cheval (*certainement cet homme ne sauroit garder*
 “*de secret.*) Je suis, ma bonne Madame Jewkes,

“ *Votre très humble & très obligé Serviteur.*

“Dieu soit loué de ce que je n’ay pas eu plus de
 “mal. Je ne me suis pas enrûmé, quoyque
 “j’aye

" j'ay été mouillé depuis la tête jusqu'au pieds.
 " Je m'imagine que ma frayeur m'a empêché
 " d'attrapper un Rûme. Car j'ay eu l'esprit
 " presqu'égaré durant quelques heures, & je ne
 " fais comment je me suis rendu chez moy.
 " J'écriray ce soir, si je puis, à mon Patron
 " pour le remercier de la bonté qu'il a pour
 " moy : je voudrois pouvoir ajouter, & de tout
 " ce que je desire, de ce qu'il y a de plus confi-
 " derable pour moy dans la proposition qu'il me
 " fait : je veux dire ce qui regarde l'incompa-
 " rable Mademoiselle PAMELA."

La méchante & brutale Jewkes se mit à éclater de
 lire, après avoir lu cette Lettre. Je me représente,
 dit elle, l'air que devoit avoir ce pauvre Ministre,
 lors qu'il se vit au fond du fossé peu de momens après
 avoir quitté son aimable Maitresse, & dans quel joli
 équipage il doit avoir été, lors qu'il est rentré chez lui,
 sans Perruque & sans Chapeau, avec une Casaque &
 un Collet déchirez. Ah ! qu'il faisoit belle figure !
 Il me semble, lui dis-je, qu'il y a quelque chose de
 barbare à rire de son malheur. Elle répondit, qu'elle
 ne rioit que parce qu'il n'avoit pas eu grand mal ;
 qu'elle seroit bien fâchée qu'il lui fut arrivé quelque
 accident funeste ; mais qu'elle se rejouissoit de me voir
 si touchée. Cela promet quelque chose, ajouta-t-
 elle.

Je ne fis pas attention à sa réflexion : mais comme
 je suis accoutumée à avoir des sujets de défiance, je ne
 saurois m'empêcher de dire, que cet accident me
 cause de l'inquiétude : je suis alarmée de ce qu'on a
 pris ses Lettres. Quel bonheur que mon paquet ait
 échappé à la recherche des voleurs ! Je ne fais que
 penser de tout cela. Mais pourquoy faut il que le
 moindre accident trouble ma tranquillité ? Cependant
 cela

cela arrivera toujours aussi longtems que je seray ici.

Mad. Jewkes me presse fort d'aller voir Mr. Williams avec elle. Elle paroît si empressée à conclurre notre mariage, que je ne fais qu'en penser, vû que c'est une femme fine & très artificieuse. Je l'ay absolument refusé, en lui disant, que puisque je n'avois aucun dessein de flater les Esperances de Mr. Williams, il ne me convenoit pas de l'aller voir. De sorte qu'elle est partie sans moy.

Je suis fort tentée de m'échapper durant son absence, malgré le tour favorable que les choses semblent prendre. Il est bien dur de n'avoir personne à qui je puisse demander conseil ! Je ne fais à quoy me déterminer : & d'ailleurs, hélas ! je n'ay point d'argent : de sorte qu'il me sera impossible d'engager personne à me rendre service, & je ne pourray payer ni pour ma nourriture, ni pour mon logement sur la route, au cas que je puisse trouver moyen de m'en aller. Je vais faire un tour au jardin, & là je tacheray de me déterminer.

J'ay été au jardin, & jusques à la porte qui donne dans la prairie ; & je n'ay pas remarqué que je fusse observée. Mais le cœur m'a manqué, & je suis remontée dans ma chambre. Cependant si les choses tournent mal à l'avenir, je ne me pardonneray jamais d'avoir perdu cette occasion de m'enfuir. Je vais descendre encor, pour voir si on ne m'épie point, & si je pourray m'échapper par la porte du jardin.

De bonne foy, je m'imagine que cette maison est enchantée : & je crois que comme tous ceux qui sont autour de moy sont gagez, Lucifer lui-même l'est aussi, & qu'il a pris la forme de cet affreux Taureau pour m'effrayer ! Car je suis descendue encor, je me suis hasardée d'ouvrir la porte du jardin, & je me suis avancée dans la prairie environ à une portée de mousquet : mais j'ay apperceu cet horrible animal
qui

qui me regardoit en face avec de grand yeux étincelans, à ce qui me sembloit. Je suis rentrée fort vite de peur qu'il ne vint à moy. Personne ne me voyoit. Croyez vous qu'il y ait des forcières & des Esprits ? S'il y en a, je crois en conscience que Mad. Jewkes a gagné ce Taureau par quelque charme. Mais quand même je m'échapperois, que deviendrois je sans argent & sans amis ? O la méchante femme de m'avoir ainsi trompée. Hommes, Femmes, Bêtes, tout a, je pense, conspiré contre votre pauvre Pamela. D'ailleurs je ne fais point le chemin, ni à quelle distance on peut rencontrer quelque maison, où quelque cabane, & si j'en trouve quelcune j'ignore si on voudra m'y recevoir. Et puis les voleurs sont en campagne, de sorte que je pourrois tomber dans un danger aussi grand que celui que je voudrois éviter, & même plus grand, au cas que les esperances que j'ay maintenant soient bien fondées : & si elles ne l'étoient pas, il faudroit que mon Maitre eut un cœur bien lâche & bien traître. Que puis-je faire ? J'ay bonne envie d'essayer encor une fois ; mais aussi si l'on me poursuit & que l'on m'atteigne, je m'en trouveray plus mal : cette méchante femme me battra, elle m'otera mes souliers, & m'enfermera sous la Clef.

Mais après tout, si mon Maitre a de bonnes Intentions, mes frayeurs ne doivent point l'irriter, & il ne sauroit être fâché de ce que je tache à m'échapper : personne ne me blâmera ; & lorsque je seray chez vous, & que toutes mes Craintes seront passées, je pourray mieux réfléchir sur sa Proposition au sujet de Mr. Williams, que je ne puis le faire ici ; & comme vous l'avez vu dans sa Lettre, il prétend me laisser la liberté de choisir. Pourquoi craindrois je donc ? Je crois que je descendray encor une fois : mais je suis dans une grande perplexité, à cause des
diffi-

difficultez que je prévois, & parce que je suis si pauvre & si destituée d'amis. Oh bon Dieu! qui es le Protecteur de l'innocence, inspire moy ce que je dois faire!

Dans ce moment le cœur me dit qu'il faut que je tache de m'échapper, & que j'abandonne l'événement à la Providence. Ainsi encor une fois . . . je verray au moins si terrible Taureau est encor là.

Helas! que mon sort est triste! Je n'ay pas le courage de m'en aller, & je ne saurois me résoudre à rester. Il faut pourtant que je me determine. La dernière fois que je suis descendue dans le jardin le Jardinier pouvoit m'appercevoir, ce qui a été cause que je suis remontée dans ma chambre. Mais je l'enverray quelque part, si je puis: Car s'il ne se présentoit plus d'occasion aussi favorable que celle-ci, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir négligée. J'hazarderay donc encor une fois. Dieu veuille guider meuz pas, & me conduire en quelque lieu de feureté!

Eh bien! me voici encor revenue, effrayée comme une folle, & obligée par mes frayeurs à renoncer à mon entreprise. Oh! que tout me paroît terrible! J'avois été beaucoup loin que la première fois; & en regardant derrière moy, je crus voir le Taureau entre moy & la porte, & un autre Taureau qui venoit à moy de l'autre côté. Ah! dis-je en moy même, voici sans doute un double sortilège. Voilà l'Esprit de mon Maître dans un de ces Taureaux, & dans l'autre celui de Mad. Jewkes: maintenant ma perte est inévitable: à l'aide, à l'aide, m'écriay-je comme une folle; & je m'en suis du côté de la porte avec tant de vitesse, qu'on auroit dit que je volois. Quand j'eus ouvert la porte je regarday si ces prétendus Taureaux venoient, & je vis que ce qui m'avoit tant effrayée n'étoit que deux pauvres Vaches qui païssoient fort tranquillement à quelque distance l'une de l'autre. Mais puisque la moindre chose me cause de si terribles

bles frayeurs, je vois bien que je ne dois pas songer à m'échapper : car le premier homme que je rencontreray m'effrayera également ; & je suis persuadée que la peur nous expose à plus de dangers, que la prudence qu'elle inspire ne nous en peut faire éviter.

Je fermai donc la porte, & j'en mis la Clef dans ma poche, fort incertaine sur le parti que je prendrois. Mais je ne fus pas longtems à me déterminer : car la Servante Nanon vint à moy, & me demanda ce qui m'obligeoit à monter & descendre si souvent. Dieu me le pardonne ; j'eus un mensonge tout pret. Quoyque Mad. Jewkes, dis-je, me traite quelquefois assez durement, cependant je ne fais que faire dans son absence. Je monte, je descends, je me promène au jardin ; mais sans pouvoir me desennuier. Oui, dit la pauvre niaise, elle est, après tout, de fort bonne compagnie ; je ne m'étonne pas que vous la trouviez à redire.

Me voici donc encor ici, & suivant les apparences j'y resteray, car je n'ay pas le courage de m'enfuir. Oh ! pourquoy de pauvres filles sont elles exposées à de pareils dangers, tandis qu'elles ont l'esprit trop foible pour les affronter ! Je veux donc me flater que tout ira bien. Je ne saurois cependant m'empêcher de remarquer avec chagrin comment tout semble conspirer contre moy. Premièrement il y a les Voleurs ; car quoyque je ne sois pas tombée entre leurs mains, ils ne laissent pas que de me causer beaucoup d'apprehensions : & puis il y a ce Taureau, qui m'a autant effrayée que si c'étoit moy-même qu'il eut blessée au lieu de la Chambrière. Ces Voleurs & ce Taureau semblant s'être accordez pour me rendre poltronne. Enfin il y a ma propre bêtise, de m'être laissée atrapper mon argent ; car si je l'avois eu, je crois que je me serois hazardée en chemin malgré le Taureau & les Voleurs.

LUNDI *après midi.*

Mad. Jewkes est de retour de sa Visite: Tranquillisez vous, m'a-t-elle dit, car Mr. Williams sera bientôt rétabli. Il n'est pas a beaucoup près si mal qu'il se l'imaginoit. Ces gens de Lettres sont de veritables poules mouillées. Il n'a que quelques petites égratigneures au Visage, qu'il s'est faites, je pense, en tatonnant sur le gravier au fond du fossé pour trouver quelque trou où il put se cacher pour se mettre à couvert des voleurs. Pour ses jambes & ses genoux à pêne y peut on rien voir. Il dit dans sa Lettre qu'il faisoit peur; je crois qu'il pouvoit faire peur lors qu'il est rentré chez lui; mais je vous assure qu'à present il est fort bien; & à l'exception de quelques soupirs qui lui échappent lors qu'il pense au danger qu'il a couru, je ne vois pas qu'il ait aucun mal. Ainsi, Mademoiselle Pamela, soyez tranquille sur son sujet. Malgré toutes vos railleries, Mad. Jewkes, lui dis-je, je suis bien aise qu'il se porte bien.

Il ne parle que de vous, reprit elle, & lors que je lui ay dit que je voulois vous engager à le venir voir avec moy, il m'en a témoigné sa reconnoissance avec des transports de joye: il m'a ouvert son cœur, & il m'a dit tout ce qui c'est passé entre vous, & tous les desseins que vous aviez formez. Cela m'allarma prodigieusement; d'autant plus que j'avois connu par deux ou trois exemples que la bonté & la sincérité de son cœur ne lui permettoit pas de rien cacher, & qu'il croioit les autres aussi peu dissimulez qu'il l'est lui-même. Ah! Mad Jewkes, Mad. Jewkes, lui dis-je avec un cœur plein d'inquietude, cela auroit suffi pour me perdre, s'il avoit eu quelque chose à vous dire de moy. Mais vous ne savez que trop, que quand même nous aurions en dessein de tramer quelque chose, votre prudence & votre circonspection nous
en

en auroit oté tous les moyens. Oui dà, Mademoiselle Pamela, dit elle ; & cette Declaration qu'il à trouvé moyen de vous faire, malgré toute ma Circonspection & ma prudence, comme il l'a avoué devant moy, qu'en dites vous ? Allons, allons, ne me donnez point de vos feintes ; vous savez admirablement bien dissimuler pour votre âge ; mais peutêtre ne seray-je pas moins fine que vous. Quoy qu'il en soit, tout va bien maintenant, puisque suivant les Instructions de mon Maire, le tems de ma surveillance est passé. A quoy vous êtes vous occupée durant mon absence ?

J'étois si inquiète au sujet de ce qui pouvoit s'être passé entre Mr. Williams & elle, qu'il me fut impossible de cacher mon inquiétude. Eh bien, Mademoiselle Pamela, reprit-elle, puisque tout va, suivant les apparences, finir si tôt, & si heureusement pour vous deux, je vous conseille d'être un peu moins inquitte au sujet de ce qu'il m'a revelé ; & à son exemple faites moy votre confidente, & je jugeray par là que vous avez quelque amitié pour moy ; & peutêtre que vous ne vous en repentirez pas.

Elle paroissoit si empressée que je soupçonnay qu'elle avoit dessein de me tirer les vers du nez. Je compris alors pourquoy elle avoit témoigné tant de bonté à Mr. Williams, juiques à lui aller rendre visite. Son dessein n'étoit que de tirer de lui toutes les lumières qu'elle pourroit. Mad. Jewkes, lui dis-je, de quoy servent toutes ces finessees pour découvrir des Secrets où il n'y en a point, surtout puisque vos pènes sont deormais finies, comme vous le dites ? Je vous assure, dit elle, que ce que je vous demande n'est qu'un effet de cette curiosité qui est si naturelle aux femmes ; car on souhaite d'ordinaire de savoir ce qui s'est passé entre des personnes, qui affectoient un si grand secret. ConteZ moy donc, repris-je, ce qu'il vous a dit, & puis je satisferay votre Curiosité.

Je

Je ne m'embarrasse guère que vous le fassiez ou non, dit elle, car j'ay appris de lui tout ce que je souhaitois de savoir; & je desespère de tirer rien de vous, que ce que vous voulez bien que je sache, ma chere petite artificieuse. Qu'il ait dit tout ce qu'il aura voulu, répondis-je, je ne m'en soucie pas, car je suis seure qu'il n'a point dit de mal de moy; ainsi changeons de discours.

Je fus un peu plus tranquile; parce que malgré tout ce qu'elle a fait pour me sonder, elle n'a rien dit qui puisse me faire soupçonner qu'il lui ait parlé de la fausse clef: car s'il lui en avoit dit quelque chose, elle n'auroit pas pû s'empêcher de me l'insinuer. Ainsi desesperant de rien tirer l'une de l'autre nous nous quittâmes. Mais je suis seure qu'il doit avoir parlé plus qu'il n'étoit à propos. Et ce qui me fait craindre d'autant plus qu'il y a quelque dessein caché, c'est qu'il y a deux heures qu'elle s'est renfermée pour écrire, quoyqu'elle m'eut dit qu'elle m'avoit donné tout ce qui lui restoit de papier, & que désormais j'écrirois pour elle. Je voudrois maintenant avoir hazardé tout, & m'être en allée lors que je le pouvois. Oh! quand finira cet état de doute & d'inquietude!

Elle m'est venu trouver dans ce moment, & m'a dit qu'elle enverroit un Exprès à mon Maitre, & que si je voulois lui écrire une Lettre de remerciement pour toutes ses bontez, le même expès la porteroit. En verité, dis-je, je n'ay point de remerciemens à lui faire, que je ne sois chez mon Père & ma Mère. Et d'ailleurs, vous savez que je lui ay écrit, & qu'il ne m'a point fait réponse. Elle me dit qu'elle croyoit que la Lettre adressée à Mr. Williams étoit une Réponse suffisante à la mienne; & que la moindre chose que je pusse faire, c'étoit de remercier mon Maitre, ne fut ce qu'en deux mots. Cela n'est point nécessaire, repris-je, car puisque je n'ay pas dessein d'épouser Mr. Williams, quel intérêt puis-je prendre
dans

dans la Lettre qu'on lui à écrite? Je vois, dit elle, que vous êtes tout à fait impenetrable.

Tout cela ne me plaît point du tout. Oh! que j'étois sotte de craindre les Taureaux & les voleurs! car maintenant mes inquiétudes se redoublent. Oh! que peut avoir dit cet imprudent! C'est là sans doute le sujet de la longue Lettre qu'elle vient d'écrire.

Je finiray mes écritures de ce jour en ajoutant qu'elle est extrêmement silencieuse & réservée, en comparaison de ce qu'elle étoit auparavant; elle ne répond que par *oui* & par *non* à tout ce que je lui demande. Je crains qu'il ne se trame quelque chose, d'autant plus qu'elle ne tient point la parole qu'elle m'avoit donnée de me laisser coucher seule, & de me rendre mon argent; elle m'a fait des réponses équivoques sur ces deux articles: par rapport à mon argent elle m'a dit, craignez vous que je ne m'enfuie & que je ne l'emporte avec moy? Et quand je lui ay demandé de me laisser coucher seule; je ne sache pas, dit elle, que vous ayez lieu de vous separer de moy la nuit, jusques à ce que vous soyez assurée d'avoir quelcun qui vous *plaise plus* pour vous tenir compagnie. Cela me perça le cœur, & me ferma la bouche en même tems.

MARDI & MERCREDI.

Mr. Williams a été ici, mais nous n'avons pas pû trouver l'occasion de nous parler: il parut étonné du changement qu'il trouva dans l'humeur de Mad. Jewkes, & de son air réservé, après la visite qu'elle avoit eu la bonté de lui faire, & la liberté avec laquelle ils avoient parlé ensemble; mais ce qui le surpris encor plus c'est ce que je vais vous dire. Il me pria de faire un tour de jardin avec Mad. Jewkes &

lui. Non, dit elle, je ne puis pas y aller. Permettez donc, reprit il, que Mademoiselle Pamela y vienne avec moy. Non, dit elle encor, elle n'en fera rien. Je crains, Mad. Jewkes, dit il là dessus, que je n'aye fait quelque chose qui vous aura desobligée. Point du tout, reprit elle; mais je crois que vous aurez bientôt la liberté de vous promener ensemble autant qu'il vous plaira. J'ay envoyé un Messager à mon Maître sur ce sujet, & sur d'autres affaires *plus importantes* encor, & j'attens mes dernières Instructions là dessus. Dès qu'elles seront arrivées je vous laisseray en liberté de faire tout ce qu'il vous plaira: mais jusques alors il faut que vous ne soyez ensemble que le moins qu'il sera possible.

Ceci nous allarma tous deux. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & il me sembla à son air, qu'il se condamnoit lui-même à cause de son indiscretion. Je passay derrière Mad. Jewkes, & tenant un morceau de papier à la main, je fis un signe à Mr. Williams. Il parut comprendre ma pensée, qui étoit que je souhaitois de renouveler notre commerce de Lettres. Je le laissay avec Mad. Jewkes, & me retiray dans mon cabinet pour écrire à Mr. Williams; mais je n'eus pas le tems de copier ma Lettre; voici en peu de mots ce qu'elle contenoit.

Je lui reprochois sa trop grande franchise, & la facilité avec laquelle il avoit donné dans les pièges que Mad. Jewkes lui avoit tendus: je lui marquois que j'apprehendois quelque mauvais dessein, & je lui expliquois ce qui causoit mes craintes. Je le priois de m'écrire ce qu'il avoit dit à Mad. Jewkes. Je lui donnois à entendre qu'il étoit extrêmement nécessaire de reprendre notre premier projet, qui étoit que je m'échappasse par la porte du jardin. J'ay mis ma Lettre ce soir dans l'endroit accoutumé: & j'en attends la réponse avec impatience.

JEUDI.

J E U D I.

Voici la Réponse que j'ay receüe.

“ *Ma très chère Demoiselle,*

“ Je suis entièrement confus, & il faut que je m'a-
“ vouë coupable; tous vos reproches sont bien fon-
“ dez. Je voudrois avoir la moitié de votre pru-
“ dence & de votre discretion. Je me flate pourtant,
“ après tout, que ceci n'est qu'un effet de la mau-
“ vaïse humeur de cette femme, qui veut montrer
“ par là son pouvoir & son autorité. Car je crois
“ que Mr. B. . . . n'oseroit pas me tromper d'une
“ manière si noire & si odieuse. S'il le faisoit, je le
“ flétrirois devant toute la Terre. Mais *il n'en est*
“ *pas capable, cela n'est pas de son caractère.* J'ay
“ receu une Lettre de Jean Arnold, qui me dit que
“ son Maitre se prépare pour son voyage de Londres;
“ & il croit qu'il viendra ensuite dans ces Quartiers.
“ Il ajoute, que Mylady est chez eux, & qu'elle ac-
“ compagnera son Frère à Londres, ou qu'elle le
“ viendra trouver ici. Il témoigne beaucoup d'affec-
“ tion pour vous, & de Zèle pour votre service.
“ Mais il me renvoye à une autre Lettre qu'il m'a-
“ voit écrite auparavant, & que je n'ay point receüe.
“ Je ne *crois* pas qu'il puisse y avoir de la Trahison,
“ car celui à qui j'ay ordonné qu'on adressât mes
“ Lettres, est un de mes intimes amis, qui demeure à
“ *Gainsborough*; & cette Lettre m'a été rendue par
“ son canal; car je sais fort bien que je ne pouvois
“ pas me fier à *Bret*, qui est le Maitre de Poste ici.
“ Cette Lettre perdue me cause quelque inquietude:
“ je me flate pourtant encor que tout ira bien. Nous
“ saurons dans peu s'il est nécessaire de poursuivre
“ notre premier dessein. S'il l'est, je ne perdray
“ point de tems, & je vous fourniray immediate-

M 2

“ ment:

“ ment un cheval, & j'en trouveray un pour moy :
 “ Car je ne saurois rendre un plus grand Service à
 “ Dieu & à moy même, que de vous delivrer, duf-
 “ fay-je par là renoncer à toutes mes Esperances. Je
 “ suis

“ *Votre très humble & très fidèle Serviteur.*

“ J'avouë que j'ay parlé trop librement à Mad.
 “ Jewkes, trompé par sa Dissimulation, & par
 “ le desir qu'elle paroissoit avoir de me rendre
 “ heureux avec vous. Je lui ay insinué, que je
 “ n'aurois pas fait difficulté de vous delivrer, par
 “ quelque moyen que ce fut ; & que je vous
 “ avois proposé de m'épouser comme la seule
 “ voye honnête par laquelle je pussé vous tirer de
 “ pêne. Mais je l'ay assuré, que vous ne m'a-
 “ vez pas donné la moindre esperance, ce qu'elle
 “ a eu de la pêne à croire. Cependant cela
 “ n'est que trop vray. Mais je me lui ay pas
 “ dit un mot de la fausse clef, ni du projet de
 “ s'échapper par la porte du Jardin.”

Mad. Jewkes est toujours de fort mauvaise hu-
 meur, & j'apprehende presque de lui parler. Elle
 m'observe aussi étroitement que jamais, & fait sem-
 blant d'être surprise de ce que j'évite sa compagnie.

Inspirée par mes Allarmes qui sont extrêmes, & je
 crains que ce ne soit pas sans raison, je viens d'écrire
 la Lettre suivante, & de la mettre entre les Tuiles.

“ *Monsieur,*

“ Tout me cause de nouvelles inquiétudes. Cette
 “ Lettre de Jean Arnold qui ne vous a pas été ren-
 “ due, me fait craindre quelque complot. Et ce-
 “ pendant j'ay de la pêne à m'imaginer que je sois
 “ d'assez grande consequence pour que tout le monde
 “ conspire contre moy. Etes vous bien seur que ce
 “ voyage

“ voyage de Londres n'est pas plutôt un voyage en
“ Lincolnshire? Jean, qui a déjà été Traître, ne
“ peut il pas l'être encor? Pourquoy faut il que je
“ sois toujours dans le doute & dans l'inquiétude?
“ Si je pouvois avoir un Cheval, je lui mettrois la
“ bride sur le col, & j'abandonnerois à la Provi-
“ dence le soin de me conduire en quelque lieu de
“ seureté. Car je ne voudrois point vous nuire,
“ maintenant que vous êtes sur le point d'obtenir un
“ bon Benefice. Je crains cependant, Monsieur, que
“ votre fatale sincerité ne fasse soupçonner que vous
“ m'avez assistée, quelque précautions que nous pu-
“ issions prendre à l'avenir.

“ S'il ne s'agissoit que de ma vie, & non pas de
“ mon honneur, je ne voudrois exposer ni vous, ni
“ qui que ce fut au monde, au moindre danger pour
“ une pauvre & indigne Créature comme moy.
“ Mais, oh! mon cher Monsieur, mon *ame* est
“ d'aussi grande importance que l'ame d'une Prin-
“ cesse; quoyque je sois d'une Qualité inferieure à
“ celle de la moindre Esclave.

“ Juste Ciel, sauve donc mon innocence, & con-
“ serve mon Ame dans sa pureté! & je seray heu-
“ reuse & contente de quitter la vie, & de voir fi-
“ nir ainsi toutes mes pénes & toutes mes angoisses!

“ Pardonnez à mon Impatience, Monsieur. Mais
“ mon cœur inquiet me presage d'affreux malheurs.
“ Tout me paroît noir & sombre autour de moy. Le
“ Silence obstiné & la dissimulation impenetrable de
“ cette femme, qui sans aucune raison apparente, a
“ changé tout d'un coup de conduite envers moy, me
“ fait craindre les plus grands maux. Blamez moy,
“ Monsieur, si vous croyez que j'ay tort, & con-
“ seillez moy ce que je dois faire; vous obligerez
“ par là

“ *Votre très affligée Servante.*”

VENDREDI.

J'ay receu une Lettre de Mr. Williams, dans laquelle il paroît un peu fâché: mais ce qui me fait plus de plaisir que toutes les Lettres qu'il pourroit m'écrire, c'est que la sienne en renfermoit une de votre part, mon cher Père. Voici la Lettre de Mr. Williams.

“ *Mademoiselle,*

“ Je crois que vous avez tort de craindre si fort,
 “ & je suis fâché que vous soyez si inquiète. Vous
 “ pouvez compter absolument sur moy, & sur tout
 “ ce qui dependra de moy. Je ne doute point du
 “ voyage de Londres, ni de la repentance & de la
 “ fidélité de Jean. Mon Ami de Gainsborough
 “ vient de m'envoyer l'incluse; elle étoit dans une
 “ enveloppe, & adressée à moy, comme je l'en a-
 “ vois prié, je crois qu'elle est de votre Père. Je
 “ me flatte qu'elle ne contient rien qui puisse aug-
 “ menter votre Inquiétude. Je vous prie, ma très
 “ chère Demoiselle, de bannir vos craintes, & d'at-
 “ tendre quelques jours, pour voir ce que produi-
 “ ront les Lettres, que Mad. Jewkes & moy avons
 “ écrites à Mr. B. . . . Je me flatte que les choses
 “ tourneront mieux que vous ne pensez. La Pro-
 “ vidence n'abandonnera point tant de piété, & tant
 “ d'innocence: Soyez en persuadée, & que ce soit
 “ la votre Consolation. C'est le meilleur conseil
 “ que puisse vous donner à présent

“ *Votre très fidél & très humble Serviteur.*”

N. B. La Lettre du Père de Pamela étoit en ces termes.

“ *Ma*

“ *Ma très chère fille,*

“ Nos prières ont enfin été exaucées, & nous
 “ sommes pénétrés de joie. Oh ! quelles souffrances
 “ n’as-tu pas endurées ! Par quelles Epreuves n’as-tu
 “ pas passé ! La Bonté divine soit benite mille fois,
 “ de ce qu’elle t’a donné la force de résister à tant
 “ & de si grandes Tentations ! Nous n’avons pas en-
 “ core eu le temps de lire le long récit de tous tes mal-
 “ heurs. Je dis *long*, parce que je ne comprends pas
 “ comment tu as trouvé le temps & l’occasion de
 “ l’écrire : car d’ailleurs il fait nos délices dans nos
 “ heures perdues, & nous le lisons & relisons con-
 “ tinuellement toute notre vie, avec des sentimens de
 “ reconnaissance pour ce Dieu, qui nous a donné
 “ une fille si sage & si vertueuse. Que notre sort
 “ est heureux au milieu de toute notre Pauvreté.
 “ Oh ! que personne ne pense que les enfans soient à
 “ charge ; puisque l’état le plus pauvre peut produire
 “ tant de Richesses dans une PAMELA ! Persévère,
 “ ma chère Fille, dans ces sentimens vertueux, &
 “ nous n’envierons pas le sort des gens de la pre-
 “ mière qualité : nous les défierons au contraire de
 “ montrer une fille comme la nôtre.

“ J’ai dit que nous n’avons pas lu tout ton récit ;
 “ nous étions dans une trop grande impatience ;
 “ nous en avons lu la fin, où nous voyons que ta
 “ Vertu est sur le point d’être récompensée, & que
 “ Dieu a touché le cœur de ton Maître, de sorte
 “ qu’il voit maintenant sa folie, & l’injure qu’il vou-
 “ loit faire à notre chère enfant. Car en vérité, ma
 “ Chère, il avoit dessein de te perdre ; mais en vo-
 “ yant ta vertu son cœur en a été touché, & ton bon
 “ exemple a sans doute réveillé sa conscience.

“ Je ne crois pas que tu puisses faire mieux que
 “ d’accepter la proposition qu’on te fait, & de ren-
 “ dre heureux Mr. Williams, ce digne Mr. Williams.

“ Dieu le benisse ! Et quoyque nous soyons si pauvres
 “ que nous ne puissions donner aucun bien à notre
 “ fille, & qu’étant dans la bassesse notre Alliance ne
 “ soit pas honorable, & qu’au contraire, vû la ma-
 “ nière dont on pense aujourd’hui, notre pauvreté
 “ soit un deshonneur pour notre fille ; cependant je
 “ ne crois pas pécher si j’ay la vanité de dire, qu’il
 “ n’y a point d’honnête homme d’un rang médiocre,
 “ qui ne puisse se croire heureux en te possédant, sur-
 “ tout puisque par la bonté de feu ta Maitresse, tu as
 “ reçu une si bonne Education, dont Dieu t’a fait
 “ la Grace de profiter. Mais puisque tu dis que tu
 “ aimes mieux ne te point marier encor, nous sommes
 “ bien éloignez de gêner le moins du monde ton in-
 “ clination. Et vû la grande prudence que tu as fait
 “ paroître dans toute ta conduite, nous aurions grand
 “ tort de nous desier de toy, ou de vouloir diriger
 “ ton choix. Mais hélas ! ma chère enfant, que
 “ pouvons nous faire pour toy ? Quand tu parta-
 “ gerois notre sort, quand tu menerois comme nous
 “ une vie dure & laborieuse, en serions nous mieux ?
 “ Cela ne feroit qu’augmenter notre affliction. Mais
 “ nous aurons assez le tems de parler de cela, quand
 “ nous aurons le plaisir, que tu nous fais esperer, de
 “ te voir chez nous. Dieu veuille que ce soit bien-
 “ tôt ; *Amen, Amen* disent

“ *Tes très affectionnez Père & Mère. Amen.*

“ Nos très humbles complimens & nos actions de
 “ graces à Mr. Williams ; nous disons encor,
 “ Dieu le benisse à jamais.
 “ Oh ! combien nous avons de choses à te dire !
 “ Dieu nous fasse la grace de nous revoir bien-
 “ tôt. Nous apprenons que Mr. B. . . . va
 “ partir pour Londres. C’est un galant homme
 “ qui a infiniment d’esprit. Je voudrois qu’il
 “ eut

“ eut autant de Vertu. Mais j'espère qu'il se
“ convertira désormais.

“ Nous avons lû avec beaucoup de plaisir tes a-
“ dieux à tes Compagnons de Service.”

N. B. Ces Adieux étoient exprimez en ces termes.

P A M E L A

Aux autres Domestiques

De son Maître.

Mes chers Compagnons de service,
De votre Paméla recevez les adieux :
Dans l'art des vers elle est novice,
Mais nulle autre dumoins ne vous aimera mieux.

De ma chaumière paternelle
Vous m'avez vu venir dans ce noble Chateau :
Fortune hélas ! pour moi trop belle,
Que ne me laissois tu dans mon pauvre hameau !

Demain donc enfin j'y retourne,
Je vous quitte, & vous pleure, Amis, en vous quittant :
Mais en quelque lieu qu'on séjourne,
Quand on est vertueuse on a le cœur content.

On n'a pas tout ce qu'on souhaite,
C'est des pauvres mortels le destin arrêté :
Ma Conscience est satisfaite,
C'est le comble pour moi de la félicité.

De mon obscure destinée
Je ne vois ni les biens ni les maux avenir :
Mais misérable ou fortunée,
J'aurai toujours de vous un tendre souvenir.

Jour & nuit du souverain Etre
J'implorerai pour vous la grace & les faveurs :
Mes prières pour votre Maître
Comprendront avec lui ses moindres Serviteurs.

Joignez vos prières aux miennes,
Et qu'ainsi puisse-t-il être heureux à jamais !
Qu'ainsi lui-même par les siennes
Puisse-t-il du Seigneur mériter les bienfaits !

Les Grands, hélas ! ont tout à craindre !
Nous envions l'éclat dont ils sont revêtus :
Nous devrions plutôt les plaindre
Des écueils où leur rang expose leurs Vertus.

• Leurs richesses trop décevantes
Nourrissent leurs défauts, augmentent leurs besoins :
Leurs Serviteurs & leurs Servantes
Paroissent malheureux, & le sont beaucoup moins.

Servez le Seigneur sans contrainte,
Respectez votre Maître, honorez vos Parens :
Et puis, le cœur libre de crainte,
Vous serez plus heureux que ne sont tous les Grands.

J'honorerai toujours Père & Mère,
Et si je puis ainsi les honorer toujours,
La Grace de mon Dieu, j'espère,
Ne manquera jamais de veiller sur mes jours.

Mais malheur à moi si je cesse
De rendre à mes Parens ce qu'exige sa loi !
Si je méprisois leur bassesse,
L'état le plus abject seroit trop beau pour moi !

Puissiez

Puissiez vous, aidés par la Grace,
Chacun dans son état, trouver l'art d'être heureux !
Et si dans votre cœur j'ai place,
Pour votre Paméla formez les mêmes vœux.

Tout dépend de la Providence,
Entre les mains de Dieu mettons nos intérêts :
Et pleins de notre dépendance,
En pratiquant ses loix attendons ses arrêts.

Pour vous cependant je soupire,
Je fais quels bons amis j'eus en vous dans ce lieu. . .
J'ai dit ce que je pouvois dire,
Adieu, mes chers Amis, adieu, cent fois, adieu.

Oh ! quelle consolation inexprimable votre Lettre m'a donnée, mon très cher Père. Vous demandez ce que *vous pouvez faire* pour moy ! & qu'est ce que vous ne *pouvez pas faire* pour votre enfant ? Vous pouvez lui donner les conseils dont elle a eu, dont elle a encor, & dont elle aura toujours un si grand besoin. Vous pouvez la confirmer dans la pratique de la Vertu, que vous lui avez enseignée dès son enfance : Vous pouvez prier pour elle avec un cœur sincère & droit qu'on ne rencontre point dans les Palais des Grands. Oh ! que je languis de me jeter à vos pieds, & de recevoir de votre propre bouche la Bénédiction de parens si vertueux ! Mais hélas ! que mes Espérances sont foibles à présent, en comparaison de ce qu'elles étoient lors que je fermy mon dernier paquet ! Je crains que votre pauvre Pamela ne soit exposée à de nouveaux dangers, & à de nouvelles épreuves. Mais j'espère qu'avec le secours de la Grace de Dieu, & par le moyen de vos bonnes prières, je seray enfin délivrée de toute ma misère ; d'autant

plus que je ne me la suis point attirée par ma vanité ni par ma présomption.

Mais il faut continuer ma triste Histoire. Je compris que Mr. Williams étoit un peu fâché de mon impatience; ainsi je lui écrivis que je me tranquilliserois autant qu'il me seroit possible, & que je m'abandonnois entièrement à sa conduite; d'autant plus que mon Père, de qui je lui fis les complimens, m'assuroit que mon Maître alloit partir pour Londres, ce qu'il doit avoir appris de quelcun des Domestiques, sans quoy il ne me l'auroit pas écrit.

SAMEDI & DIMANCHE.

Mr. Williams a été ici ces deux jours comme de coutume: mais Mad. Jewkes l'a reçu assez froidement; & pour éviter tout soupçon je les ay laissés ensemble, & suis montée dans mon cabinet, où je suis demeurée presque tout le tems qu'il a été ici. J'ay appris par elle, qu'ils se sont querellés, & elle paroît tout à fait en colère contre lui; mais j'ay crû qu'il valoit mieux pour moy que n'en prisse aucune connoissance. Il lui a dit, qu'il ne viendrait guère ici, jusques à ce qu'il ait reçu réponse à la Lettre qu'il a écrite à Mr. B. . . . Elle lui a répondu, que le moins qu'il y viendrait seroit le mieux. Le pauvre homme n'a pas gagné grand chose par sa sincérité & sa franchise, & en faisant Mad. Jewkes sa Confidente, comme elle s'en est vantée, en voulant que j'en fisse autant.

Je me persuade de plus en plus qu'il se brasse quelque mauvais dessein; je commenceray à cacher mes Ecrits, & à être plus sur mes gardes que jamais. Mad. Jewkes paroît attendre avec beaucoup d'impatience

tience une Réponse à la Lettre qu'elle écrivit dernièrement à son Maître.

LUNDI & MARDI.

Le 25^e & le 26^e Jour de mon cruel Esclavage.

Toujours quelque chose de plus étrange à écrire! Le Messager est de retour, & maintenant tout est découvert. Oh! misérable, infortunée Pamela! Que deviendray je enfin! Jamais pauvre Créature de mon âge n'a éprouvé de si étranges revers, ni été exposée à de si cruelles épreuves. Le Messager a apporté deux Lettres, l'une pour Mad. Jewkes, & l'autre pour moy. Mais les plus grands Genies sont sujets à faire des méprises; comme ces deux Lettres étoient pliées & cachetées de même; mon Maître s'est trompé dans les adresses; celle qui étoit pour moy étoit adressée à Mad. Jewkes, & la sienne m'étoit adressée à moy: mais elles sont toutes deux abominables au souverain degré. Mad. Jewkes m'apporta celle qui m'étoit adressée: Voici une Lettre pour vous, me dit elle: vous l'avez attendue longtems, & enfin elle est arrivée. J'en ay reçu une aussi, & je la liray après avoir fait quelques questions au Messager. Elle descendit là dessus; j'ouvris ma Lettre qui étoit adressée à *Mademoiselle Pamela Andrews*, mais elle commençoit par ces mots, *Mad. Jewkes*. Cela me surprit; je me flatay de pouvoir découvrir quelque chose par cette heureuse méprise, de sorte que je lus d'un bout à l'autre cette Lettre, dont voici l'affreux contenu.

“ *Mad. JEWKES,*

“ Ce que vous m'écrivez m'a fait beaucoup de
“ pêne. Sans doute que cette folle créature aime

“ mieux

“ mieux se jeter à la tête du premier faquin qui se
“ présente, que de témoigner le moindre sentiment
“ de reconnoissance pour tous les bienfaits qu’elle a
“ reçus chez moy, & pour les faveurs dont je me
“ propoisois encor de la combler. Je lui feray sentir
“ bientôt les effets de mon ressentiment ; & je vous
“ ordonne de redoubler vos soins & votre attention
“ pour empêcher qu’elle ne s’échappe. Je vous en-
“ voye cette Lettre par un honnête Suisse, qui m’a
“ accompagné dans mes voyages ; c’est un homme
“ en qui je puis me fier ; il vous assistera dans tout
“ ce que vous lui commanderez : Car cette artifi-
“ cieuse Créature est capable de corrompre une Na-
“ tion entière, par son innocence apparente, & sa
“ prétendue simplicité : & peutêtre qu’elle a déjà
“ gagné les Domestiques qui sont avec vous, comme
“ elle avoit gagné tous ceux que j’ay ici. Jean Ar-
“ nold lui même, en qui je me fiois, & que distin-
“ guois de tous les autres, s’est trouvé un execrable
“ Traître, qui recevra la recompense qu’il mérite.

“ Pour ce qui regarde cet échappé du Collège,
“ cet imprudent Williams, il n’est pas necessaire que
“ je vous dise d’empêcher qu’il ne voye désormais
“ cette jeune folle ; car j’ay donné ordre à Mr.
“ *Shorter* mon Procureur de le faire mettre inces-
“ samment en prison pour quelque argent qu’il me
“ doit, mais que je ne lui aurois jamais redemandé
“ s’il s’étoit bien conduit. Je suis instruit de toutes
“ ses infames pratiques : je suis outré de ce que vous
“ m’écrivez de son intrigue avec cette fille, & du
“ projet qu’il avoit formé, & qu’il avouë, pour faci-
“ liter son évasion, dans le tems qu’il n’étoit point
“ encor assuré que j’eusse de mauvais desseins ; &
“ s’il avoit agi par un principe de piété, & par un
“ sentiment de compassion pour l’innocence oppri-
“ mée, comme il le prétend, il m’en auroit écrit à
“ moy même, comme le devoir de sa charge, & l’a-
“ mitié

“ mitié que j’avois pour lui, l’y obligeoient. Mais
 “ que charmé de la beauté de cette Idole, comme un
 “ Devot sensuel, il ait formé le honteux dessein de
 “ favoriser si indignement son évasion, (pour ne rien
 “ dire de ce qu’il a fait pour me noircir dans l’esprit de
 “ Mr. Darnford, ce que ce Chevalier lui même m’a
 “ écrit) est une conduite qui au lieu de m’engager à
 “ lui donner un Benefice, comme j’en avois le des-
 “ sein, m’oblige au contraire à le ruiner sans ressource.
 “ Monsieur Colbrand mon fidèle Suisse vous obéira
 “ sans réserve, si les autres Domestiques refusent de
 “ le faire.

“ Quoyqu’elle nie d’avoir donné des esperances à
 “ ce malheureux, je ne saurois lui ajouter foy. Il est
 “ seur que malgré son innocence affectée, & sa pré-
 “ tendue modestie, elle auroit pris la fuite avec lui.
 “ Oui, elle se seroit enallée avec un homme qu’elle
 “ ne connoit que depuis deux jours (& avec qui elle
 “ ne sauroit même avoir été fort familière, si vous
 “ vous êtes bien acquittée de votre devoir) & cela
 “ dans un tems où je lui donnois les plus fortes asseu-
 “ rances de la pureté de mes intentions.

“ Je crois que je la hais maintenant de tout mon
 “ cœur; & quoyque je sois resolu de ne lui rien faire
 “ moy-même, cependant pour satisfaire ma venge-
 “ ance, & pour la punir du peu de cas qu’elle a fait
 “ de ma parole d’honneur, & du mépris qu’elle a
 “ témoigné pour mon amour, je puis me résoudre
 “ à lui faire souffrir *tout*, & même ce qu’elle *abhorre*
 “ *le plus*; ensuite on pourra l’abandonner à son mau-
 “ vais sort; & qu’elle aille dans les bois & dans les
 “ forets faire repeter aux échos ses tristes lamenta-
 “ tions sur la perte de cette innocence imaginaire,
 “ dont cette folle & romanesque créature fait tant de
 “ bruit. J’iray à Londres avec ma Sœur Davers, &
 “ dès que je pourray me débarrasser d’elle, ce qui
 “ sera peutêtre dans trois semaines, je vous iray trou-
 “ ver

“ ver pour decider du sort de cette ingratte, & mettre
 “ fin à toutes vos pènes. En attendant il faut que
 “ vous redoubliez vos soins; car cette innocente,
 “ comme je vous en ay souvant averti, est pleine de
 “ Stratagèmes. Je suis

“ *Votre Ami.*”

A pêne eus-je fini la lecture de cette effrayante Lettre, que Mad. Jewkes monta; elle étoit extrêmement émuë, car elle soupçonna la meprise, & que j'avois sa Lettre: elle me trouva ayant sa Lettre ouverte à la main, & prête à m'évanouir. Qu'aviez vous à faire de lire ma Lettre, dit elle, en me l'arrachant des mains. Vous voyez qu'il y a, Mad. Jewkes au haut de la page, & la polireffe auroit du vous empêcher de lire plus loin. Ah! dis-je, n'insultez pas à mon affliction! Vous serez bientôt delivrée de moy! C'en est trop! c'en est trop! Je ne saurois supporter ceci sans mourir! Je me jettay sur un lit de repos dans mon cabinet, & me mis à pleurer amèrement. Elle fut lire sa Lettre dans la chambre voisine, & rentrant un moment après, en verité, dit elle, c'est une terrible Lettre, j'en suis sincèrement affligée. Je craignois bien que vous n'eussiez poussé votre delicatessé trop loin. Laissez moy, laissez moy, Mad. Jewkes, dis-je, je ne saurois parler. Pauvre fille! dit elle; Eh bien, je vous laisse, je remonteray tout à l'heure, & j'espère que je vous trouveray mieux. Mais prenez votre Lettre; adieu, cette méprise est terrible, en verité. Elle sortit, en mettant la Lettre pres de moy sur le lit. Je n'eus pas la force de la lire d'abord. O homme dur & cruel! de quelles méchancetez n'est tu pas capable, inexorable persecuteur!

Dès que je fus un peu revenuë de mon abattement, je me mis à réfléchir sur les expression de cette terrible Lettre. Les termes *de folle, d'artificieuse, d'Idole*, me parurent bien durs pour votre
 pauvre

pauvre Pamela. Je me demanday à moy-même, si je n'avois pas en effet commis quelque mauvaise action, & si je n'étois pas réellement une indigne Créature. Mais lors que je considéray que le pauvre Jean étoit découvert ; lorsque je réfléchis sur l'indigne action du Chevalier Darnford, qui avoit été reveler ce que Mr. Williams lui avoit dit ; sur la vengeance que mon Maître vouloit prendre de ce digne homme à cause du Service qu'il avoit la bonté de me vouloir rendre, je retombay dans mon abattement : mais plus encor lors que me rappellay ce redoutable Colbrand, & ce que mon Maître vouloit me *faire souffrir* ; alors je fus prête à étouffer ; le cœur me manqua absolument. Dans trois semaines il viendra *decider mon sort* ; ha ! que ces paroles sont terribles. Juste Ciel vien à mon secours ! Frappe moy de la Foudre avant ce tems là ; ou fourni moy le moyen d'échapper aux malheurs qui me menacent ! O Dieu ! pardonne moy, si je péche en faisant cette prière.

Enfin je pris la Lettre qui étoit adressée à Mad. Jewkes, mais qui m'étoit destinée. Elle n'est guère moins effrayante que l'autre ; voici en quels durs termes elle est couchée.

“ Vous avez bien fait, hardie, perverse, artificieuse, & pourtant malavisée Pamela, de me convaincre, avant qu'il fût trop tard, combien j'ay eu tort de mettre mon affection dans un objet aussi indigne que vous. Je vous avois juré l'amour le plus honorable, vous croyant un exemple de modestie & d'innocence sans tache, & qu'il ne pouvoit point y avoir de dessein perfide caché sous une si belle apparence. Je vous connois maintenant, hypocrite que vous êtes ! Je vois, que quoyque vous n'ayez pas pû avoir la moindre confiance en moy, que vous connoissiez depuis plusieurs années, & qui

“ par

“ par la bonté mal placée de ma Mère, ay été, pour
“ ainsi dire, élevé avec vous, & qui dans la passion
“ que j’ay pour vous malgré tout mon orgueil, mal-
“ gré la différence de nos Conditions, me suis abaissé
“ d’une manière dont j’ay honté maintenant, vous
“ avez pû cependant former une intrigue avec un
“ homme que vous ne connoissez que depuis peu de
“ jours, & vous refoudre à vous enfuir avec un
“ malheureux, que votre beau visage & vos artifices
“ insinuans ont pu charmer jusqu’à lui faire violer
“ tous les devoirs de l’honneur, & de la reconnois-
“ sance qu’il me doit; & cela dans un tems, où tout
“ le bonheur de sa vie dépend de moy.

“ Désormais, à cause de Pamela, dès que je ver-
“ ray un beau visage, je soupçonneray qu’il cache
“ un cœur perfide: Et quand j’entendray parler
“ d’une fille qui fait grand bruit de sa vertu, je croi-
“ ray qu’elle trame quelque mauvais dessein. Vous
“ étiez résolue de n’avoir pas la moindre confiance
“ en moy, quoyque je vous eusse engagé plusieurs
“ fois ma parole d’honneur, & cela de la manière du
“ monde la plus solennelle. Il est vray, que j’ay pû
“ vous allarmer en vous envoyant d’un côté, pen-
“ dant que vous esperiez d’aller d’un autre: cepan-
“ dant n’avois je pas taché de vous convaincre de la
“ pureté de mes intentions, en vous promettant
“ (quoyqu’avec beaucoup de repugnance, tant mon
“ amour pour vous étoit grand) de ne pas approcher,
“ sans votre consentement, du lieu où vous seriez?
“ N’étoit ce pas là une preuve que je vous don-
“ nois volontairement, de ma générosité & de mes
“ desseins honorables? Cependant comment y avez
“ vous répondu? Le premier homme, que vos
“ charmes & vos adroites insinuations ont pû en-
“ chanter, vous l’avez pratiqué, vous l’avez gagné
“ (je puis même dire, que vous l’avez ruiné, comme
“ l’ingrat ne l’apprendra que trop à ses depens) &
“ vous

“ vous vous êtes jettée à sa tête. Puis donc que
 “ vous n’avez voulu avoir aucune confiance en moy,
 “ vous m’avez par là dégagé de ma parole, je ne
 “ vous dois plus rien, & dans peu vous verrez com-
 “ bien vous avez eu tort de traiter ainsi un homme,
 “ qui pouvoit se dire auparavant

“ *Votre très affectionné & bon Ami.*

“ Mad. Jewkes a ses Ordres sur votre sujet : & si
 “ vous trouvez que votre sort soit maintenant
 “ plus dur que vous ne l’aviez espéré, vous le
 “ supporterez d’autant plus aisément que vous
 “ vous l’êtes attiré vous même, par votre im-
 “ prudence & votre folie.”

Ah ! que suis malheureuse ! Faut il qu’on me croye artificieuse, hardie, ingrate, tandis que je n’ay d’autre dessein que de conserver mon Innocence, & que ce n’a été que pour me défendre contre ses injustes attaques, que j’ay formé quelques projets, que son esprit plus inventif que le mien a seu faire échouer !

Quand Mad. Jewkes revint dans mon Cabinet elle me trouva baignée de larmes. Elle me parut touchée de quelque Compassion. Et comme je compris bien que j’allois être désormais absolument dans sa puissance, & que si je l’irritois je ne m’en trouverois que plus mal, je vois bien maintenant, lui dis-je, que c’est en vain que je voudrois luter contre ma mauvaise fortune, & contre les artifices de mon Maître. Il faut que je me résigne à la Volonté de Dieu, & que je me prépare à souffrir tout ce qui pourra m’arriver de plus affreux. Mais vous voyez que ce pauvre Mr. Williams est perdu. Je suis fâchée de tout mon Cœur d’être la cause de son malheur. Helas ! le pauvre homme ! que je le plains de s’être attiré cette disgrâce, & cela pour l’amour de moy ! Mais je vous assure

assure que je ne lui ay pas donné la moindre espérance par rapport au mariage qu'il m'a proposé; & je ne crois pas qu'il me l'eut proposé, s'il n'avoit pas été persuadé que c'étoit le seul moyen de me sauver sans risquer ma Reputation: & je suis assurée que le principal motif qui l'a fait agir c'est sa propre Vertu, & la compassion dont il a été ému pour une pauvre fille opprimée. Quel autre dessein pouvoit il avoir? Vous savez que je suis pauvre & destituée d'amis. La seule Grace que j'aye à vous demander, c'est de lui faire savoir la Colère où mon Maitre est contre lui, & le dessein qu'il a formé, afin que ce pauvre homme prenne la fuite, & ne soit pas mis en prison. Cela remplira également le but que mon Maitre se propose; car Mr. Williams sera alors aussi peu en état de me rendre service, que s'il étoit en prison.

Demandez moy, répondit elle, tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, sans violer mon devoir, ni manquer à la confiance qu'on a en moy, & je vous l'accorderay; car je suis touchée de la situation où vous êtes l'un & l'autre; mais je vous assure, que je n'entretiendray aucun commerce avec lui, ni ne souffriray que vous ayez la moindre correspondance avec lui. Je voulus lui parler d'un Devoir bien plus important que celui dont elle parloit, de l'obligation où elle étoit de secourir l'innocence opprimée, & de ne pas faire tout ce qu'un injuste Tyran exigeoit d'elle: mais elle me commanda de me taire sur ce sujet, parce qu'il étoit inutile de vouloir l'engager à trahir son Maitre. Tout ce que j'ay à vous conseiller, ajouta-t-elle, c'est de vous tranquilliser, de renoncer à tous vos artifices pour tâcher de vous évader; & de faire en sorte que je sois votre amie, en ne me donnant aucune raison de me défier de vous; car, ajouta-t-elle, je fais gloire de ma fidélité envers mon Maitre. Il faut que vous & Mr. Williams ayez employé des artifices bien étranges, pour avoir été aussi loin qu'il

qu'il a lui-même avoué que vous avez été, vû que vous vous parliez si rarement, à ce que je pensois. Il faut que je sois plus alerte, que je ne l'ay été jusques ici.

Cela redoubla mon inquiétude ; car je vis bien que j'allois être observée plus étroitement que jamais.

Puisque par une méprise étrange j'ay decouvert quelle doit être ma triste destinée, permettez moy ; dis-je, de lire encor une fois cette terrible Lettre qu'on vous écrit, afin que je l'apprenne par cœur, & qu'elle serve à nourrir mon affliction ; car c'est tout ce à quoy je pourray penser désormais, & il faut que je me familiarise avec ma mauvaise fortune. Il faut donc aussi que je lise la votre, dit elle : Je la lui donnay, & elle me prêta la sienne, que j'ay copiée, parce qu'elle me l'a permis : je veux, dis-je, me préparer par là à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux : après l'avoir copiée je l'attachay avec une épingle au chevet du lit de repos ; vous la verrez toujours là, dis-je, trempée de mes larmes.

Elle me dit qu'elle alloit descendre pour faire apprêter le souper, & elle voulut absolument que je lui tinse compagnie à table. Je voulus m'en défendre, mais elle prit un air d'autorité, qui fut cause que je n'osay pas refuser. Quand je fus descendue, elle me prit par la main, & me présenta au plus affreux Monstre que j'aye vû de ma vie. Voici, Monsieur Colbrand, dit elle, voici votre jolie Pupile & la mienne : tachons de lui faire passer le tems aussi agréablement que nous pourrons. Il me salua en faisant une grimace étrange ; & me dit en mauvais langage, *vous l'être fort hieuse di l'être aimée di sti bel gentilshomme*. Je fus si effrayée en le voyant, que je pensay m'évanouir. Je vais vous faire son Portrait, mes chers Père & Mère, & supposé que vous lissiez jamais ceci, ce dont je doute fort maintenant, vous jugerez si je n'avois pas raison d'être effrayée, surtout puisque

puisque j'ignorois qu'il dût être là, & que j'avois d'ailleurs l'odieux employ dont il étoit chargé, je veux dire, celui de me garder plus étroitement.

C'est un Géant plutôt qu'un homme : il est beaucoup plus grand que ce Henry Mawldige que vous connoissez, & qui demeure dans votre voisinage : il est maigre comme un squelette : il a les épaules extrêmement larges, & les mains . . . ! jamais je n'en ay vu de pareilles : de grands yeux hagards comme ceux de ce Taureau qui m'a si fort effrayée ; ses sourcils lui couvrent presque les yeux : il a une machoire énorme, deux cicatrices sur le front, & une sur la joue : deux prodigieuses Moustaches, & une bouche à faire peur, de grosses lèvres, de longues dents jaunes, & un air refrogué. Il porte ses cheveux, qui sont longs, noirs & gras, & qu'il a coutumé de tenir dans une grande bourse ; il porte une Cravatte de crêpe autour de son long col, d'où l'on voit sortir un Goitre monstrueux. Du reste il étoit assez bien mis, & il avoit l'épée au côté, avec un Neud de Ruban jadis rouge. Il porte des jarrettières de cuir attachées sous le genoux, & il a le pied long, je pense, comme mon bras.

Moy l'effrayer si damoiselle, dit il, & là dessus il voulut se retirer, mais elle lui ordonna de rester. Je lui dis, que comme elle savoit que j'avois pleuré, elle n'auroit pas du m'appeller pour souper sans m'avertir que ce Monsieur étoit là. Je remontay bientôt dans mon cabinet, car le cœur me manquoit tout le tems que je fus à table, & je ne pouvois pas regarder cet homme sans horreur : & cette brutale Créature, qui connoissoit en quelle détresse j'étois même avant que cet homme fut venu, voulut sans doute me faire souper avec lui, afin d'augmenter encor ma terreur. Elle ne se trompa pas dans ses vûes, car dès que je fus montée, je ne pensay qu'à cet affreux personnage, & aux actions plus affreuses
encor

encor de mon Maitre; ils ne me parurent que trop faits l'un pour l'autre: & quand je fus endormie je crus les voir venir tous deux au chevet de mon lit, avec le plus terrible dessein qui se puisse imaginer: je sautay du lit en dormant, & j'effrayé Mad. Jewkes; la peur m'ayant éveillée je lui contay mon rêve, & la méchante Créature ne fit qu'en rire, & me dit, que tout ce que je craignois n'étoit qu'un songe, aussi bien que celui que je venois de faire, & que quand tout seroit fini je le trouverois ainfi.

*Me voici à la fin du MERCREDI, le 27 Jour
de mes Malheurs.*

Le pauvre Mr. Williams est actuellement arrêté & conduit à *Stamford*, de sorte que voilà toutes les esperances que j'avois conceuës de sa part, évanoüies tout d'un coup. Le pauvre homme! Sa trop grande securité & sa franchise nous ont perdus l'un & l'autre. Je n'étois que trop persuadée que ne devions pas perdre un seul moment; mais il étoit presque fâché contre moy, & me croyoit trop impatiente; & puis sa fatale confession, & les détestables Artifices de mon Maitre...! On devoit bien penser, que celui, qui jusque là avoit conduit ses criminels stratagèmes si adroitement, qu'il étoit impossible de les éviter, ne se feroit conscience de rien pour venir à bout de ses desseins. Je crains bien que je ne l'éprouve avant qu'il soit longtems.

Je viens d'inventer un Stratagème, mais dont l'exécution est si difficile, qu'elle me decourage presque, vû que je n'ay ni amis, ni argent, & que je ne connois point le chemin, posé que je pussé sortir d'ici. Mais que les Taureaux, les Lions, les Ours, les Tigres, & ce qui est plus effrayant encor, les hommes
faux,

faux, trompeurs & perfides, se rencontrent en mon chemin, je ne saurois être dans un plus grand danger que celui où je suis actuellement; je ne me fie point à ce delay de trois semaines dont il parle dans sa Lettre à Mad. Jewkes. Car que fais-je si maintenant qu'il est dans une si furieuse colère, & qu'il a déjà commencé par Mr. Williams à exercer sa vengeance, que fais-je, s'il ne changera par d'avis, & s'il ne viendra pas ici avant que d'aller à Londres?

Voici mon Stratagème: Je tacheray d'engager Mad. Jewkes à se coucher avant moy, ce qu'elle fait souvant, pendant que je me tiens enfermée dans mon Cabinet: & comme elle dort fort profondément durant son premier Somme, ce dont elle ne manque pas d'avertir en ronflant; si puis seulement passer entre les deux barres de la fenêtre, (car vous savez que je suis fort mince, & je trouve que je puis y passer la Tête) je me glisseray de là sur le toit d'un Cabinet qui avance dans le Jardin, car de ma fenêtre à ce Toit il n'y a guère plus de ma hauteur: & comme ce Cabinet n'est pas fort exhaussé, je pourray facilement me glisser de là dans le jardin, & je sortiray par la porte de derrière, dont Mr. Williams m'a fourni une fausse Clef. J'ay un autre Artifice en tête. Juste Ciel! fais reussir ces dangereux mais innocens artifices! Je me souviens d'avoir lû quelque part, qu'un fameux Capitaine étant sur un Vaisseau, & se voyant dans un danger éminent se jetta dans la mer; & comme les ennemis lui tiroient des dards & des flèches, il ota son vêtement, & nagea à terre, tandis que les ennemis percèrent de mille flèches son habit qu'ils prenoient pour lui; c'est ainsi qu'il se sauva, & échapa à leur fureur. Voici donc ce que je me propose de faire, je jetteray ma juppe & mon Mouchoir de Col dans le Vivier; car dès qu'on me trouvera à redire, on croira sans doute d'abord que je me seray
noyée,

noyée, & on m'ira chercher au Vivier; on se confirmera dans cette pensée lors qu'on y verra flotter ma juppe & mon mouchoir, de sorte qu'ils seront tous occupez à me chercher là. Et comme on ne s'apercevra peutêtre pas de ma fuite que le matin, je seray deja bien loin avant qu'on songe à me poursuivre : car dès que j'auray passé la porte, je courray aussi vite que je pourray. Je m'abandonneray donc à la Providence divine, persuadée qu'elle conduira mes pas dans quelque lieu de seureté, ou qu'elle me fera rencontrer quelque personne de probité, qui voudra bien me protéger. Car quelque meaux que je puisse souffrir en m'enfuiant, je ne saurois tomber dans un plus grand danger, ni en de plus mauvaises mains, que je suis à présent, ni avoir à apprehender de plus criminels desseins.

O mes chers Parens! ne vous effrayez point lors que vous viendrez à lire ceci! Mais tout sera passé avant que vous puissiez le voir. Dieu veuille me conduire! J'enterreray mes Ecrits dans le jardin; car si j'ay le malheur de ne pas pouvoir m'échapper, ou si l'on me retrouve, on me fouillera sans doute, & on me traitera cruellement. Je m'arrête ici, afin de m'aller préparer à exécuter mon projet. Et Toi, ô Dieu propice, Protecteur de l'innocence opprimée, fais réussir ce dernier effort de ta pauvre Servante! Que je puisse échaper aux pièges qu'on a si artificieusement dressés contre ma Vertu, & que je ne puis éviter que par la fuite! Et de quelque manière que tu disposés de moy, veuille benir mes chers Parens, & protéger le pauvre Mr. Williams! Preserve le d'une entière ruine! Car il étoit heureux avant qu'il eut fait connoissance avec moy.

Dans ce moment je viens d'entendre Mad. Jewkes, qui ayant bû un coup de trop a avoué à cet horrible Colbrand, que c'est elle même qui a fait voler le pauvre Mr. Williams, & qu'elle a employé pour cet

effet le Palefrenier & un autre Valet d'écurie, dans le deſſein de ſ'emparer de mes Lettres qu'il avoit ſur lui, & qu'ils ont pourtant heureuſement manquées. Ils rient maintenant tous deux de cette triſte hiſtoire, ne ſongeant guère que je les entens. Oh! que le Cœur me ſaigne! Car de quoy ces malheureux ne ſont ils pas capables? Pouvez vous me blâmer, de ce que je tâche à me tirer de leurs mains, duſſé-je m'expoſer aux plus affreux dangers.

Onze heures du ſoir.

Mad. Jewkes eſt montée, & ſ'eſt miſe au lit, & m'a commandé de ne pas demeurer longtems dans mon Cabinet. Oh! qu'un profond ſommeil puiſſe ſailir la brutale Creature! Je ne l'ay jamais vûe ſi ivre, ce qui me fait eſperer qu'elle ronflera bientôt. Je viens d'eſſayer encor, & je trouve que je puis paſſer la tête entre les deux barres de fer. Me voilà préparée à partir dès qu'elle ſera profondément endormie. Je vais cacheter tous mes Ecrits, & c'eſt à ta Providence, ô Dieu plein de bonté, que j'abandonne le reſte! Encor une fois, Dieu vous beniſſe tous deux, & nous faiſſe la Grace de nous rencontrer heureuſement, ſi ce n'eſt ici bas, au moins dans ſon Royaume Celeſte! *Ainſi ſoit il.*

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE, le 28^e, 29^e, 30^e, & 31^e, jours de mon triſte Eſclavage.

Ah! quel malheur! Car me voici encor ici; & tout va de mal en pis. Oh! l'infortunée Pamela! Il ne me reſte plus aucune eſperance! J'échoue dans tous mes projets. Mais oh! mes chers Parens, jouiſſez vous avec moy, même dans cet excès de mon malheur;

malheur ; car votre pauvre Pamela a échapé à un Ennemi plus terrible mille fois qu'aucun de ceux qu'elle eut encor rencontré, un Ennemi auquel elle n'avoit jamais pensé, & auquel elle a eu beaucoup de pêne à résister. Je veux dire la foiblesse & la présomption tout ensemble de son propre Esprit ; qui, si la Grace de Dieu ne l'avoit pas soutenue, l'auroient plongée dans un abyme éternel de Misère !

Je continueray ma triste Histoire à mesure que j'en trouveray l'occasion. Car comme je suis maintenant plus étroitement gardée que jamais, je n'ay d'autre occupation que celle d'écrire, & de réfléchir sur mon triste sort. Et jusques à hier au soir, j'ay été si foible, qu'il m'a été impossible de tenir la plume.

Je ne pris avec moy que deux Chemises, deux Mouchoirs, & deux Coiffures, qui étoit tout ce que ma poche pouvoit contenir ; car comme je comptois que j'aurois beaucoup à marcher, je ne voulus pas m'embarrasser d'un gros paquet ; je pris aussi tout l'argent qui me restoit, & qui ne se montoit qu'à cinq ou six Chelins ; & je me disposay à partir, sans savoir où j'irois. Je sortis par la fenêtre, quoyque ce ne fus pas sans difficulté ; car j'eus de la pêne à passer les épaules & les hanches entre les barres de fer ; mais j'étois résoluë de sortir s'il étoit possible. Il y avoit plus loin de la fenêtre au toit du Cabinet que je ne l'avois crû, & je craignis de m'être foulé la cheville en me glissant en bas. Le Cabinet étoit aussi plus exhaussé que je ne me l'étois figuré : cependant je m'en tiray assez bien ; au moins le peu de mal que je me fis ne m'empêcha pas de poursuivre mon dessein. Quand je fus dans le Jardin je cachay mes Papiers sous un Rosier, & je les couvris de terre ; je me flate qu'ils y sont encor. Ensuite je fus du côté du Vivier ; Minuit sonna comme je sortois par la fenêtre ; il faisoit un gros brouillard & un peu froid, mais je n'en sentis rien.

Quand je fus arrivée au Vivier j'y jettay ma juppe, mon mouchoir de cou, & une coiffure avec un Ruban, comme je me l'étois proposé. Ensuite je courus à la porte, & tiray la clef de ma poche; le cœur me battoit d'une terrible force: c'étoit sans doute un présage de ce qui alloit m'arriver: Car je trouvay, mais trop tard, que mon espérance étoit encor malheureusement trompée; la méchante femme avoit fait changer la serrure, de sorte que ma Clef ne me servit de rien: je tachay plusieurs fois d'ouvrir la porte, mais inutilement, & je trouvay qu'on y avoit mis encor un Cadenat. Je pensay alors me desesperer; je tombay par terre dans une cruelle angoisse, & je fus pendant quelque tems incapable de me remuer. Enfin mes appréhensions ranimèrent mon Courage; je grimpay sur les Gonds de la porte, & sur la Serrure, & je parvins à mettre les mains sur le haut de la porte, & enfin sur la Muraille, je ne croiois pas pouvoir grimper si bien. Mais hélas! voici une nouvelle disgrâce; il n'y a pas moyen que la pauvre Pamela échappe; la muraille étoit vieille, & au moment que je m'élançay pour monter dessus, les briques aux quelles je me tenois se lâchèrent, & je tombay tout de mon long par terre; une brique qui tomba me donna un coup à la tête qui m'étourdit tout à fait, je m'écorchay les jambes, je me fis mal à la cheville du pie, & je rompis le Talon d'un de mes souliers.

Je demeuray, je pense, cinc ou six minutes, couchée par terre dans un pitoyable état, & lors que je voulus me lever, je pouvois à pêne me soutenir; je sentis que je m'étois meurtri la hanche & l'épaule gauche; & j'avois des douleurs par tout le corps; la tête me faisoit un mal terrible, & le sang couloit de la playe que la Brique m'avoit faite en tombant. Cependant malgré tout ce que souffrois, je me trainay à quatre pattes pour chercher une échelle que je
me

me souvenois d'avoir vuë dans le Jardin il y avoit deux jours ; mais je ne trouvay point d'échelle, & la muraille est fort haute. Que deviendra maintenant la miserable Pamela ! dis-je en moy-même : Je souhaitay alors de tout mon cœur d'être encor dans mon Cabinet ; je me repentis de mon entreprise, je la condamnay comme temeraire, parce qu'elle n'avoit pas réussi.

Dieu veuille me pardonner ! Il me vint alors une affreuse pensée dans l'esprit ! Je tremble encor quand j'y songe ! En verité l'apprehension du terrible malheur que j'avois à attendre, me determina presque à faire une action qui m'auroit rendue miserable durant toute l'Eternité. Oh ! mes chers Parens, pardonnez à votre pauvre fille ; le desespoir me saisit, je me trainay du coté du Vivier ; & dans quel dessein ? J'en ay horreur maintenant ; dans le dessein de m'y jeter, & de finir ainsi tous mes maux en ce monde : mais hélas ! pour en souffrir d'infiniment plus grands dans l'autre monde, si la Grace de Dieu ne m'avoit pas retenue. Comme j'ay résisté à cette Tentation (Dieu en soit benit) je vous raconteray les combats que j'eus à soutenir contre moy-même dans cette triste occasion, afin de rendre Gloire à la Misericorde de Dieu, qui m'a empêchée de me plonger dans un Abyrne d'où il n'y a plus de retour.

Ce fut un bonheur pour moy, comme je l'ay reconnu dans la suite, d'être foible & blessée ; car cela fut cause que je ne pûs pas arriver si tôt au Vivier ; de sorte que j'eus le tems de faire des Reflexions, qui diminuèrent un peu l'impetuosité de mon desespoir, qui dans mon premier transport m'auroit peut-être engagée à me jeter dans l'eau sans reflection ; tant j'étois penetrée de douleur en voyant qu'il m'étoit impossible de m'échaper, & tant je redoutois le cruel traitement que j'aurois à attendre de mes terribles Geoliers ! Mais comme ma foiblesse faisoit que

je ne pouvois avancer que lentement, je fis quelques Reflexions ; la Grace de Dieu me lança un Rayon de lumière pour éclairer mon Esprit tenebreux ; de sorte que quand je fus venue proche du Vivier, je m'assis sur le Gazon, & je commençay à reflechir sur ma triste situation : voici comment je raisonnay avec moy-même.

Arrête toy un peu ici, Pamela, & avant que de te précipiter dans l'eau, considere un peu ton Etat : voy, s'il n'y a pas encor quelque esperance, quelque moyen, si non, de sortir de cette abominable maison, au moins d'échaper aux malheurs qui te menacent.

Je tachay de rappeler dans mon Esprit tout ce qui pouvoit me donner quelques esperances ; mais je ne trouvay que des sujets de desespoir. Une méchante femme incapable de la moindre Compassion ! Un nouvel assistant qui lui étoit venu dans la personne de ce terrible Colbrand ! Un Maître plein de Colère & de Ressentiment, qui me haïssoit maintenant, & qui me menaçoit du plus affreux de tous les maux ! Je compris que suivant toutes les apparences je ne retrouverois plus l'occasion que j'avois alors, de me délivrer de toutes leurs persécutions. Que te restet-il donc à faire, miserable Créature, me dis-je à moy-même, si ce n'est de t'abandonner à la Misericorde de Dieu, qui connoit ton innocence, & de te dérober à l'impitoyable méchanceté de ceux qui ont juré ta perte.

Je pensay alors (& cette pensée m'étoit sans doute suggérée par le Démon, car elle me plut beaucoup, & fit une forte impression sur moy) que ces méchans, qui n'ont maintenant aucun remord de leur conduite, ni la moindre compassion pour moy, seront touchez de quelque repentir, lors qu'ils verront les tristes effets de leur Crimes ; oui, dis-je, quand ils contempleront le Cadavre de l'infortunée Pamela, tiré de l'eau

l'eau, & couché sur ce Gazon, ils sentiront leur cœur déchiré par de cruels remords, dont ils sont maintenant incapables: Mon Maître, qui est à présent si en colère, oubliera alors tout son ressentiment, & dira, ah! c'est là la pauvre la malheureuse Pamela, que j'ay si injustement persécutée! c'est moy qui suis la cause de sa mort! Je vois bien maintenant, dira-t-il, qu'elle preferoit sa Vertu à la vie même, qu'elle n'étoit ni hypocrite, ni trompeuse, mais qu'elle étoit réellement cette Créature innocente qu'elle prétendoit être! Peutêtre qu'alors il répandra quelque larmes sur le Cadavre de sa Servante qu'il a tant persécutée. Et quoyque pour cacher son propre Crime, il publiera peutêtre, que c'est l'amour que j'avois pour Mr. Williams, & le depit de ne pouvoir pas l'épouser, qui m'ont jettée dans le desespoir; cependant il sera veritablement affligé dans son cœur, il me fera enterrer honorablement, & me garentira de l'infamie à laquelle on expose aux qui se défont eux-mêmes. Tous les jeunes Garçons & les jeunes Filles du voisinage de mes chers Parens deploreient le sort de la pauvre Pamela: Mais j'espère qu'on ne me fera pas le sujet de Ballades ni d'Elegies; mais que pour l'amour de mon Père & de ma Mère, on me laissera bientôt tomber dans l'oubli.

Ces tristes pensées me plurent si fort, que je me levay une fois pour aller m'élancer dans l'eau: mais j'étois si meurtrie que je pouvois à peine me remuer: Que vas tu faire, miserable Pamela? dis-je: Et quoyque tu ne voyes que ténèbres & qu'obscurité autour de toy, que fais tu ce que la Providence Divine peut faire pour toy, lors que tous les secours humains te manqueront? Oui, dis-je, le Dieu Toutpuissant ne m'auroit pas exposée à de si grandes afflictions, s'il ne m'avoit pas donné en même la force de les supporter, pourvû que je veuille en faire usage. Mon Maître m'a déjà eue en son pouvoir, & j'ay échapé à ses

mauvais desseins ; qui fait si tout irrité qu'il est, sa presence, que je crains si fort, ne sera pas plus avantageuse pour moy, que celle de ses Emissaires persecuteurs, qui ne lui sont fidèles qu'à cause de l'argent qu'il leur donne, & qu'une longue habitude du Crime à endurcis & rendus incapables de remords ? Dieu peut toucher le Cœur de mon Maitre dans un Instant ; & s'il ne le fait pas, je pourray toujours m'ôter la vie par quelque autre moyen, quand il sera nécessaire.

Que fais-je encor si ces blessures mêmes, & ces meurtrissures que je me suis faites en voulant employer le seul moyen qui me fut permis pour me délivrer, ne me fourniront pas l'occasion de rendre mon ame sans crime à ce Dieu de Misericorde de qui je la tiens, au lieu de vouloir imprudemment hater mes jours.

D'ailleurs, qui est ce qui t'a donné quelque pouvoir sur ta propre vie, présomptueuse que tu es ? Es tu en droit de la finir dès le moment que ton esprit borné ne te suggère aucun moyen de la conserver avec honneur ? Sais tu quelles vûes Dieu peut avoir dans les Epreuves auxquelles il t'expose ? Dois tu mettre des bornes à la Volonté de Dieu, & dire, je veux souffrir jusques là, & pas davantage ? Et osera tu dire, que si tes afflictions continuent ou sont même augmentées, tu aimera mieux mourrir, que de les supporter ?

Cette action de desespoir, dis-je encor en moy même, est un crime, qui, si je m'y abandonne, ne sera susceptible d'aucune repentance, & qui sera par consequent irremissible. Veux tu donc, misérable, plonger ton Corps & ton Ame dans une misère éternelle, afin d'abreger des maux, qui quelques terribles qu'ils soient, & quelque foible que tu penses être, ne sont que passagers ? Jusques ici, Pamela, tu as été l'innocente, la persecutée Pamela ; veux tu donc maintenant

tenant te rendre criminelle ? Et parce que des méchans te persecutent veux tu te revolter contre le Dieu Toutpuissant, & outrager sa Grace & sa Bonté, tandis qu'il peut encor changer toutes tes souffrances en Benedictions ? Qui sait, dis-je encor, si Dieu qui voit tous les défauts secrets de mon Cœur, ne n'a pas envoyé des Epreuves pour me corriger, & pour m'obliger à me confier uniquement en sa Grace & en son secours, parce que j'avois peutêtre tiré trop de vanité des projets que j'avois formez pour me délivrer, & que j'avois trop compté sur mes propres desseins ?

Mes pauvres & vertueux parens, pensay-je aussi, ont toujours perseveré dans la pratique de leurs devoirs, & se sont toujours soumis à la Providence divine avec une parfaite Resignation, dans l'état le plus déplorable, au milieu de la pauvreté, & de la misère, & malgré la persecution d'un monde ingrat, & de leurs impitoyables Créanciers ; ils ont taché de m'inspirer la même Resignation par leur exemple, & par leurs instructions ; voudrois-je donc rendre tout cela inutile ! Voudrois-je, par cette action desesperée faire descendre leur Cheveux blancs avec douleur au sepulcre ? Ce qui arrivera infailliblement, lors qu'ils apprendront que leur chère fille, méprisant la Grace de Dieu, & se defiant de son secours, aura terni par sa dernière action une Vie, qui jusques là avoit été l'objet de leur approbation & de leurs delices !

Que fais tu donc ici, présomptueuse Pamela ! Quitte au plus tôt ces dangereux bords ; éloigne toy incessamment de cette eau fatale, dont les tristes murmures, durant cette tranquille nuit, semblent te reprocher ta témérité ! Ne tente pas la Bonté divine sur ce Gazon qui a été le témoin de tes criminels desseins : Et pendant qu'il te reste encor des forces, fuy la tentation, de peur que ton Ennemi, que la Grace de Dieu, & de bonnes Reflexions ont main-

tenant repoussé, ne revienne à la charge avec une impetuosité, à laquelle ta foiblesse ne te permettra peut-être pas de résister; & de peur qu'un moment fatal ne te fasse oublier ces grandes vérités, qui viennent d'effrayer ton esprit rebelle, & de lui inspirer la résignation à la Volonté de ton souverain Maître!

En disant cela en moy même, je me levay, mais j'étois si incommodée du mal que je m'étois fait en tombant, & si pénétrée de froid par le brouillard qu'il faisoit, par l'humidité du gazon sur lequel je m'étois mise, & par les Vapeurs qui s'élevoient du Vivier, qui est fort grand, que j'eus beaucoup de peine à m'éloigner de cet endroit auquel je ne pense maintenant qu'avec horreur. Je m'avançay lentement & en boitant vers la maison, & je me refugiay dans le coin d'un bâtiment détaché, où l'on tient du bois & du charbon pour l'usage de la famille. Là j'attendis que mes cruels géoliers me vinsent trouver pour m'enfermer plus étroitement, & me traiter plus durement que jamais. Je me trainay derrière un monceau de bois, & je m'étendis par terre, dans un terrible accablement, comme vous pouvez vous l'imaginer, & n'attendant que les plus grands malheurs.

Voilà, mes chers Père & Mère, à quoy aboutit l'infructueuse entreprise de votre pauvre Pamela: & qui fait, si au cas que j'eusse pû sortir par la porte du jardin, j'aurois été dans un état plus heureux, sans argent, sans amis, & dans un lieu que je n'aurois point connu? Mais ne blâmez pourtant pas trop votre pauvre fille; & si vous voyez jamais ce misérable écrit, tout baigné & taché de mes larmes, que votre pitié vous empêche de me condamner. Mais je sais qu'elle vous en empêchera. Il faut que je m'arrête pour le présent; car hélas! mes forces ne me permettent pas d'écrire aussi longtems que je voudrois. J'ajouteray cependant, que quoyque j'eusse été charmée de me pouvoir délivrer de mes cruels Geoliers,

&

& de mon méchant Maître, & que j'en eusse benî Dieu, j'ay encor plus de raison de ce qu'il m'a soutenue contre un Ennemi plus dangereux encor, & cet Ennemi, c'est *moy même*.

Je vais continuer ma triste Relation.

Mad. Jewkes ne s'éveilla qu'à la pointe du jour ; & ne me trouvant pas dans le lit elle m'appella ; mais comme personne ne lui répondoit, elle se leva, & fut me chercher dans mon cabinet, puis sous le lit, puis dans un autre Cabinet, enfin partout où elle crut que je pourrois m'être cachée : car comme elle trouva la porte de la Chambre fermée comme elle l'avoit laissée, & qu'elle en avoit la Clef attachée à son poignet, elle ne crût pas que je pouvois m'être échappée : Et quand même il m'auroit été possible de sortir de la Chambre, je n'en aurois pas été plus avancée, car il y avoit encor trois ou quatre portes à passer, toutes barrées, & fermées à clef, avant que d'arriver au jardin. De sorte que le seul moyen étoit de passer par la fenêtre, & par cette fenêtre unique à cause du Cabinet sur lequel elle donne ; car toutes les autres sont trop hautes. Comme Mad. Jewkes ne me trouva point, elle fut extrêmement effrayée, elle appella sur le champ Mr. Colbrand & les deux Servantes, qui ne couchoient pas loin de sa chambre, & comme elle trouva toutes les portes fermées, elle dit qu'il falloit que j'eusse été emmenée par un Ange, comme S. Pierre fut tiré de prison. Je m'étonne qu'elle n'eut pas une plus mauvaise pensée.

Elle dit, qu'elle se mit à pleurer, & à se desesperer, courant çà & là comme une folle : car elle ne songeoit guère que j'avois pu sortir par la fenêtre entre les deux barres de fer ; & en verité je ne crois pas que je pusse le faire une seconde fois. Enfin trouvant la fenêtre ouverte ils conclurent tous qu'il falloit que je me fusse échappée par là ; ils coururent tous au jardin, & virent les empreintes de mes pieds

sur la bordure sur laquelle je m'étois glissée du toit du Cabinet. Alors ils allèrent tous, c'est à dire, Mad. Jewkes, Colbrand, & Nanon à la porte du Jardin, pour voir si elle étoit fermée, tandis que la Cuisinière fut éveiller les Valets qui couchent dans des offices separez de la maison ; on leur ordonna de feller vite des Chevaux afin d'aller à ma poursuite chacun par un different chemin.

Comme on trouva la porte du jardin bien fermée, & qu'on vit le Talon de mon soulier, & quelques Briques par terre, on jugea que je m'étois certainement sauvée par dessus la muraille. Mad. Jewkes parut alors, dit on, avoir perdu entièrement l'esprit. Enfin Nanon s'avisa d'aller du coté du Vivier, & voyant mon mouchoir, ma Coiffure & ma juppe dans l'eau, que le mouvement des ondes avoit jettez presque sur le bord, elle crut que c'étoit moy, & jetant un grand cri elle courut à Mad. Jewkes, en disant, ah ! Madame voici quelque chose de bien affreux ! La pauvre Mademoiselle Pamela est noyée dans le Vivier. Ils y accoururent tous, & voyant mes hardes, ils ne doutèrent point que je ne fusse au fond de l'eau. Ils se frappèrent tous la poitrine, sans en excepter le Suisse, & firent les plus tristes Lamentations du monde. Mad. Jewkes envoya Nanon aux Valets, pour leur commander de laisser là leurs chevaux & de préparer le *Tramail* afin de pêcher le cadavre de cette pauvre innocente, comme elle m'appella alors en se frappant la poitrine, & se désespérant, & en deplorant mon triste sort, mais sur tout en disant, *que deviendrons nous tous ? Quel compte pourrons nous rendre à notre Maître ?*

Pendant qu'ils étoient tous differemment occupez, les uns pleurant & se lamentant, les autres courant çà & là, Nanon vint chercher quelque chose dans le Batiment où l'on tient le bois ; j'étois là, mais si foible, si abattue, & si roide par les meurtrissures que je m'étois

m'étois faites on tombant, que je ne pouvois ni me lever, ni même me remuer. *Nanon, Nanon*, dis-je d'une voix basse, car je pouvois à pêne parler. La pauvre Créature fut terriblement effrayée; elle prit une grosse buche de bois pour m'assommer, me prenant pour un voleur, comme elle m'a dit depuis: mais je m'écriay le plus haut que je pus, *Nanon, Nanon*, pour l'amour de Dieu, aidez moy, car je ne saurois me lever, & tachez de me conduire à Mad. Jewkes. O Ciel! est ce vous Mademoiselle Pamela, dit elle, nous sommes tous presque morts d'affliction; nous allions vous chercher dans le Vivier, croiant que vous vous étiez noyées; mais vous allez nous rendre la vie à tous.

Et sans me donner le moindre secours, elle courut au vivier, & emmena toute la troupe avec elle à l'endroit où j'étois. La méchante Jewkes dit en entrant, où est elle? La p...te soit de cette Sorciere avec tous ces fortilèges! Elle payera cher ce Tour ci, si je m'appelle Jewkes; en disant cela elle vint à moy, me prit rudement le bras, & le tira si fort, qu'elle me fit jetter un cri, car c'étoit de ce coté que je m'étois meurtri l'épaule: La secouffe qu'elle me donna me fit tomber sur le visage; Oh! cruelle Créature! dis-je, si vous saviez ce que j'ay souffert, vous auriez pitié de moy.

Colbrand lui-même parut touché. Fi, Madame, dit il, si; vous voir qu'elle l'être presque morte; n'est pas bon de traiter ~~eti~~ dame si durement. Le Cocher Robert parut aussi fort affligé, & dit en sanglottant; Quelle triste Siéne est ceci? Ne voyez vous pas qu'elle a la tête toute ensanglantée, & qu'elle ne sauroit se remuer. Maudits soient ses Artifices, dit l'horrible Créature; elle m'a causé une frayeur mortelle. Comment D... le êtes vous venue ici? Oh! dis-je, ne me faites point de questions maintenant; mais souffrez que les Servantes me portent dans ma prison,

prison, & que j'y meure décemment & en paix! Car en verité je ne croiois pas avoir deux heures à vivre.

La plus qu'inhumaine, la Tigresse dit, vous voudriez avoir Mr. Williams pour vous faire la prière, n'est ce pas? Eh bien, eh bien, j'enverray chercher mon Maitre dans ce moment; qu'il vienne vous garder lui même; car je vous jure que je ne veux plus m'en charger; la tâche est trop difficile.

Les deux Servantes me portèrent dans ma chambre; & quand la Créature vit combien j'étois mal, elle commença à s'adoucir un peu: chacun étoit surpris de ce qui s'étoit passé, & croyoit qu'il y avoit du sortilège: pour moy je n'avois ni la force ni l'inclination de le leur expliquer.

J'étois si foible d'abattement, de douleur & de fatigue, que quand je fus dans ma chambre je tombay en foiblesse: on me deshabilla & me mit au lit, & Mad. Jewkes ordonna à Nanon de me bafiner l'épaule, le bras & la cheville avec de l'Eau-de-Vie de Sucre bien chaude. On me coupa un peu de chevetux sur le derriere de la tête, qui étoit tout couvert de sang caillé; on le lava, & on y trouva une blessure assez longue, mais qui n'étoit pas profonde. Mad. Jewkes y mit une emplâtre de sa façon: car si cette femme a quelque bonnes qualitez c'est de savoir fournir un prompt & utile secours à ceux de la maison à qui il arrive quelque accident.

Je dormis ensuite assez profondement jusques à midi, & je me trouvay passablement bien, vû que j'avois eu un peu de fièvre. Mad. Jewkes se donna beaucoup de pêne pour me remettre en état de subir de nouvelles épreuves, lors que je croiois que tous mes malheurs alloient finir; Mais la Providence ne l'a pas jugé à propos.

Mad.

Mad. Jewkes voulut me faire lever à midi, mais j'étois si foible que je ne pus me tenir dans un fauteuil que jusques à ce qu'on eut fait mon lit : je me recouchay ; & on dit que j'eus quelques Transports au cerveau dans l'après dinée. Mais ayant assez bien dormi la nuit du Jeudi, je me trouvay beaucoup mieux le Vendredi ; & le Samedi je me levay, & je mangeay un peu de soupe ; & ma fièvre étant passée, je fus assez bien retablie le soir pour prier Mad. Jewkes de me permettre de me retirer seule dans mon Cabinet ; elle y consentit, parce qu'on y avoit mis la veille de doubles barreaux de fer ; & que je l'assuray que je renoncerois désormais à tous mes artifices, comme elle avoit coutume de les appeller. Mais elle m'engagea premièrement à lui raconter toute mon entreprise ; ce que je fis très fidèlement, sachant bien que cela ne pouvoit pas me nuire, & qu'il n'y avoit désormais rien qui put contribuer à ma feureté ni à ma delivrance. Elle parut s'étonner beaucoup de ma hardiesse & de ma resolution ; mais elle m'avoua franchement que j'aurois trouvé de grandes difficultez à m'échapper entièrement, parce qu'elle avoit une prise de Corps contre moy de la part de mon Maître, qui est Juge de Paix dans cette Comté, aussi bien que dans cette de Bedford : & que si je m'étois sauvée elle m'auroit fait arrêter sous prétexte de vol en quelque lieu que j'eusse été.

Oh ! la profonde malice des hommes ! & que l'on avoit pris de précautions pour me faire tomber dans le malheur que je crains ! En verité, je ne crois pas meriter qu'on employe tant d'artifices pour me perdre ! Ceci ne me confirme que trop ce qui m'avoit été infinué dans l'autre maison ; je veux dire que mon Maître avoit juré qu'il vouloit m'avoir à quelque prix que ce fut. Juste Ciel ! preserve moy d'être jamais à lui dans le sens criminel qu'il attachoit à ces paroles en faisant cet horrible serment !

J'ajou-

J'ajouteray que maintenant que cette femme voit que ma santé se rétablit si vite, elle recommence à me maltraiter; elle m'a oté tout mon papier à une seule feuille près, qu'elle veut que je lui montre écrite où non écrite, au moment qu'elle voudra la voir; elle m'a aussi reduite à une seule plume: mais ma provision cachée me tient lieu de ce qu'elle m'a oté. Elle se montre de plus en plus hargneuse & bourue, elle me traite ironiquement de *Madame Williams*, & me donne tous les autres noms, qu'elle croit pouvoir me chagriner.

D I M A N C H E, *après midi.*

Mad. Jewkes a jugé à propos de me faire prendre l'air pendant trois ou quatre heures cette après dinée. Je me trouve beaucoup mieux: & je ferois bien mieux encor, si je savois à quoy je suis destinée. Mais la santé est un bien que je dois à pêne souhaiter dans les circonstances où je me trouve, puis qu'elle ne serviroit qu'à me rendre plus propre à l'affreux malheur que j'apprehende incessamment; au lieu qu'un état foible & languissant exciteroit peutêtre quelque compassion pour moy. Oh! que je crains l'arrivée de ce Maître terrible & irrité, quoyque je ne lui aye certainement fait aucun tort!

Je viens d'apprendre dans ce moment, qu'étant à la chasse il y a quelques jours, il a pensé se noyer en traversant une petite rivière. D'où vient que malgré tous ses mauvais traitemens je ne saurois le haïr? En vérité je crois que je ne suis pas faite comme les autres filles. Il m'a certainement fait assez de mal pour m'obliger à le haïr; & cependant lors que j'ay appris le danger qu'il avoit couru, & qui étoit très grand, je n'ay pas pu m'empêcher de me rejouir de tout
mon

mon cœur, de ce qu'il en étoit échappé, quoyque sa mort auroit mis fin à toutes mes pènes. O Maitre cruel & peu genereux ! si vous saviez ceci, vous ne me perfecuteriez pas comme vous faites ! Mais il faut que je lui souhaite du bien pour l'amour de feu ma bonne Maitresse. Oh ! qu'il me paroîtroit un Ange, s'il vouloit renoncer à ses desseins, & reformer sa conduite !

Mad. Jewkes m'a dit qu'on a chassé Jean Arnold parce qu'on l'a surpris comme il écrivoit à Mr. Williams : & que Mr. Longman & Mr. Jonathan le Somelier ont encouru la disgrâce de mon Maitre, parce qu'ils ont voulu lui parler en ma faveur. Mad. Jervis elle même est en danger d'être mise dehors : ils s'étoient joint tous trois pour interceder pour moy, car on fait maintenant où je suis.

Avec la Nouvelle du danger que mon Maitre a couru Mad. Jewkes a receu une Lettre de lui ; mais elle dit que ce qu'elle contient est trop mauvais pour moy, pour qu'elle puisse me le communiquer. Il faut que le contenu en soit bien mauvais en effet, s'il est pire que ce que j'ay déjà vû.

L'horrible Créature vient de me dire, comme un secret, qu'elle a lieu de croire que mon Maitre a trouvé un moyen pour lever tous mes scrupules : c'est de me faire épouser cet affreux Colbrand, & de m'acheter de lui le jour des Noces, pour une somme d'argent. A-t-on jamais ouï rien de semblable ; elle dit qu'il sera alors de mon devoir d'obéir à mon Mari, & que pour punir Mr. Williams on le forcera de nous épouser : & que quand mon Maitre aura payé le Suisse & que j'auray été livrée entre ses mains, le Suisse s'en retournera chez lui, où il a déjà une femme & des enfans ; car, dit Mad. Jewkes, c'est la coutume de ces gens là d'épouser une femme dans chaque país où ils se trouvent.

Mais

Mais tout ceci n'est sans doute qu'un affreux & ridicule Roman : Mais tout abominable qu'il est, il servira peutêtre à faire exécuter quelque mauvais dessein que l'on trame. Que mon pauvre esprit est agité d'étranges inquiétudes ! Peutêtre qu'on se propose quelque faux mariage dans le dessein de me perdre. Mais un Mari peut il vendre sa femme sans qu'elle y consente ? Un pareil marché seroit il valable ?

LUNDI, MARDI, MERCREDI,

Le 32^e, 33^e, & 34^e Jours de mon emprisonnement.

Il ne s'est rien passé durant ces trois jours que des disputes entre Mad. Jewkes & moy : Elle me maltraite de plus en plus. Je la fachay hier, parce que comme elle se servoit d'expressions obscènes, je lui dis qu'elle tenoit un langage qui convenoit plus à une infame Prostituée de Londres, qu'à une femme qui servoit un homme de distinction : elle croit qu'à cause de ce reproche elle ne sauroit me traiter assez mal : Elle jure & tempête comme un Grenadier, & peut à pêne s'empêcher de me battre. Vous pouvez croire qu'il faut que les expressions dont elle s'est servie, soit bien affreuses, pour m'avoir engagé à lui faire un reproche si dur : en verité on ne sauroit les repeter : cette femme est la honte de son Sexe. Elle me tourne en ridicule, & se rit des idées que j'ay de la vertu : L'impudente ose me dire, que j'orneray bien le lit de mon Maitre, avec les idées fantastiques que j'ay ; & d'autres choses semblables. Croyez vous que cela se puisse supporter ? Cependant elle en dit bien plus ; elle parle d'une manière tout à fait abominable. Oh ! dans quelles mains infames suis je tombée !

Je

LA VERTU RECOMPENSE'E. 283

Je me suis rappelée à cette occasion le Pseaume CXXXVI. dont je vous ay parlé dans le Paquet que Mr. Williams vous a envoyé. Voici comment j'ay accommodé ce Pseaume à l'Etat où je me trouve.

I.

Estant assise au Manoir horrifique
De Belton-hall, plorois mélancholique,
Me désolant de ma détention :
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret esendis tant de larmes,
Seulette un jour pensois à mes allarmes.

II.

Lors celle-là que l'on fit ma Geollière,
Insolemment sa pauvre Prisonnière
Vint requerir de Psalmes lui chanter.
Las ! de quel front oses tu m'exciter
(Dis-je en mon cœur) à chanter la louange
De notre Dieu dans ce séjour étrange !

III.

Or toutefois, puisse oublier ma drette
L'art de sonner de la douce Epinette,
Si d'aller droit ne fais me souvenir !
Ma langue puisse à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & si jamais ai joie
Tant que premier ma délivrance voie !

IV.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'horrible *Jouks* * qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Paméla !
Souviens-toi comme elle a dit, *Voilà*

* C'est ainsi que ce nom se prononce en Anglois, quoy-
qu'on écrive *Jewkes*, qui n'est pourtant que d'une Syllabe.

*Bien des façons! puis d'un ton de Diablesse
A-bas, A-bas, ces grands airs de sagesse!*

V.

Aussi seras, impudente Ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infamie;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bienheureux le Mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du Diable!

J E U D I.

J'ay maintenant toutes les raisons du monde d'appréhender que mon Maitre ne soit bientôt ici. Car tous les Domestiques sont occupez à ranger la Maison, & l'on nétoye une Ecurie & une Remise dont on ne s'étoit pas servi il y a longtems. J'ay demandé à Mad. Jewkes, si mon Maitre venoit; mais elle n'a point satisfait à ma question, & elle daigne à peine me répondre lors que je lui demande quelque chose. Je m'imagine quelquefois qu'elle prend ces airs de hauteur & de dédain, & qu'elle me maltraite de toute manière, dans le dessein de me faire souhaiter ce que je redoute plus que toute chose, je veux dire, l'arrivée de mon Maitre. Il dit qu'il m'aime! s'il avoit le moindre égard pour moy, il n'auroit garde de m'abandonner comme il fait au pouvoir de cette méchante Créature. Et s'il vient ici, que deviendra la promesse qu'il m'a faite de ne me point voir sans mon consentement? Mais *il ne me doit plus rien*, me dit il dans sa Lettre. Et pourquoy? Parce que je veux conserver ma Vertu. Il est vray qu'il dit aussi, qu'il *me hait parfaitement*. Il est clair que cela n'est que trop vray; autrement il ne me laisseroit

roit pas à la merci de cette femme, & ce qui est pire encor, en proie à mes cruelles apprehensions.

VENDREDI, le 36^e Jour de mon Empri-
sonnement.

Hier après midi trouvant la Porte ouverte, je pris la liberté de me promener devant la maison, rêvant à mon triste sort ; & je me trouvay sans y penser au bout de la grande Allée d'Ormes, & je m'assis là sur l'Herbe, roulant dans mon Esprit le triste sujet qui m'occupe continuellement : J'apperçu bientôt un troupe de gens, hommes & femmes, qui venoit à moy de la maison, en courant de toutes leurs forces, & qui paroissoient fort effrayez. Je ne seus d'abord qu'en penser ; mais lors qu'ils furent proche de moy je compris qu'ils étoient dans de cruelles Allarmes, s'imaginant que je m'étois évadée. Il y avoit d'abord le terrible Colbrand, qui faisoit des enjambées presque de deux aunes chacune ; ensuite un des Palefreniers, celui qui avoit volé le pauvre Mr. Williams : J'apperçus après cela Nanon, qui étoit presque hors d'haleine ; & puis la Cuisiniere ; & enfin Mad. Jewkes, qui venoit en *canotant* aussi vite qu'elle pouvoit, & en pestant terriblement contre moy. Colbrand me dit, *Oh ! que vous l'avez effrayez nous tous.* Il se mit derriere moy, de peur que je ne m'enfuissse, à ce que je m'imagine.

Je me tins tranquille pour leur faire voir que je n'avois pas la moindre intention de m'enfuir : car outre le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir, le triste succès de ma dernière entreprise m'avoit guérie tout à fait de l'envie d'en former désormais aucune. Lors que Mad. Jewkes fut assez proche de moy pour que je pusse l'entendre, je trouvay qu'elle étoit dans une furieuse colere, & qu'elle declamoit terriblement
contre

contre mes Entreprises. Vous n'avez aucun sujet, lui dis-je, d'être si fort irritée: Je me suis assise ici pour quelques minutes, sans le moindre dessein de m'enfuir ni seulement d'aller plus loin; & je me proposois de rentrer dès qu'il commenceroit à faire obscur. Elle n'en voulut rien croire; mais la barbare me donna un grand coup avec son terrible poing, & je crois qu'elle m'auroit assommée, si Colbrand ne se fut pas mis entre deux, en l'assurant, qu'il m'avoit trouvée assise tranquillement, sans que je parusse avoir la moindre envie de m'enfuir. Cela ne la persuada pas; elle ordonna aux deux Servantes de me prendre chacune par un bras, de me conduire dans la maison, & de me faire monter dans ma chambre, où je suis demeurée depuis sans souliers. C'est en vain que j'ay voulu l'assurer que je n'avois aucun dessein, comme en effet je n'en avois point; elle ne veut point ajouter foy à ce que je dis; & hier au soir elle a voulu que je couchasse entre elle & Nanon. Je vois qu'elle est résolue de se servir de ce prétexte de ma prétendue fuite, pour me maltraiter de plus en plus, & pour justifier la conduite qu'elle tient à mon égard. Et en vérité, tant ses mauvais traitemens, que la crainte que j'ay de quelque chose de plus affreux encor, font que je suis tout à fait lasse de la Vie.

Elle a été avec moy dans ce moment, & m'a rendu mes souliers, me commandant en même tems d'un air imperieux de m'habiller, & de mettre un des habits qui sont dans la Valise, & que je n'ay pas vus depuis longtems: elle veut que je sois prête entre trois & quatre heures, parce qu'elle attend la Visite des deux filles de Mylady Darnford, qui viennent exprès pour me voir. Làdessus elle m'a donné la Clef de la Valise. Mais je ne lui obéiray point; je lui ay dit, que je ne voulois pas être mise en spectacle, ni voir ces demoiselles. Elle m'a dit que je
m'en

m'en trouverois plus mal; mais comment cela se peut il ?

Il est cinq heures du soir.

Les jeunes Dames n'arrivent point, de sorte que je m'imagine. . . . Mais je crois entendre leur Carrosse. Je vais regarder par la fenêtre. Mais je ne descendray point pour les voir ; j'y suis résolue.

O Ciel ! ô Ciel ! que deviendray-je ! C'est mon Maître, qui vient d'arriver dans son magnifique Carrosse ! En vérité c'est lui ! Que feray-je ! Où me cacheray-je ! Oh ! priez Dieu pour moy ! Mais hélas ! vous ne sauriez voir ceci ! C'est à présent, ô Dieu des Miséricordes, qu'il faut que tu viennes à mon secours, si c'est ton bon plaisir !

Sept heures du soir.

Quoyque je craigne de le voir, je suis pourtant surprise de ne l'avoir point encor vû. Sans doute que l'on trame quelque chose contre moy, & qu'il attend qu'elle lui ait conté toutes ses Histoires. Je puis à pêne écrire ; & cependant je puis pas m'en empêcher, n'ayant point d'autre occupation. Mais je ne saurois tenir la plume. Que ces Lettres sont tremblantes & ces lignes courbes ! Il faut que je quitte, jusques à ce que j'aye la main plus ferme. Pourquoi faut il que ceux qui sont innocens tremblent ainsi, tandis que ceux qui sont coupables peuvent conserver toute la tranquillité de leur Esprit !

SAMEDI.

Je vais vous faire le recit de ce qui s'est passé hier au soir; car jusques à ce moment je n'ay eu ni la force, ni l'occasion d'écrire.

Cette indigne Créature retint mon Maître jusques à sept heures & demi, & il étoit arrivé à cinc. J'entendis sa voix comme il montoit l'escalier; il ordonnoit qu'on lui fit bouiller un poulet pour son souper.

Il monta dans ma chambre, & m'aborda d'un air sévère & majestueux: car il peut prendre un air très majestueux quand il lui plait. Obstinée Pamela, dit il, en entrant, ingrate fugitive. Ce fut sa première salutation. Vous faites bien, n'est ce pas, de me causer tant de pêne & tant de chagrin? Je ne pouvois pas parler; mais je jettay par terre, & je me cachay le visage, prête à mourir de douleur & de crainte. Vous avez raison de cacher vôtres Visage, & d'avoir honte de me regarder, hardie & indigne Créature que vous êtes. Je pleurois & sanglottois, sans pouvoir dire un mot. Il me laissa par terre, & fut appeller Mad. Jewkes. Tenez, lui dit il, relevez cet *Ange qui est tombé*. Oui, je la croyois autrefois innocente comme un Ange de Lumière: mais maintenant je ne saurois la souffrir. La petite Hypocrite ne se prosterne ainsi que dans l'esperance de profiter de la foiblesse que j'ay pour elle, & d'exciter ma Compassion; elle s'attend que je la releveray moy-même. Mais je ne la toucheray pas. Non, dit ce cruel! qu'un homme comme Mr. Williams se laisse surprendre à ses Artifices. Je la connois à present; elle est prête à se livrer au premier sot, qui se laissera prendre à ses charmes.

Je soupiray comme si mon cœur alloit se fendre. Mad. Jewkes m'aida à me tenir sur mes genoux; car je tremblois si fort qu'il m'étoit impossible de
me

me tenir debout. Allons, Mademoiselle Pamela, me dit elle, apprenez à connoître votre meilleur ami, confessez l'indignité de votre conduite, & demandez pardon à Monsieur de toutes vos fautes. J'étois sur le point de m'évanouir, & mon Maître dit, elle entend parfaitement son métier, je vous en assure, & il y a dix contre un que dans un moment elle sera semblant de tomber en foiblesse.

Ce discours me perçoit le cœur : mais je ne pouvois pas parler encor : je levois seulement les yeux au Ciel. A la fin je fis un effort, & je dis. Dieu vous le pardonne, Monsieur ! Il parut être dans une furieuse colère ; il se promena dans la chambre, jetant de tems en tems l'œil sur moy, comme s'il avoit voulu dire quelque chose, mais il se retint : Enfin il dit à Mad. Jewkes ; lors qu'elle aura fini cette première Scène, je la reverray peutêtre, & elle saura bientôt à quoy elle doit s'attendre.

Là dessus il sortit de la Chambre : j'étois presque morte de douleur. Ah ! dis-je, il faut sans doute que je sois la plus méchante Créature qui ait jamais vécu ! Pas tout à fait, dit Mad. Jewkes ; mais je suis bien aisé que vous commenciez à reconnoître vos fautes. Il n'y a rien de tel que de s'humilier. Allons, je seray votre amie & j'intercederay pour vous, si vous voulez me promettre que vous serez désormais plus obéissante. Venez, venez, dit cette insolent, tout pourra être racommodé avant demain matin, si vous ne faites pas la Sotte. Retirez vous, abominable que vous êtes, lui dis-je, & n'augmentez pas mon affliction par votre inexorable cruauté, & votre méchanceté sans exemple.

Elle me poussa avec colère, & se retira fort irritée. Elle fut rapporter à mon Maître ce que j'avois dit, mais en le brochant à sa manière, & elle ajouta que j'avois une fierté qu'il ne falloit plus supporter.

Je me couchay par terre, sans avoir la force de me relever: quand il sonna neuf heures la méchante Créature revint, & me dit, il faut que vous descendiez pour aller trouver mon Maitre; s'il vous plait s'entant, ma fière demoiselle. Je suis si foible, dis-je, que je ne crois pas pouvoir me tenir debout. Eh bien, reprit elle, je vous enverray Mr. Colbrand, qui vous portera en bas.

Je me levay là dessus du mieux que je pus, & je descendis l'escalier en tremblant comme la feuille. Mad. Jewkes marcha devant moy; en entrant dans la Sale j'y vis un nouveau Valet qui servoit mon Maitre au lieu de Jean, & qui se retira dès qu'il m'aperçut. Et pour le dire en passant, mon Maitre a aussi un nouveau cocher; ce qui me fait croire que Robert de Bedfordshire a aussi été chassé à mon occasion.

Je m'étois proposé, me dit mon Maitre, de vous faire affoir à table avec moy, lors que je n'aurois pas Compagnie. Mais puisque je vois que vous ne sauriez oublier votre basse naissance, & que vous preferez mes Domestiques à moy, je vous ay fait descendre pour me servir pendant que je suis à souper, & pour causer un peu avec vous; car je suis résolu de perdre le moins de tems avec vous que je pourray.

Monfieur, lui dis-je, ce m'est beaucoup d'honneur de vous servir, & je me flate que je n'oublieray jamais ma naissance. Je fus obligée de me tenir derrière sa chaise, afin de m'appuyer, car je ne pouvois pas me soutenir. Versez moy, me dit il, un Verre de ce *Bourgogne*. Je voulus le faire, mais la main me trembloir si fort que je ne pus pas tenir la Soucoupe sur laquelle j'avois mis le Verre, & je répandis une partie du vin. Mad. Jewkes le versa pour moy, & je portay la soucoupe des deux mains du mieux que je pus; je la presentay à mon Maitre en lui faisant une profonde reverence. Il prit le verre
en

en me disant, tenez vous derrière moy, que je ne vous voye point.

Vous dites donc Mad. Jewkes, dit il en s'adressant à elle, que Pamela est toujours fort triste, & qu'elle ne mange rien? Oui, Monsieur, répondit elle, ce qu'elle mange suffit à pêne pour l'empêcher de mourir de faim. Et elle pleure toujours, dites vous, reprit il; oui, répondit elle, elle est toujours pleurant tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Ah! dit il, ces jeunes créatures vivent de leurs larmes; leur Obstination leur sert de viande & de breuvage. Cependant il me semble qu'elle n'a jamais eu meilleur Visage. Il faut sans doute que ce cher Mr. Williams, & ses petits & indignes complots à elle, lui aient entretenu la vie & la santé. Car la malice, l'amour & la contradiction sont les alimens naturels des femmes.

J'étois obligée d'entendre tout cela sans oser ouvrir la bouche; & en verité j'avois le Cœur trop gros pour parler.

Vous dites aussi, ajouta-t-il, qu'encor hier au soir elle avoit formé un nouveau projet pour s'évader? Elle le nie, dit Mad. Jewkes; mais cela avoit tout l'air d'un projet. Je vous assure au moins qu'elle m'a furieusement alarmée. Je suis bien aise de tout mon cœur que vous soyez venu; & j'espère que quelles que soient vos intentions sur son sujet, vous ne tarderez pas longtems à les executer; car je vous assure que vous aurez de la pêne à la tenir, elle vous échapera comme une Anguille.

Monsieur, lui dis-je, en me jettant à ses pieds & en embrassant ses genoux, sans savoir ce que je faisois, ayez pitié de moy, & daignez écouter ce que j'ay à vous dire sur la manière dont cette méchante femme me traite. . . .

Il eut la cruauté de m'interrompre en disant, je suis persuadé qu'elle n'a fait que son devoir : Tout ce que vous pouvez dire contre Mad. Jewkes ne servira de rien. Si vous êtes encor ici à plaider votre cause, petite Hypocrite, c'est à ses soins que j'en suis redevable ; si elle avoit été moins vigilante, vous seriez maintenant avec le Ministre. Méchante fille, d'avoir engagé cet homme à se perdre lui-même, & cela précisément dans un tems où j'étois sur le point de le rendre heureux pour toute sa vie.

Je me levay là dessus ; mais je dis avec un profond soupir, j'ay fait, Monsieur, j'ay fait. C'est un étrange Tribunal que celui devant lequel j'ay à plaider ! Il est semblable à celui devant lequel plaida la Brebis de la Fable, lors qu'elle eut le Loup pour accusateur, & le Vautour pour Juge.

Voyez vous, Mad. Jewkes, dit il ? Vous êtes le Loup, & moy je suis le Vautour ; & ce pauvre, & innocent Agneau plaide sa cause devant nous. Ho, que vous ne savez pas combien cette innocente a de Lecture, & combien elle sait mettre à profit ses Reflexions ! Elle a infiniment d'esprit lors qu'elle a envie d'étaler son innocence romanesque au depend de la Reputation d'autrui.

Ah ! Monsieur, dit cette méchante Créature pour l'irriter encor plus ; tout ceci n'est rien au prix des Noms qu'elle me donne. Je suis une Jezabel, une Prostituée de Londres, & que fais-je encor ? Mais je ne dois pas m'offencer de ces injures, puisque je vois que c'est sa coutume de maltraiter ainsi les gens, & qu'elle ose bien vous appeller un Vautour.

Je dis là dessus que je n'avois eu aucun dessein de comparer mon Maître. . . j'allois continuer, mais il m'interrompit en disant, taisez vous, ne babillez pas tant : Non, dit Mad. Jewkes, cela ne vous convient pas, je vous en assure.

Eh bien, dis-je, puisqu'il ne m'est pas permis de parler, je garderay le Silence: Mais il y a un juste Juge, qui connoit tous les Secrets des Cœurs; c'est à lui que j'en appelle.

Remarquez bien ceci, dit il; cette douce, cette charitable Créature va par ses Prières faire descendre le feu du Ciel sur nous. Oh! je vous assure, qu'elle peut nous maudire de tout son cœur, & cela avec toute la debonnaireté Chrétienne! Allons, insolente, donnez moy encor un Verre de Vin.

Je le fis aussi bien qu'il me fut possible, mais je pleurois si amèrement, qu'il me dit, je m'imagine que vous me ferez boire quelques unes de vos larmes avec ce Vin.

Quand il eut soupé il se leva, & me dit, c'est un grand bonheur pour vous que vous puissiez ainsi quand vous le voulez faire verser des torrens de larmes à ces yeux parlans, sans qu'ils perdent rien de leur brillant. Je m'imagine que quelcun vous a dit que vous n'êtes jamais plus belle, que lors que vous pleurez. Avez vous jamais vû, dit il à Mad. Jewkes, qui pendant tout ce tems là se tenoit dans un coin de la Sale, avez vous jamais vû une Créature plus charmante que celle ci? Doit en s'étonner que je m'abaisse si fort jusqu'à prendre connoissance d'elle? Voyez, ajouta-t-il, en prenant un Verre de vin dans une main, & en me tournant de l'autre, quelle taille! quelle gorge! quelle Main! quel tein de Lis & de Roses! Mais qui peut décrire la malice & l'artifice qu'elle cache dans son Cœur? Il n'est pas surprenant que le pauvre Ministre ait été infatué d'elle. Je le blâme moins que je ne la blâme elle: car qui pouvoit s'attendre à tant d'Artifices dans une si jeune enchanteresse!

Je fus à l'autre bout de la Sale, cachant mon Visage du côté de la muraille; & malgré tout ce que je pus faire pour m'empêcher de pleurer, je sanglot-

tois jusques à perdre presque la respiration. Je suis surpris, Mad. Jewkes, dit il, de ce que vous m'apprenez au sujet de la méprise de ces Lettres. Mais vous voyez que je ne crains pas que tout le monde lise ce que j'écris. Je n'entretiens point de Correspondance secrète ; je ne révèle point les Secrets qui parviennent à ma Connoissance, & je ne gagne point les gens pour porter mes Lettres, contre ce qu'exige d'eux leur devoir & leur conscience.

Venez ici, friponne, me dit il. Vous & moy avons un terrible compte à régler ensemble. Pourquoy ne venez vous pas lors que je vous le commande ? Fi, Mademoiselle Pamela, dit Mad. Jewkes ; quoy ! vous ne bougez pas, lors que votre Maître vous appelle ! Qui sait s'il n'aura pas la bonté de vous pardonner ?

Il vint à moy, car je n'avois pas la force de bouger : il mit son bras autour de mon cou, & voulut me baïser. Vous voyez, Mad. Jewkes, dit il : si ce n'étoit l'idée de ce m. . . t Prêtre, je crois en vérité que j'aurois la foiblesse de pardonner à cette petite intrigante, & d'en faire encor mes delices.

Oh ! dit cette indigne flateuse, que vous avez de bonté, Monsieur, & que vous êtes facile à pardonner ! Allons, ajouta cette abandonnée Créature, j'espère que vous la prendrez en affection, & que dès ce soir vous lui en donnerez des preuves ; & je ne doute pas que demain matin elle ne connoisse son devoir.

Peut on voir rien de plus abominable, sur tout de la part d'une femme ! J'étois outrée ; mais la douleur & l'indignation m'empêchèrent de parler ; tout ce que je pus faire, ce fut d'adresser au Ciel une Exclamation entrecoupée de Sanglots, le priant de protéger mon innocence. Mais ils ne firent que s'en moquer : Y eut il jamais une pauvre Créature réduite à de plus grandes Extrémitez !

Non,

Non, dit il, comme s'il venoit de considerer en lui-même s'il me pardonneroit ou non, je ne saurois lui pardonner. Elle m'a causé trop de trouble : elle m'a deshonoré tant dans la maison, que dans le public ; elle a corrompu tous mes domestiques de Bedfordshire ; elle a meprisé les offres honorables que je lui ay faites ; & elle a voulu s'enfuir avec cet ingrat *Prostolé*. Sans doute que je ne dois point lui pardonner tout ceci. Cependant malgré toute cette colére affectée, il me baisa encor, & voulut me mettre la main dans le sein. Je me débats, & je m'écriay que je mourois plutôt que de souffrir une pareille indignité. Considérez, Pamela, dit il d'un ton menaçant, considérez où vous êtes, & ne faites pas la folle : Autrement votre sort sera plus terrible encor que vous ne le pensez. Mais, dit il à Mad. Jewkes, conduisez là en haut ; je lui enverray quelques Propositions par écrit ; Réfléchissez y, Pamela, ajouta-t-il, & faites moy tenir votre réponse demain matin. Je vous donne ce tems là pour vous déterminer : mais soyez persuadée que ce terme expiré, votre sentence sera prononcée sans appel. Je montay donc dans ma chambre, & je m'abandonnay à mon affliction, dans l'attente de ce qu'il avoit à me proposer. J'étois bien aisé cependant d'avoir encor une nuit de repit.

Il ne m'envoya pourtant rien ; & sur le minuit Mad. Jewkes & Nanon montèrent pour se coucher avec moy comme la nuit precedente. Je voulus me mettre au lit toute habillée ; ce qui les fit murmurer beaucoup, & Mad. Jewkes en particulier déclama fort contre moy. En verité j'avois envie de ne me point coucher du tout ; aussi bien ne dormis-je que peu, craignant que Mad. Jewkes ne fit entrer mon Maitre. Elle ne fit pendant longtems que le louer, & blamer ma conduite : mais je ne lui répondis que le moins que je pus.

Mr. le Chevalier Simon *le-Babillard*, je veux dire Darnford, doit diner aujourd'hui avec mon Maitre. Il lui avoit envoyé faire des complimens sur son arrivée dans la Province. J'apprens que ce vieux Chevalier a grande envie de me voir, & je m'imagine qu'on m'enverra chercher, comme on fit Samson pour se moquer de lui. Mais je suis ici, & il faut que je souffre tout.

S A M E D I à midi.

Mon Maitre vient de m'envoyer par Mad. Jewkes les propositions que vous allez voir. Voilà donc à quoy aboutissent tous ses desseins honêtes, & ses vuës honorables ; c'est de faire de moy sa Maitresse, ou plutôt une indigne prostituée. Mais je me flatte, mes chers Parens, que j'en abhoreray toujours la pensée. Vous verrez cependant qu'elles tendent à une chose en particulier, que j'aurois voulu pouvoir exécuter, si j'avois pû le faire sans renoncer à ma Vertu. Je veux dire, à vous rendre heureux & contents. J'ay répondu à ses offres d'une manière que vous approuverez sans doute ; & je suis préparée à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Car je crains qu'on ne mette désormais tout en œuvre pour me perdre : & si le peu de force que j'ay ne me permet pas de me défendre, je seray au moins innocente devant Dieu, puisque je ne consentiray jamais au crime ; & c'est à Dieu qu'il faut que je laisse le soin de vanger tout le mal qu'on me fait, dans le tems & de la manière qu'il jugera à propos. Je mettray à coté de chacune de ses Propositions la Réponse que j'y ay faite, & quoyque j'aye tout à craindre, j'espère pourtant encor que la Providence divine m'assistera. Mais si j'ay le malheur de retourner chez vous ruinée, & perdue

perdue de reputation, sans oser vous regarder en face, je me flatte cependant que vous aurez pitié de votre pauvre Pamela, & que vous tacherez de la consoler pour lui faire passer doucement le peu de jours qui lui resteront ; car je ne saurois survivre longtems à mon deshonneur. Et vous pouvez être assurez, que si je suis malheureuse, au moins je ne seray pas coupable.

" A Mademoiselle PA-
" MELA ANDREWS.

" Voici des ARTICLES
" que vous devez peser
" bien serieusement : ré-
" pondrez y par écrit,
" afin que je prenne ma
" dernière Résolution
" suivant ce que, vous
" me répondrez. Sou-
" venez vous seulement
" que je ne veux point
" que l'on m'amuse, &
" que votre Réponse de-
" cidera absolument de
" votre sort, sans que
" je vous fasse de nou-
" vaux reproches, ni que
" je prenne plus de pé-
" ne à vous persuader.

Ceci est ma REPONSE.

Pardonnez, mon cher Mon-
sieur, à votre pauvre
servante, le courage &
la fermeté qu'elle va te-
moigner dans sa Réponse
à vos ARTICLES. Ne
s'exprimer pas avec cha-
leur & avec indignation
sur un sujet comme celui
dont il s'agit, seroit se
rendre coupable à un
point que j'abhorre du
fond de mon cœur. Je
ne vous amuseray point ;
je ne répondray point
comme une personne ir-
résolue. Car je n'ay pas
besoin d'un moment de
Reflexion. Voici donc la
REPONSE que je vous
fais, quelles qu'en puis-
sent être les Conséquen-
ces.

" I. Si vous pouvez
" me convaincre que cet
" haïssable

I. Pour ce qui est du
premier Article, il me
O 5 con-

“ haïssable Prestolé n’a
 “ reçu aucune esperance
 “ de votre part, dans la
 “ déclaration qu’il a osé
 “ vous faire, & que vous
 “ n’avez aucune inclina-
 “ tion pour lui, préfera-
 “ blement à moy, je vous
 “ fais les Propositions sui-
 “ vantes, que j’accom-
 “ pliray ponctuellement,
 “ & avec fidélité.

convient peutêtre, Mon-
 sieur, (afin de ne meriter
 pas dans votre Esprit les
 épithètes honteux de *bar-
 die, d’artificieuse*, & d’au-
 tres semblables) il me
 convient, dis-je, de de-
 clarer, que je n’ay jamais
 donné la moindre espe-
 rance à Mr. Williams,
 par rapport à ce que vous
 insinuez. Je crois que le
 principal motif qui l’a fait
 agir étoit le devoir de sa
 Charge ; c’est ce qui l’a
 engagé à vouloir secourir
 une personne affligée, mal-
 gré tout ce que son in-
 têtet particulier pouvoit
 exiger de lui. Vous pou-
 vez me croire, Monsieur
 lors que je vous assure,
 que je ne connois pas un
 seul homme, que je puisse
 souhaiter d’épouser ; &
 que le seul que je pou-
 rois honorer plus que tout
 autre, est précisément ce-
 lui qui cherche à me de-
 shonorer pour jamais.

“ II. Je vous feray im-
 “ mediatement présent de
 “ cinc cens Guinées, pour
 “ votre propre usage, dont
 “ vous disposerez comme
 “ vous le jugerez à pro-
 “ pos.

II. Pour votre seconde
 Proposition, je la rejette
 de toute mon ame, en
 arrivé ce qui pourra.
 L’Argent, Monsieur, n’est
 pas mon souverain Bien.
 Puisse

“ pos. Je les mettray en-
 “ tre les mains de la per-
 “ sonne que vous vou-
 “ drez me nommer, & je
 “ n’attendray aucune fa-
 “ veur de vous, que pre-
 “ mièrement vous ne so-
 “ yez assurée de la pos-
 “ session de ces Guinées.

Puisse le Dieu Toutpuif-
 sant m’abandonner, lors
 que je le regarderay
 comme tel, & lors que
 pour en gagner je renon-
 ceray à cette bienheu-
 reuse Esperance, qui sera
 ma consolation dans un
 tems, où des Millions
 d’Or ne sauroient procu-
 rer un seul moment de
 repos, quand on reflexit
 sur une Vie passée dans le
 Crime.

“ III. Je vous cederay
 “ aussi - immédiatement
 “ une Terre, que j’ay a-
 “ chetée depuis peu dans
 “ le Comté de Kent, &
 “ qui rapporte 250 Li-
 “ vres Sterling par an,
 “ tous fraix payez. La
 “ Propriété de cette Terre
 “ vous sera cedée en plein,
 “ pour toute votre Vie, &
 “ pour la Vie des Enfans
 “ que vous pourcez avoir :
 “ Votre Père en sera mis
 “ en possession sur le
 “ champ, pour la garder
 “ en votre nom ; le soin
 “ qu’il en prendra lui
 “ fournira de quoy vivre
 “ agréablement ; car je
 “ lui donneray aussi 50
 “ Livres Sterling par an
 “ durant

III. Je réjette, Mon-
 sieur, votre troisième pro-
 position pour la même
 raison ; & je suis fâchée
 que vous puissiez vous
 imaginer que mes pau-
 vres mais vertueux Pa-
 rens voulussent y entrer,
 ou se charger de prendre
 soin d’un bien, qui seroit
 deu à la Prostitution de
 leur fille. Pardonnez,
 Monsieur, la vivacité avec
 laquelle je m’exprime sur
 ce sujet : mais vous ne
 connoissez pas ces pau-
 vres gens, mes chers Père
 & Mère, si vous ne cro-
 yez pas, qu’ils aimeroient
 mieux mourir de faim, &
 périr de Misère sur un
 Fumier, plutôt que d’ac-
 cepter

" durant sa Vie, & celle
 " de votre Mère; & si
 " cette terre ne rapporte
 " pas 250 Livres Sterling
 " clair & net, je suppli-
 " eray à ce qui manquera
 " à cette somme.



cepter tous les Trésors du
 Monde, à des conditions
 si laches & si honteuses.
 Je n'ose pas dire tout ce
 que mon cœur me sug-
 gere dans cette triste oc-
 casion. Mais en verité,
 Monsieur, vous ne les
 connoissez pas; & j'es-
 père, que par la Grace de
 Dieu, les horreurs de la
 mort, dût elle paroître
 sous la forme la plus hi-
 dieuse, ne me feront ja-
 mais faire rien qui soit
 indigne d'une fille, qui
 appartient à de si honné-
 tes gens.

" IV. J'étendray aussi
 " mes Bienfaits sur ceux
 " de vos parens ou alliez
 " que vous en croirez
 " dignes, ou pourqui vous
 " avez de l'amitié.

IV. Je prens la liberté,
 Monsieur, de répondre à
 votre quatrième Propo-
 sition comme à la troi-
 sième. Si j'ay quelques
 Parens qui aient besoin de
 la faveur des Grands, pu-
 issent ils ne l'obtenir ja-
 mais, s'ils sont capables de
 la desirer à des conditions
 si honteuses.

" V. J'ordonneray en-
 " cor qu'on vous envoie
 " des Patrons des plus
 " magnifiques étoffes,
 " vous en choisirez de
 " quoy vous faire quatre
 " riches

V. De beaux habits ne
 me conviennent pas, Mon-
 sieur; & je n'ay pas l'Ambi-
 tion d'en porter; je tire
 plus de Gloire de ma
 pauvreté & de ma bas-
 sesse,

" riches manteaux com-
 " plets, afin que vous pu-
 " issiez paroître avec hon-
 " neur, comme si vous
 " étiez ma femme. Je
 " vous donneray deux
 " Bagues de Diamant, deux
 " paires de Boucles d'O-
 " reilles, un Colier de
 " Diamant, que ma Mère
 " avoit achetez pour en
 " faire present à Made-
 " moiselle Tomlins, si le
 " mariage qu'on avoit
 " proposé entre elle &
 " moy avoit eu lieu. Je
 " vous feray d'autres pre-
 " sens encor, si je me
 " trouve content de votre
 " conduite, & de votre
 " affection pour moy.

sesse, que je n'en tirerois
 des habits les plus somp-
 tueux. Croyez moy, Mon-
 sieur, ces choses là con-
 viennent moins à l'hum-
 ble Pamela née dans la
 bassesse, que les haillons
 dont votre bonne Mère
 ma tirée. Vos Bagues,
 Monsieur, votre Colier,
 vos Boucles d'Oreilles fié-
 ront mieux à quelque
 Dame de Qualité qu'à
 moy. La perte de mon
 plus précieux Joyau, je
 veux dire de ma Vertu,
 seroit bien pauvrement
 recompensée par les Bi-
 joux que vous m'offrez.
 Que pourrais-je penser
 lors que je verrois ces
 Bagues à mes doigts, ce
 Colier à mon Cou, ces
 Boucles à mes Oreilles, si
 ce n'est que tout cela se-
 roit le pris de ma chaste-
 té, & que je ne serois or-
 née ainsi exterieurement,
 que parce que j'aurois
 perdu le seul ornement
 réel de mon Sexe ?

" VI. Comprenez par
 " là, Pamela, le cas que je
 " fais du consentement
 " volontaire d'une per-
 " sonne, que j'ay déjà
 " actu-

VI. Je fais, Monsieur,
 par une triste experience
 que je suis en votre pou-
 voir : Je fais que la re-
 sistance que je puis faire,
 ne

“ actuellement en mon
 “ pouvoir ; & qui, si elle
 “ n’accepte pas mes of-
 “ fres, trouvera enfin, que
 “ je n’ay pas pris tant de
 “ pénes, & que je n’ay
 “ pas risqué ma Reputa-
 “ tion, sans être résolu de
 “ satisfaire ma passion
 “ pour vous, à quelque
 “ prix que le soit, & sans
 “ faire aucune condition
 “ avec vous, si vous refu-
 “ sez celles que je vous
 “ propose.

ne fera que foible, & que
 peut-être elle ne me ser-
 vira de rien. Je crains
 que la *volonté* que vous
 avez de me perdre ne soit
 égale à votre *Pouvoir*.
 Cependant je puis vous
 assurer, Monsieur, que je
 ne feray jamais un Sacri-
 fice volontaire de ma Ver-
 tu. Tout ce que pourray,
 ce sera peu de chose, je le
 feray pour vous convain-
 cre que vos offres ne me
 détermineront jamais à
 consentir à ma ruine. Et
 si je ne puis pas résister à
 la Violence, j’espère que
 par la Grace de Dieu, je
 n’auray pas à me repro-
 cher, de n’avoir pas fait
 tout ce qui étoit en mon
 pouvoir, pour éviter mon
 deshonneur ; & je puis en
 conscience appeler en
 Témoin le Grand Dieu,
 qui est mon seul Refuge,
 & mon unique Prote-
 cteur : Il fait que ma Vo-
 lonté n’aura pas eu la
 moindre part dans mon
 malheur.

“ VII. Vous serez Mai-
 “ tresse de ma personne
 “ & de tout mon bien
 “ aussi absolument que si
 “ la

VII. Je n’ay jamais osé
 porter mes vûes si loin,
 que de desirer seulement
 ce que vous insinuez dans
 votre

" la ridicule Ceremonie
 " avoit été celebrée. Tous
 " mes Domestiques se-
 " ront les vôtres; & vous
 " en choisirez deux en
 " particulier pour vous
 " servir, sans que je me
 " mêle jamais de leur
 " commander rien. Et si
 " votre conduite est telle
 " que j'aye lieu d'en être
 " content, peut-être pour-
 " ray je me résoudre à
 " vous épouser après que
 " nous aurons vécu un
 " An ensemble (Je ne
 " veux pourtant pas m'y
 " engager) Car si l'amour
 " que j'ay pour vous croit
 " tous les jours, comme
 " il a fait depuis plusieurs
 " mois, il me sera im-
 " possible de vous rien
 " refuser.

" Confiderez donc, Pa-
 " mela, qu'il est main-
 " tenant en votre pou-
 " voir de m'obliger à
 " des Conditions, qui
 " procureront votre
 " propre bonheur, &
 " celui de tous vos pa-
 " rens. Mais après ce
 " jour tout sera fini, &
 " fini sans retour: vous
 " éprouverez tout ce
 " que

votre septième Article.
 Et c'est ce qui m'a enga-
 gée à employer, quoyque
 inutilement, tous ces pe-
 tits Artifices pour me de
 Délivrer de la prison où
 vous me teniez, quoyque
 vous m'eussiez promis
 d'en agir honorablement
 avec moy. Je savois très
 bien que votre Qualité ne
 vous permettroit jamais
 de vous abaisser jusqu'à
 penser sérieusement à é-
 pouser une pauvre & mé-
 prisable Créature comme
 moy. Tout ce que je de-
 sire c'est de retourner a-
 vec mon innocence à la
 Basseffe dans laquelle je
 suis née. Qu'ay-je fait,
 Monsieur, pour mériter
 que vous me le refusiez?
 Car quoyque je puisse as-
 seurer avec verité, que je
 n'avois pas le moindre
 dessein d'épouser votre
 Chapelain; cependant, a-
 fin de sauver ma Vertu,
 j'aurois pris la fuite avec
 le moindre de vos Dome-
 stiques, si j'avois cru qu'il
 eut pû me conduire seu-
 rement à machère Pauv-
 reté. Je me souviens,
 Monsieur, de vous avoir
 oui dire un jour d'un cer-
 tain

“ que vous paroissez
 “ craindre, sans qu’il
 “ vous en revienne le
 “ moindre avantage.

“ Je vous prie donc
 “ de bien peser tout, &
 “ d’accepter les Offres
 “ que je vous fais ; &
 “ je m’appliqueray im-
 “ mediatement à vous
 “ en assurer l’exécu-
 “ tion. Si vous con-
 “ noissez vos veritables
 “ intérêts, vous me té-
 “ moignerez votre re-
 “ connoissance, & de
 “ mon coté je vous
 “ pardonneray tout ce
 “ qui s’est passé.”

tain grand Capitaine, que
 puisqu’il pouvoit se resou-
 dre à vivre de Lentilles,
 il n’étoit pas surprenant
 qu’il refusât les présens
 que les plus puissans Mo-
 narques vouloient lui faire
 pour le corrompre. Je
 me flatte aussi, que puisque
 je puis vivre contentedans
 la plus grande Misère, je
 ne me resoudray jamais à
 vendre ma Vertu, fut ce
 pour gagner toutes les Ri-
 chesses des Indes. Lors
 que je deviendray vaine,
 & que je prendray plaisir
 à porter de magnifiques
 habits, & à vivre dans le
 Luxe (ce qui j’espère n’ar-
 rivera jamais) qu’alors je
 puisse faire consister mon
 souverain bien dans ces ri-
 dicules babioles, & leur
 sacrifier les Ornemens
 plus solides d’une bonne
 Reputation, & d’une cha-
 steté inviolable.

Et sur ce que vous dites que vous pourcez m’épou-
 ser au bout d’un an, pourvu que je continue à me
 bien conduire à votre égard, permettez moy de ré-
 pondre, Monsieur, que ceci fait moins d’impression
 sur moy, s’il est possible, que tout le reste de vos pro-
 positions. Car, si j’ay maintenant encor quelque mé-
 rite à vos yeux, il s’évanouira entièrement dès le mo-
 ment que j’accepteray vos offres : Et je serois si é-
 loignée de m’attendre à cet honneur, que je m’en
 pronon-

prononcerois moi-même absolument indigne. Que diroit on dans le monde, Monsieur, si vous épousiez une fille, que vous auriez entretenue ? Si un Gentilhomme de votre Qualité s'abaissoit jusques à épouser non seulement une Pamela de basse extraction, mais même une infame prostituée ? Quelque peu que je connoisse le monde, je ne saurois, Monsieur, me laisser prendre à un apas si grossier.

J'avouë que c'est quelque chose de bien affreux pour moy, pauvre, foible, sans amis, & sans appui, comme je suis, de me voir absolument en votre pouvoir. Mais permettez moy, Monsieur, de vous prier, comme j'écris ceci, à genoux, de bien peser tout, avant que de vous résoudre à me perdre. Jusques ici, Monsieur, vous vous êtes avancé à grands pas vers le plus affreux de tous les Crimes ; mais vous ne l'avez pas encor achevé. Lorsqu'une fois vous l'aurez commis, rien ne pourra le rappeler. Quel sera alors votre Triomphe ? Quelle Gloire vous reviendra-t-il, d'avoir vaincu un si foible Ennemi ? Laissez moy seulement jouir de ma pauvreté avec honneur ; c'est toute la grace que je vous demande ; & je vous beniray, je prieray Dieu pour vous tous les momens de ma Vie. Pensez, je vous en conjure, pensez avant qu'il soit trop tard, quels reproches, quels cruels Remords vous éprouverez dans votre conscience à l'heure de votre mort, lors que vous viendrez à considérer que vous aurez ruiné une pauvre Créature, & que vous aurez peutêtre rendu malheureuse pour l'éternité, celle qui ne tiroit gloire de rien que de sa Vertu ! Quelle joye, quelle Consolation ne gouteriez vous pas au contraire, lors que dans ce terrible moment vous vous sentirez innocent de cet affreux crime, & que votre conscience vous rendra témoignage que vous vous êtes laissé toucher aux ardantes prières d'une infortunée ; que ses sollicitations vous ont engagé à conserver votre propre vertu,

&c

& à lui laisser conserver la sienne ! Que le Dieu Tout-puissant, de qui la Misericorde vous a empêché depuis peu de perir dans les eaux (dont je me flatte que j'auray lieu de me rejouir, & de vous feliciter) que le Dieu Toutpuissant, dis-je, touche votre cœur, & vous preserve de ce Crime, & moy d'une entière ruine ! C'est entre ses mains que je remets ma Cause ; & si je puis échapper à cet affreux malheur, je lui en donneray toute la Gloire, & je le prieray jour & nuit pour vous. Je suis

Monsieur,

Votre très affligée,

pauvre, & desolée Servante.

Je copiai ceci pour vous le communiquer, mes chers Parens, si jamais je suis si heureuse que de vous revoir ; & je me flatte que vous approuverez ma conduite. Le soir, quand Mr. le Chevalier Darnford fut parti, mon Maître me fit descendre. Eh bien, dit il, avez vous examiné mes Offres. Oui, Monsieur, répondis-je, & voici ma Réponse ; mais souffiez que je ne vous la voye point lire. Est ce votre modestie, dit il, ou votre obstination qui vous fait souhaiter que je ne la lise point devant vous ?

Je voulus me retirer ; mais il me dit, ne me suiez pas, je ne liray point votre Réponse tant que vous serez ici. Mais dites moy, Pamela, si vous acceptez mes Offres où non. Monsieur, dis-je, vous le verrez bientôt ; mais ne me tenez pas ainsi ; car il m'avoit pris la main. Y avez vous bien réfléchi avant que de répondre ? reprit il. Oui, Monsieur, dis-je. Mais, ajouta-t-il, si vous croyez que cette réponse ne puisse pas me plaire, reprenez là, ma chère, & réfléchissez y de nouveau ; car si c'est là votre dernière réponse,

réponse, & qu'elle ne me plaise pas vous êtes perdue sans ressource : car je ne veux plus m'abaisser jusqu'à prier là où je puis commander. Je crains, à votre air, que votre réponse ne soit pas satisfaisante : & souffrez que je vous dise, que je ne veux point essuyer de refus. Si les Conditions que je vous propose ne vous paroissent pas assez avantageuses, je vous donnerai jusques aux deux tiers de mon bien ; car, ajoutait-il, en faisant un affreux Serment, je ne saurois vivre sans vous ; & puisque les choses ont été si loin, je suis déterminé à ne point vivre sans vous. Là dessus il me prit entre ses bras, ce qui m'effraya prodigieusement, & il me donna deux ou trois baisers.

Je m'échappay enfin, & je montay dans ma chambre pénétrée d'inquietude & de crainte.

Une heure après il appella Mad. Jewkes ; je compris qu'il étoit dans une furieuse colère, & cela uniquement à cause de moy ; j'entendis Mad. Jewkes lui dire, que c'étoit sa propre faute, & que s'il avoit un peu de résolution, il feroit bientôt cesser mon obstination & toutes mes plaintes ; elle lui dit plusieurs autres choses semblables, toutes pleines d'impudence. Je suis résolue de ne me point coucher ce soir, si on ne m'y force pas. Oh ! que mon pauvre cœur palpite ! Que deviendray-je en fin !

S A M E D I *sur le Minuit.*

Sur le minuit il m'envoya dire par Mad. Jewkes de l'aller trouver. Où, dis-je. Je vais vous y conduire, répondit elle. Je descendis deux ou trois marches ; mais voyant qu'elle alloit à la Chambre de mon Maître, dont la porte étoit ouverte ; je ne saurois aller là, dis-je. Allons, reprit elle, ne faites pas la sotte ; il ne vous arrivera aucun mal. Non, dis-je, quand

quand je devrois mourir, je ne veux point y aller. Je l'entendis lui qui disoit, qu'elle vienne, autrement elle s'en repentira; je ne saurois me résoudre à lui parler moi-même. Non, dis-je, je ne puis point l'aller trouver, & je remontay dans mon cabinet, attendant à tout moment qu'on viendrait m'en tirer par force.

Mais Mad. Jewkes monta quelques momens après, & me commanda de me coucher au plutôt. Non, dis-je, je suis résolue de ne me point coucher cette nuit. Je vous y obligerai bien, dit cette impérieuse Créature; Nanon & moy vous deshabillerons. Je savois, que ni prières, ni larmes ne pouvoient toucher cette méchante femme; je lui dis je suis seure que vous ferez entier mon Maître, & je seray perdue! Vous en seriez bien plus mal, n'est ce pas? répondit elle: mais je vous assure qu'il est trop irrité pour se familiariser avec vous; & vous pouvez compter qu'on disposera de vous d'une autre manière; c'est ce que je puis vous dire pour votre Consolation. J'espère qu'un Mari saura se faire obéir, quoyque personne autre ne le puisse. Il n'y a point de Mari au monde, répondis-je, qui puisse me forcer à faire rien d'injuste ni de honteux. C'est ce qu'on éprouvera bientôt, dit elle: & Nanon étant entrée là dessus, Quoy! dis-je, faut il que je couche encor avec deux personnes durant la chaleur qu'il fait? Oui, dit elle, vous coucherez avec deux personnes de votre Sexe, jusques à ce que vous puissiez avoir un bon Compagnon au lieu de nous deux. Mad. Jewkes, lui dis-je, je vous prie de ne me point parler d'une manière indécente; je vois que vous allez encor commencer à le faire, mais peutêtre que cela m'obligera à vous dire quelque dureté. Car après les mauvaises actions il n'y a rien de plus criminel que les mauvaises paroles; car on n'en prononceroit point, si l'on n'avoit pas le cœur corrompu. Couchez

chez vous, petite *Puritaine*, dit elle ; sans doute que vous êtes d'une chasteté sans pareille. En vérité, répondis-je, je ne saurois me coucher : quel mal cela vous fera-t-il, si je passe la nuit dans ce fauteuil ? Nanon, dit elle, deshabillez ma jeune demoiselle, & si elle ne veut pas vous le permettre, je viendray vous aider ; & si nous ne pouvons pas en venir à bout toutes deux, j'appelleray mon Maître pour nous assister ; ce seroit pourtant un Employ qui conviendroît mieux à Mr. Colbrand qu'à lui. Vous êtes bien cruelle, lui dis-je. Je le fais, répondit elle, je suis une Prostituée, & une Jezabel. Ah ! dis-je, vous avez fait un bel exploit d'aller rapporter ces fadaïses à mon Maître ! Que ne lui disiez vous aussi que vous m'aviez battue ? Non, mon petit Agneau, reprit elle (je ne lui avois pas oui prononcer ce mot depuis longtems) je vous laissois ce soin, & vous alliez le dire, si le *Vantour* n'avoit pas pris le parti du *Loup*, & ordonné à l'innocent Agneau de se taire. Je ne me soucie point de vos railleries, Mad. Jewkes, lui dis-je ; mais quoyque je ne puisse trouver maintenant ni justice, ni grace, & qu'on ne veuille point écouter ma justification, il viendra peutêtre un tems où l'on m'entendra, & où le sentiment de vos crimes vous otera la parole. Oui, petite Arrogante, dit elle, & le Vantour aussi perdra la parole ! Il faudra donc que nous soyons tous deux muets ! Cela sera joli, mon petit Agneau. Alors vous aurez tout le tems de parler seule : Oh ! qu'il fera beau entendre ce joli petit Agneau repeter continuellement les mots d'*innocence*, de *vertu*, & d'*honneur*, jusques à ce que le procès soit fini. Vous êtes bien vicieuse, lui dis-je ; mais si vous pensiez le moins du monde à l'autre Vie, vous ne parleriez pas comme vous faites. Je ne m'en étonne point. Cela fait voir en quelles Mains je suis tombée. Sans doute, répondit elle ; mais je vous prie de vous deshabiller, & de vous coucher, autrement

ment je crois que votre *Innocence* ne vous empêchera pas de tomber en de plus mauvaises mains encor. Je me coucheray, lui dis-je, si vous voulez me permettre de tenir moy même les Clefs de la Chambre, mais non pas autrement, si je puis m'en empêcher. Oui, dit elle, & puis vous formerez de nouveaux projets, de nouveaux stratagèmes pour vous enfuir. Non, je vous assure, repris-je, j'ay renoncé à tous mes Stratagèmes. Je vous prie de me donner les Clefs, & je me coucheray. Elle vint à moy, & me prit dans ses terribles bras, comme si je n'eusse été qu'un paquet de plumes. Je fais ceci, dit elle, pour vous montrer combien seroit foible la résistance que vous pourriez faire contre moy, si je voulois me servir de toute ma force: Ainsi mon petit *Agneau*, ne dites pas à votre *Loup*, que vous ne voulez point vous coucher. Là dessus elle me remit sur ma chaise, & me donna un petit coup sur le Cou: Ah! tu es en vérité une jolie Créature: mais si obstinée & si hautaine, que si tes forces répondoient à ton orgueil, tu nous emporterois tous sur tes épaules, & la maison encor par dessus le marché. Mais je vous ordonne de vous deshabiller.

Je vois bien, dis-je, que mes Malheurs ne font qu'exciter votre gayeté, & vous engagent encor à me tourner en ridicule. Mais je vous *aimeray* si vous voulez me faire le plaisir de me donner les Clefs des portes de la Chambre. Etes vous seure que vous m'aimerez, dit elle? Parlez en conscience. Vous ne devriez pas, repris-je, me presser si fort là dessus; & vous ne le feriez pas, si vous n'étiez pas persuadée, que vous ne m'avez donné que trop de sujet de ne vous pas aimer. Mais je vous aimeray autant que je pouray; je ne voudrois pas dire un mensonge de propos délibéré; si je vous assuerois que je vous aimeray de tout mon cœur, sans doute que vous ne me croiriez pas, après la manière dure & cruelle,
dont

dont vous m'avez traitée. Voilà qui est sincère, je l'avoue, dit elle; mais Nanon, ajouta-t-elle, déchauffez Mademoiselle. N'en faites rien, je vous en prie, lui dis-je, je me coucheray tout à l'heure, puis qu'il le faut absolument.

J'entray là dessus dans mon Cabinet pour quelques momens, & je mis à écrire ceci. Mais comme elle me pressoit fort, je fus obligée de m'aller coucher; je garday pourtant une partie de mes juppes, comme j'avois fait la nuit précédente. Mad. Jewkes me permit de garder les Clefs de la Chambre; car il y a une double porte, & deux Serrures. Je dormis un peu cette nuit, n'ayant pas fermé l'œil les deux ou trois dernières nuits.

Je ne saurois m'imaginer ce que Mad. Jewkes prétend; mais comme Nanon vouloit parler une fois ou deux, elle l'a rabrouée, & lui a dit, je vous défens d'ouvrir la bouche devant moy, petite souillon; & si Pamela vous fait quelques Questions, ne lui répondez pas un mot, pendant que je suis ici. C'est une femme imperieuse, qui se fait craindre tous les Domestiques: ç'a été toujours là son Caractère. Oh! qu'il est bien différent en tout de celui de la bonne Mad. Jarvis!

DIMANCHE *matin.*

Il m'est venu une pensée un peu singulière dans l'esprit: mon dessein, quoyqu'un peu hardi, n'avoit rien de criminel. Voyant que mon Maitre s'habilloit pour aller à l'Eglise, & que le Carosse étoit pret, je suis entrée dans mon Cabinet, & me suis mise à écrire ces deux billets.

On recommande instamment aux Prières de cette Assemblée un Gentilhomme d'honneur & de merite, mais qui est exposé à une violente Tentation, ayant dessein d'employer son grand Pouvoir pour ruiner une pauvre & infortunée Créature.

Une pauvre fille affligée se recommande aux Prières de l'Eglise, pour demander à Dieu qu'il conserve sa Vertu & son Innocence.

Mad. Jewkes monta comme j'écrivois ces billets: Toujours à écrire, dit elle en entrant; elle voulut absolument voir ce que c'étoit, & sur le champ, malgré tout ce que je pus lui dire, elle porta les deux Billets à mon Maitre, qui les lut, & dit à Mad. Jewkes, allez dire à Pamela qu'elle verra bientôt, comment ses prières auront été exaucées. Elle est bien hardie; mais puisqu'elle a refusé toutes mes offres, je ne tarderay pas à lui faire rendre compte de tout. Il sortit là dessus, & je le regarday par la fenêtré; il étoit parfaitement bien mis; & en verité c'est un très bel homme. Quel dommage que son Cœur ne réponde pas à cet extérieur aimable! Pourquoi ne puis-je pas le hair? Mais que ceci ne vous inquiète point. Il est impossible que je l'aime; ses vices le rendent affreux à mes yeux.

Mon Maitre a envoyé dire qu'il ne viendra point diner au logis; & je m'imagine qu'il dinera chez Mr. le Chevalier Darnford. Je suis fort inquieté au sujet du pauvre Mr. Williams. Mad. Jewkes dit qu'il est encor en prison, & qu'il prend son malheur fort à cœur. Comme il se l'est attiré pour l'amour de moy, cela m'afflige extrêmement. Mon Maitre veut en être payé: & cela est bien dur: il est vray que Mr. Williams a reçu cent cinquante Livres Sterling de lui; mais il regardoit cela comme un Salaire qu'il lui

lui donnoit pour les trois ans durant lesquels il a été son Chapelain. Mais il n'y a point eu d'accord entre eux, & Mr. Williams se fioit entièrement à la bonté de son Patron : ce digne Ministre en a sans doute agi bien genereusement avec moy ; puisqu'il s'est exposé volontairement au ressentiment de mon Maitre uniquement pour delivrer l'innocence opprimée ; j'espère qu'il en sera dignement recompensé avec le tems. Helas ! Pour moy, je n'ose pas interceder en sa faveur : Je ne ferois qu'exciter de plus en plus la Jalousie de mon Persecuteur. Et d'ailleurs, je n'ay pas assez de credit, pour me délivrer moy-même.

DIMANCHE *au soir.*

Mad. Jewkes a receu un billet de mon Maitre ; je ne fais ce qu'il lui marque, mais le Carosse est revenu sans lui. Comme elle ne me veut rien dire, il est inutile de lui faire des questions. Je crains si fort de nouveaux complots & de nouveaux Artifices, que je ne fais que faire. Tout m'est suspect ; car maintenant qu'on a voué ma ruine, que puis-je attendre ! On entreprendra sans doute ce qu'il y a de plus affreux ! Tout ce que je puis faire c'est d'adresser mes Prières à Dieu pour implorer sa Protection. S'il faut que je souffre, puisse-je au moins ne pas survivre longtems à la perte de mon honneur ! Seulement que je n'abrége pas mes jours d'une manière criminelle !

Cette femme a laissé le billet de mon Maitre sur la Table dans notre chambre : & je m'y suis renfermée pour la copier. Vous jugerez par ma main tremblante dans quelle inquietude je suis. Je souhaite que le pauvre Mr. Williams soit relâché à quelque prix que ce soit. Mais cette Lettre me fend le

cœur. Cependant, j'ay encor, Graces à Dieu, un jour de Repit!

“ *Mad. JEWKES,*

“ On m’a tant sollicité sur l’affaire de Mr. Williams, que je pars cette aprèsdînée pour Stamford, dans le Carosse de Mr. Darnford, avec le
 “ Ministre Peters, qui intercede pour son Confrère; je ne seray de retour que demain au soir, & peut-être pas même alors. Quand à votre Pupille, je
 “ suis extrêmement irrité contre elle. Elle a laissé écouler le tems que je lui avois accordé; & quand
 “ même elle voudroit à present signer les Articles que je lui ay proposé, il est desormais trop tard.
 “ Je découvriray peutêtre quelque chose par le moyen de Mr. Williams, & à mon retour je seray
 “ éprouver à cette ingrate, que tous ses charmes enchanteurs ne sauroient lui faire éviter le sort qui
 “ l’attend. Mais qu’elle ne sache rien de ceci, de peur que cela ne l’engage à exercer son Esprit inventif pour trouver quelque nouveau Stratagème.
 “ Ayez soin de ne pas vous fier avec elle la nuit, sans avoir avec vous une autre personne pour vous
 “ assister; de peur qu’elle ne soit assez temeraire pour tacher de s’échaper une seconde fois par la
 “ Fenêtre. Car je la redemanderay de vos mains.
 “ Je suis

“ *Votre, &c.*”

Après avoir copié cette Lettre je la remis à l’endroit où je l’avois trouvée: Je l’avois à pêne posée sur la Table, que Mad. Jewkes est remontée, étant dans une grande inquiétude, craignant que je n’eusse vû ce billet. Mais comme j’étois dans mon Cabinet, & que la Lettre étoit sur la Table où elle l’avoit laissée, elle n’a rien soupçonné. Ha! dit elle, j’appréhendois que vous n’eussiez vû cette Lettre de mon Maître,

tre, que j'ay eu la negligence de laisser sur la Table. Je voudrois l'avoir feu, lui dis-je. Comment, reprit elle, vous n'oseriez pas sans doute lire les Lettres qu'on m'adresse je vous assure, lui ay-je répondu, que dans la Circonstance où je me trouve, je l'aurois luë, si j'avois feu qu'elle étoit là. Permettez moy, je vous prie, de la voir. Je souhaite beaucoup de bien à Mr. Williams, a-t-elle dit, j'apprens que mon Maitre est allé pour s'accommoder avec lui; ce qui est une grande preuve de sa Bonté. Il a certainement le Cœur très bon, & il est toujours pret à pardonner. Comment, ay-je dit, comme si je n'avois rien feu de cette Affaire; comment peut il s'accommoder avec lui? Mr. Williams n'est il pas à Stamford? Je le crois; a-t-elle répondu. Mais Mr. Peters intercède pour lui, & il est allé à Stamford avec mon Maitre, qui ne fera pas de retour ce soir: De sorte que nous n'avons rien à faire, si ce n'est de souper de bonne heure, & de nous aller coucher. Tant mieux, ay-je dit là dessus; j'espère donc que je dormiray bien cette nuit. Vous pouriez dormir bien toutes les nuits, a-t-elle répondu, si vos ridicules frayeurs ne vous en empêchoient pas. Vous craignez vos amis, lors même qu'ils ne vous approchent pas. Cela est vray, ay-je dit, car je n'en ay point ici.

J'ay donc encor une nuit pendant laquelle je pouray conserver mon innocence. Je ne fais ce qui m'arrivera la nuit suivante: ainsi je tacheray de bien dormir celle-ci, tandis que je suis un peu tranquile. Je vous souhaite le bon soir, mes chers Père & Mère; car je n'ay plus rien à dire sur cette journée. Et quoyque la Lettre de mon Maitre m'effraye, je m'efforceray pourtant d'être aussi gaye qu'il me sera possible, afin qu'on ne me soupçonne pas de l'avoir vue.

Deformais plus les apparences me paroîtront favorables & plus je soupçonneray de mauvais desseins. Oh ! votre pauvre fille ! Que n'a-t-elle pas souffert depuis qu'elle vous écrivit Dimanche au soir ! La plus cruelle Epreuve ! Le plus affreux danger ! Oh ! que le corps me frissonne en voulant vous rendre compte de ce qui s'est passé durant ce funeste Intervalle ! Car, mes chers Parens, ne ferez vous pas trop effrayer, & ne ressentirez vous pas une trop vive douleur, lors que je vous diray que ce prétendu Voyage de Stamford n'étoit qu'un abominable prétexte ? Car mon Maître revint secrètement à la maison, & peut s'en est falu qu'il n'ait accompli son detestable projet, & ruiné pour jamais votre pauvre fille ; & cela par un Artifice dont je ne me doutois pas le moins du monde ; & vous verrez de quelle manière indigne & honteuse cette infame Créature, Mad. Jewkes, s'est conduite.

Je finis ma dernière en vous apprenant combien j'étois contente de voir que ma Vertu avoit au moins encor une nuit de repit. Mais j'avois moins de sujet que jamais de me rejouir, comme vous pouvez vous l'imaginer par ce que j'ay déjà dit. Je vais vous raconter du mieux que je pourray la suite de ma triste Histoire.

La Servante Nanon est sujette à boire un peu trop, lorsqu'elle peut trouver quelque Liqueur forte. Et Mad. Jewkes laissa, sans doute à dessein, une Boutteille d'eau-de-Vie sur une Table, & la pauvre Nanon en but plus qu'il ne lui en falloit. Quand elle vint mettre la Nappe, Mad. Jewkes la gronda d'importance : car elle a trop de défauts elle même, pour souffrir patiemment que les autres en ayent. Elle la chassa de la Sale à manger, & quand nous eumes soupé

soupé elle lui ordonna d'aller cuver son vin, avant que nous fussions nous coucher. La pauvre fille monta dans notre Chambre en murmurant.

Environ deux heures après, c'est à dire vers les onze heures, nous montâmes Mad. Jewkes & moy pour nous aller coucher; & je me rejouissois dans l'esperance de bien dormir. Nous fermâmes les deux portes à clef, & nous vîmes la pauvre Nanon, à ce que je croyois, dormant profondément sur un fauteuil dans un coin obscur de la Chambre, & ayant son tablier sur sa tête. Je dis, *Nanon, à ce que je croyois*, mais, ô horreur! c'étoit mon abominable Maître qui s'étoit ainsi déguisé, comme vous l'apprendrez bientôt. Voilà, dit Mad. Jewkes, cette vilaine ivrognesse profondément endormie dans un fauteuil, au lieu d'être au lit: Je savois bien qu'elle s'en étoit donnée à cœur joye. Je vais l'éveiller, dis-je. Non, non, reprit elle, nous serons mieux sans elle. Sans doute, répondis-je; mais ne s'enrûmera-t-elle pas?

J'espère, dit Mad. Jewkes, que vous n'avez point à écrire ce soir: non, repliquay-je, & je me coucheray en même tems que vous. Je ne comprends pas, dit elle, où vous trouvez de quoy tant écrire. Il faut sans doute que vous ayez plus de commoditez pour cela, & plus de papier que je ne fais. J'avois dessein de vous fouiller, si mon Maître n'étoit pas venu; car j'ay apperçu une coupe de porcelaine rompue, dans la quelle il y a un peu d'ancre; ce qui m'a donné des soupçons: Mais puisqu'il est venu, qu'il prenne garde à vous lui même, s'il veut; & si vous le tromper ce sera sa propre faute.

Pendant qu'elle parloit ainsi nous nous deshabillions, & je poussay un profond soupir. De quoy soupirez vous, dit elle: c'est, répondis-je, que je réfléchis sur la triste Vie que je même, & que je considère combien mon sort est cruel. Je suis persuadée,

qu'une Voleuse est plus heureuse que moy, si vous en exceptez le sentiment de son crime; & je crois que je regarderois comme une véritable faveur d'être pendue tout d'un coup, plutôt que de vivre continuellement dans de cruelles Appréhensions. Comme je n'étois point assoupie & que je me trouvoy en train de jaser, je me mis à faire le recit de mon Histoire, comme j'avois fait une fois en présence de Mad. Jervis.

Mes pauvres & vertueux Parens, dis-je, ont pris soin de m'inspirer de bons Principes, jusques à que j'eusse atteint l'âge de douze ans: Ils m'ont enseigné à préférer la Pauvreté accompagnée de la Vertu, à tout l'Eclat des Richesses & de la Grandeur, lors qu'il faut y arriver par le Crime: ils ont confirmé leurs Leçons par leur propre exemple; car depuis quelques années ils ont été extrêmement pauvres, mais en même tems si vertueux, que leur probité a passé en proverbe dans leur voisinage, où l'on dit de celui qu'on veut louer, *il est aussi vertueux, que le bon homme Andrews.*

Ensuite ma chère & bonne Maitresse prit de l'amitié pour moy: elle me promit qu'elle feroit ma fortune, si je voulois répondre aux soins qu'elle prendroit de mon Education. Elle me fit apprendre à chanter, à danser, & à jouer du Claveffin, afin de l'amuser dans ses heures perdues. Elle me fit aussi apprendre à faire toute sorte de beaux Ouvrages à l'aiguille: au milieu de tout cela, elle me répétoit continuellement cette Leçon. *Ma bonne Pamela, soyez vertueuse & ne vous familiarisez point avec les hommes.* Je me flate que j'ay suivi sa Leçon, & cependant tous les hommes m'aimoient & me respectoient, je puis le dire moy-même, puisque cela est vray à la Lettre; & ils étoient prêts à me rendre tous les services possibles, comme si j'eusse été Demoiselle.

Mais

Mais qu'est il arrivé ensuite ? Il a plû à Dieu de retirer à soy ma bonne Maitresse, & mon Maitre à pris sa place. Mais quelle Leçon a-t-il voulu me donner ? Elles reviennent précisément à ceci, *Pamela, ne soyez point vertueuse.*

De sorte qu'après avoir vécu pendant seize ans dans la Vertu, & avec honneur, lors que je suis parvenue à connoître la difference du bien & du mal, il faut que je renonce tout d'un coup à la vertu, à cette Innocence où j'ay vécu pendant seize ans, & de laquelle après la Grace de Dieu, je suis redevable aux Leçons & aux Exemples de mes Parens & de ma Maitresse ; il faut que je m'abandonne au crime, & que dans un moment de tems je devienne la plus indigne de toutes les Créatures. Et cela pour quelle récompense ? Pour une paire de Boucles d'Oreilles, pour un Collier, & pour une Bague de Diamant, qui ne me-conviendroient en aucune manière ; pour quelques beaux habits, que je ne saurois porter sans me faire moquer de moy, & montrer au doigt, surtout lors qu'on sauroit à quelles infames Conditions j'aurois aquis tout cela. Il est vray que je devois recevoir aussi un bon nombre de Guinées ; je ne me souviens pas combien ; car quand il y en auroit eu dix fois davantage, je n'en aurois pas fait tant de cas, que des six Guinées, que j'avois gagnées avec honneur & que vous m'avez escamotées, Mad. Jewkes.

Oui, mais je devois avoir aussi je ne sais combien de Livres Sterling de rente, durant ma Vie : & le bon de l'Affaire étoit, que mon honnête homme de Père devoit être le Fermier de sa Fille, qui se seroit ainsi abandonnée & prostituée. A ces Conditions mon Maitre auroit bien voulu me pardonner toutes mes fautes, tant il est bon, vertueux, & facile à faire Grace.

Je lui en ay beaucoup d'obligation sans doute. Mais quelles sont donc ces grandes & terribles fautes

qu'il voudroit bien me pardonner? Les voici; c'est de vouloir suivre les bonnes Leçons qu'on m'a données, & de refuser d'en apprendre une toute opposée à celles là; c'est de n'être pas contente qu'on m'ait indignement enlevée, pour me perdre; c'est d'avoir employé tout ce que je puis avoir d'esprit pour tâcher de me tirer du danger où je suis, & de sauver mon innocence.

Et puis il s'est avisé une fois d'être jaloux du pauvre Jean, quoyqu'il fût fort bien que ce Valet étoit sa créature, & qu'il l'aïdoit à me tromper.

Après cela il s'est mis en colère contre cet honnête Ecclesiastique Mr. Williams; & ce Maitre si bon, si compatissant la fait mettre en prison; & pourquoy? Parce qu'étant Ministre, & ayant de la Pieté, il a eu *la Crainte de Dieu devant les yeux*, & étoit pret à sacrifier ses propres interets, pour assister une pauvre Créature opprimée.

Mais il faut que je sois une fille hardie, effrontée, impudente, & que fais-je encor, parce que j'ose fuir un malheur certain, & que je cherche à m'échaper de la prison où l'on me retient injustement; il faut que ce soit dans le dessein d'épouser ce Ministre; rien n'est plus certain, suivant mon Maitre. Hélas! Mr. Williams n'auroit pas fait un grande fortune si j'avois consenti à l'épouser! Mais vous savez, & lui aussi, que je n'avois pas dessein d'épouser qui que ce fut: tout ce que je souhaitois, c'étoit de me retirer chez mes pauvres Parens, & de jouir de ma liberté, sans être ainsi injustement emprisonnée; & on n'auroit pas osé en agir ainsi avec moy si je n'étois pas une pauvre fille destituée d'amis, & qui n'ay personne qui puisse me faire rendre justice.

Voilà mon Histoire en peu de mots. Je suis certainement bien malheureuse? Et pourquoy faut il que je le sois? C'est parce que mon Maitre apperçoit quelque chose en moy, qui lui plait, & que je ne veux
pas

pas consentir à ma ruine. C'est pourquoy il faut que je sois ruinée, & je le seray : c'est toute la raison qu'il peut alléguer.

Mad. Jewkes me laissa causer ainsi tant qu'il me plut, sans m'interrompre une seule fois. Je me deshabillois cependant, & je dis à Mad. Jewkes, il faut que j'aie regarder dans les deux Cabinets ; car, quoyque mon Maitre soit bien loin, je suis soupçonneuse depuis l'Affaire du Cabinet, qui arriva dans l'autre Maison. J'ay aussi bonne envie d'éveiller cette pauvre fille. N'en faites rien, dit elle, je vous le défens ; je suis fort en colère contre elle ; mais elle n'attrappera aucun mal où elle est : & si elle s'éveille, elle pourra fort bien venir se coucher, puis qu'il y a une chandelle dans la cheminée. Je regarday donc dans les deux Cabinets, & je me mis à genoux dans le mien, suivant ma coutume, pour faire ma prière. J'étois toute deshhabille, & je tenois mes juppes à la main. En rentrant je passay proche de cette pauvre *dormeuse*, à ce que je crois ; car, hélas ! je ne pensois guère que ce fut mon Maitre, mon méchant Maitre, qui s'étoit deguisé en mettant la robe & la juppe de Nanon, & qui avoit le tablier de cette fille sur sa tête & ses épaules. A quelles bassesses, à quelles indignitez les suppôts du Démon ne se portent ils pas par son instigation, afin d'exécuter leurs abominables projets !

Mad. Jewkes étoit déjà couchée, & s'étoit mise du coté de la ruelle, suivant sa coutume ; & je mis aussi près d'elle que je pus, afin de laisser de la place pour Nanon. Où sont les clefs, Mad. Jewkes, lui dis-je ; je ne crains pourtant pas beaucoup pour cette nuit. Les voici attachées à mon poignet, dit cette méchante femme : mettez votre bras sous le mien & vous les trouverez : je le fis, & cette abominable, qui avoit ses vûes, me tint la main dans la sienne.

En moins d'un quart d'heures, je dis, voilà Nanon qui s'éveille, car je l'entens remuer. Dormons, dit Mad. Jewkes; elle saura bien venir se coucher, lors qu'elle sera tout à fait éveillée. La pauvre fille! repris-je; elle aura sans doute un grand mal de tête demain pour s'être ainsi enivrée. Taisez vous & dormez, me répondit elle; vous m'empêchez de dormir: Je ne vous ay jamais vue si fort en humeur de jaser. Ne me grondez point, dis-je; je n'ay plus qu'une chose à vous demander. Croyez vous que Nanon ait pu m'entendre lors que j'ay parlé des Propositions de mon Maître? Non, dit elle, car elle dormoit profondément. J'en suis bien aise, repris-je; parce que je ne voudrois pas ternir la Reputacion de mon Maître dans l'esprit de ses moindres Domestiques: car pour vous vous n'ignoriez pas les belles Propositions qu'il m'a faites. C'étoient, dit elle, des propositions très avantageuses, & il faut que vous soyez folle pour les avoir rejettées: mais dormons. Je me tus donc; & la prétendue Nanon parut s'éveiller tout à fait (oh! le lache, l'infame! quel complot, quel affreux complot n'avoit il pas formé!) Mad. Jewkes, l'abominable Créature! dit Nanon, êtes vous donc éveillée enfin? venez vous coucher, je vous prie: Car Mademoiselle Pamela est en humeur de jaser, & ne s'endormira pas si tôt.

Là dessus la prétendue fille s'approcha du lit, s'affit sur une chaise, & commença à se deshabiller: & le rideau qui étoit fermé, m'empêcha de la voir. Pauvre fille, dis-je! vous avez sans doute grand mal à la tête: comment vous trouvez vous? Elle ne me répondit pas un mot. Ne savez vous pas, me dit l'exécration & artificieuse Jewkes, que je lui ay défendu de vous parler en ma présence. Sans doute qu'elle avoit déjà formé ce complot, lors qu'elle lui avoit fait cette défense le soir précédent.

Il me sembloit entendre que cette prétendue fille respiroit avec beaucoup de difficulté, & qu'elle étoit fort oppressée. En vérité, M^{ad}. Jewkes, dis-je, cette pauvre fille se trouve mal : Qu'avez vous Nanon ? ajoutay-je ; mais elle ne me répondit point encor.

Enfin, j'ay horreur de le raconter cette fausse fille se mit au lit, & trembloit comme la feuille. Et moy, pauvre folle que j'étois, j'en avois grand pitié. Mais ce barbare avoit bien raison de trembler, vû l'affreux & infame projet qu'il avoit formé.

Quelles expressions trouveray-je, ma chère Mère (car il ne faudroit pas que mon Père vit cet endroit odieux de mon recit) quelles expressions trouveray-je pour d'écrire ce qui s'est passé, & la confusion où je fus ? Ce mechant me prit le bras gauche qu'il mit autour de son col, pendant que l'infame Ma. . . le me tenoit le bras droit ; & puis il m'embrassa. Cette fille est folle, dis-je ; que prétendez vous impudente, croyant toujours que c'étoit Nanon. Mais il me desabusa bientôt en me baisant avec une ardeur terrible, & en me faisant entendre une voix, qui me parut un coup de tonnerre. Voici, Pamela, dit il, le tems auquel vous devez compter avec moy, comme je vous en ay menacée. Je jettay un cris si affreux, qu'on n'en a jamais entendu de pareil. Mais il n'y avoit personne qui put me secourir. On me tenoit les deux mains, comme je l'ay dit. J'étois dans la plus cruelle angoisse, qui se puisse concevoir. Méchant, infame ! dis-je ; abominable femme ! O Dieu, ô Dieu, delivre moy cette fois, cette fois seulement, tire moy du peril où je suis ; ou fais moy expirer sur le champ. Et puis je me mis encor à crier de toute ma force.

Pamela, me dit il, je ne veux vous dire qu'un mot ; écoutez moy un seul moment ; vous voyez que jusques ici je n'ay rien entrepris contre vous. N'est

ce *rien*, dis-je, que d'être ici dans le lit, & de me tenir les mains à vous deux? Je n'écouteray rien à moins que vous ne sortiez du lit à l'instant, & que vous n'emmeniez cette abominable Créature avec vous.

Monsieur, dit elle, (oh! l'infame, qui est la honte de son Sexe) vous perdez du tems; ne vous amusez pas à la bagatelle; elle ne sauroit crier plus haut qu'elle n'a fait; elle sera plus tranquile, dès que sort sera décidé.

Taisez vous, lui dit il; il faut que je vous dise un mot Pamela: vous voyez que vous êtes absolument en mon pouvoir; vous ne sauriez m'échapper, ni vous défendre. Cependant je ne vous ay point encor touchée. Mais si vous ne voulez pas accepter les offres que je vous ay faites, je ne perdray pas cette occasion: si vous les acceptez, je vous laisseray, & me retireray.

Oh! Monsieur, répondis-je, laissez moy, laissez moy seulement, & je feray tout ce que je pourray. Jurez moy donc, reprit il, que vous accepterez mes offres; & là dessus, car tout ce qu'il disoit n'étoit qu'une abominable feinte, il me mit la main sur le Sein. La situation violente où j'étois, la crainte & la terreur dont j'étois saisi, me firent tomber en foiblesse; je perdis entièrement connoissance; & la fièvre froide où ils me virent tous deux leur fit croire que j'étois morte. Je fus fort longtems avant que de reprendre mes esprits; & tout ce dont je me souviens, c'est que quand on m'eut fait un peu revenir, je vis Mad. Jewkes habillée & assise d'un côté du lit, & lui de l'autre en robe de Chambre & en pantouffles.

Votre pauvre Pamela ne sauroit répondre des libertez qu'on a prises avec elle pendant qu'elle étoit dans ce déplorable état de mort. Lors que je les aperçus je me levay sur mon séant, sans considérer les bien-séances, & sans songer que je n'avois rien au
tour

tour du col. Mon Maître voulût m'apaiser, en me témoignant quelque pitié; mais je lui mis la main sur la bouche; oh! dis-je, ne m'apprenez point ce que j'ay souffert durant mon évanouissement: je tins des discours égarez, sans savoir ce que je disois; car j'avois presque perdu l'esprit.

Il me déclara le plus solennellement du monde, & avec les plus terribles imprécations contre lui-même, qu'il n'avoit pas commis la moindre indécence; qu'il avoit été fort effrayé de l'état où il m'avoit vûe; qu'il renonceroit à ses Entreprises; qu'il souhaitoit seulement de me voir tranquille, & que dès que je le serois, il me quitteroit sur le champ, & iroit se coucher dans son propre lit. Eh bien, Monsieur, lui dis-je, pour me prouver que vous parlez sincèrement, emmenez donc aussi cette méchante Créature, cette infame Jewkes.

Quoy, Monsieur, dit cette abominable, une petite pamoison vous fera-t-elle perdre une aussi belle occasion? Je croyois que vous connoissiez un peu mieux le Sexe. Vous voyez que la voilà maintenant tout à fait revenue.

Voilà tout ce que j'entendis; peutêtre qu'elle en dit davantage, mais je m'évanouis encor à ces paroles, & par la terreur que mon Maître m'inspira de nouveau en voulant m'embrasser. Lors que je revins à moy, je le vis assis encor auprès de mon lit, & j'apperceus Nanon, qui tenoit une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'elle m'avoit fait sentir: mais Mad. Jewkes n'étoit plus là.

Mon Maître me dit, en me prenant la main, je vous jure, ma chère Pamela, que je vous laisseray dès le moment que je verray que vous êtes mieux & apaisée. Nanon, qui est là, fait & vous dira dans quelle inquiétude j'ay été pour vous. Je prens Dieu à témoin, que je n'ay commis aucune indécence. Et comme j'ay compris que la présence de Mad. Jewkes
vous

vous fait beaucoup de pêne, je l'ay envoyée coucher dans le lit de la Servante, & Nanon couchera avec vous cette nuit. Promettez moy seulement que vous vous tranquilliferez, & je m'en iray. Mais, dis-je, Nanon ne me tiendra-t-elle pas auffi les Mains ? Et ne vous laissera-t-elle pas rentrer ? Je vous jure, reprit il, que je ne reviendray pas cette nuit. Nanon, ajouta-t-il, deshabillez vous, & couchez vous, & faites tous vos efforts pour consoler un peu cette chère fille. Allons, Pamela, me dit il, donnez moy la main, dites que vous me pardonnez, & je vous laisseray reposer. Je lui présentay une main tremblante, & il deigna la baiser. Dieu vous pardonne, Monsieur, lui dis-je, s'il est vray que vous ayez été sage pendant que j'étois évanouie, & si vous êtes résolu de tenir votre promesse. Il se retira d'un air qui me parut témoigner sa repentance, & Nanon ferma les portes, & m'en apporta les Clefs.

Voilà, mes cher Parens, la plus terrible de toutes les épreuves. Je tremble encor, lors que j'y pense, & je n'ose pas m'en rappeler toutes les effrayantes circonstances. Je me flate qu'il n'a commis aucune indécence, comme il m'en a assuré solennellement ; mais j'ay lieu de benir Dieu, qui en me faisant perdre l'usage de mes sens, m'a mise par là en état de conserver mon innocence ; & qui, lors que toutes mes forces ne m'auroient servi de rien, a voulu être glorifié dans ma foiblesse.

Je me trouvay si foible Lundi, que je garday le lit. Mon Maître me témoigna beaucoup de tendresse ; je me flate qu'il est sérieusement fâché de son entreprise, & qu'il n'y retournera plus : il ne me le promet pourtant pas.

Il vint le matin dès qu'il entendit ouvrir les portes. Je commençay à craindre ; mais il s'arreta à quelque distance du Lit, & dit, je n'approcheray pas, plutôt que de vous causer la moindre crainte. Monsieur, lui

lui dis-je, tout ce que j'ay à vous demander, c'est que vous teniez votre promesse, & que vous ayez pitié de moy. Il s'assit sur le bord du lit, & me demanda avec un air de bonté comment je me portois, il me pria de me tranquiliser, & me dit que j'avois encor l'air un peu égaré. Je vous prie, mon cher Monsieur, lui dis-je, que je ne voye point cette infame Jewkes; je ne saurois plus la souffrir. Elle n'approchera pas de vous de tout le jour, me répondit il, si vous voulez me promettre que vous vous tranquilliserez. Je tacheray de le faire, repris-je; il me pressa la main fort tendrement; & se retira. Quel heureux changement ceci ne montre-t-il pas! Oh! puisse-t-il être durable! Mais hélas! il semble que mon Maître n'ait fait que changer ses manières d'agir; & je crains qu'il n'ait toujours les mêmes desseins criminels!

Mardi matin mon Maître m'envoya dire vers les dix heures de l'aller trouver dans la Salle. Quand je fus entrée, il me dit approcher de moy; Pamela, il me prit la main, en me disant, vous paroissez vous porter bien à présent; j'en suis charmé. Mais, ma petite friponne, vous m'avez terriblement effrayé dimanche au soir. Ah! dis je, ne me parlez pas de cet affreux soir. Et en verité le seul souvenir de ce qui s'étoit passé me fit fondre en larmes, & je détournay la tête afin de cacher mes pleurs.

Ayez quelque confiance en moy, reprit il; je sais ce que veulent dire ces yeux charmans; il n'est pas nécessaire que vous vous expliquiez plus clairement. Car je vous assure, que dès que je vous vis palir, & qu'une sueur froide humectoit votre aimable Visage, Mad. Jewkes & moy sortimes du lit; je mis ma Robe de Chambre, & elle fut chercher une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, & nous fimes tout ce que nous pumes pour vous faire revenir: toute ma passion se changea en inquiétude sur votre rétablissement; car je ne crois pas vous avoir jamais vûe dans un si
long

long & si terrible évanouissement : car celui où je vous avois vûe une fois auparavant n'étoit rien en comparaison de celui-ci ; & nous craignîmes de ne pouvoir jamais vous faire revenir. C'étoit peutêtre un effet de ma sottise, & de l'ignorance où j'étois de ce que peuvent celles de votre sexe, lorsqu'elles veulent sérieusement se défendre contre les entreprises des hommes. Mais afin que vous ayez l'esprit entièrement tranquille, je vous assure, que tout ce que je vous ay fait (& ce n'a été assurément rien qui ne fut très innocent) je l'ay fait avant que vous fussiez tombée en foiblesse.

Cela même, Monsieur, dis-je, étoit très criminel ; & il est seur que vous aviez le plus affreux dessein. Lors que je vous dis la vérité sur un point, reprit il, vous devez me croire sur le reste : Je vous déclare, qu'à l'exception de cet aimable Sein, j'ignore d'ailleurs de quel sexe vous êtes : mais j'avouë que j'ay eu ce que vous appelez un affreux dessein. Et quoyque je ne voulusse pas vous allarmer trop maintenant, je puis maudire ma foiblesse & ma folie, qui me forcent à vous avouer que je vous aime passionnément, & que je ne saurois vivre sans vous. Mais si je puis me vaincre moy-même, & être le maitre de mes Résolutions, je n'employeray jamais plus la force pour vous obliger à satisfaire mes desirs. Monsieur, lui dis-je, vous pourrez aisément être le Maitre de vos Résolutions, si vous voulez me permettre de vous quitter, & d'aller trouver mes pauvres Parens ; c'est la seule grace que je vous demande.

C'est une folie que d'en parler seulement, reprit il ; il ne faut point que vous vous en alliez ; & vous ne vous entirez point. Et si j'étois sur que vous ne songerez point à vous échaper, on vous traiteroit mieux, & l'on vous rendroit votre emprisonnement moins facheux. Mais, Monsieur, dis-je, à quel dessein faut il que je demeure ici ? Vous mêmes vous paroissez
douter

douter si vous pourrez perséverer dans la bonne résolution que vous avez prise maintenant. Et pensez vous que si je restois, tandis qu'il seroit en mon pouvoir de m'en aller, & de mettre ma Vertu en seureté, cela ne signifieroit pas, où que je compte trop sur mes propres forces, où que je suis bien aise de m'exposer à la tentation d'être ruinée ? Cela ne marqueroit il pas, que ce n'est pas serieusement que je souhaite d'être hors de danger ? Et puis, combien de tems faut il que je reste ? Et dans quelle vûe ? Quelle idée se formera-t-on de moy dans le monde ? Cela seul ne me condamneroit il point, quand même il ne se passeroit ensuite rien que d'innocent ? Vous m'avouerez, Monsieur, que si une bonne Reputation est quelque chose d'estimable, on ne doit pas s'exposer à la Censure du public, lors qu'on peut l'éviter.

Ce n'étoit point, dit il, pour parler sur ce sujet que je vous ay envoyée chercher à présent : j'ay deux autres propositions à vous faire ; la première, c'est que vous me promettiez que pendant quinze jours au moins vous ne tacherez point de vous en aller sans mon consentement exprès : j'attens cela de vous pour l'amour de vous même, afin que je puisse vous donner un peu plus de liberté. La seconde, c'est que vous voyiez Mad. Jewkes, & que vous lui pardonniez : elle prend votre ressentiment fort à cœur : & elle croit que comme toute sa faute consiste à avoir obéi à mes ordres, il seroit bien dur qu'elle fut sacrifiée à votre ressentiment.

Par rapport à votre première proposition, Monsieur, répondis-je, elle me paroît bien dure, pour les raisons que je vous ay déjà alleguées ! Et pour la seconde, vû l'infame conduite de cette femme, qui n'a pas même fait difficulté de vous inciter à me perdre, lors que votre bonté sembloit reprendre le dessus, & que vous paroissiez avoir quelque compassion de moy, votre seconde proposition, dis-je, me paroît

paroit plus dure encor que la première. Cependant pour vous témoigner combien je suis disposée à obéir à vos Ordres, lors que je puis le faire sans crime (vous savez, mes chers Parens, qu'il m'étoit permis de me faire un mérite de ma complaisance, puis qu'un refus ne m'auroit servi de rien) je veux bien consentir à vos deux propositions, & à tout ce que vous voudrez m'ordonner, pourvu que je puisse m'y soumettre sans perdre mon honneur.

Voilà qui est bien, ma bonne fille, dit il, & il me baïsa. Vous agissez prudemment, & vous témoignez par là, que vous ne voulez pas vous prévaloir fièrement de la bonté que j'ay pour vous. Cette complaisance vous sera peutêtre plus avantageuse, que vous ne le pensez.

Il appella là dessus Mad. Jewkes; & lorsqu'elle fut entrée il lui parla de cette manière. Je vous suis obligé, Mad. Jewkes, dès soins que vous avez pris, & de la fidélité avec laquelle vous m'avez obéi. Mais j'avouë que Pamela ne sauroit vous être obligée de même; parce que le Service au quel je vous ay employée, ne lui a pas été aussi agréable que je l'aurois souhaité; aussi votre devoir étoit il moins de tâcher à lui plaire, que de m'obéir. Cependant je puis vous assurer, que dès la première ouverture que je lui en ay faite, elle a bien voulu pour la première fois m'obliger jusques à consentir de se reconcilier avec vous: & si elle ne m'en donne point de sujet, peutêtre que je ne vous employeray plus dans une chose qui lui déplait si fort. Tenez vous donc encor pour quelques jours Compagnie à table, & au lit: & prenez garde que Pamela n'envoye ni Lettre, ni Message hors de la maison; & qu'elle n'entretienne commerce avec personne, sans que j'en sois averti, principalement avec Mr. Williams. Du reste, témoignez à cette chère fille tout le respect qui est dû à une personne qu'il faut que j'aime pourvu qu'elle s'en

s'en rende digne, comme je me flate qu'elle le fera ; & qu'elle ne soit point maltraitée, ni gênée au delà de ce qui est absolument nécessaire. Cependant, vos soins vigilans ne doivent point encor cesser : souvenez vous que vous ne devez point me desobliger pour lui faire plaisir ; & que je ne veux, ni ne puis me séparer d'elle.

Mad. Jewkes parut fort chagrine ; & on auroit dit à son air, qu'elle auroit souhaité de me rendre service, s'il eut été en son pouvoir.

J'eus le courage alors de dire un mot en faveur de Mr. Williams : mais mon Maître se mit en colère contre moy, & me dit qu'il ne pouvoit pas souffrir de m'entendre prononcer ce nom ; de sorte que je fus obligée de me taire pour lors sur ce sujet.

Cependant mes Papiers, que j'avois cachez sous un Rosier, y étoient encor. Je demanday la permission de vous envoyer une Lettre : mon Maître me l'accorda, mais à condition que je la lui fisse lire auparavant. Mais cela ne m'accommodoit point ; je vous aurois pourtant écrit une Lettre, qui eut pû lui être communiquée, si j'avois crû être entièrement hors de danger. Mais je ne suis pas encor si heureuse ; car mon Maître semble vouloir désormais employer une autre Méthode pour me perdre ; je le crains d'autant plus, que peutêtre il se servira de quelque occasion favorable pour joindre la violence à la bonté qu'il affecte maintenant, & pour me surprendre lors que je seray moins préparée à me défendre. Car à présent il me traite de la manière du monde la plus obligeante, & me parle de son amour sans se contraindre ; il ne fait pas même scrupule de me baiser, quand il peut, & il appelle cela une liberté innocente : cependant cette liberté ne me plaît point, principalement vû l'ardeur qu'il témoigne. Car lors qu'un Maître se donne ces Libertez avec une servante
cela

cela ne signifie rien de bon, & ne doit que trop alarmer une fille vertueuse.

MERCREDI *matin.*

Je vois qu'on m'observe toujours fort étroitement, & qu'on me soupçonne encor ; je voudrois être chez vous : mais il ne faut pas y penser au moins de quinze jours. Je n'agréé point ces quinze jours ; je crains qu'ils ne soient dangereux pour moy.

Mon Maître vient de m'envoyer chercher pour faire un tour de jardin avec lui. Mais ses Manières ne me plaisent point. Car pendant que nous nous promenions il m'a toujours tenue embrassée, & m'a dit mille douceurs, qui m'auroient pû rendre vaine, si je n'avois pas connu bien clairement quelles sont ses vûës. Après avoir fait quelques tours ; il m'a conduite dans un petit Cabinet de verdure tout au bout du jardin ; ce qui m'a en verité fait craindre quelque dessein : Car il me fatiguoit avec ses douceurs, & m'a fait affoir sur ses genoux, me baisant si souvent, qu'à la fin je lui ay dit ; je n'aime point du tout à être ici, Monsieur, & je vous assure que vous m'allarmez. Ce qui augmentoit mes craintes, c'est un mot que je lui avois ouï dire à Mad. Jewkes, & qu'il ne croyoit pas que j'eusse entendu. Ce mot m'est toujours resté dans l'esprit depuis ; & si je n'en ay rien dit encor, c'est que je n'ay pas trouvé l'occasion d'en parler.

Ce mot fut dit avant ma derrière & terrible épreuve : je m'imagine que Mad. Jewkes l'encourageoit à exécuter ses criminels desseins ; car je n'entendis point ce qu'elle disoit ; mais j'en juge par sa réponse. J'essayeray encor une fois, lui dit il ; mais j'ay mal commencé : Car je vois que la terreur que
je

je lui ay inspirée, ne fait qu'augmenter sa froideur. C'est une charmante fille, & peutêtre qu'elle pourra se laisser toucher par la douceur. J'aurois dû l'échauffer par l'amour, au lieu de la glacer par la crainte.

Ne faut il pas qu'il soit bien méchant pour parler ainsi ? En verité je rougis en écrivant ceci ; mais j'espère que ce Dieu, qui m'a delivrée de la patte du Lion & de l'Ours, je veux dire, de la Violence de mon Maitre & de Mad. Jewkes, me protégera aussi contre cette autre Ennemie que j'ay ; je veux dire, moy-même, & ma propre foiblesse, afin que je *ne viole pas les Commemens du Dieu vivant.*

Ce mot donc, que j'avois oui dire à mon Maitre, me venant dans l'esprit, je crus que je ne pouvois jamais être trop sur mes gardes, principalement lors qu'il prenoit de si grandes libertez. Car il me faisoit de bouche des protestations d'honneur, tandis que ses actions les démentoient au même moment. Je l'ay donc prié instamment de me permettre de me retirer. Et si je n'avois pas témoigné, que je ne faisois aucun cas de tout ce qu'il disoit, & que j'étois resoluë de ne pas demeurer dans ce Cabinet, s'il m'étoit possible, je ne fais jusqu'où il se seroit émancipé, car je fus obligée de me mettre à genoux pour le prier de me laisser aller.

Enfin il est sorti du Cabinet avec moy en me parlant toujours de son honneur & de son amour. Oui, oui, Monsieur, lui ay-je dit, votre honneur consiste à me faire perdre le mien, & votre amour tend à me ruiner ; je ne le vois que trop clairement. C'est pourquoy je ne veux plus me promener avec vous. Savez vous, m'a-t-il demandé là dessus, à qui vous parlez, & où vous êtes ?

Vous jugez bien que je n'avois que trop de raison de me defier de ses desseins : c'est pourquoy je lui ay répondu, pour ce qui est de savoir où je suis, je ne le
fais

fais que trop, Monsieur, je fais qu'il n'y a pas une ame ici qui puisse ou qui veuille prendre mon parti. Vous me demandez aussi si je fais qui vous êtes. Permettez moy de vous demander à mon tour quelle réponse vous voudriez que je fisse à cette question ?

Et quelle réponse voudriez vous me faire, a-t-il dit ? Elle ne feroit, repris je, que vous mettre en colère ; de sorte que je m'en trouveray encor plus mal, s'il est possible. Non, dit il, je ne me facheray point. Eh bien donc, repliquay-je, vous ne sauriez être le Fils de feu ma bonne Maitresse ; car elle m'aimoit, & m'a enseigné la Vertu. Vous ne sauriez être mon Maitre, car un Maitre ne s'abaisse pas jusqu'à se conduire envers une pauvre servante, comme vous faites envers moy.

Il mit son bras autour de mon col, ce qui me facha encor plus, & me rendit plus hardie à lui parler ; qui suis-je donc, dit il ? Vous êtes Lucifer, dis-je, dans une grande Colère, & en me débattant, vous êtes Lucifer en personne, qui a prit la figure de mon Maitre, autrement vous ne me traiteriez pas comme vous faites. Ce sont là de trop grandes libertez, que vous prenez, dit il d'un air fort fâché ; je vous prie, pour l'amour de vous même, de ne plus parler ainsi ; car si vous passez les bornes de la bienséance avec moy, je ne garderay plus de mesures avec vous.

Je m'enfuis de lui ; mais il me cria, revenez quand on vous le commande. Sachant donc que tous les endroits étoient également dangereux pour moy, & qu'il n'y avoit personne de qui je pusse attendre du secours, je revins sur mes pas, & le voyant en colère, je joignis les deux mains, & lui dis en pleurant, je vous prie, Monsieur, de me pardonner. Non, reprit il, dites plutôt, *je vous prie, Lucifer, de me pardonner.* Puisque vous me prenez pour un Demon, comment pouvez vous espérer quelque faveur de moy ? Ne devez vous pas plutôt vous attendre au plus

plus mauvais Traitement? Vous m'attribuez un caractère odieux, Pamela; & me blâmez vous, si j'agis d'une manière conforme à ce caractère?

Je vous prie, Monsieur, dis-je, de me pardonner: je suis véritablement fâchée de ma hardiesse. Mais en vérité, vous ne me traitez pas comme il convient à un Gentilhomme. Et comment puis exprimer mon ressentiment, s'il faut que je pèse toutes mes paroles, pendant que vous en agissiez d'une manière si indécente?

Petite précieuse, dit il, quelle indécence ay-je commise? Il faut que j'aye été fou Dimanche au soir de n'avoir pas exécuté mon projet. Alors votre langue licentieuse n'auroit pas donné les noms les plus odieux à quelques petitez libertes, qui témoignent tout ensemble & mon amour, & ma folie. Mais retirez vous, ajouta-t-il, en me prenant la main, & me la jettant loin de lui; allez apprendre à témoigner plus de prudence & plus d'esprit. Je renonceray à la sotte affection que j'ay pour vous, & reprendray ma liberté. Retirez vous, dit il encor une fois avec un air plein de hauteur.

En vérité, Monsieur, dis-je, je ne saurois me retirer que vous ne m'ayez pardonné; je vous en prie à genoux. Je suis sérieusement fâchée de ma hardiesse. Mais je vois où vous en voulez venir: vous cherchez à me gagner peu à peu; vous voulez m'accoutumer par degrez aux Libertez que vous prenez avec moi: tantôt vous me menacez; tantôt vous me cajolez. Et si je ne vous témoignoïs pas mon ressentiment lors que vous me traitez avec indécence, ne me perdrais-je pas peu à peu? Et si je ne témoignoïs pas toute l'indignation possible contre les moindre démarches qui peuvent tendre à ce que j'apprehende plus que la mort, ne seroit-ce pas montrer que je puis souffrir tout de votre part? N'avez vous pas pour ainfi dire avoué vous même que vous vouliez me perdre?

M'avez

M'avez vous fait espérer seulement une fois, que vous renoncerez à vos desseins ? Comment puis-je donc, Monsieur, m'empêcher de témoigner de l'horreur pour tout ce qui peut me conduire à ma perte ? Que me reste-t-il, que des paroles ? Et quelles paroles puis-je employer, si non celles qui expriment avec le plus de force combien j'abhorre du plus profond de mon cœur toute entreprise contre ma vertu ? Mettez vous à ma place, Monsieur, jugez pour moy, & me pardonnez.

Que je vous pardonne ! dit il ; Quoy ! tandis que vous ne vous repentez point ! Tandis que vous avez la hardiesse de justifier votre faute ? Que ne dites vous, que vous ne m'offencerez plus ? Je tâcheray, Monsieur, répondis-je, de me conduire envers vous avec tout le respect que je vous dois. Mais en vérité vous aurez la bonté de m'excuser si je dis, que lors que vous vous oubliez jusqu'à commettre des indécences envers moy, & qu'il ne me reste que des paroles pour en témoigner mon ressentiment, je ne saurois vous promettre que je n'employeray pas les expressions les plus fortes que mon Esprit affligé & inquiet pourra me suggerer. Vos regards les plus severes & les plus irritez ne m'effrayeront point lors qu'il s'agira de ma Vertu.

De quoy donc, reprit il, demandez vous pardon ? Où est la promesse de votre *amendement*, pour laquelle il faut que je vous pardonne ? En vérité, Monsieur, dis-je, j'avouë qu'il faut que cela dépende absolument de la manière dont vous me traiterez. Je souffriray avec patience toutes les pénes que vous voudrez m'infliger, & la mort même, afin de vous témoigner mon obéissance sur tout autre article. Mais je ne saurois être tranquile, je ne saurois être obéissante, lors que ma vertu est en danger. Ce seroit me rendre actuellement criminelle.

Il dit là dessus, qu'il n'avoit jamais vû de sa vie une sottise comme moy : il se promena quelques momens à coté de moy sans dire un mot, & parut fâché ; enfin il rentra dans la maison en me commandant de l'aller trouver au jardin après qu'il auroit diné. De sorte qu'ayant un peu de tems, je me suis mise à écrire ceci.

MERCREDI *au soir.*

Mes très chers Parens : si je ne suis pas destinée plus seurement que jamais à être perdue, j'ay maintenant plus de consolation que je n'en ay connu de ma Vie. Je suis plus proche de mon bonheur ou de mon malheur que je n'ay encor été. Dieu me preserve de malheur, si c'est sa volonté ! J'ay à vous ouvrir une Scène qui excitera tout ensemble vos Espérances & vos Craintes, comme elle à fait par rapport à moy : Voici ce que c'est.

Dès que mon Maitre eut diné, il fut faire un tour dans ses Ecuries pour voir son Haras. En revenant il ouvrit la porte de la Sale où Mad. Jewkes & moy étions à diner. Lors qu'il entra nous nous levames toutes deux. Mais il nous ordonna de nous assoir, & me dit, voyons, Pamela, si vous avez bon apetit. En verité, dit Mad. Jewkes, elle ne mange presque rien. Pardonnez moy, dis-je, je mange assez bien, vû l'état où je suis. Vû l'état où vous êtes ! dit mon Maitre, ne parlez pas ainsi, ma jolie enfant ; en disant cela il me donna un petit coup sur la joue. Je rougis ; mais j'étois pourtant bien aise de le voir de si bonne humeur. Je ne savois quelle contenance tenir en me voyant assise devant lui. Je fais, Pamela, dit il, que vous savez très bien découper ; c'est ce que ma Mère avoit coutume de dire. Monsieur,

répondis-je; ma Maitresse a toujours eu beaucoup de bonté pour moy à tous égards; elle vouloit que je fisse les honneurs de sa Table, lors qu'elle n'avoit avec elle que quelques amies particulières. Découpez moy ce Poulet, me dit il; & quand je l'eus fait, il prit un couteau & une fourchette, & mit une Aile de ce Poulet sur mon assiette en me disant que je vous voye manger ce morceau. Ho! Monsieur, dis-je, j'ay déjà mangé une Aile, & je ne saurois manger tant. Il faut, reprit il, que vous mangiez cela pour l'amour de moy; je veux vous apprendre à manger de bon appetit. Je mangeay donc cette Aile; mais j'étois toute confuse de cette bonté qu'il me témoignoit d'un air si libre & si dégagé, & auquel j'étois si peu accoutumée. Mais vous ne sauriez vous représenter l'air qu'avoit alors Mad. Jewkes. Elle me regardoit avec une gravité & un respect tout extraordinaire, me traitant de *Mademoiselle*, je vous en assure, & me pressant de manger un morceau de Tarte.

Mon Maitre fit quelques tours dans la Sale d'un air pensif, que je ne lui avois jamais apperçu. Enfin il sortit en me disant, je vais au jardin; vous savez, Pamela, ce que je vous ay dit ce matin. Je me levay & lui fis la reverence, en disant que j'allois le suivre. Faites le, ma bonne fille, reprit il.

Je vois bien, dit Mad. Jewkes, comment les choses tourneront. Oh! *Mademoiselle*, (c'est le titre qu'elle me donna encor) je suis seure que vous allez être notre Maitresse; & je prévois bien, ce que je deviendray alors. Ah! Mad. Jewkes, répondis-je, le plus haut point de mon Ambition, c'est de conserver ma Vertu; & je me flate qu'aucune Tentation ne me forcera jamais à y renoncer.

Quoyque je n'eusse pas sujet d'être contente de la manière dont mon Maitre m'avoit traitée avant diner, je me hatay cependant de le suivre au jardin. Je le
trouvay

trouvay qui se promenoit le long de ce vivier, qui faute du secours de la Grace de Dieu, & par un effet d'un desespoir criminel avoit failli à me devenir fatal; & dont la vûë depuis ce tems là me cause toujours du trouble & des remords. C'est le long de ce Vivier, & proche de l'endroit où j'eus ce terrible combat avec moy même, que j'ay commencé à concevoir quelques esperances, à moins que je ne me trompe encor malheureusement. Je regarde cette circonstance comme un bon augure; & je me flate que le Dieu Toutpuissant a voulu faire connoître par là à votre pauvre fille, combien je fus sage de mettre ma confiance en lui, & de ne me pas plonger dans un malheur certain parce que ma ruine paroïssoit inévitable à un esprit borné comme le mien.

Mon Maitre eut la bonté de me dire, Eh bien, Pamela, je suis charmé que vous soyez venue de vous même: donnez moy la main. Je le fis, & il la pressa tendrement, en me regardant fixement. A la fin il me dit, je veux avoir à présent une Conversation sérieuse avec vous.

Vous avez beaucoup d'esprit, & beaucoup de jugement, au dessus de votre âge, & même, à ce qui me semble, au delà de ce qu'on auroit lieu d'attendre, vû le peu d'occasion que vous avez eu de cultiver votre esprit. Vous avez le cœur ouvert, franc, & genereux: Vous êtes si aimable, que vous surpassez à mes yeux toutes les personnes de votre Sexe. Toutes vos excellentes qualitez m'ont inspiré tant d'amour pour vous, que, comme je vous l'ay dit souvent, je ne saurois vivre sans vous. Je partagerois avec plaisir tout mon bien avec vous, pour vous posséder aux conditions que je vous ay proposées: mais vous les avez rejettées absolument: & quoyque vous l'avez fait avec assez de hauteur, vous l'avez fait, cependant d'une manière qui fait que je vous admire davantage. Votre joli petit babil de dimanche au soir en pré-

sence de Mad. Jewkes, qui étoit si innocent, si naturel, & si simple, avoit déjà à moitié désarmé ma Résolution avant que j'approchasse de votre Lit. Je vous vois si attachée à votre vertu, si déterminée à la défendre jusques à la dernière extrémité, que quoy que je me fusse flaté de vous trouver plus commode, il faut pourtant que j'avouë que votre constance n'a fait qu'augmenter mon amour. Et maintenant que vous diray-je de plus, Pamela? Quoyque vous soyez partie intéressée, je veux vous demander conseil à vous même, sans prétendre cependant vous ériger en Juge de qui je ne puisse pas appeller.

Vous sçavez que je ne suis pas tout à fait Scelerat: Jusques à présent je n'ay point encor commis de crime fort enorme, ni fort infame. Celui de vous avoir renfermée & persecutée paroitra peutêtre le plus grand, au moins aux yeux de ceux qui sont véritablement innocens. Si j'avois été disposé à me livrer entièrement à ma passion, je l'aurois déjà satisfaite, & je ne vous aurois pas témoigné des Remords & une Compassion, qui vous ont sauvée plus d'une fois, lorsque vous étiez entièrement en mon pouvoir; & vous êtes encor actuellement une Vierge aussi pure, que lors que vous êtes venue chez moy.

Mais que puis-je faire? Considérez la Vanité des gens de ma Condition: je ne saurois me résoudre à me marier, même avec une personne d'un rang égal ou supérieur au mien; j'ay refusé plusieurs propositions que l'on m'a faites. Comment pourrois-je donc songer à vous épouser, vû la grande distance qu'il y a entre nous, & l'opinion qu'on auroit de moy dans le monde. Cependant il faut que je vous possède. Je ne saurois souffrir qu'un autre ait dans votre cœur la place à laquelle je prétens; la seule pensée m'en fait fremir: & c'est cela même qui m'a fait haïr le nom de Williams, & qui m'a engagé à le traiter d'une manière bien opposée à mon caractère.

Maintenant,

Maintenant, Pamela, jugez pour moy ; & puisque je vous ay déclaré sincèrement ma pensée, & que je vois, à vos yeux, à votre rougeur, & à cette aimable confusion que j'apperçois sur votre visage, que vous avez quelque chose d'important à me dire, parlez avec franchise & avec candeur, dites moy naïvement ce qu'il faut que je fasse, ce que vous voudriez que je fisse.

Il m'est impossible d'exprimer les agitations que produisit dans mon cœur cette declaration si peu attendue. Ses manières aussi me parurent avoir quelque chose de si noble & de si franc, que je trouvay, hélas ! que j'avois besoin de toute ma prudence pour parer le coup que cette conduite portoit à mon cœur, malgré toutes les précautions que j'avois prises pour me défendre de ses bontez. Je me jettay à ses pieds, toute tremblante, & pouvant à pêne me soutenir. O ! Monsieur, lui dis-je, épargnez cette confusion à votre indigne servante, épargnez la pauvre Pamela ! Expliquez vous, dit il, & faites ce que je vous commande : dites moy ce qu'il faut que je fasse. Je ne saurois vous dire ce qu'il faut que vous fassiez, répondis-je. Je vous prie seulement de ne me point ruiner ; & si vous me croyez sage, si vous me croyez sincèrement vertueuse, permettez moy d'aller chez mes pauvres parens. Je vous promettay solennellement que je ne m'engageray point sans votre consentement.

Il insista sur une réponse plus claire & plus positive à sa question, & sur ce qu'il devoit faire. Puis qu'il faut absolument, repris-je, que je vous dise mon sentiment, je crois que vous devez avoir égard à ce que le monde pensera, & que vous ne devez rien faire qui soit indigne de votre naissance & de votre rang. Et si vous avez réellement quelque affection pour la pauvre Pamela, un peu de tems, l'absence, & le commerce des personnes de mon Sexe plus

distinguées que moy vous mettront en état de surmonter un attachement si indigne de vous. C'est là, Monsieur, le meilleur conseil que je puisse vous donner.

Charmante fille! aimable Pamela, dit il (avec une ardeur qui ne m'avoit jamais paru si agréable) cette preuve de votre generosité répond à tout le reste de votre conduite. Mais dites moy plus précisément ce que vous me conseilles de faire.

O Monsieur, lui dis-je, ne vous prévalez pas de ma crédulité, ni de ces momens de foiblesse. Mais si j'étois la plus grande Dame du pais, au lieu de la pauvre & méprisable Pamela, je voudrois, je pourrois vous dire . . . mais je saurois en dire davantage.

Oh! mes chers Père & Mère, je sais que vous serez maintenant inquiets pour moy; car je suis en pêne moy-même. Je commence à craindre que je ne fais que trop à présent pourquoy malgré tous ses mauvais traitemens, & malgré toutes mes affreuses appréhensions, je ne pouvois pas le haïr. Soyez assurez pourtant qu'avec le secours de la Grace de Dieu, je ne feray rien qui soit indigne de votre Pamela: & si je trouve qu'il soit encor capable de me tromper, & que la conduite qu'il tient maintenant ne soit destinée qu'à m'en imposer, je croiray qu'il n'y a rien au monde de si odieux & de si infame; rien de si desesperement artificieux & trompeur que le cœur de l'homme. Mais il dit (& je me flate qu'il dit vray) qu'il n'est pas le plus grand Scelerat de son sexe. Il le seroit, s'il ne me témoignoît quelque bonté que dans le dessein de me perdre plus seurement.

Il eut la generosité de dire, je veux vous épargner la confusion de vous expliquer plus clairement. Mais je me flate que vous pourrez m'aimer préferablement à tout autre homme; & qu'il n'y en a point au monde qui ait quelque part dans votre affection: car je suis fort jaloux de ce que j'aime; & si je croiois qu'il

qu'il y eut au fond de votre cœur quelque pensée secrète en faveur d'un autre, quand même elle ne seroit pas encor parvenue à être un desir formel, je ne me pardonnerois jamais de continuer à vous aimer, & je ne vous pardonnerois point de ne m'avoir pas découvert franchement cette pensée secrète.

Comme j'étois toujours à genoux sur la pente du Gazon proche du Vivier, il s'assit sur l'herbe près de moy, & me prit entre ses bras en disant, pourquoy ma Pamela hezite-t-elle? Ne pouvez vous pas me répondre avec verité, & pourtant d'une manière qui soit conforme à mes desirs? Si vous ne le pouvez pas, parlez, & je vous le pardonneray.

O! mon cher Monsieur, lui dis-je, ce n'est point là ce qui m'empêche de parler, je vous en assure. Mais il me vient dans l'esprit un mot terrible, que vous dites l'autre jour à Mad Jewkes, ne croyant pas que je vous entendisse: & c'est ce qui me fait craindre que je ne sois maintenant plus en danger, que je n'ay été de ma Vie.

Vous ne m'avez jamais trouvé menteur, dit il, trop craintive & trop timide Pamela. Je ne saurois répondre du tems que durera la disposition où je suis maintenant; ma Vanité combat fortement au dedans de moy contre mon amour, je vous en assure: Si vous me soupçonnez, je ne saurois vous obliger à avoir de la confiance en moy; mais je puis vous assurer, qu'à présent je vous ay parlé avec toute la sincerité possible. J'attens que vous en fassiez autant, & que vous répondiez directement à ma question.

Monsieur, dis-je, je trouve que je ne me connois pas moy-même; & votre question est d'une telle nature, qu'avant que d'y répondre, il faut que je vous dise ce que j'ay entendu, & que je sache ce que vous voudrez bien dire là dessus. Autrement la Réponse que j'ay à faire à votre Question pourroit me

conduire à ma perte, en découvrant une foiblesse dont je me croyois incapable.

Eh bien, reprit il, dites moy ce que vous avez entendu ; car en ne répondant pas directement à ma question, vous mettez mon ame à la torture : & la moitié des pénes que j'ay prises avec vous auroit mis entre mes bras la plus belle femme d'Angleterre.

Oh ! Monsieur, répondis-je, ma Vertu m'est aussi chère que si j'étois de la première qualité ; & mes soupçons (lesquels comme vous le savez, n'étoient que trop bien fondés) m'ont rendue importune. Mais je vais vous dire ce que j'ay entendu, & qui m'a causé beaucoup d'inquiétude.

Vous disiez à Mad. Jewkes que vous aviez mal commencé en voulant me gagner par la terreur ; vous parliez de me glacer par la crainte ; vous vous en souvenez bien ; & vous dites, que désormais vous changeriez de conduite, & que vous vouliez me toucher par la douceur, & m'échauffer par l'amour : ce furent vos expressions.

Je ne crains pas, Monsieur, que si la Grace de Dieu continué à me soutenir, aucune faveur, aucune bonté de votre part me fasse jamais oublier ce que je dois à ma Vertu. Mais je trouve, Monsieur, que ces actes de bonté pourront me rendre plus misérable que je n'ay pû l'être par la terreur. Car je suis naturellement si franche & j'ay le cœur fait d'une certaine manière, que je ne saurois souhaiter d'être ingratte : & si l'on m'enseignoit une leçon que je n'ay point encor apprise, avec quelle douleur ne descendrois-je pas au Sepulcre, en pensant que je ne saurois haïr, celui qui m'auroit ruinée ; & en songeant qu'au jour du Jugement je serois obligée de comparoitre comme accusatrice d'un pauvre malheureux, que je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de sauver ?

Excellente fille ! s'écria-t-il. Quelle pensée est ce la ! En verité, Pamela, vous vous surpassez vous même !

même ! Vous venez de me donner une Idée qui sera longtems fixe dans mon Esprit. Mais dites moy, ma Chère, quelle est cette Leçon que vous n'avez point encor apprise, & que vous craignez si fort d'apprendre ?

Il n'est pas nécessaire que je le dise, Monsieur, répondis-je, si voulez avoir la bonté de m'en épargner la confusion. Mais pour vous satisfaire sur la question à laquelle vous paroissiez prendre un si grand intérêt, je vous diray, que je ne connois pas un seul homme au monde que je souhaite d'épouser, où auquel j'aye jamais pensé avec une pareille espérance. J'avois si bien accoutumé mon cœur à aimer la pauvreté, que tout ce que je souhaitois étoit de retourner chez les meilleurs, quoyque les plus pauvres de tous les parens, & de m'employer chez eux à servir Dieu, & à les consoler ; & vous ne savez pas, Monsieur, combien vous trompates mes esperances, en me faisant conduire ici, & en faisant ainsi évanouir tous les innocens plaisirs, que je me proposois de goûter.

Je puis donc me flater, dit il, qui ni ce Ministre, ni aucun autre homme n'a été le motif secret, qui vous a fait refuser constamment toutes mes offres ? En verité, Monsieur, dis-je, vous le pouvez. Et je réponds à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander, que mon cœur ne forme pas l'ombre même d'un souhait, & n'a pas la moindre pensée en faveur de quelque homme que ce soit.

Mais, reprit il, car je suis extrêmement jaloux, ce qui prouve l'amour que j'ay pour vous, n'avez vous pas fait espérer à Mr. Williams que vous l'épouseriez. Non certainement, Monsieur, repris-je ; bien loin de là. Mais ne l'auriez vous pas épousé, dit il en m'interrompant, si vous aviez pû vous échapper par son moyen ? J'avois résolu le contraire, repris-je ; il le savoit, & le pauvre homme. . . . Je vous défens, dit il,

il, de prononcer un seul mot en sa faveur. Si vous le nommez avec bonté, vous exciterez dans mon cœur un tempête, dont la violence s'étendra jusques à vous.

J'ay fait, Monsieur, dis-je, j'ay fait. Non, reprit il, *n'ayez point fait*, apprenez moy tout. Si vous avez la moindre amitié pour lui, dites le : car tout finiroit très mal pour vous, pour lui, & pour moy, si je trouvois que vous m'eussiez caché le moindre secret de votre cœur sur un sujet si delicat, & qui me touche de si près.

Monsieur, répondis-je, si je vous ay jamais donné sujet de me croire sincère. . . . Dites donc, reprit il en m'interrompant avec ardeur, & en prenant mes deux mains dans les siennes, dites que maintenant en la présence de Dieu vous déclarez solennellement, que vous n'avez pas la moindre affection secrette pour Mr. Williams, ni pour quelque autre homme que ce soit.

Je le declare, Monsieur, dis-je; je n'en ay point; ainsi Dieu me benisse, & preserve mon innocence. Je vous crois, Pamela, reprit il; & avec le tems je pourray mieux souffrir d'entendre prononcer le nom de cet homme. Et si je puis me persuader que vous n'êtes pas prévenue en faveur d'un autre, ma propre vanité m'assure que je ne dois pas craindre d'obtenir une place dans votre estime, preferablement à tout autre. Cependant ma vanité est vivement blessée de voir qu'après si peu de connoissance vous ayez pû vous resoudre si aisément à vous enfuir avec ce jeune étourdi.

O mon cher Monsieur, dis-je; si vous voulez me permettre de vous dire une seule chose, dût elle m'exposer à toute votre indignation, je vous raconteray toute la vérité, quelque peu de necessité, quelque imprudence même il y ait peutêtre à le faire.

Ma Vertu (car pauvre & de basse naissance comme je suis, il ne m'appartient pas de dire, mon Honneur) étoit en danger. Je ne voyois aucun moyen de me garantir de vos entreprises. Vous aviez fait voir que rien ne vous arrêteroit. Qu'auroit on pensé de ma sincérité, lorsque je pretendois preferer ma Vertu à tout autre consideration, si je ne n'avois pas fui le danger, au cas que j'en eusse trouvé le moyen. Je n'ay pas dessein de rien dire en faveur de Mr. Williams ; mais en verité, Monsieur, c'est moy qui l'engageay à vuloir bien me prêter son secours dans le dessein où j'étois de m'échaper. Je l'obligeay à me dire qu'elles personnes de Distinction il y avoit dans le voisinage, afin que je pusse me retirer chez quelcune. Je lui persuaday. . . . Ne me regardez pas de travers, mon cher Monsieur, il faut que je vous dise toute la Verité. Je lui persuaday de s'adresser à Mylady Jones, & à Mylady Darnford : il s'adressa de lui-même au Ministre Peters ; mais il ne trouva que des refus partout. Il me fit savoir que le seul moyen honnête que je pouvois employer pour me sauver, étoit de l'épouser ; mais je le refusay le plus civilement que je pus ; & il voulut bien m'aider pour l'amour de Dieu.

A présent, dit mon Maitre, vous allez. . . Je l'interrompis en lui mettant hardiment la main sur la bouche, sans songer presque à la liberté que je prenois. Je vous prie, Monsieur, lui dis-je, ne vous fachez pas ; j'auray fait dans un moment. Je voulois ajouter seulement, que plutôt que de demeurer ici pour être ruinée, je me serois jettée à la tête du plus pauvre de tous les mendiens pourvû que je l'eusse crû honnête homme. Et je me flate, que si vous pesez bien tout, vous me pardonneriez, & que vous ne me croirez plus une fille hardie & effrontée, comme il vous a plû de m'appeller.

Souffrez

Souffrez que je vous dise, reprit il, que même par ce dernier Discours, qui fait voir la sincérité & la bonté de votre cœur, plutôt que votre prudence, vous ne m'avez pas fait beaucoup de plaisir : Cependant il faut que je vous aime malgré que j'en aye ; & cela me chagrine assez. Mais dites moy, Pamela, car maintenant ma première question revient ; puisque vous estimez tant votre honneur & votre vertu ; puisque toute entreprise contre l'un & l'autre vous est si odieuse ; & puisque il est seur que j'ay taché plusieurs fois d'y porter atteinte, croyez vous qu'il vous soit possible de m'aimer préférablement à tout autre homme ?

Ah ! Monsieur, lui dis-je, voilà mes doutes qui reviennent : Je crains que vous ne me traitiez avec tant de bonté, que pour vous prévaloir ensuite de crédulité, & de ma foiblesse.

Toujours incrédule & soupçonneuse ! dit il ; ne pouvez vous donc pas vous fier en moy, au moins vû les dispositions où je suis à present ? Ne pouvez vous pas vous persuader, que ce que je viens de vous dire est sincere, & sans aucun mauvais dessein, quel que je puisse être à votre égard à *l'avenir* ?

Helas ! Monsieur, repris-je, que puis-je vous dire ? J'en ay déjà dit trop, si ce terrible *avenir* arrivoit. Ne m'ordonnez pas de vous dire, combien je pourrais. . . . Alors je fus toute honteuse ; mon Visage étoit tout en feu ; & pour cacher ma Confusion je m'appuyay sur son épaule.

Il m'embrassa avec un ardeur extrême, en me disant, cachez votre cher Visage dans mon sein, mon aimable Pamela. Vos innocentes libertez me charment. Mais dites moy combien quoy ?

Si vous voulez dis-je, être favorable à votre pauvre servante, & l'épargner, je ne saurois en dire assez. Si non, je suis perdue perdue sans ressource.

J'espère,

J'espère, dit il, que je seray toujours dans la disposition où je suis à présent ; car je vous avouë franchement, que j'ay goûté plus de plaisir réel durant ces doux momens que je viens de passer avec vous, que je n'en ay trouvé dans tous ces desirs criminels, que mon cœur impatient formoit de vous posséder aux conditions que je voulois vous prescrire. Vous devez prier Dieu, Pamela, qu'il m'entretienne dans ces bonnes Dispositions, & j'espère que vos Prières me feront remporter la Victoire sur mes Tentations.

Cette bonté qu'il me témoignoit me fut si agréable qu'elle surmonta toute ma prudence. Je me jettay à ses pieds, & j'embrassay ses genoux en disant, votre pauvre servante ne sauroit, mon cher Monsieur, exprimer le plaisir que lui causent vos paroles si pleines de douceur. Je ne seray que trop recompensée de toutes mes souffrances si vous perséverez dans ces sentimens de bonté. Dieu le veuille, pour le salut de votre Ame, aussi bien que de la mienne. Oh ! que je serois heureuse, si . . .

Il m'arrêta en disant, mais ma chère, que faut il que nous fassions, à l'égard du monde, & des censures du public ? En verité, je ne saurois vous épouiser !

Ces paroles me frappèrent de nouveau comme un coup de foudre. Cependant je repris bientôt mes esprits, & je lui dis avec courage, je vous assure, Monsieur, que je n'ay pas la vanité d'aspirer à un si grand honneur : Si je puis obtenir la permission de retourner en paix & en seureté chez mes pauvres parens, pour prier Dieu pour vous, c'est à présent tout ce que je souhaite. Ce sera un grand plaisir pour moy, après toutes mes Craintes, & tous les dangers que j'ay courus. Et si je connois bien mon propre Cœur, je souhaiteray que vous soyez heureux dans la possession d'une Epouse d'un rang proportionné au votre. Je me rejouiray de tout ce qui pourra contribuer

tribuer au bonheur du cher & aimable fils de feu ma très bonne Maitresse.

Eh bien, Pamela, dit il, cette Conversation a été plus loin que je ne me le propoisois d'abord. A ce compte vous voyez que vous ne devez pas craindre de vous confier avec moy. C'est moy qui dois me défier de moy-même lors que je suis avec vous. Mais avant que d'en dire davantage, je veux examiner un peu & prendre à tâche mon cœur trop fier encor. Jusques là, que cette Conversation soit regardée comme une chose non avenue. Permettez moy de vous dire seulement, que plus vous prendrez de confiance en moy, & plus vous m'obligerez. Vos doutes & vos soupçons ne serviront qu'à en faire naître chez moy. Après avoir parlé de cette manière ambigue, il me baïsa, mais d'un air plus serieux, à ce que sembla, qu'il n'avoit fait auparavant : Il me prit par la main, & me conduisit à la maison ; mais il me parut avoir un air sombre & pensif, comme s'il se repentoit déjà de la bonté qu'il m'avoit témoignée.

Que feray-je ? Comment me conduiray-je, si tout cela n'est qu'artifice, & dissimulation ? Oh ! dans quelle perplexité me jettent mes cruelles défiances ! S'il me trompe, & s'il est perfide, j'en ay sans doute dit trop, & beaucoup trop. Dans la crainte où j'en suis, je suis prête à mordre ma langue qui a été trop prompte ; où plutôt à me percer ce cœur trop franc & trop sincère, qui m'a inspiré tout ce que j'ay dit. Mais il faut certainement que mon Maître ait été sincère au moins pendant qu'il me parloit. Il est impossible qu'il ay pû si bien dissimuler. Où s'il l'a pû, oh ! que *le cœur de l'homme est desesperément malin !* Où auroit il pû apprendre cet art abominable ? Il faut qu'il soit naturel à tout son Sexe ? Mais pourquoi cette temeraire censure ! Apaisez vous, tumultes orageux de mon esprit troublé ! N'ay-je pas un Père, qui est un homme ! Un homme qui ne sait ce que c'est qu'Artifice !

qu'Artifice! Qui ne voudroit pas pour tous les biens du monde commettre la moindre injustice! Qui ne fait ce que c'est que tromper ou opprimer personne, fut ce pour gagner un Empire! Comment donc puis-je penser que les Artifices soient naturels à ceux de son Sexe? Ne dois-je pas aussi me flater que le fils de ma bonne Maitresse ne sauroit être le plus méchant des hommes? S'il l'est, que le sort de cette excellente femme, qui la porté dans son Sein, doit être triste! Mais que le sort de Pamela, qui est tombée en de si mauvaise mains doit être plus déplorable encore! Cependant je me confieray en Dieu, & j'espéreray que tout tournera mieux que je ne m'y attens; & lassé d'écrire je vais quitter la Plume pour quelque tems.

FIN du I^r TOME.



*BOOKS printed for, and sold by J. Osborn, at
the Golden-Ball in Paternoster-Row.*

ÆSOP's Fables, with instructive Morals and Reflections, abstracted from all Party Considerations; adapted to all Capacities, and design'd to promote Religion, Morality, and universal Benevolence. Containing two hundred and forty Fables, with a Cut engrav'd on Copper to each Fable, and the Life of *Æsop* prefix'd. Price bound 2s. 6d.

Letters written to and for particular Friends, on the most important Occasions; directing not only the requisite Style and Forms to be observed in writing Familiar Letters, but how to act justly and prudently in the common Concerns of human Life. Containing 173 Letters, none of which were ever before publish'd. Price bound 2s. 6d.

A Treatise of the Education and Learning proper for the different Capacities of Youth. Price bound 2s.

The Family Magazine: In Two Parts. Part I. Containing useful Directions in all the Branches of House-keeping and Cookery. Particularly shewing how to buy in the best of all Sorts of Provisions; as Poultry-Ware, Butchers-Meat, Fish, Fruit, &c. With several hundred Receipts in Cookery, Pastry, Pickling, Confectionary, Distilling, Brewing, Cosmetics, &c. Together with the Art of making English Wines, &c. Part II. Containing a compendious Body of Physick; succinctly treating of all the Diseases and Accidents incident to Men, Women, and Children: With practical Rules and Directions for the preserving and restoring of Health, and prolonging of Life. In a Method entirely new and intelligible; in which every Disease is rationally and practically considered, in its several Stages and Changes, and approved Recipe's inserted under every Distemper, in alphabetical Order. Being principally the Common-place Book of a late able Physician, by which he successfully, for many Years, regulated his Practice.

